

LE TANGO DES CROCODILES

<http://www.tango-crocodiles.com>

[Récit]

Tour du monde dans la mer des affaires]

Alain XICLUNA

le 29 janvier 2010



*Un mafieux s'arrange toujours pour déséquilibrer la balance entre l'avantage qu'il vous demande et le prix à payer si vous refusez[...]  
Celui qui s'oppose au système paye un prix incroyablement fort.  
Il est aussitôt humilié, marginalisé, licencié, placé sur écoutes illégales, menacé de mort.  
On le fait passer pour un déséquilibré.  
Sa voiture a un accident.  
Son appartement est cambriolé.  
Il sent physiquement une menace [...]  
Pour dix secondes d'honnêteté, ils ont vécu dix ans d'enfer.  
Ils ont payé leur courage au prix fort.  
Ils n'ont pas voulu se soumettre et ont été rejetés sur le bord du chemin.*

EVA JOLY - Notre affaire à tous[21]

— *Vous me faites frissonner, sur mon honneur ! dit Dantès, le monde est-il donc peuplé de tigres et de crocodiles ?*  
— *Oui ; seulement, les tigres et les crocodiles à deux pieds sont plus dangereux que les autres.*

ALEXANDRE DUMAS - Le comte de Monte-Cristo[13]

*Ne sous-estimez jamais votre insignifiance aux yeux des autres*

WILLIAM GASS

1  
HIER

■ Paris, hiver 1994 ■

**H**IER, J'AI COMMENCÉ À FRAPPER. Dans l'odeur âcre d'un bistrot parisien, le clavier d'un Macintosh portable, récupéré avant la tentative d'assassinat, encaisse mes impressions. J'évite les taches de café disséminées comme des algues brunes sur une table de formica mal nettoyée du *Réveil de Montreuil*.

Je dois faire le récit de notre voyage. Un voyage maritime à bord d'une Petite et Moyenne Embarcation, une *PME*, un voyage de plus de dix ans autour d'un monde, un voyage dans la mer des affaires.

Je noterai, sur le livre de bord, avec la précision de *Cook*[42] dans son troisième voyage, celui qui mit fin au mythe millénaire de l'existence d'un continent austral, la position imprécise des récifs, les séquences des éclats des feux des naufrageurs. Je relèverai les coordonnées des cailloux immergés, les phares des frères de la côte, ces frères invisibles.

Je détournerai ce livre d'affaires vers la mer et les voyages.

Les lecteurs de ce récit cliqueront sur les icônes de notre collection de crocodiles, une des plus variées qui soit. La collection de crocodiles fut, comme tout, commencée par jeu. Noël et nos anniversaires en apportaient une profusion dans les étagères, au fur et à mesure que nous découvriions la mer des affaires.

Cela avait commencé par le crocodile vert en plastique à l'allure dégingandée, avec ses yeux rouges qui avaient un peu déteint. On pouvait lui tirer sur la queue, sur le nez, se le jeter à la figure à travers le bureau, l'étirer à loisir lors de quelques délires de fin de journée bien remplie. Le petit vert, en tissu, est venu presque en même temps. Les autres ont suivi. Naturellement. Une barrette en argent, le gros avec ses yeux rigolos, le *Lacoste*, crocodile mythique ne pouvait être absent, mais je pense qu'il s'agissait d'une de ses contrefaçons marocaines. Un crocodile en pierre taillée, un vrai caïman naturalisé, puis plein de petits sortant de l'oeuf, un clic clac en fer blanc, mais peint, une boîte à bijoux en albâtre. D'autres, en faïence, en bois servant de casse-noix, du papier à lettres, un jouet mécanique pour le bain, fluorescent et flottant. Il y en avait même un en pain, un autre en carton, une boîte pour ranger les crayons, des porte-couteaux et un livre richement illustré : crocodiles et caïmans.

Nous pensions que, malgré leur nombre, ils n'arriveraient pas à nous dévorer. Mais ils décidèrent de danser ensemble *Le Tango des Crocodiles*.



**Première partie**

**La Mer Méditerranée**

*Le lendemain à l'aube, les Grecs repartirent vers Ithaque. Ils eurent quelques jours de traversée paisible, et atteignirent une île entourée de remparts d'airain. La chance était avec eux, car dans ce pays vivait le roi Eole, qui commandait aux vents. L'aimable souverain reçut avec égards Ulysse et ses compagnons et les questionna avec intérêt sur la guerre de Troie et leur voyage. Des fêtes furent organisées en leur honneur pendant un mois tout entier.*

HOMÈRE - L'Odyssée



■ *Mauguio, Avril 1986* ■

GÉRARD MARTIN M'A INVITÉ À DÉJEUNER dans ce petit restaurant de Mauguio, au bord de la Camargue entre Montpellier et les Saintes Marie. Martin est l'expert comptable de la société qui m'emploie à une carrière d'agronome débutée à l'île Maurice dans les cannes, et que je ne mènerai jamais à son terme, tant par le manque de goût des carrières en général, que par le peu d'attrait que je porte à la campagne, aux blés, aux maïs, aux betteraves, et à toutes les cultures dans lesquelles je traîne mes bottes de marin. Martin, lui gardera le même métier toute sa vie. La compétence, la notoriété, la clientèle lui procureront, au fil des ans, une vie stable et bourgeoise. L'efficacité économique de nos temps impose de s'établir dans un secteur d'activité, d'y prospérer. Peu importe la lassitude, les mauvaises habitudes, la routine qui corrodent la bonne humeur et l'envie. Le boulot paye et cela seul compte.

Martin est grand, golfeur au front largement dégarni, plutôt chic, plutôt rieur. Le taureau, plat du jour, est accompagné d'un vin rouge d'ici qui laisse sous le palais et sur la langue une forte texture de terre grossière. Sous l'effet des vents alcooliques, nos idées deviennent des vagues qui détruisent le château de sable de nos incertitudes, de nos peurs d'entreprendre. J'ai toujours eu besoin, par manque de confiance en moi, de parler de mes idées, de les partager, de se les renvoyer comme des ballons de plage multicolores.

« Je vais donner ma démission cette semaine, je jette à Martin en vrac et sans préambule.

— Tu n'es pas sérieux ! On croule sous les bénéfiques. Tu es le plus jeune, créatif, reconnu, assure Martin. T'as pas trois ans de boîte. C'est pas le moment. »

La démission d'une boîte dans laquelle je commençais mon boulot d'ingénieur était une connerie. J'avais bouffé depuis la petite enfance, avec cette guerre, longtemps appelée *événements d'Algérie*, et jusqu'à mes études, quantité de vaches aussi enragées que folles, et enfin, la réussite économique et sociale est là, pour la première fois de ma vie, depuis quelques années seulement, tirant derrière elle le chariot du confort et de la reconnaissance. Une voiture de fonction garée à Orly, des voyages d'avion qui me ramènent chaque semaine dans un joli appartement de quatre pièces pour moi seul, donnant

sur la plage de sable de Port Leucate, un salaire d'ingénieur de cette époque encore faste, un petit bateau source de bonheur, le calme.

C'est important, la réussite quand on est né pauvre d'argent autant que de savoir. Pour la seconde fois de ma vie, je suis le roi du monde, et je vais quitter ça pour le risque, le voyage, l'aventure économique qui me démange. C'est une connerie, et je le sais.

« On va créer cette entreprise de vente d'échographes d'occasion, je lui dis tout en remplissant nos verres.

— Des échographes pour voir les bébés ?

— L'échographie, c'est l'image télévisée des foies imbibés d'alcool, des surrénales gonflées, la topographie des hanches du nourrisson, des muscles de footballeurs, des thyroïdes hypertrophiées, le studio Paramount de valves mitrales poussives, des prostates sur la fin, des seins pas encore totalement tombants. Tous les secteurs de la médecine sont concernés. »

Je me sers un verre de ce rouge, avant de poursuivre l'étalage de mes nouvelles connaissances rudimentaires et fraîches. C'est toujours très jouissif, le vernis des nouvelles connaissances, ça donne l'impression de savoir, ça pousse à l'enthousiasme.

« Si tu fais ça pour le fric, tu peux en gagner ici. Guy pourrait t'intéresser aux bénéfiques. »

Je n'écoute plus Gérard Martin. L'alcool, le plaisir de rêver l'aventure économique ont pris le dessus sur les considérations domestiques, les salaires, le confort.

« Je me fous du fric. J'ai envie de faire un truc à moi, à partir de rien, d'entreprendre. Gamins, Brahim et moi faisons nos jouets nous mêmes, tu comprends ? ça vous change un enfant, de faire ses jouets avec des roseaux et des boîtes de conserve. On les tirait derrière nous et... »

Gérard Martin me coupe la parole, plus que curieux du projet.

« Vous importerez une ou plusieurs marques ?

— Nous n'importerons aucune marque. »

Je continue car là, l'expert comptable a dressé les oreilles.

« Notre vision a deux pôles. Le mien et celui de Claudine. C'est la fusion de notre rencontre sexuelle et amoureuse. Claudine, vend ces machines neuves à des toubibs spécialistes, ou des hôpitaux qui en changent tous les trois ou quatre ans, pour des raisons fiscales, de concurrence, d'image. Sa boîte récupère les vieilles pour un franc.

— Claudine ?

— Ma dernière rencontrée, mais laisse moi finir, je te parlerai d'elle ensuite.

— Ces machines se vendent d'occasion trente pour cent de leur prix neuf au bout de cinq ans. Elles ont au moins encore dix ans de vie. C'est un des rares objets de technologie, peut-être le seul, qui ne perde pas toute sa valeur après dix ans. Je rode mon argumentaire face à l'autre, comme toujours.

— Le marché de l'occasion est mondial dans toutes les industries. Le monde étouffe sous la surproduction des nantis. »

Je souffle et me ressers. J'ai à cette époque la capacité de convaincre n'importe qui de n'importe quoi.

« Comment peux-tu avoir une vision à part celle de l'avenir de la betterave ? Tu ne connais rien au secteur médical. »

— Une évidence, pour les yeux ouverts est que le monde de l'information, l'information sur l'offre et la demande, son transport immatériel, constitueront un événement majeur de l'économie et de la connaissance. Dans mon école d'ingénieur, on s'échangeait déjà des fichiers de publication à travers le monde. Demain, un vaste réseau s'étendra, on pourra voir les images, écouter les sons. On fera ça avec nos machines, dès demain, sur Minitel. »

Les verres sont vides, la bouteille à marée basse.

« Mettez-moi sa petite soeur, interpelle Martin. »

Son regard moqueur est accentué par l'absence cruelle de cheveux. Martin essaie de me garder dans l'entreprise. Il tente un dernier coup pour la route.

« Tu n'as pas de fric. »

— L'argent n'existe pas, je le coupe, par provocation. »

Martin me sert le dernier verre de terre rouge et sèche, sans savoir qu'il accompagnera Claudine et moi-même, des années dans ce projet. Nous recommandons un demi-pichet pour laisser s'exprimer le corps des fromages du sud.

■ *Journal de bord, avril 1984* ■

Toutes les rencontres, celles des riches comme celles des pauvres, se font toujours par une collision entre particules excitées dans un espace géographique. Mais les forces qui les engendrent sont de nature bien différentes selon les milieux sociaux, les âges, et dépendent du chemin déjà parcouru. Les uns prennent garde à ce que les particules nées de la collision soient à leur place dans l'organigramme qu'il s'agit de bâtir à côté de celui de la vie dite professionnelle. Les autres s'en foutent, et je fais parti de ceux là.

J'aime lorsqu'on ne se reconnaît qu'après coup, là où l'on ne s'attend pas. J'aime chercher le destin là où il ne m'attend pas, le surprendre avant qu'il ne me surprenne, le déterrer, le remonter des fonds au bout de ma flèche tahitienne. Je lui laisse sa chance.

J'ai traversé la rue, comme les pauvres et les chiens, en sentant cette femme. Je l'ai sentie chimiquement, et puis détournée, à même l'espace, le pantalon de cuir de cette étrangère à ma sphère. Je n'ai surtout pas eu le choix. La chimie est le maître à bord du vaisseau de nos amours, navigateur autant que le mécano de service. Un toucher

du doigt, une seconde, à peine effleuré, et tout est fait. Ça rodait dans l'air, les phéromones. Y en a de toutes sortes, de ces molécules, hydrophiles, hydrophobes, bleues pour les garçons, roses pour les filles. Selon la température et l'humidité de l'air, la solubilité de ces intermédiaires des sens est différente. Alors on traverse ou pas. Toutes les rencontres importantes se font ainsi. On n'a pas l'humilité qu'il faut devant la chimie du cerveau qui va alors cracher à pleins jets sa dopamine. Je ne valais dans cette affaire, comme dans les autres affaires de ce type, ni mieux ni moins bien, qu'un papillon jeté sur cette passante à l'enveloppe noire, aux cheveux courts et déjà gris, aux volumes d'une carène tellement bien dessinée qu'elle restait équilibrée quel que soit l'angle d'attaque du vent et de la mer.

J'étais en bas du trottoir, vingt centimètres en dessous d'elle, N'importe quel type de vingt huit ans se serait hissé en tête de ce bout de bitume, pour tenter d'imposer sa dominance de mâle, pour séduire. J'ai dû dire une idiotie du genre :

« Vous prendrez bien un café avec moi".

— Je ne peux pas, répondit-elle. J'ai un rendez vous à l'hôpital. Un rendez vous de boulot. Mais à quatre heures trente, j'aurai terminé. »

Notre histoire ne devait durer qu'un temps. Elle était sans lendemain. Bien sûr. Comme toute les histoires qui durent. Très vite, j'ai voulu partager avec elle des projets, des aventures, des navigations.

On imagine nos projets, nos aventures, nos navigations, l'entreprise sans y croire vraiment. Puis on se retrouve dans cet état clinique où ne plus agir devient douloureux. Enfin tout bascule.

On a parfois enfanté son futur bourreau mais on s'en fout.

■ Treilles, printemps 1987 ■

J'AI DONNÉ MA DÉMISSION, et nous avons effectué les enregistrements légaux. Le registre du commerce annonçait sur la ligne activité exercée : *organisation du marché de l'occasion dans le matériel d'échographie au moyen d'un serveur vidéotex, d'un minitel ou de tout autre moyen tant en France qu'à l'étranger.*

Entrepreneur, le mot a du sens pour nous. J'ai une admiration pour certains, du moins d'après ce que j'en sais et l'image qu'ils nous ont fabriqué. Trigano, André Citroën, et surtout Henry de Monfreid, pour l'usine électrique et de pâtes. Pour ce qu'ils ont fait et la façon dont ils l'ont fait. Je n'ai aucun attrait pour les stars actuelles du capitalisme français.

A cette époque, on parle de capital risque. Il y a même des exemples. On cherche à vendre la réalisation de nos imaginaires. Certains sont à la recherche d'une reconnaissance sociale, d'autres en quête d'un alibi de liberté, voire les deux, quelques-uns veulent uniquement de l'argent. Nous, nous sommes les enfants bâtards de la Coupe de l'Amérique et de Mai 68, de l'argent facile et du désintéressement le plus total, du pavé et de l'envie de bâtir. Nous avons l'état d'esprit des équipages de la première course autour du monde à la voile. Ils allaient, curieux, enthousiastes, courageux, un peu déguenillés, voir la couleur de la mer, là où aucune embarcation ne s'était aventurée depuis que les grands clippers avaient déserté le commerce.

Ce matin, comme tous les matins d'hiver, il faut faire démarrer la Méhari, devenue voiture de fonction, collecter quelques souches de vigne pour alimenter le feu, avant d'attaquer nos prospections téléphoniques tandis que les lentilles cuisent lentement dans un coin de la cheminée. On n'a rien ni du golden boy, ni du baba-cool. Nous avons vendu quelques machines neuves, et avons récupéré, en reprise, nos échographes d'occasion. Vite revendus aux anciens clients de Claudine, au Maghreb et en Afrique, cela faisait entrer pas mal d'argent qui nous permettait de bien vivre sans trop de stress. Pourtant, je voulais autre chose. On a alors réinvesti toute la mise dans notre premier congrès médical. Les affiches y furent griffonnées au feutre sur le thème de Séguéla : *ne dites pas à ma mère que je vends des échographes d'occasion, elle me croit pianiste dans un bordel.*

Puis nous avons largué les amarres pour la pêche à l'argent, qui s'apparente à celle de la baleine. Les yeux sur l'horizon, on guette le souffle du banquier, pour mettre les chaloupes à l'eau, et l'on va en ramant de rendez vous en rendez vous. Nous avons effectué la manoeuvre douze fois, avant de capturer un cétacé.

Je note sur le journal de bord d'avril 87 : *nous naviguons par bonne brise ; bonne humeur, malgré l'absence de cartes de la zone et de pilot charts\**.

Une bonne dose d'inconscience, la pensée que cette garrigue trop rousse a nourri les créations d'Henry de Monfreid, de Philippe Djian, de Jérôme Savary, l'idée que Cook a certainement procédé de la même façon, nous rassure. Nous faisons route à la poursuite du soleil, vers le Canigou, aussi blanc que tous nos amandiers en fleurs. La neige se reflète sur l'étang, la tramontane agite sans ménagement les palmiers. C'est l'Aude.

L'air y est aussi clair que cet article de l'Expansion intitulé *Les mercenaires d'IBM*<sup>1</sup>, que je tiens à la main. Il décrit sans complaisance et dans les moindres détails la location et la vente des ordinateurs d'occasion. C'est notre créneau dans le secteur médical, et mon cortex associatif remplit sa tâche.

L'important dans notre nouveau métier était, comme je l'ai dit, de savoir qui voulait acheter quoi et qui voulait vendre quoi. Dans un coin de la petite pièce d'entrepreneur, un Macintosh 512 ronronne en phase avec le chat noir. Il abrite un serveur Minitel développé spécialement. Nous avons acquis la dernière nouveauté technologique, un disque dur de vingt mega octets, pour vingt cinq mille francs. J'ai passé des heures et des nuits, des dimanches et des veilles de Noël à construire des pages dans ce langage fou appris pour l'occasion. J'étais certain d'une chose : que l'information sur l'offre et la demande constituerait un évènement majeur dans l'économie mondiale.

« Écoute le plus intéressant dans cet article : Jean-Louis Bouchard est amateur d'opéra, de chevaux de course, mécène en créations d'entreprises, avec sa banque de capital risque cotée au second marché. Il a offert des tableaux de maîtres et des Ferrari à ses meilleurs vendeurs. Il possède des chevaux de course, une loge réservée à l'année à la Scala de Milan.

— Ça fait rêver, répond Claudine.

— Tu es sûre de ton coup ? Tes machines d'échographie se revendront d'occasion ?

— OUI, m'affirme Claudine. »

Un télégramme fut expédié à Jean Louis Bouchard le lendemain matin.

---

1. [Pièces] L'Expansion : Les mercenaires d'IBM.

■ Paris, printemps 1987 / une semaine plus tard ■

Les hôtesse, à l'entrée du superbe immeuble du 14 de la rue Pergolèse pourraient faire la une d'un journal de mode, tandis que les jeunes gens ne dépareilleraient pas à Wall Street. L'ascenseur nous propulse au quatrième étage. Les grands arbres en terrasse, l'épaisseur de la moquette nous dépayse des grands carrelages brisés, irréguliers, artisanaux et centenaires de notre siège social qui se gonflent d'eau lors des entrées maritime, prenant alors une couleur ocre sombre et uniforme. Nous prenons place dans un canapé de cuir, court et discret, feuilletant les plaquettes luxueuses du groupe. Il y a des photos partout sur les murs : Econocom in China. J'imagine déjà nos machines louées dans le monde entier, en Chine, aux États-Unis, un négoce mondial de l'occasion. Econocom pèse un milliard de francs.

Je suis dans cette projections lorsqu'un homme sort du grand bureau feutré. Son charisme est indéniable. Une main se tend. JLB se présente. Je revois les articles, les chevaux de course, la loge réservée à l'année dans la Scala de Milan. L'accueil est d'une courtoisie dont nous n'avons pas l'habitude dans notre Sud rustique. Cette courtoisie, acquise par un apprentissage chez nos chers frères, se retrouvera chez les gens parfois brillants que nous côtoierons au fil de nos mouillages d'affaires. Dans le vaste bureau, une statue de la Liberté, symbole de la présence du groupe en Amérique, assiste à l'entretien. L'adrénaline prend trente tours de régime, ma machine à oxygéner les globules rouges s'emballe. Il va falloir ne pas se planter, exposer notre projet de la façon la plus directe, la plus humble, être le plus convaincant possible. Heureusement, on est deux. Une assistante immense, blonde, visiblement nordique, nous sert du café sur un petit plateau laqué gris. Nous prenons place autour d'une table ronde très conviviale, loin de l'immense bureau.

« Exposez-moi votre projet, démarre JLB, sans sourire, mais sans sécheresse.

— CB (Claudine) : Les échographes gardent une valeur de marché élevée.

— AX (moi) : Il existe un marché de l'occasion partout dans le monde, bien plus que pour l'informatique.

— CB : Il ne fera que se développer.

— JLB : Vaste stratégie. »

Peut-être se moque-t-il ? Qu'importe.

« AX : Juste appliquer le savoir faire et les moyens de votre groupe pesant un milliard de francs, présent dans seize pays à notre marché. »

« Il cherche à nous évaluer. »

Je me suis arrêté de parler pour le regarder dans les yeux. Pourquoi lui dire ce qu'il sait déjà. On a des gueules d'innocents enthousiastes

et passionnés.

« JLB : Quelle est votre formation ? coupe-t-il.

— CB : J'ai vendu des échographes pendant dix ans.

— AX : J'ai un diplôme d'ingénieur et j'étais directeur du marketing d'une PME pendant trois ans avant de créer ECHOCAZ.

— JLB : Ce n'est pas un bon nom, il faudra en changer. Ma première société s'appelait "IIE. Ce n'était pas un bon nom. Mais je l'ai bien vendue.

— JLB : Vos machines roulent-elles ? On répond que oui.

— JLB : Ça tombe souvent en panne ? On répond que non.

— JLB : Quelles sont vos compétences en gestion ? termine-t-il en se resservant une tasse de café.

— Aucune, répondons-nous, en fricotant avec l'angoisse naissante, puis en y allant d'un léger rire.

— CB : Nous avons le projet, la connaissance du marché.

— AX : Vous avez de l'argent, une banque de capital-risque, la réputation de mécène en création d'entreprise, vous savez louer et gérer. C'est pour cela que nous sommes là. C'est comme cela que l'on constitue un équipage.

— JLB : Vous m'intéressez. Votre projet aussi. »

Les hommes aiment qu'on leur parle de bateaux. Tous leurs rêves de gosses sont encapsulés là dedans. La statue de la Liberté n'a pas perdu une miette de l'entretien. On sort de ce magnifique bureau dans les arbres et l'on se dirige vers l'ascenseur. Je sais que tout se passe dans les ascenseurs.

« Je peux mettre un million de francs. Rédigez-moi un dossier. Quatre pages, pas plus. Et soyez créatifs. »





**T**HIERRY S'APPELLE, COMME LE PÈRE ÉPONYME, Noël. Thierry et moi étions devenus amis comme on devient amis, le plus simplement du monde. Sa douceur, ses yeux vert pâle, la tranquillité offerte à ceux qui n'ont jamais dû remonter des semaines durant dans les mers de la vie dure, rendent sa présence précieuse pour la réalisation des quatre pages pour un million. Toute l'intelligence dont nous disposons est ainsi à l'étroit dans la petite maison de Claudine. Le dossier est torché en une nuit, une bouteille de whisky et beaucoup de rires. Seule la volonté farouche de l'imprimante à contester nos mises en page entame parfois notre enthousiasme.

Le dossier fut envoyé, accepté, l'accord donné et un rendez-vous fut pris à Paris.

Nous allons rencontrer ECONOCOM. Yann de Caqueray de Saint Quentin<sup>1</sup> ✓ est un des mercenaires dont parle l'article de l'Expansion<sup>2</sup>.

Plonger dans le regard du président d'ECONOCOM France, c'est comme ouvrir les yeux dans six mètres d'eau sur fond de gros sable.

« Jean-Louis m'a demandé de m'intéresser à votre affaire, dit Yann. »

Il est chaud et froid, familier et distant, confiant et réservé. Il sort de la poche de sa superbe veste de cachemire vert une petite calculatrice, plus longue que haute, entourée d'un liseré doré. J'ai immédiatement reconnu la forme des touches des Hewlett Packard de mes études.

« Savez-vous utiliser une calculatrice financière ? interroge-t-il. »

J'appris bien vite que quelques individus munis de cette calculatrice, d'une pochette de soie, d'une Ferrari forcément rouge, avaient

1. ✓ [Crocodile] : Le vert en plastiquemou

2. ☞ [Pièces] L'Expansion : Les mercenaires d'IBM.

fait fortune dans la location informatique des années 80. Yann, je l'appellerai Yann pendant tout le récit, ce qui ne préjuge en rien d'un quelconque sentiment de sympathie, fait partie de la bande. L'absence d'acquiescement de notre part n'a pas besoin de commentaires.

Il s'empare d'un gros feutre bleu et nous synthétise tout le savoir-faire des techniques locatives. Et brillamment. Il va vite, très vite, pour se gratifier, sa connaissance déferle, mousse comme mille rouleaux de mer à l'approche d'une côte. Mon copain marocain Jei Taibi, avec ses deux thèses de doctorat, passait toujours pour un imbécile, faisant semblant de ne rien comprendre afin qu'on lui explique différemment. Je copie le jeu de mon arabe préféré. Yann recommence, nous trouve lents, ou niais. J'éponge l'information de cette exceptionnelle leçon.

Les techniques de financement furent les « pilots-charts\* » de ce tour du monde sans escale et sans assistance. J'ai toujours eu du mal à expliquer cette technique, autrement qu'avec des dessins, de petits crobards, tant elle me paraissait évidente. J'ai laissé sur la toile tendue dans la soute un site entier destiné aux curieux, aux juges, aux spécialistes<sup>3</sup>.

Ce mécanisme permet de bâtir un parc industriel sans s'endetter, et d'en récupérer les fruits mûris au soleil du temps, plus tard, en fin de location. J'avais estimé le temps de maturation des fruits à sept ans<sup>4</sup>. Aussi tous les acteurs de cette époque se sont-ils retrouvés milliardaires en centimes.

Yann a ensuite voulu qu'on échange nos *No-aho* autour de la table ronde. J'ai répondu que je n'étais pas contre, et nous sommes partis avec un rendez-vous pour la semaine suivante. À peine sorti, je me suis rué sur le téléphone, un peu inquiet de cette transaction floue. Pour moi, le vrai symbole de l'Amérique c'est Thierry. Il est né à Washington, et parle anglais mieux que couramment, ce qui m'a toujours paru très mystérieux, à moi qui n'ai jamais su reproduire le moindre son en mettant ma langue entre les dents.

« Thierry, il y a un type, un des patrons d'ECONOCOM, qui veut qu'on échange des Noaho, je ne sais pas ce que c'est. J'ai dit oui. J'ai fait une connerie ?

— Comment tu dis ?

— On a échangé nos *no à hauts*

— Et de quoi parliez-vous ? »

Je raconte du mieux que je peux cet échange de services.

« Ha ! vos *know how* »

Ainsi, j'ai découvert l'anglais d'affaires des années 80. Dans les conversations courantes de ce *Triangle d'or*, les gens dans la fureur des démarrages de leurs Porsche ou de leurs Ferrari, étaient tous *surbookés, full up and co* de leur *timing*. Parfois même, les financiers

---

3. ☞ [Sophie] Table des matières de notes financières et économiques

4. Ibid

avaient des *deals border line*. Lorsque mon navire tirera doucement sur son ancre à l'îlot de Ua Pou, j'appellerai ma petite fille polynésienne Noaho, ou peut-être mon bateau, en souvenir de ce type, de ce type parmi ceux qui avaient gagné 100 millions de francs avant l'âge de quarante ans. Je n'en voulais pas tant, et mes trois ou quatre millions visés avant trente cinq ans me permettraient d'accéder à la liberté, à mes rêves d'enfant, à la mer. Peut-être pourrais je acheter le navire dont je rêve depuis que j'ai des yeux, des sens, des oreilles pour capter le vent. Un navire, c'est le seul moyen d'atteindre ta vitesse de libération, celle qui te mène là où plus personne ne peut t'atteindre.

Le soir, ce fut la fête chez nos amis Pierre et Sylvestre, la grande soeur de Claudine. Si elle ne s'était pas appelée ainsi, Sylvestre, ce qui n'a rien de maritime, ce récit de mer n'existerait probablement pas.

La semaine suivante nous avons rendez-vous avec l'avocat du groupe ECONOCOM, pour mettre en place la structure de la nouvelle société. Claudine trouve toujours les bons noms et l'a appelée ECHOSYNTHÈSE. Ça voulait tout dire sur nos ambitions et le rôle que nous comptons jouer dans l'imagerie médicale française et mondiale à l'export.

Dans un bar parisien, en haut de l'avenue de la Grande Armée, *Le Crystal*, un bout de nappe tissée, entre buvard et mouchoir de papier, de celles qui ont hébergé les solutions de mes problèmes de maths, les numéros de téléphone de mes futures amours, les croquis de mes prochains navires, est déchiré. On discute, écrit, supprime, ajoute, remodèle. La nappe absorbe la condensation des pieds des verres contenant les pressions qui se diffusent lentement sur le napperon aux contours rocheux. On déchire encore. On en redemande, de la bière, de la nappe neuve. Le garçon s'exécute et de l'écume de la pression naît le *Business Plan* nouveau. Le conseil sur les matériels, l'indépendance vis-à-vis des constructeurs, la location de machines neuves et de seconde main, l'évolution en cours de contrat, la synthèse de notre futur métier est faite. Il est extraordinaire de constater que tu portes en toi des projets, à ta naissance, comme une femme porte ses futurs enfants. En ce mois de juillet, le ciel se couvre, l'orage menace, puis éclate. Nous traversons sans crainte le boulevard Victor Hugo en crue. Nous sommes trempés de la tête aux chaussettes en arrivant dans le cabinet d'avocats PÉTOIN ET PÉTOIN, que je suppose être père et fils.

« Bonjour, asseyez-vous, dit un petit homme d'une cinquantaine d'années. »

Pétoin est vif et mince, avec dans les yeux une jeunesse pleine de malice. On sent que des choses se sont passées dans sa vie. Les chaos des trajectoires donnent à quelques individus ce détachement plaisant, lorsqu'ils en sont sortis et qu'ils ont séché.

« Yann m'a chargé de mettre en place la future société. Il va falloir vous mouiller, poursuit-il. »

J'hésite à sourire. Voire à éclater de rire. Elle va me passer très vite, l'envie de rire qui était chez moi une seconde nature.

« Vous devrez emprunter cent vingt mille francs, le groupe en met quatre vingt mille, pour une augmentation de capital et constituer une société anonyme. Ce ne serait peut-être pas le groupe qui prendrait la participation, mais Yann à titre personnel.

— Mais ! JLB avait parlé d'un million. Un minimum, une petite machine vaut 250 000 F. C'est un grand groupe que je viens chercher, pas un type riche. »

Pétoin n'a que faire de mes arguments. Il est l'avocat, la bouche

de son client, et ne manoeuvrera qu'entre les *dead lines* qu'on lui a posé.

« Enfin cela peut être différent. Mais c'est à prendre ou à laisser, conclut l'avocat dans la plus grande courtoisie. »

La douche fut froide.

Yann de Caqueray de Saint Quentin, avec sa Ferrari, son chateau serait notre premier crocodile. Pourrait-on danser avec lui un passo double sans se faire dévorer ou faudrait-il l'envoyer valser ?

■ Treilles, septembre 1988 ■

Nous sommes rentrés dans notre petite maison, et, en représailles, beaucoup d'huîtres sont mortes dans les semaines qui suivirent, torturées par les filets de citron ou un vinaigre échalote. J'en entreprends une plus laiteuse que les autres quand le combiné se met à frétiller comme un maquereau au bout d'une ligne de traîne.

« Bonjour Econocom, ne quittez pas, me susurre une hôtesse de terre. »

J'allume une cigarette tandis que Vivaldi est massacré par la machine de Bell.

« Marc Hivrier, bonjour.

— Xicluna, bonjour.

— J'ai vu Jean Louis Bouchard. Il m'a confirmé que nous ne sommes pas prêts à travailler avec vous. »

Je ne réagis pas tout de suite. Comme lorsqu'une grande voile explose, que le navire monte sur la vague, puis retombe dans un bruit sourd qui fait tout vibrer. Je m'apprête à raccrocher, sans autre forme de politesse. Il le sent. Ouvre une porte afin de nous dicter les conditions du divorce. Car on pourrait, si ce n'est se marier, peut-être baiser de cinq à sept.

« On peut *refinancer*. A vous de les rendre rentables sans VR<sup>5</sup>, que nous ne vous accorderons pas. C'est à prendre ou à laisser. Vous pouvez, pour cela recopier les termes de nos contrats. »

Je n'ai pas très bien su à quel moment j'avais raccroché le combiné, ni quand l'alternateur de l'imaginaire s'était mis à débiter.

Il fallait encore décider et trancher, en mesurant le risque. Il y avait des choses que l'on ignorait ; il fallait les apprendre par la pratique. On nous proposait d'entrer dans le milieu, très confidentiel, des refinanceurs, ce qui n'est pas simple. Alors on a tenté le coup, car il était certain désormais qu'ils avaient les moyens de monter nos business sans nous, tandis que nous ne faisons pas partie du sérail. On s'était fait duper, et en retirer quelques marrons du feu était tout ce qui nous restait. Il serait toujours temps de nous replier, voire de tout

5. <sup>€</sup> [Sophie] Valeur de rachat en cours ou en fin de contrat.

envoyer paître. Dans les semaines qui suivirent, nous avons conçu sur notre Macintosh les plaquettes de la société, largement inspirées de celles d'Econocom. Puis nos journées commerciales se sont consumées au téléphone, sur les routes du Sud, dans de petits hôtels.

Quand le capital de l'entreprise, les quelques 50 000 F, furent à marée basse, j'empruntais à titre personnel, 100 000 F pour continuer à visiter les futurs clients, à faire rouler la vieille 504 qui chauffait et ne pouvait être garée que dans les descentes puisqu'elle ne démarrait, certes au quart de tour de bielle, mais seulement une fois lancée de quelques mètres. Sur le plat, je hélais parfois un ou deux passants pour qu'ils poussent en espérant que ce ne soit pas le client à qui j'expliquerais que notre société permet de rester à la pointe de la technologie en changeant de matériel quand bon lui semblait.

On a travaillé ainsi environ six mois, sans salaires. Je ne percevais pas d'Assedic ayant donné ma démission. Nous avons signé des contrats de location, un bonne quinzaine, sur du *vieux* matériel d'occasion, des machines de plus de cinq ans, sans savoir comment nous les achèterions et même comment nous les livrerions. L'article de l'Expansion sur les mercenaires d'IBM était clair : les loueurs qui ne trouvaient pas le matériel à livrer au prix donné, disparaissaient tout simplement dans la nature.

5  
POUR DES CLOPES

■ *Paris, octobre 1988* ■

**N**OUS VOICI DANS LE TEMPLE DU SUCCÈS de la rue Pergolèse. Il faut transformer les engagements contractuels de nos clients en monnaie cash, le rendre liquide comme ils disent, afin d'acheter le matériel, et de tenir notre partie du contrat : la livraison. Et donc REFINANCER notre portefeuille des dits contrats.

Les banquiers français n'aiment pas prêter de l'argent aux pauvres, quelque soit leur projet, leur talent, leurs diplômes. Ils considèrent que c'est un risque. Tandis qu'un riche peut, avec quelques frais de parures, plaquettes luxueusement reliées, comptes à peine maquillés, où des calques souples de polyester séparent les pages de comptes prévisionnels mis en valeur par un fond de teint d'un graphisme sobre, leur faire mettre la caisse devant la porte. C'est ce que fit JLB. Ainsi, toutes les banques parisiennes ont soutenu, dans ces années 80, ceux qui ont su les faire asseoir dans des fauteuils de luxe, leur présenter les premiers comptes habillés d'un smoking. Et cela ne changera jamais.

Le très jeune directeur général d'ECOFINANCE, Pinière, nous accueille dans l'ancien bureau de notre oncle d'Amérique derrière lequel personne ne s'assied. Il est destiné à l'argus informatique, à des clefs de Ferrari, négligemment jetées, à la presse financière du jour.

« Vous avez quinze contrats. Voyons...dit-il en les feuilletant l'air absent. »

Cinq minutes et quarante deux secondes plus tard, il s'exclame l'air aussi sérieux que ravi de lui même et de son analyse.

« Seul, le contrat à cinq cents mille francs nous intéresse, on le prend. »

Nous voici comme deux mérous surpris au fond de leur trou, bouches ouvertes et yeux exorbités, avec sous notre nez le fusil harpon d'un chasseur sous marin. D'un coup de nageoires causale, nous rentrons dans le trou et je laisse juste sortir une ouïe.

« Ce n'était pas le sens de notre dernière conversation téléphonique, dis-je poliment. Nous avons en deux mois, apporté quinze contrats sans moyens particuliers. Plus d'un million de chiffre d'affaires et trente pour cent de marge.

— Oui, répond le directeur général, très courtoisement, mais on ne prendra que celui là. »

Nous exprimons non moins courtoisement notre désaccord, et nos contrats sous le bras, nous dirigeons vers la sortie. Ascenseur et portes en verre se referment derrière nous. On regrette de ne pas avoir fait écrire les conditions de notre rupture de l'époque. Celles d'éventuels projets de futures fiançailles. Mais cela aurait été de l'impolitesse. Il faut dans le rapport de force d'une négociation au moins un pied bien calé, au moins une paire. Nous revoilà devant un demi pression. Nous revoilà en haut de la Grande Armée pour dépouiller nos impressions. On essaye de trouver l'aspect positif de ce qui vient de nous arriver. Au bout de trois tournées, le verdict tombe. On s'était fait lourder.

■ Treilles, octobre 1988 ■

Nous sommes rentrés à Treilles, dans la petite maison bleue, sans un rond, l'âme empâtée et le coeur lourd. Le feu y entretient une chaleur timide, en ce début d'automne éclatant, transparent dans cette garrigue. La lumière rasante n'étouffe ni les couleurs ni les formes et ne rencontre pas d'obstacle à ses déclinaisons. Les reflets de la lune, des trois lunes échappées de Corto, se jouent de la mer et des étangs. Où en sommes-nous de cette course ? Bien bas dans le moral. Bien loin aussi dans l'avancée. On a appris à refinancer des contrats. On en possède une quinzaine en portefeuille. Donc notre offre, notre métier fonctionne. Le bateau ECHOSYNTHESE a un bon potentiel de vitesse, qu'il est sain, que l'équipage s'aguerrit. Il faut partir à la recherche d'un nouvel associé aussi gros que celui là. Les cirés et les fourrures polaires sont sortis des équipets\* pour un *tour de table*.

Les frais commerciaux engagés pour signer nos dix contrats ont transformé notre maigre capital et les bénéfices passés en un tas de papiers inexploitable. L'accord d'ECOFINANCE nous aurait permis, je l'ai dit, à la seule vue des contrats, de réaliser une trésorerie de 400 000 F. Mais, on ne pouvait que regarder le tas de papiers, et bientôt téléphoner aux clients pour annuler les livraisons. On avait une ressemblance avec Jack London dans la *Croisière du Snark*. Malgré une petite amertume que dégagent toujours les mandes trop fraîches, l'aventure avait tout le bon goût de la découverte. On se familiariserait au fur et à mesure des miles au maniement du sextant financier et à ses tables de calcul de hauteur d'astre ;. Nous étions certains de trouver notre Amérique.

Alors on est reparti à la chasse à la baleine financière. GRANADA, qui rachetait les entreprises informatiques on se demande bien pourquoi, vu qu'un ordinateur de trois ans n'est qu'un sac à puces, fut contacté pour un projet d'association. Le temps d'en parler, Granada était rachetée à son tour.

J'ai pris les choses à la base, avec du recul, comme Candide, et



appelé SVP 11-11 sur un vieil abonnement de mon métier ancien. J'avais eu recours à leurs services et les conseils furent toujours d'une précision, et d'une qualité rare. Je ne vois qu'une solution, me dit le type au bout du fil. Créez une société financière. J'y penserai, j'ai répondu<sup>1</sup>.

Demain, il faudrait renoncer. Appeler les clients et annuler tous nos contrats. Lorsque le soleil se couchait, il m'arrivait de regretter, dans cette angoisse vespérale que connaît tout marin, ma bagnole de fonction du temps où je n'étais qu'exécutant, disons si peu décisionnaire, la sécurité de mon salaire. Il m'arrivait de regretter d'avoir quitté le port.

On a extirpé du minitel qui tournait à merveille le listing sur lequel s'imprimait nos offres de machines d'occasion, les demandes et les offres de nos clients, car nous avions déjà un rendez-vous à Toulouse, au Crédit Général Industriel, le CGI.

Pas mal de types quand ils ont de la chance de façon insolente, vous diront, s'ils sont des types bien, j'ai eu de la chance de façon insolente. Certains au fond de leurs abîmes pensent réellement qu'ils sont dotés de quelques capacités qui leur sont propres. Il ne s'agit que de la chance. Et c'est un improbable coup de bol royal qui allait nous être offert sur un plateau en récompense de notre persévérance face aux caïmans qui depuis près d'un an essayaient de nous piquer l'eau du bain.

Philippe Rojeau est un grand type, un bon mètre quatre vingt dix, à la louche. Et avec notre capital de cinquante mille francs réduit en poudre depuis longtemps et les cent mille empruntés à ras les cales - il nous ne nous reste pas dix milles balles - aucun établissement financier ne prendra le risque de nous prêter le « petit » million de francs qui nous manque pour acheter et louer nos dix premières machines.

L'accueil fut celui d'un banquier moyen, celui d'un directeur général d'une filiale régionale. On s'est serré les lourdes. Puis il a regardé Claudine fixement. Une minute s'est passée sans un mot :

« On se connaît dit-il à Claudine.

— Je crois répond-elle, en cherchant qui peut bien être ce grand type aux bras pendants.

— On a travaillé ensemble quelques semaines, reprend Philippe Rojeau. Je me souviens de vous. Il n'y avait pas beaucoup de femmes dans ce métier.

— J'étais la seule reprend mon associée. C'était à la CGR, la Compagnie Générale de Radiologie.

— Que devenez vous ? demande son ancien collaborateur, vous partiez quand j'y suis entré comme vendeur, moi aussi. »

J'y croyais pas. Le type que l'on allait voir pour financer nos machines était un ancien vendeur de radiologie et ... d'échographes.

---

1. ∞ [Compléments de chapitre] Le coup de fil à SVP 11-11

On est repartis après le déjeuner - un banquier qui vous prête une plaque vous invite toujours à déjeuner - avec notre « crédit bail adossé » d'un million de francs. On a acheté les machines. Démontées les machines. Nettoyées, repeintes, remontées, les machines qui furent furent livrées en temps. Notre premier client fut l'hôpital de Bonifacio pour un Aloka 250, une machine de plus de dix ans d'âge qui remplissait parfaitement son rôle. La livraison eut lieu dans un camion ADA loué d'occasion, le passage en ferry entre Nice et Calvi. Le voyage se fit avec une joie réelle de la conscience de *l'usine électrique et de pâtes* que nous étions en train de créer.

Quant à Philippe Rojeau, il me permettrait de vivre les moments les plus heureux de ma vie, un peu plus tard.

■ *Leucate, automne 1988* ■

L'APÉRITIF EST SERVI À LA TERRASSE d'un de ces petits troquets, *Chez Biquet* que l'on ne trouve que dans notre sud. Le patron exquis a su décorer son restaurant dans le meilleur goût. Les jeunes filles au bar, sont magnifiques. L'absinthe interdite, ruisselle sur le morceau de sucre à travers la cuillère d'argent finement ajourée. Les pans du petit caillou roux s'effondrent un à un comme les falaises frappées par les coups de Nord. Les légumes crus, choux, poivrons, carottes, fenouil et radis noirs se trempent dans une anchoïade exceptionnelle et croquent sous la dent. Pourtant, notre projet de chasse à l'associé nous dévore.

Nous racontons à nos amis du moment nos aventures, le couple de crocodiles de gros calibre dont nous nous sommes faits, moi une paire de bottes et Claudine un petit portefeuille et un marocain. Nous partageons difficilement la quiétude de nos amis. Notre projet n'a pas encore démarré à nos yeux. Nous avons compris qu'il fallait de l'argent, beaucoup d'argent pour mettre en place une des meilleures idées que l'on ait eu dans le matériel de technologie électronique, le seul qui vaille encore à l'usage dans le monde entier après dix ans de service.

« Il paraît que la Générale des Eaux investit dans la santé, nous lance Danielle, l'infirmière locale.

— Tu étends ton cabinet d'infirmière, je plaisante.

— Arrêtez vos conneries, coupe-t-elle. Un de mes copains, Bernard, leur a vendu sa boîte de télématique. Un petit paquet de millions. Vous devriez le rencontrer.

— Tu as son téléphone ? je demande.

— Il vient après-demain, il vous en parlera lui-même. »

La Compagnie Générale des Eaux venait de créer la Compagnie Générale de Santé. La Compagnie Générale des Eaux c'est le premier groupe français de services. La santé est un des créneaux porteurs de cette époque, et notre projet rentrait tout à fait dans sa stratégie.

En déjouant les barrages téléphoniques des secrétaires parisiennes, une semaine plus tard, recommandés par le nouveau millionnaire, nous avons rendez-vous avec son président.

■ *Paris, octobre 1988* ■

**N**OUS AVONS RENDEZ-VOUS avec le président de la Générale de Santé, annonce Claudine au concierge, en tendant nos pièces d'identité. »

Un des hommes, debout à côté d'elle, nous évalue.

C'est avec moi que vous aviez rendez-vous. Mais je suis désolé, j'ai oublié, et je n'ai pas le temps, je vais à l'autre bout de Paris, répond cet homme fin au regard doux et bleu.

— On voudrait vous parler de notre projet médical. On vient de Narbonne pour cela, rattrape Claudine. »

Ils se plaisent en une seconde, c'est certain. Notre pugnacité, la chance qui nous accompagne sont nos voiles gonflées par la conviction que nous avons de détenir un projet unique font le reste.

« Avez-vous une voiture ?

— Oui.

— Et savez-vous rouler dans Paris ? Allons-y, on parlera en route. »

Nous enfournons l'homme, accompagné d'un immense juriste - je parle de la taille - qui l'accompagne, dans la 205 empruntée à Sylvestre, la soeur de mon associée. Il se présente vraiment.

« Daniel Caille, je suis le président de la Générale de Santé. »

Agenouillée sur le siège du mort, retournée vers l'arrière, Claudine décrit notre projet avec conviction à cet homme que nous connaissons depuis cinq minutes. Ses yeux clairs comprennent apparemment tout. On arrive au bout de Paris, autant qu'à la description de nos projets. Terminus, tout le monde descend.

« Cela m'intéresse. Et intéresse le groupe Générale des Eaux. C'est en plein dans notre stratégie de développement. Mais il faudra tout louer, ne pas s'arrêter aux échographes.

— Tout louer ?

— Les scanners, toute l'imagerie médicale, les IRM. Tout. Nous en avons les moyens. On achète des cliniques privées entières. On vient de créer une société de maintenance des appareils médicaux. Voyez mon directeur général, termine Daniel Caille en nous tendant la main. »

■ Léon ■

C'est la semaine suivante que nous rencontrons Léon Pennequin. Nous ne sommes plus rue Pergolèse : le décor a changé.

Dans l'entrée imposante de la rue d'Anjou, un veilleur attentif. Le bureau du directeur général est au fond d'un étroit couloir mal peint, que l'on atteint après quelques errements. Pas de statue de la liberté sur le bureau, pas de top modèle à la réception, ni de golden boy. Nous allons remplacer notre échec avec ECONOCOM, par une alliance avec le premier groupe de services français, celui qui deviendra Vivendi. Mais Vivendi est encore loin, et si le précédent prétendant à nos fiançailles pesait un milliard de chiffre d'affaires, celui-ci dégage un milliard de bénéfices net.

Léon est un petit homme rond à la fine moustache. Le gilet accompagnant son costume rayé ne dissimule pas son embonpoint et sa jovialité rend nos entretiens agréables. Il a un côté tropical, semblable aux souffles tranquilles de l'alizé. Il est le directeur général de la filiale toute neuve de ce grand groupe, la CGEM, Compagnie Générale des Équipements Médicaux. Ce calme change des coups de meltem que nous avons connus l'année précédente. On a travaillé des jours avec leur comptable qui n'annonçait pas de bénéfices *naturels*<sup>1</sup> avant cinq ans.

Il était limpide que nous étions enfin en train d'accoucher de notre projet de la façon la plus saine qui soit. Un petit mois plus tard, le protocole long de six pages est prêt à être signé.

Reste un désaccord. Le protocole est destiné à mettre en place, le prix de nos parts d'origine. En effet, nous ne pourrions rester maîtres du jeu longtemps, compte tenu du prix de chaque machine. Et puis, on ne joue pas au capitaliste avec la Générale des Eaux. Les grands groupes achetaient, entre 1980 et 1990, aux créateurs leurs projets à peine lancés. Qui ferait fortune sur un *start up*, c'est à dire un démarrage foudroyant, trois ans après la création ? Ce qui constitue un désaccord entre nous et le groupe, est que ce dernier veut appliquer les formules d'entreprises de matières premières (balles de coton, acier, papier) alors que le métier de la location d'échographes s'apparente à celui des services. Cette différence d'appréciation rend quatre fois moins élevée la valeur de l'entreprise dans trois ans.

Tandis que je m'initie à l'évaluation d'une entreprise, afin de poursuivre la discussion (un art, tout autant qu'une technique, dont je trouve les fondements dans un ouvrage écrit par un professeur à HEC, président de M WORMS & CIE FINANCE je travaille : la vie de créateur imposant d'être *polytechnicien*, il fallait bien, en même temps, rouler, prospecter, faire signer. Et donc rouler, encore et encore.

---

1. ∞ [Compléments de chapitre] Les bénéfices naturels et ceux que l'on anticipe ou sous évalue

Après deux heures d'une route sinueuse de la Montagne Noire, la fourgonnette est garée devant un petit bistrot de province malodorant. L'air trop rare et gras se mêle aux vieilles odeurs des fumées froides. Ce genre d'endroit est la table de navigation des vendeurs. On y trouve toujours un téléphone et le type qui connaît le client. Ce lieu va être un tournant de notre destinée. En classe de 6e, on est à un tournant. Les premières amours en sont un autre, le bac, le premier emploi les suivent. On m'annonce un virage en épingle à cheveux, sur ma quarantaine. La force centripète - celle vue de mon référentiel - est devenue ainsi doucement une proche avec laquelle je compose toujours.

Dans le bistrot, le vacarme est proche de celui que font les drisses mal attachées lors des coups de vent. Les cris stridents, les bruits de fourchettes montent du restaurant poissonnier. Je décide de téléphoner d'ici à l'auteur du bouquin, président de M WORMS & CIE FINANCE.

« La ligne, s'il vous plaît.

— La ligne est branchée pour monsieur, aboie le serveur dont le tablier fut blanc en début de saison. »

« Worms et Compagnie, bonjour, susurre une voix de presque hôtesse.

— Deux pressions, une fillette, vocifère en écho l'épaisse et lourde patronne. »

J'ai du mal, dans ce vacarme, à clarifier mes idées. Peut-être aurai-je dû attendre un lieu plus propice. Mais, là, je le sens.

« Bonjour, je voudrais parler à Michel Fleuriet. »

J'évite le *monsieur*. Ça donne l'air de nous connaître, d'avoir été élevés dans la même école américaine, car j'ai bien sur lui le cursus de l'auteur. L'assistante n'a pas l'audace de me poser les quatorze questions auxquelles je ne pourrais pas répondre. On va me le passer. D'une voix suffisamment assurée, le mental bien détendu par un demi pression, j'imagine la prochaine rousse pulpeuse rencontrée dans le train Brest Paris, à qui je vais proposer des vacances à Deauville.

« Bonjour, Michel Fleuriet. »

À sa voix, je sais instantanément que cela va marcher.

« Alain Xicluna, bonjour. On ne se connaît pas. Je vous dérange ?

— Bonjour, vous ne me dérangez pas.

— J'ai lu votre livre sur les évaluations d'entreprises.

— Enfin un lecteur, je ne savais pas que j'en avais. Je vous remercie. »

J'ai pensé qu'au prix auquel il le vendait, mais je n'ai rien dit.

« Je voudrais une confirmation sur un point de détail qui a son importance. »

J'explique, de façon générale, le différend que j'ai avec les marchands d'eau potable et de chaleur tranquille. Il me confirme la justesse de ma position, la différence de secteur. Le *Price Earning Ratio*

qui nous est applicable est dans la fourchette 40 à 60. Pas de 5 à 7 donc. Puis il m'interroge dans le vacarme d'autres fourchettes qui m'obligent à m'agenouiller, comme dans une prière.

« Quelle est votre activité exacte dans l'imagerie médicale ?

— L'exploitation d'un parc locatif d'échographes, ces machines à voir les bébés dans le ventre de leurs mamans.

— Comme en informatique, demande t'il ?

— A la différence majeure que les échographes ont une durée de vie royale, qu'ils roulent sur leurs quatre roulettes, et que le marché de seconde main est mondial. Notre métier est de décliner la vie ces machines sur dix ou vingt ans à travers des utilisateurs et des pays différents.

— C'est une excellente idée. Je vous félicite.

— Vous savez les idées. Celle des échographes d'occasion est de mon associée, celle de la location est de Jean Louis Bouchard, qui l'a réussie dans l'informatique, dis-je bêtement sincère, comme toujours. Pour explorer aussi, balancer trois cent soixante degré de radar pour percevoir l'écho sur l'écran.

— Vous devriez rencontrer Jean Louis Bouchard, ça lui plairait votre projet.

— Nous l'avons rencontré. Ca lui à plu. Nous espérions, mais ça n'a pas marché. »

Il y a un temps dont je ne saisis pas la portée.

« Jean Louis Bouchard est un de mes amis, je dîne avec lui ce soir. Rappelez-moi dans deux jours si cela vous convient. »

Je raccroche, rappelle Claudine, presque sûr de moi. J'aurais préparé le coup que ça ne m'aurait pas plus étonné que cela. Mon étoile, me dis-je.

■ Paris 54 boulevard Haussmann, octobre 1988 ■

Au 54 boulevard Haussmann, deux jours plus tard, l'ambiance des bureaux parisiens de M WORMS & CIE FINANCE est encore très différente. Nous y avons rendez-vous avec l'auteur de *Comment et à quel prix vendre son entreprise*[22].

Le premier étage est orné de maquettes des navires de ces armateurs, longues de deux ou trois mètres pour certaines ; elles sentent bon le vernis, le cuivre brique et la poussière des recoins inaccessibles. Le silence bancaire de notre première vraie banque d'affaire, couloirs longs et vides, bureaux et petits salons très anglais, permet de capter leur souffle. Un homme long et maigre, vêtu d'un habit à queue de pie, nous conduit dans ces couloirs, et ajoute au *désièglement* de cet établissement singulier. Un autre homme, le nôtre je suppose, ressemblant à Jack Nicholson, l'air fou en moins, nous accueille dans un joli canapé de cuir. Sa courtoisie exceptionnelle, simple, naturelle,

nous laisse croire qu'il nous attend depuis toujours. On fait connaissance.

« Jean Louis Bouchard veut vous revoir, dit-il. Il ne comprend pas pourquoi l'affaire ne s'est pas faite. Vous avez rendez-vous demain. Je vous accompagnerai.

— Que pensez-vous de l'offre de la Générale des Eaux ?

— ECONOCOM sera plus généreux, vous collaborerez mieux avec eux, leur taille correspond plus à celle de votre entreprise. »

Vaut mieux un caillou dans chaque poche, je me dis, et accepte le rendez vous. Claudine est là, chic. Très chic même. Le métier de cet homme : marieur d'entreprises.



■ *Paris, hiver 1988* ■

**P**LUS D'UN AN S'EST ÉCOULÉ depuis notre première audace. Avec pour allié un ami du grand patron, l'affaire doit se conclure à notre avantage, mais, on ne sait jamais, notre initiation à la vie des affaires nous a montré qu'elle était aussi incertaine que celle des amours et des navigations. Dans le hall, Michel Fleuriet nous accueille. Il est vêtu d'un de ses lourds manteaux dits *manteau de banquier*, toujours en poil de chameau, serré à la taille par une large ceinture, vêtement aussi rassurant que confortable.

« Vous êtes superbes, nous lance-t-il. »

Faut dire que je me suis mis chic et que Claudine est très bon genre. Son éducation chez les soeurs, je suppose. La mienne, faite chez les voyous dits d'honneur, me servirait-elle dans ce monde aux dehors très et trop polis ? Au quatrième étage nous retrouvons le petit groupe d'ex-mercenaires, qui nous a botté le cul il n'y a pas si longtemps : il y a Yann de Caqueray, directeur général du navire ECONOCOM FRANCE, Muller, le président d'IGF, la banque de capital-risque cotée au second marché (IGF, pour Ingénierie et Gestion Financière est un pied de nez au sigle, Impôt sur les Grandes Fortunes ; les riches ont aussi de l'humour). Assis autour de la belle table ronde de nos premiers instants, le président de M WORMS & CIE FINANCE prend la parole. C'est préparé à l'avance, comme tant de prêt à porter invisibles, toiles vendues comme du coupon au mètre, et jalonnant ce récit.

« Je crois que vous avez déjà fait connaissance. Jean-Louis m'a demandé de m'occuper de cette affaire. IGF pourrait prendre une participation dans cette entreprise pour financer son projet et son développement. »

La première heure s'emploie à passer en revue, une fois de plus, les caractéristiques morphologiques de ces amants inséparables : le couple produit-marché.

J'ai l'impression des récitations monocordes des petites classes, car il n'y a plus à convaincre. Soudain, un peu comme si elle venait de trouver le trou entre deux lisses du bordé pour enfouir l'étaupe, une voix résonne comme un coup de maillet sur la corde et le bois.

« Ce n'est pas la vocation d'IGF d'entrer dans de tels projets, coupe Muller.

— Il faudrait faire autrement, reprend Yann. »

Le président de M WORMS & CIE FINANCE intervient aussi pressamment.

« Je vois. ECHOSYNTHÈSE est juste dans le trou d'intervention d'IGF. Je demande une levée de séance afin que vous y réfléchissiez, conclut Michel Fleuriet. »

Nous sortons. J'admire la subtilité de cette régale d'affaires. Je viens d'apprendre encore quelque chose. Je suis tellement sûr de nous, que je ne consacre pas une minute à la critique de ce qui vient de se passer. Claudine est superbe, et on ne peut pas perdre. Après une interruption de plus d'une heure, Yann nous annonce prendre le projet en main personnellement. C'est ECOFINANCE et non pas IGF qui détiendra la participation. Ça a bien l'air de lui plaire notre histoire, au président d'ECONOCOM. Une formule d'évaluation de l'entreprise est négociée immédiatement. Si nous doublons le chiffre d'affaires pendant trois ans, nous empocherons trois millions de francs, en plus des trente pour cent de l'entreprise que nous conserverons. On rédige une lettre d'intention.

Notre camp de base parisien est un studio à Courbevoie. L'aventure de l'entreprise a effacé de notre horizon la blancheur des moutons marins, celle des sommets enneigés surplombant Treilles. Dès sept heures, nous passons sur le pont qui enjambe la Seine dans la superbe Citroën diesel C 15 fourgonnette.

« Claudine, la mer est calme ce matin, lui dis-je en montrant ce bout de Seine enfermé entre deux rives étroites et qui ne deviendra mer que plus tard. »

Une péniche écrasée par un tas de sable suffit à faire battre nos cœurs. Nos rêves défilent ensuite devant les immenses baies vitrées des ateliers d'artistes qui bordent les boulevards de maréchaux jusqu'à la rue Pergolèse. Ces propriétaires offrent élégamment aux yeux des passants un bout de leur richesse. Comme dans les premiers jours, on n'arrivait pas à nous attribuer un bureau, rue Pergolèse, Claudine a naturellement hérité de celui de JLB, au quatrième étage dans les arbres et au-dessus des toits. La statue est toujours à la même place.

« Il faut que cela serve, avait-il commenté, découvrant sa nouvelle invitée penchée sur quelque refinancement. »

Je partais ensuite à la pêche des premiers clients parisiens. Nous étions heureux de créer. Construire un radeau de bambou au fond de l'Asie nous aurait certainement procuré les mêmes plaisirs. On bossait directement avec Yann. Reporting hebdomadaire mis en place, résumé des principaux composants des marchés, résultats. Il n'est pas question de louer des coucous invendables cinq ans plus tard. On choisissait nos machines. Dans les couloirs, on nous présentait comme un des fleurons du groupe.

Nous rendons visite, ce matin, accompagné de Yann, à un de

nos principaux fournisseurs HITACHI MÉDICAL. Les relations avec les fournisseurs sont aussi essentielles que celles avec les clients. Le garage de l'immeuble abrite la Ferrari de Yann, bien évidemment rouge.

« J'ai pris celle-ci, dit Yann négligemment, comme s'il me parlait de sa chemise. »

Nous prenons place dans cet espace restreint et inconfortable. La Ferrari est une des composantes de la légende JLB. Il en a offert sept à ses plus proches collaborateurs, ses commerciaux de choc, ses mercenaires d'IBM, à une époque où faire fortune en location informatique était presque une banalité. Une petite centaine de gens avaient réussi ce coup, avec un télécopieur et une secrétaire, aidés par IBM. Claudine qui déteste la vitesse est à l'avant, Yann fait défiler à toute allure les tunnels du périphérique. Je connais aujourd'hui toutes les portes de Paris, comme je connaissais toutes les criques de Corse.

Aux Ulis, nous visitons l'usine HITACHI où de petites Coréennes assemblent les cartes électroniques aussi importées qu'elles. Nous avons commencé le business de location. Notre produit plaît, on tiendra nos moyennes. On fait de bonnes marges ce qui, en phase de création de parc, n'est pas si courant. Seguy, le patron d'HITACHI MÉDICAL et Yann font quelques pas ensemble, jouent les patrons et cela ne me gêne pas plus que ça. On n'est pas du même monde, et je suis à la recherche de la liberté, pas de mon ego. Nous consolidons l'image de notre petit commerce de départ, gagnons la confiance des marchés (comme on dit dans le poste). Et par la même occasion, je gagne davantage encore celle de Claudine. La Ferrari rugit à nouveau sur le chemin du retour. Chaque coup d'accélérateur affirme la dominance du mâle qui distille les injections de son carburant.

« Il y a un problème, dit Yann d'un ton grave, tout en accélérant. »

On ne s'entend pas dans cette bagnole, et je ne réponds pas. Nous arrivons boulevard Victor Hugo. Celui des putes de luxe sur le retour. Yann arrête le cigare rouge en double file et revient avec un autre cigare brun au bec. Le ton est froid.

« J'ai examiné vos comptes produits par Argès Finance. Ils sont inexacts, continue-t-il. »

De quoi parle-t-il ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je réponds par des questions techniques, obligé de pencher ma tête pardessus son épaule, ce qui déséquilibre la conversation, si tant est que cela en soit une.

« Je ne continuerai pas dans ces conditions, ferme-t-il sans même m'écouter. »

L'inconfortable voiture rouge mouille au sous sol de l'immeuble de luxe.

**D**EUX ANS APRÈS LA DÉCISION DE CRÉER ECHOSYNTHÈSE, nous n'avions peur de rien. Nous vivions avec passion cette construction. Il n'était pas question qu'on mette au placard nos rêves de voyages et de fortune parce qu'un type nous avait baisé. C'est dans cet état d'esprit que nous avons pris le train pour Paris, décidés à savoir qui, de JLB, ou de ses mercenaires, était complice de ce coup là. Et le lien était Michel Fleuriet, le président de M WORMS & CIE FINANCE.

Nouveau regard sur le cuivre des maquettes de cette banque d'affaires du boulevard Haussman. L'imagination se met à surfer sur cette époque de la véritable aventure, du vrai capital-risque. L'armateur payait le navire, choisissait son capitaine avec qui il partageait le projet. Si le navire revenait, l'entrepreneur avait droit à la moitié du produit de la vente de la cargaison souvent constituée de thé et d'épices.

Dans ces projets risqués, ils trouvaient souvent tempête, naufrages, pirates qui avaient l'honnêteté de hisser le pavillon noir avant l'abordage. On trouvait plus souvent la mort que la fortune. Il y avait du capital pour le courage et du risque pour l'argent. M WORMS & CIE FINANCE étaient de ces armateurs là et il émanait de ce lieu des parfums d'embruns et d'épices. Nous étions dans la peau de ces capitaines de navires. Et on venait de piller notre cargaison.

Michel Fleuriet nous accueille. L'absence de sa légèreté coutumière si agréable qui vous laisse penser que tout va bien dans sa vie, et que vous pouvez lui faire confiance, nous surprend. La vente et le rachat d'entreprises, florissant à cette époque est son métier. Il nous avait orientés sur la route d'Econocom, avec une option qui s'avérait risquée. Assis dans le canapé de cuir, je conte à Michel Fleuriet notre voyage, depuis un an maintenant.

« Ce que vous me dites ne me surprend pas. J'ai eu Jean Louis Bouchard au téléphone. Yann est grillé, viré du groupe, poursuit-il. »

Cela me fait l'effet de la première goutte d'eau froide qui vous dégouline dans le dos à la sortie de la couchette, en hiver, dans le baston, la nuit, seul.

« Econocom France est dans un état épouvantable. Ce que je vous dis est confidentiel.

— C'est pour cela qu'il se gardait ECHOSYNTHÈSE sous le coude. Et cela depuis le premier jour de notre rencontre. »

L'homme d'affaires est ce félin, à l'allure d'un chat engourdi, attentif à rien d'autre qu'à l'air chaud qui caresse son pelage, mais qui jette sa patte sur le lézard se faulant prudemment à plus de trois mètres de lui. L'instinct. Et Yann en avait le regard. L'entrepreneur, c'est autre chose ; mais beaucoup d'hommes d'affaires se font passer pour des entrepreneurs.

« Oui. Il cherche une autre activité et le médical l'intéresse depuis toujours. »

Le phare malgré la brume de vent d'est est à présent bien identifié. Les éclats des premières approches, le noir du refus. C'est le phare d'un naufrageur. Je pense déjà à attaquer Dialease pour concurrence déloyale, à les harponner, avant qu'ils ne sondent et ne disparaissent.

« Je vais leur arracher les c... , dis-je, oubliant ma retenue, la solennité de ce lieu d'affaires.

— Je souhaiterai, et Jean Louis également, que vous ne le fassiez pas. Tout au moins pour l'instant. Il y a en ce moment un procès entre la Société Générale et ECONOCOM. L'enjeu est de quatre cents millions de francs. Jean-Louis vous demande de ne rien faire maintenant contre Yann, dans l'intérêt du groupe. Son témoignage est capital dans ce procès, continue Michel. »

Je me souviens de l'article de l'Expansion sur *Les mercenaires d'IBM*.

« Lorsque JLB a vendu trente pour cent de ses parts d'ECS à la Société Générale, pour deux cents trente trois millions de francs, il a gardé les filiales étrangères, et a acheté ECONOCOM, un brooker du Tennessee. Il y avait bien sûr, une clause de non concurrence avant 1988. Son directeur général et deux autres cadres sont partis monter Exord, qui est vite devenue franchisé d'ECONOCOM. Jean Louis Bouchard héberge bien ECONOCOM FRANCE dans son immeuble, mais n'apparaît pas dans le capital de la société. La Société Générale l'attaque pour concurrence déloyale et non respect du pacte. »

« Nous saurons nous comporter comme une filiale de groupe avant de faire valoir nos intérêts personnels. Rien ne sera fait avant le feu vert de JLB. »

Jadis, lors des fortes tempêtes, les navires déversaient de l'huile au vent afin d'aplatir la mer. Les vaisseaux baleiniers avaient un avantage sur les navires de coton ou de thé, par leur réserve en permanence disponible. Les systèmes de voilure se modernisant, une autre combine pour arrêter de faire route fut inventée : ce fut la mise à la cape. Il s'agit de mettre le navire presque face au vent, une voile à contre, de l'autre côté de sa position propulsive classique. Les efforts s'équilibrent ainsi en s'annulant et le navire dérive et aplatit la mer à son vent. On immobilise les projets. Le lendemain est une vague qu'il faut aplatir. La cape est une manœuvre comme une autre pour arrêter l'accroissement boulimique du parc locatif. L'entreprise va se retourner vers le Maroc, l'Algérie encore en paix, les pays de l'Est encore intacts. En 1988, on croyait à une fin de siècle heureuse.

Trois mois de creux se passent ainsi, lorsqu'un soir, la sonnerie du téléphone résonne comme le cri d'un goéland affamé.

« Michel Fleuriet, bonjour. Comment allez vous ?

— Bien, je vous remercie.

— Yann s'est fait virer. Je vous attends après demain à Paris. 14 heures, 14 rue Pergolèse ; cela vous convient ? »

Le lendemain, amarrés autour de la table ronde, comme ces navires autour des coffres ronds, il y a Thierry de Bardis, le très chic nouveau directeur général d'Econocom NV, Claude Boumendil, le rond et tout nouveau président d'Ecofinance et Michel Fleuriet le pilote, qui fait valoir la lettre signée par Yann. Cette lettre est l'engagement, écrit au nom du groupe Econocom, à entrer dans notre société, à l'aider à se développer, puis de la racheter à un prix fixé par des critères d'évaluation sur lesquels il va falloir nous accorder, faire disparaître le flou. Nous apporterons le savoir faire commercial. Le groupe mettra dans la corbeille sa compétence en gestion, l'argent nécessaire au développement local et international. Thierry de Bardis, un homme d'une extrême courtoisie, acquiesce, et évoque très sobrement l'équipe que nous allons constituer, les petits-déjeuners dans le salon de thé d'en face, le management collégial, la fortune faite par certains collaborateurs du groupe Econocom en Chine. Il sera à notre disposition pour toute aide ou conseil dont nous aurions besoin. On marche dans le jeu.

« Passez me voir, je mettrai personnellement des bureaux à votre disposition dans l'immeuble, conclut Thierry. »

La première amarre est passée en moins d'une heure, dans l'anneau du gros corps mort qui sert à immobiliser les navires, parfois fatigués d'une navigation tourmentée, à l'entrée des grands ports, attendant qu'une place se libère pour enfin goûter le quai de béton. Mais il faut terminer la manœuvre.

10  
LE BOUBOU



CLAUDE BOUMENDIL <sup>1</sup> ✓, petit, rond, souriant, avec des yeux rigolos, est le bosco qui entre dans notre environnement d'affaires. Nous y prêtons peu d'attention, parce qu'il ne dit rien. La formule de rachats de nos titres se discute avec lui dans un autre bureau.

« Ils veulent faire fortune, note Michel Fleuriet.

— Faire fortune ? Tout dépend de ce qu'on appelle la fortune.

— À combien estimez-vous la fortune ? demande Michel Fleuriet.

— Cette année, l'entreprise vaut un million, dis-je, si on refinance tous nos contrats. Trois millions, en trois ans, nous iraient. Chacun bien sur. Peut être que l'entreprise vaudra plus, mais je n'ai pas besoin de plus. »

Je crois qu'on les a fait sourire. Claude propose une formule de calcul du rachat de nos parts dans trois ans. Elle est composée de deux parties. Une mesure le caractère *patrimonial* du parc locatif, c'est à dire le futur. L'autre sur les bénéfices de chaque année, sur les comptes. Deux tiers pour le futur, un tiers pour le présent <sup>2</sup>.

Pour payer notre savoir faire, le prestigieux groupe ECOFINANCE payera nos quarante neuf pour cent d'ECHOSYNTÈSE deux cents mille francs, que nous avons remis immédiatement dans l'entreprise.

La semaine suivante les enregistrements des actes sont signés.

Nous sommes heureux d'avoir échappé à tous les pièges de cette mer capricieuse qu'est la création. Aux pirates, aux naufrageurs. Avec notre audace et notre intelligence, nous avons armé une embarcation pour la longue houle de l'Océan Atlantique.

Voici comment fut construite ECHOSYNTÈSE une Petite et Moyenne Embarcation, ce qu'en abrégé certains appellent P.M.E, légère et bien

1. ✓[Crocodile] : Le gros et ses yeux rigolos

2. ☞ [Sophie] La formule de calcul et explication

## Le tango des crocodiles

---

balancée, capable, malgré sa taille réduite, d'excellentes performances à presque toutes les allures.



**Deuxième partie**  
**L'Océan Atlantique**

— *Vous me volez vingt mille livres par mois. C'est raisonnable.  
Mais ne dépassez pas cette somme, Monsieur Baptistin, avait dit le Comte  
de Monte Cristo.*

ALEXANDRE DUMAS - Le Comte de Monte-Cristo

**N**OUS SOMMES ENTRÉS DANS L'ATLANTIQUE, mer ouverte, océan prévisible, poussés par le souffle des alizés du groupe ECONOCOM. Je n'ai transcrit, de mon livre de bord à ce DOCUMENT, que les passages concernant la construction de l'embarcation, la composition de l'équipage, la météo.

Les îles, les mouillages, la vie courante, maintenance du bord et manœuvres quotidiennes, pêches à la traîne et salage du poisson prendraient mille pages hors des *cartes précises* que je veux laisser. J'en laisserai traîner sur la toile tendue.

Il faut donner à la Petite et Moyenne Embarcation autre chose que du temps et des efforts. Il faut lui donner de la raideur à la toile, étarquer\* le tissu économique pour la croissance que nous devons soutenir. Il faut lester de quelques tonnes de plomb supplémentaires la quille\* économique de la PME.

Le marché est petit - une niche - et c'est son intérêt pour un nouvel esquif. Dans une niche, on se doit d'aller vite, de ne pas laisser les concurrents naissants vous prendre le vent frais. Dans tout combat naval, il faut l'avantage du vent. Nous avons été les premiers et les seuls issus du métier, à louer des échographes neufs et d'occasion. Mais des barbares, des mercenaires d'IBM reconvertis sont vite venus de toutes parts. Leurs entreprises avaient pour noms, *International Supply Medical, Financial Machin Busines, Europe Médical Leasing*, tandis qu'ils étaient de Nogent, de Belleville, de Chateauroux Palace<sup>1</sup> [☞]. So British, ils ont vite pourri un marché qu'ils ne connaissaient pas. Les compétences réelles de notre équipe spécialisée faisaient la différence. On gagnait tous nos coups. Enfin presque. Ces concurrents d'un jour disparaîtraient un par un, laissant derrière eux des cadavres de procès. Cela m'indifférait. Seules les somptueuses plaquettes de DIALEASE<sup>2</sup>, sur lesquelles Yann de Caqueray de Saint Quentin figurait en second plan, derrière sa fumeuse de Havanes, provoquaient chez moi des colères incontrôlées, des éruptions de petits boutons, et levaient le clapot sec de ma rage tant le fetch\* de notre rencontre était court.

Il fallait donc de la vitesse, une embarcation rapide pour courir l'Anglais, et donc pourvue d'un lest conséquent. Pour lester, on a emprunté deux millions de francs. ECOFINANCE mît deux autres

1. ☞[Complément sur la toile]Les concurrents.

2. ☞ [Sophie] Plaquettes de DIALEASE.

millions pour une augmentation de capital. Et voici l'entreprise, avec plus de quatre millions de francs de plomb sous la quille. ECOFINANCE qui pèse cent vingt millions de francs, est caution de ce prêt personnel, réparti entre Claudine et moi.

On a fait ça comme on commande une pression au bar du coin, pour avoir le droit de se marrer, de marnier, de tenter le coup, de prendre des coups. Comme d'autres le font pour acheter la maison, leur SamSuffit.

C'est un pari calculé. Soit nous réussissons avant la date de remboursement de ce prêt, c'est à dire dans dix huit mois, à valoriser nos parts plus haut que la dette - deux millions empruntés et huit cent mille francs d'intérêts pour nourrir ces pauvres banquiers du CCF - soit nous n'y arrivons pas et c'est du boulot pour peau de balle.

Le lest, autant que l'argent lui même, c'est la CRÉDIBILITÉ.

La rue Pergolèse y contribue largement. Dans l'immeuble à la façade de verre, de superbes hôtesse s'effacent, dès vingt heures, laissant le marbre libre aux lustres de quelques maghrébines qui, elles aussi, disparaissent mais à l'aube. Cette rue est encombrée des livreurs, qui oeuvrent sous le joug des pervenches antillaises. Se côtoient sans se voir deux mondes, celui putes et des banquiers d'affaire. Tous contribuent à la vie trépidante de ce quartier qui abrite un parc immobilier parmi les plus chers de Paris.

Au premier étage de l'immeuble de la rue Pergolèse, c'est la salle de *trading* de devises. De petits écrans insérés dans une immense table à cartes financières, elliptique, en bois précieux, affichent en temps réel les cours des monnaies. Le groupe y gère ses excédents de trésorerie selon les variations entre les cotations des devises des pays où il est présent : Japon, Amérique, Hollande.

Nos avances de trésorerie - un million par çà, un autre par là, s'y font par une montée au premier étage, sur de petits bouts de papiers. Claudine s'est fait une spécialité de ces griffonnages. Les *millions* de l'entreprise nous sont vite devenus aussi coutumiers que la grisaille parisienne.

Notre banque est l'agence spécialisée *grands comptes* du Crédit Commercial de France, et elle nous traite comme ses autres clients : Peugeot, Air France, Citroën.

Tout cela fait travailler secrétaires, techniciens, femmes de ménage, transporteurs, emballeurs. Cela fait surtout gagner de l'argent aux banquiers. C'est notre contribution, galériens volontaires, rameurs infatigables sur des Petites et Moyennes Embarcations, pour contribuer aux chiffres de la croissance et de l'emploi que les politiques brandissent. La PME est une espèce largement décimée par les crocodiles d'affaires, pourtant bien gavés et plus que jamais voraces, tandis que les vrais crocodiles ne se servent qu'un repas par semaine. Les notables inaltérables, les banquiers inquiets qui se refont sur la bête sont les prédateurs d'une espèce qui n'est pas encore protégée à

ce jour.

L'argent personnel est une illusion car, à part les centaines de francs que j'avais alors toujours dans la poche à cette époque, billets froissés dont je ne prenais aucun soin, je n'ai jamais vu un sou des millions que nous allions manipuler.

L'argent, à titre personnel, ne nous est d'ailleurs pas indispensable. On vit dans un HLM du quinzième arrondissement de Paris, près du parc Georges Brassens. On traîne le dimanche au marché aux livres avec de quoi acheter ce que l'on veut, c'est à dire des trucs pas cher. On boit un ou deux verres de blanc sec ou une demi pichet de rosé frais, près de chez Poilanne, rue Brancion. On remonte ensuite vers les Puces de la porte de Vanves et, gavé d'une merguez harissa, je suis un homme heureux. Une fin de semaine sur trois environ, on descend dans notre sud pour LA voir, bleue, verte ou grise, étendue, rageuse ou paisible. On roule dans la BX break diesel, aussi rouge que les Ferrari des boys du groupe, achetée neuve par l'entreprise, et que l'on gardera sept ans. On se paye normalement, moins que dans les boites de nos anciens patrons.

L'argent dont on se passe très bien quand, le nécessaire couvert sans soucis, on a accès au superflu, nous est tellement accessible à titre personnel qu'il faut donner des coups de pied dans les tas qu'on nous propose.

« Vous êtes filiale d'un groupe prestigieux. Si vous souhaitez vous installer à Paris, il y a de bonnes affaires, nous dit le directeur de l'agence centrale de la BNP, avenue de la Grande Armée. Vous ne pouvez pas rester locataires d'une HLM.

— On n'a pas l'argent pour cela.

— Il n'y aurait aucun problème pour l'argent. Je connais une belle opération. Un appartement dans le seizième à seize millions de francs. »

La façon dont l'homme cravaté avait dit « seizième » était en soi une garantie contre tous les mauvais sorts et une aspiration à un absolu.

« Nous vous remercions, cela ne nous tente pas, avait calmement dit Claudine en déclinant l'offre sans même nous être concertés.

— Vous le revendrez facilement renchérit le banquier, prêt à fourguer sa matière première. »

On laissait l'immobilier à d'autres par manque d'intérêt pour la chose, par mépris pour la spéculation, par crainte du bitume, plus que par flair des mauvais coups et de la crise immobilière qui surviendrait bientôt.

Notre vie réelle, une fois rangés les projets de conquête du monde, est faite de livraisons, superbe camion Citroën C 25, heures dans les salles d'attente, Marie(s) pas très claires, embouteillages, centaines de kilomètres en voiture, aéroports tristes du soir, lorsque les machines à cirer sillonnent les salles désertes et qu'aucun couple ne se déchire, à Orly, le dimanche, parce qu'il n'y a que des hommes seuls,

grisâtres en cravate rayonnante, nettoyage d'une machine pour un client marocain qui part dans une heure et qu'il faut accompagner à l'aéroport, couloirs d'hôpitaux, démonstrations des *belles couleurs* de la machine d'échographie sur des prématurés, en urgence, soirées dans les hôtels de faux luxe où il faut quand même décider de tout et de l'exceptionnel.

Je regarde parfois quelque mer sur mes cassettes vidéo, le matin, avant de partir : la force du rêve est notre moteur.

On partait aussi voyager le long des côtes espagnoles sur le petit yacht qui était le mien à l'époque.

Vingt deux pieds! Six mètres cinquante à peine. Si le bonheur, à condition qu'il existe, pouvait se peser, si l'on pouvait calculer sa densité au mètre linéaire qu'une coque de navire procure, ce petit navire m'aura donné plus de bonheur que tout autre.

Il paraît que le bonheur est léger. Celui ci était plus dense, plus lourd qu'aucun des atomes du bas de la classification périodique des éléments du Russe<sup>3</sup> [⊗<].

La Petite et Moyenne Embarcation baptisée, il nous faut recruter un équipage.

Ceux que j'ai su trouver ne valaient pas mieux, parfois, que ceux de l'Elseneur ou Péquod. car une PME qui part en pêche n'attire que les fous et les ringards. Il y eut au total jusqu'à 22 personnes embarquées grâce à l'argent emprunté par les armateurs. S'il fallait sauver tous les chômeurs d'une apocalyptique inondation il faudrait mille cinq cents charpentiers de marine, autant de Noé, pour construire autant de PME, ces arches navigables.

Claudine et moi sommes à égalité au commandement. A chacun de s'exprimer dans le domaine dans lequel il est le meilleur, mais surtout d'exprimer sa complémentarité avec l'autre. Claudine rassure quand moi j'effraye.

A bord, il faut un second. Sylvie Toral qui joua ce rôle dès les premiers jours, venait de terminer des études au CNAM après avoir exercé trois ans l'activité difficile de standardiste. J'aime ce type de gens. Les gosses de riches langés dans des licences de droit ou de psychologie, les HEC moyens ou nuls, parce que papa était notaire, m'agacent. Sylvie était venue nous donner un coup de main, pendant les premiers mois, avant de trouver un vrai travail, dans une vraie grosse société. Sylvie est restée sept années. Elle ne comptait ni son travail, ni son engagement. Au fur et à mesure, sa capacité de prise de décision augmenta car notre management le permettait. Sylvie, bien plus tard, a choisi de monter dans la chaloupe avec nous, avec quelques rations d'eau pour seule nourriture, un sextant pour seul instrument, ma connaissance des étoiles pour seul savoir.

---

3. ⊗<[Complément sur la toile]Les navigations sans cartes

On a perdu un an environ avant que Philippe Hervieux, à l'époque contrôleur de gestion, ne s'impose à la météo. Philippe est grand, mince, sec, le type même du jeune homme brillant d'une école de commerce, parfaitement bilingue, aimant Brassens, joli garçon. Quand Boumendil - je l'appellerai Boubou - fut viré à son tour du groupe, Philippe devint directeur général de notre associé, et consacra la moitié de son temps au routage de notre embarcation. Il m'a appris beaucoup.

Il fallait des vendeurs pour torcher de la toile\*. Il n'existe rien pour reconnaître un bon vendeur. Je connais des types qui ont dépensé des fortunes pour s'échouer sur un banc de sable. Cet équipage là se composait des ringards trouvés saouls dans les pubs, de jeunes marmots ivres de voyages dans les mers du Sud, et de mutins.

On a brassé quelques mauvais matelots avant de les remettre sur le quai. Un Antillais roublard, le seul type capable de faire six mille kilomètres avec une voiture de location dans ses îles où nous étions implantés m'a jeté un sort le jour de son licenciement violent. Heureusement, je n'y crois pas. Un gros Bordelais fut aussi vite pris que viré. Picot a été déniché par Danielle, l'infirmière nomade mangeuse de sable du désert, sous la dune mouvante d'un Paris Dakar. J'aurais dû me méfier du bleu enturbanné à la touareg dans le hall de l'aéroport de Montpellier. Il a commencé comme tout bon escroc par se rendre imperceptiblement utile. Le jour où je me suis levé pour lui casser la gueule il s'est barré avec plus de cent vingt mille balles en liquide sans que l'on puisse rien prouver. Toutes les entreprises ont des larves de cette sorte et quelques tarets dans le bois de leurs coques, mais dans les petites qui démarrent, c'est un danger qui peut conduire au naufrage.

Michel Lelièvre, technicien techniquement compétent mérite la toile<sup>4</sup> [☞]. Le portrait d'une racaille y serait méticuleusement dressé hors de ces pages, dont l'objectif, finalement, n'est pas une galerie des travers humains.

On a gardé la crème, des filles évidemment, de jeunes débutantes qu'il a fallu former. Florence avait du talent, son rire, une énergie hors du commun. Valérie avait la rigueur de l'ingénieur bio médical, nécessaire à la signature de contrats hospitaliers. Elle y faisait un vrai tabac, alors que dans les textes, la location en milieu hospitalier était bannie. On a loué le premier échographe à un hôpital français. Line, une Canadienne aussi sincère et honnête que charmante.

Et puis il y a eu un *ami de trente ans* de Claudine. Roland Boffy est un gros collectionneur - dans tous les sens de l'adjectif - de voitures anciennes et fumeur de havanes, venu dès que notre situation et notre notoriété furent bien établies. Un ancien représentant Singer qui s'est hissé dans la vie petit à petit. Pas à pas, sans talent.

---

4. ☞[Complément sur la toile]Michel Lelièvre - Portrait d'un voleur de machines et le reste.

Sur un navire, en course il est indispensable d'être sur le pont lorsque la manoeuvre est exigeante. Aussi Claudine et moi faisons nos heures de quarts à la barre commerciale, comme tous les autres. Il y avait, en raison de ma culture de l'enfance et de la mer, une demi-ration d'eau pour l'équipage et un quart pour les officiers. Claudine et moi ferions tout pour rester, en plus de nos fonctions de dirigeants, les meilleurs commerciaux. Elle était largement aussi douée que moi à ce jeu là, bien que ses méthodes soient totalement différentes des miennes.

Des machines furent vendues dans quatorze pays, de l'Europe de l'Est à l'Afrique, du Cambodge à la Biélorussie. On a créé sur 300 mètres carrés, en plein centre de Casablanca, ECHOSYNTHÈSE MAGHREB. L'entreprise fut inaugurée lors du premier Congrès Médical Maghrébin. J'ai retrouvé le pays, les goûts, les odeurs et les cris de mes premiers jours<sup>5</sup> [⊗].

La coque terminée et lestée, il restait à la peindre. Les chinois et autres asiatiques, les maltais et quelques arabes ont pour tradition de peindre deux yeux à l'étrave\*. Cela éloigne les démons. La coque fut peinte avec notre logo, discret, équilibré, pyramide rouge et grise, fruit de journées, de nuits et de rêves intelligents, *L'architecte des évolutions en échographie*<sup>6</sup>. Nous avons tous, Philippe, Claudine, Sylvie, Valérie et les autres, contribué à cette peinture de l'entreprise.

On a peint avec les rires qui recouvraient nos journées. Il suffisait d'une bouteille de ketchup mal fermée, que Philippe secouait, et dont le contenu traversait le restaurant de midi. Les bouchons de champagne sautaient à chaque fois qu'on signait un bon coup et faisaient ressembler le plafond de nos bureaux au Raz de Sein par courant contraire. Nos fous rires s'entendaient jusqu'à tard dans le petit troc à puttes de la Porte Maillot.

On a aussi beaucoup peint avec nos sueurs.

L'équipage a pris dans cette construction beaucoup de plaisir parce que nous avons su lui donner autant que lui demander.

Le résultat de tout ça s'est affiché comme la vitesse et les miles d'un yak\* sur le loch\*, en millions de francs de chiffre d'affaires sur les trois années suivantes. Neuf, vingt, puis quarante-trois.

Le parc cumulé, notre actif en location, est vite arrivé à cent millions de francs. Un parc sain<sup>7</sup>. On a ainsi créé en trois ans, avec cinquante mille francs empruntés, un peu d'audace et de chance, et malgré les crocodiles du marigot, le premier parc locatif d'imagerie médicale en France.

On a gagné le pari et réussi l'aventure.

Dans quelques mois, ECONOCOM rachetera nos parts selon la formule négociée. Il nous resterait en gros six millions de francs pour

---

5. ⊗[Complément sur la toile]L'export.

6. ⊗ [Pièces] Plaquette tryptique d'Echosynthèse.

7. ⊗ [Sophie] Valeurs de rachat et plus values potentielles.



aller vivre une autre aventure, celle des vrais voyages de mer, peut être de vrais pirates. La dette remboursée, ce serait « la fortune », car nous n'avions pas besoin de plus. La fameuse liberté, que tant de riches ne peuvent se payer tant ils sont camés, tant leurs besoins les dévorent. Il reste ne reste que six mois avant la date de rachat.

Je pensais déjà au Golfe de Californie, aux sauts des baleines, aux canaux de Patagonie - il faudrait installer un vrai chauffage - lorsqu'on prenait notre joli navire pour quelques escapades de mise en jambe.

**J'**AI JETÉ SUR UN BUREAU LES MAGAZINES et les hebdomadaires du mois. JLB est élu "*Manager de l'année*", JLB fait la première page d'*Entreprendre*, les six pages intérieures du *Nouvel Observateur*, du *Figaro*, des *Echos*. L'idée que crédibilité importe plus que l'argent est plus vraie que jamais.

Puis j'ai profité de cette crédibilité d'ensemble pour acquérir le navire qui avait été mon étoile polaire depuis l'enfance. Philippe Rojeau du CGI, m'avait prêté l'argent sans problème. J'ai profité d'un client à Hyères, d'un litige à résoudre, pour LE mettre à l'eau.

Les choses importantes d'hommes se vivent souvent seul, même si on voudrait qu'ELLE soit là, pour lui dire, pour se dire qu'on a partagé ça. Seul, aucun mot, aucune une autre émotion ne vient créer quelque frange d'interférence. Seul, le sourire au coin des lèvres, dans la nuit, n'apparaît pour aucun autre regard. C'est un sourire pour soi. Mais on pourra lui raconter ce Noël là.

« J'avais lentement extrait le grand sac de la soute à voiles. Il mesurait cinq ou six mètres et son contenu émettait un bruit assourdi de milliers de couverts en argent que l'on brasserait sans ménagement. La scène était prête. Restait à attendre minuit. »

Elle me demanderait si c'était après cela que je lui avait téléphoné. J'ai continué de raconter mon émerveillement en lui servant un demi verre de rosé frais, auquel j'ai ajouté quelques glaçons, que j'ai complété par de l'eau fraîche d'une bouteille en plastique. La boisson avait la couleur de ces aubes claires que l'on croise dans les anticyclones bien établis et celui là en faisait partie.

« Oui. J'ai traversé la passerelle. J'étais tout de suite sur le quai principal et dans une brasserie, quelques uns s'affairaient à clore le rideau. J'ai cogné à la vitre et les bras s'agitèrent pour me signifier que la piste n'était pas libre, que je ne pouvais pas me poser. J'ai insisté, tu me connais... Une femme est venue ouvrir et j'ai raconté qu'il me fallait téléphoner, le soir de Noël, vous comprenez, on ne peut pas refuser. La BLU et le téléphone du navire n'avaient pas encore été mis en service. Je t'ai raconté au téléphone que je ne pouvais pas te raconter. Que trop de gens autour. Que je le ferai plus tard, quand j'aurai moi même pris la mesure de tout ça. Puis j'ai, par politesse plus que par besoin de rencontre, invité mes tenanciers à boire une bouteille de champagne à bord. Ce mot là les a fait accepter, d'autant que la passerelle se situait à moins de vingt mètres de leur rade. »

J'ai jeté quatre autres glaçons dans nos verres.

« Lorsque nous avons passé la descente, il y avait toujours cette admiration, qui se manifestait par un cri étouffé, par un souffle appuyé. Moi même, j'ai accompagné ces souffles, car je ne m'étais pas encore habitué en quatre jours. Les moules étaient parfois prises de spasmes dans la marmite des marinières, et je m'étais préparé sur la table elliptique de teck quelques tranches de saumon. Les gambas étaient prêtes à se faire sauter. J'ai servi à mes receveurs des télécoms quelques bulles qui couraient vers la surface, et fait chauffer la plancha incluse dans la cuisinière Taylor. Les gambas se mirent à émettre elles aussi quelques chuintement et j'ai jeté l'ail coupé en trop gros morceaux. Ils sont partis après quelques questions :

« Vous attendez quelqu'un ? a demandé la patronne du rade, avec un ton de patronne de rade de luxe du port d'Hyères.

— Non, j'ai répondu. Pas cette semaine.

— Nous, on a un dîner en famille »

Ils sont partis en me laissant dans le carré avec un :

« Vous avez de la chance. »

Je ne leur ai pas dit, que c'était au delà de la chance, et surtout que j'avais une manoeuvre, minutieusement préparée, à accomplir sur le pont du navire sans mât. »

A l'avant, l'eau du port est aussi immobile que l'air. Ils m'observent, on dirait. Je me suis mis à genoux devant le sac à voile, à tribord, et lentement, avec soin, j'ai ouvert pour la première fois la fermeture éclair épaisse en plastique du sac. Complètement, de chaque côté, trois mètres vers la proue, trois vers la poupe. Puis j'ai glissé les deux mains dans le sac et sorti les premiers mètres de mylar crissant. Puis j'ai secoué la toile pour remplir d'un vacarme que seul un marin aurait pu reconnaître, le silence de ce port.

Ce serait mon unique maison.

Si l'affaire fit grand bruit, et me fit passer pour un nabab à la fortune cachée, cela ne coûtait guère plus cher qu'un deux pièces à Paris dans les beaux quartiers. Je laisse ce beau jour à la toile<sup>1</sup> [∞<].

---

1. ∞[Complément sur la toile]Le navire est mon étoile polaire depuis l'enfance.

■ Paris, mai 1991 ■

J'AI JETÉ SUR LA TABLE DE LA BRASSERIE de l'Australienne *Le Figaro*.  
Le titre avait basculé, comme un iceberg. On pouvait lire sur le papier orangé :

*Econocom mord la poussière..*

Le Figaro et les autres titres de presse s'imbibent doucement de la mousse d'un demi<sup>1</sup>. L'onde tropicale produite par l'annonce des résultats 1991 du groupe ECONOCOM, les 320 millions de francs de pertes, sur le dernier exercice, les 80 millions d'Econocom France, a été aussi dévastatrice et aussi soudaine que la vague créée par ce retournement d'une montagne devenue de glace.

Pour nous, c'est le premier vrai talonnage\* en plein Océan Atlantique. Et ce talonnage a fait bouger la quille alors que nous sommes très bas - à hauteur du cap de Bonne Espérance - et assez à l'Ouest il faut dire.

JLB et ses hommes de main firent s'asseoir cent soixante dix établissements financiers, autour d'une table, peut être ovale et aussi sur soixante dix pour cent de leurs créances. Pour les gros montants il n'y a pas de procédures dites « collectives », ni de redressement dit « judiciaire ».

On négocie.

L'amateur de chevaux de courses et de toiles de maîtres, vendra son immeuble de verre et de marbre - environ trois cent millions de francs - pour s'installer à Clichy.

On aurait pu accuser ce coup du sort. Tout laisser tomber. Vider l'eau et laisser le bébé se les peler dans la baignoire. ECONOCOM est caution du prêt. Le crash n'est pas de notre fait.

Claudine et moi décidons de tenter de réparer. Il nous faut rejoindre *Le Cap*, resserrer les boulons de la quille de la PME, et continuer le tour du monde.

Notre Bonne Espérance, c'est la GÉNÉRALE DES EAUX.

Nous fûmes courtois dans notre refus d'association avec le premier groupe industriel français, et cela nous fut rendu. Daniel Caille ne nous en voulait point, comprenait notre choix d'il y a deux ans maintenant. On fait route vers *Le Cap*, à peine un mois plus tard après

1. ☞ [Pièces] Econocom mord la poussière

le crash d'ECONOCOM. Nous étions prêts à réparer la quille endommagée grâce à notre savoir faire reconnu dans le milieu, à l'absence de tout conflit avec quelque client que ce fut, au bon boulot construit pierre par pierre depuis des années.

Le congrès d'échographie de Lyon bat son plein. Les vendeurs sont plus nombreux que les clients, ça papote de pognon et d'histoires drôles de VRP. Les commentaires sur l'avenir de notre embarcation vont bon train. Je fais comme si aucune tempête n'existait. J'attends que la météo tombe, de savoir si nous pouvons faire route. Et on repartira.

Le bulletin météo tombe vers midi. Une lettre d'intention de la Générale de Santé à notre actionnaire de référence ECOFINANCE. La lettre d'intention confirmait le rachat des parts d'ECHOSYNTHESE à leur valeur comptable, le remboursement de notre prêt personnel et le rachat du compte courant ECOFINANCE. Une offre ferme sans conditions suspensives, signée par le président Daniel Caille<sup>2</sup> ►►. Une petite dizaine de millions, la somme qu'il fallait pour s'en sortir.

Je mesurais grâce à la joie intense de ce bulletin à quel point l'entreprise était notre vie, indépendamment de la fraction du capital que nous aurions pu détenir, de l'argent, de la sécurité. Je mesurais aussi à quel point nos vies affectives dépendaient du destin de notre projet. Quand on a mis toutes ses tripes et son cœur, cinq ans de vie et plus de deux millions de francs, dans un projet, on respire de ne pas le voir finir dans un caniveau. D'ailleurs, cela paraît impossible, impensable. Le voyage aux Amériques de Jean-Louis Bouchard ne serait qu'une escale technique. Je l'ai déjà dit, je le redirai, nous aimions ce que nous avons créé parce que c'était une construction utile, et pas seulement à l'export. Nous avons ce livre d'or<sup>3</sup> ►► qui était à l'image de la satisfaction de nos clients.

Heureux, léger, je quittais les allées, pour offrir à Claudine une jolie robe *Cacharel* qu'elle convoitait sans le dire, et hésitait à s'offrir en ces temps difficiles.

Un rendez-vous fut pris dès la semaine suivante entre Damien Bachelot - alors directeur général d'ECOFINANCE - et le président de la GÉNÉRALE DE SANTÉ. Je croise Hervieux dans l'ascenseur et m'enquiers de l'avancement de la négociation.

« Bachelot est-il dans son bureau ? Tu sais qu'il signe l'accord avec la Générale des Eaux aujourd'hui.

— Bachelot ne rentre de Lyon que demain soir. Il inaugure l'hôtel que nous avons sur les bras, me coupe Philippe.

— Bachelot n'est pas allé au rendez-vous ! Il l'a donc reporté ?

— Je ne sais pas, a-t-il juste le temps d'articuler avant que les deux murs d'aluminium de l'ascenseur ne se rejoignent. »

Je suis descendu au bar du coin, m'envoyer deux whisky après

2. ►►[Pièce Majeure] Une lettre d'intention de la Générale de Santé.

3. ►►[Pièce Majeure] Livre d'or des clients de l'entreprise.

que mon coup de gueule ait résonné dans tout l'immeuble.

Daniel Caille, lui, est parti le lendemain pour l'Angleterre effectuer le rachat de cinquante cliniques. Des courses plus chères que notre ECHOSYNTÈSE qui deviendraient son seul souci.

L'association avec le premier groupe français de services ne se fera pas.

Sylvie, nous et les autres avons mis notre entreprise dans des cartons pour aller vivre dans les locaux du service technique de Roissy .

Conséquence directe de ce retournement de glaçon : le rachat d'ECHOSYNTÈSE qui aurait dû nous rendre au moins libres, ne se fera pas. À l'inverse d'être à acheter à bon prix fixé d'avance, on est à vendre, à brader même. Comme Dominique Rocheteau, l'ancien joueur de foot et son ECOSPORT qui louait les meilleurs joueurs de football du monde, comme ECOFINANCE lui-même et comme une filiale de location de camions, comme un hôtel à Lyon. ECONOCOM a besoin de cash et tout est bon. Je dis bien tout. Le bal est à nouveau ouvert pour d'autres crocodiles. Bossa, samba et Tango sont au programme. Je regarde la liste de convives qui se sont présentés au banquet et je me demande si je saurais danser.

On apprend dans une conversation de bistrot, que Gérard Lequeux de LOCA CIO, un refinancier, avait pris secrètement contact avec une entreprise, MÉRIDIAN, rompant ainsi l'obligation de secret professionnel<sup>4</sup>. Le bal ouvert est un bal masqué où l'on a droit à tout.

Dans ce bal redoutable, il nous faudra faire des passes de rock, des déhanchements, jouer des airs de bossa nova sur fond de blues.

On est à vendre, et l'on va voir défiler tous les clients que notre ancien souteneur peut trouver. Voici un bref aperçu du catalogue : une alliance avec Siemens, montée par un golden boy d'ECONOCOM, contre une commission de 500 000 F ; deux jours avec un marchand de pots d'échappement, en mal de placement qui ne comprend rien. Il nous est arrivé de rire, lorsque certains enfoirés mondains sont repartis avec des faux parcs qu'ils croyaient légitimes car sortis d'un ordinateur. On a évidemment mis au point deux compta et une fausse base de données en plein milieu du bureau, les vraies données figurant dans un recoin sur une minable machine. On subit tous nos concurrents, venus faire les soldes accompagnés de leurs banquiers. On a laissé les derniers et la banque SANPAULO qui nous avaient invités à la Maison du Danemark, ivres morts de deux bouteilles d'Aquavit, tandis que l'on s'est levé en leur disant que l'on n'était pas prêts à accepter leur offre de rachat, par ailleurs légale.

Au bal, il faut du savoir boire.

---

4. [Le codes] L'obligation de secret professionnel.

14  
LA FINANCIÈRE D'IMAGERIE  
MÉDICALE

**T**U N'AS AUCUNE CHANCE, me dit Philippe Hervieux.  
— Pas vraiment de chance, non, je lui réponds.  
— Tel que je te connais tu vas quand même essayer je suppose.  
— Deux autres pressions, je lance à l'Australienne, patronne du bar qui fait l'angle avec la rue Pergolèse. Oui, je vais essayer, et même peut être réussir. »

Après avoir relu *Le capital risque : les règles du jeu de Pierre Battini*. [5], j'ai fait auditer l'entreprise par COOPERS & LIBRAND, un des *big height*<sup>1</sup> ►►. Une bande de jeunes HEC dirigée par une senior qui ne lâchait rien ont passé une semaine dans l'entreprise. Ils appelèrent sans nous le dire une trentaine de clients pris au hasard dans notre fichier, les refinanceurs. Un des plus prestigieux cabinet mondial d'audit, que l'on ne pouvait soupçonner d'être inféodé à l'entreprise au vu du montant raisonnable de la facture, évalua ECHOSYNTHÈSE entre neuf et onze millions, hypothèse basse, hors de son fonds de commerce.

Puis j'ai écumé le tout Paris des banques spécialisées, le rapport d'audit sous le bras, reparti à la chasse à la baleine. Les trois critères principaux pour faire appel au capital risque sont simples<sup>2</sup>. On répondait à ces critères exigeants du capital risque anglo-saxon, non parce qu'on les visait - comme les « start-up » de la future bulle Internet - mais parce qu'on les avait réalisés en plus de trois ans. Doublement permanent du chiffre d'affaire et rentabilité des capitaux investis multipliés par trois. Manquait juste la trésorerie, le bois à mettre dans la machine à vapeur, avant d'atteindre les premières plus values des premières de fin de contrat.

J'avais trouvé quatre plaques avec rien d'autre qu'un projet il y a trois ans, je devrais pouvoir en trouver trente désormais, pensais je en me trompant gravement. Le vrai problème, c'est notre nom. Il sonne en ECHO, de clocher en clocher des cent soixante dix banques parisiennes, toutes actionnaires d'ECONOCOM, tel un signal de brume dans cette tempête des milieux d'affaires parisiens, auquel l'Echo, nymphe des sources renvoie sans « H » les chiffres de la débâcle d'ECOFINANCE comme pour annoncer le futur naufrage. Car JLB

1. ►►[Pièce Majeure] Audit de Coopers et Librand Paris

2. ☞ [Sophie] Les critères sont simples pour faire appel au capital risque

les fera s'asseoir sur un petit milliard, et ils n'aiment pas ce se faire mettre.

L'absence d'actionnaire de référence et d'accès à la trésorerie a un effet dévastateur et amplificateur. Aucun refinanceur ne veut plus payer les VR, les valeurs de rachat à terme qui anticipent une partie des profits futurs, devenues vraiment résiduelles. Et cela baisse les marges de l'entreprise<sup>3</sup>. Les bilans seraient de plus en plus mauvais, les plus values y étant, en comptabilité française, absentes. Ces plus values à terme de nos échographes déclenchaient des sourires car les superbes IBM qui devaient être revendus avec profit par les spéculateurs ne valaient plus que leur poids de puces. Et, pour un banquier de base, un échographe, un ordinateur, et un scanner, c'est la même chose : un alibi pour vendre son pognon.

Notre petite et moyenne embarcation fait eau de manière alarmante.

■ *Paris, bar de l'Australienne* ■

« Tu n'as aucune chance, répète Philippe Hervieux en commandant la troisième pression.

— Une chance non, mais une idée oui, je lui dis, une vraie idée.

— Encore une de tes utopies ?

— Si on veut. Quand on n'a pas quelque chose, on le fabrique, je lui dis, à cause de ce réflexe de mon enfance arabe. On fabriquait nos jouets avec rien, un roseau, une boîte de conserve percée.

— C'est pas d'un roseau dont vous avez besoin, c'est de dix millions, en gros. »

Il a pas tort, en gros. Nous sommes échoués. Dans le stress, on subit les coups d'une mer de côté. On racle sur le corail. La coque souffre. Personne à Paris ne tirera notre coque de PME hors du récif sur lequel la marée financière du groupe ECONOCOM l'a portée.

Il faut créer de toute pièce un remorqueur.

Il faut créer de toute pièce un holding de rachat.

Avec des années de recul et de points d'étoiles, je crois que ce fut là, amenée par la nécessité et le hasard d'une conversation, la vraie bonne idée de ce voyage et de cette aventure.

On mettrait dans cette société, les collaborateurs, nous mêmes, des banques, des refinanceurs. Mais surtout les clients. J'entrepris de faire les plans de ce remorqueur qui nous tirerait hors du récif, les plans de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE en pensant au coup de fil que j'avais donné à SVP 11-11.

*Créez une société financière m'avait-on conseillé.*

Je généralisais très vite le concept en imaginant chaque nouveau

---

3. <sup>☞</sup> [Sophie] Influence de la VR sur la marge d'un contrat.



client en actionnaire. Cette chimie des idées est aussi agréable que celle des amours naissantes.

Créer une société de clients<sup>4</sup>.

Les plans étaient faits. Restait à mettre le chantier en place. Il me fallait, pour initier ce rêve, lever trois millions de francs très rapidement.

En septembre 1991, je n'ai toujours pas bouclé le capital nécessaire à la création du premier étage, et à la sortie d'ECHOSYNTHÈSE du groupe Titanic. Avec six mois devant moi, un peu de temps, plus de sérénité, moins de clients qu'il fallait bien gérer, je levais dix millions de francs. Afin de trouver l'argent qui manque, je laboure la France pendant des mois. Certains clients ne me laissent que des copies de leur chèque. Les courants étaient contraires car les concurrents, la rumeur, nous donnaient déjà morts et les mesures et le bois de notre cercueil étaient parus au journal officiel de ce qu'on appelle un « milieu professionnel ».

« On va compter à la louche. Il ne me manque qu'un million, je dis.

— Tu n'y arriveras pas, me dit Philippe Hervieux fort de son expérience de jeune directeur financier.

— Un million et des brouettes oui. Claudine et toi en devez presque trois, à titre personnel, au CCF.

— ECOFINANCE s'était porté caution ?

— C'est une caution pourrie aujourd'hui et le CCF va exiger son fric dans trois mois. Vos parts sont nanties.

— C'est vous qui deviez me faire deux chèques de trois plaques dans trois mois je répons.

— Mal barré, me dit Philippe ; tiens mets donc la tienne.

— T'as pas tort, je lui dis, et tu défendras les intérêt de ton patron ?

— Bec et ongles, répond Philippe. Il me paye, cher, pour ça.

— Il me manque donc quatre, si je sais compter.

— Oui, et les cinq millions du compte courant ECOFINANCE ça fait neuf.

— La Générale des Eaux vous a fait une offre ferme, vous êtes trop cons, faudra vous asseoir dessus.

— Ça m'étonnerais qu'ECOFINANCE s'assoie sur ce fric. Ça m'étonnerait me dit-il en changeant de regard.

— Je vais me battre, je ne ferai pas de cadeaux.

— Je sais, dit Philippe. Ça fait donc neuf, c'est à dire dix. C'est le prix de votre boîte à la casse en gros. Ça empêche pas d'en reprendre une.

— La boîte vaut plus, tu le sais.

— Avec de quoi la faire tourner, elle vaut le triple. Comme ECOFINANCE.

— Non, ça empêche pas, je lui répons, mais celle là, c'est toi qui

4. ☞ [Sophie] Idée de fond pour la Financière d'imagerie médicale

la paye. »

C'est là que le crocodile dont on s'était fait des bottes et un portefeuille est reparu. Le crocodile allait rendre possible, bien malgré lui, ma construction.

■ Paris, Zone industrielle Paris Nord II ■

Yann de Caqueray de Saint Quentin, l'ancien patron d'Econocom France, est debout devant la porte de notre pavillon d'entreprise. Cette visite spontanée dans nos locaux sans importance n'est pas son genre.

« Vous comprenez Xavier, ce sont les affaires. Vous voyez le mauvais côté des choses.

— Xicluna, mon nom c'est Xicluna.

— Oui, Xavier, et je ne comprends pas votre attitude. »

Oreilles basses d'avoir plié DIALEASE. Queue basse et de s'être fait lourder du groupe ECONOCOM, mais queue de crocodile arrogant qui gigote sous son grand manteau de cachemire. Une peau pour mes futurs sacs.

« Ce sont les affaires Yann, et une action en concurrence déloyale fait partie des affaires.

— Ce ne fut pas déloyal, c'est courant, répond il presque tendrement.

— Alors vous gagnerez en justice, ne vous inquiétez pas.

— Je ne vois pas ce que vous nous reprochez. Ça ne vous a pas empêché de réussir.

— Vous m'avez bien faite perdre une vingtaine de millions, je dis. Et baisser mes marges sur 30. »

Ca a duré ensuite une demi heure sur le pas de notre porte.

Je savais qu'il y avait ce procès en concurrence déloyale<sup>5</sup> que l'on venait de lui mettre aux fesses parce que je l'avais dit, j'allais me battre. C'est pour ça qu'il était là, Yann, pour que je retire mon procès. Parce que lui, de son côté, témoignait dans celui d'ECONOCOM contre la Société Générale. Il ne s'agissait pas là de nos dix petits millions, ni même trente, mais de quatre cents plaques ! Un facteur de cent séparait nos discours et nos enjeux. Il avait dû dire à son ex patron JLB : *Vire moi d'abord ces cons, qui me font un procès*. Tant qu'on était dans le groupe, je respectais mes engagements, mais là, c'est terminé, j'allais lui faire la peau.

Mais Yann obtint gain de cause, et c'est comme ça qu'avec le retrait de ce procès contre DIALEASE, et un tas d'autres engagements bien complexes, ECONOCOM abandonnera son compte courant de cinq millions.

---

5. Procès en concurrence déloyale qui sera perdu par ECONOCOM avec 400 MF de dommages et intérêts.

Il ne nous manque donc que quatre millions pour racheter notre outil de travail.

■ Paris - CCF Champs Elysées ■

« Si vous nous prêtez un, vu qu'on en a levé trois, on rachète les parts détenues par ECOFINANCE. »

La banquière, qui attend son troisième enfant, peut nous sortir de là.

« Vous nous devez deux huit, me répond Françoise Rousset sous directrice du CCF, remboursez nous d'abord.

— Ca vous a fait huit cents mille d'intérêts en dix huit mois, j'ai pas gagné autant en bossant comme un diable. Ce n'est pas la caution ECOFINANCE qui vous le paiera. »

Elle se tait. Après tout, ce n'est pas non plus rentré dans sa poche.

« Donnez moi deux huit et ENSUITE je vous prête un, dit la banquière.

— Le problème, c'est que pour vous rembourser deux huit à TITRE PERSONNEL, je dois vendre au HOLDING - qui n'est pas créé, puisqu'il m'en faut trois, mes propres parts de la filiale ECHOSYNTHÈSE. »

Une histoire de poule, une histoire d'oeuf.

« Le comité de crédit ne sera jamais d'accord. ECOFINANCE n'est plus crédible. Donc vous non plus.

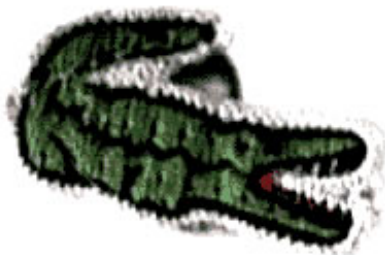
— Vous savez que je n'ai rien à voir là dedans

— Je sais, dit la jeune sous directrice.

— La boîte vaut entre douze et vingt.

— Je sais, dit elle et même davantage. Vous pourriez à terme envisager une cotation au second marché, de vos plus values. C'est un des plus beaux projets que j'ai jamais vu. Ma radiologue des Champs loue chez vous. Elle m'a parlé du marché d'occasion et elle ne tarit pas d'éloges. »

15  
LE LACOSTE



CLAUDE BOUMENDIL, PRÉSIDENT D'ECOFINANCE, le petit crocodile sympathique et ses yeux rigolos est de retour dans nos eaux. Il est rond physiquement et psychologiquement. Et dans le même temps, il est plein de ramifications vers d'autres crocodiles. Cela lui donne l'air d'un de ces fruits tropicaux un peu trop mûrs que l'on trouve sur les marchés de Cayenne. J'explique à Claude, devant un whisky, à la terrasse du *Congrès*, mon idée de création d'un holding de rachat.

« Claude, pouvez-vous trouver quelqu'un pour compléter le capital ?

— Oui, certainement.

— Combien coûte votre intervention si vous trouvez quelqu'un pour compléter le capital, reprend Claudine afin de faire avancer les choses.

— Rien, c'était prévu, dit-il sans que je comprenne bien cette phrase. »

Prévu a-t-il dit. Je voudrai arrêter pour comprendre. Mais ai-je les moyens, ou le temps de tout comprendre ?

« A qui pensez-vous ? demande Claudine

— On va aller voir LOCA CIO. J'ai mon idée, répond-il avec son fin sourire. »

Claude Boumendil nous avait obtenu, au temps d'ECONOCOM, un prêt de 1,5 million auprès de LOCA CIO. Nous avions presque remboursé la totalité de ce prêt, restait deux cents cinquante mille, une brouille.

« Claude, je me suis accroché violemment avec Lequeux, leur patron, il m'a traité d'escroc.

— C'est parce que vous n'étiez pas avec moi, rétorque-t-il. Et qu'il était de mauvaise humeur. C'est un lunatique.

— C'est vous qui voyez, je dis.

— Oui, nous irons à Nantes cette semaine. Avec moi vous ne risquez rien. »

■ Nantes, hiver 1991 ■

Le banquier du *Crédit Industriel de l'Ouest*<sup>1</sup> ✓ nous accueille, avec la meilleure des grâces, à la sortie de la gare de Nantes Son attitude n'est plus celle des quasi insultes que j'ai dû subir lors d'une première visite dans ces locaux de métal froid.

Claudine, Boumendil, Lequeux et moi parlons de bateaux autour d'un petit café, autour une table ronde d'aluminium.

« Vous aimez les bateaux, m'a-t-il dit. Moi aussi. Je navigue sur les BDA.

— Les BDA ? Je m'interroge, je ne connais pas.

— Les Bateaux des Autres. Quel est le votre ?

— Un Centurion, j'ai dit. Le Centurion 47 numéro un.

— C'est beau, peut-être le plus beau, mais je préfère le bateau des autres.

— Et moi le mien, j'ai répondu. »

Une heure plus tard, nous voici devant la table rectangulaire des négociations du CIO.

On est passé à ce qui nous amenait là. Il y a là, dans la salle de réunion du CIO de Nantes, le patron de la FINANCIÈRE VOLTAIRE, filiale de capital risque du CIO. Le patron, André Kreff est un type fort sympathique, le genre grand, échevelé, poète, brillant.

J'ai posé sur la table, comme des cartes de poker, les photocopies des chèques des clients ayant déjà investi dans ce tour de table issu de mon imagination.

« Ce ne sont que des photocopies, dit Lequeux

— Vous ne croyez pas que je me balade avec deux millions de francs de chèques de clients, futurs actionnaires dans ma poche, j'ai répondu le regard droit sans même un sourire. Vous aurez les originaux sur le compte quand on aura bouclé le total des besoins. »

Il faut dire que j'avais le même engagement vis-à-vis de mes actionnaires radiologues : ils me remettraient les vrais chèques lorsque la banque et la banque de capital risque auraient signé l'accord... grâce aux photocopies.

Ça a dérapé assez vite sur les posydonnies\*. Malgré les arguments de notre ami Claude, le débat s'enlise, dérape souvent sur l'informatique. Parfois, ressurgit, tel un cachalot blanc, la vie édifiante de Jean Louis Bouchard, que Lequeux qualifie d'escroc. L'amertume des banquiers sur cette affaire ressort de leur peau comme l'huile grasse des usines baleinières sur l'océan. Ce complément de capital

1. ✓[Crocodile] : Le Lacoste®, crocodile de luxe.

ne se fera certainement pas ici, je me dis, alors que toute cette énergie brûlée, tous ces récifs évités pour rien, déclenchent, de façon automatique, une décharge d'adrénaline indispensable à la survie.

Je me lève, et sans un mot, prends le paperboard d'assaut, me saisis du gros feutre noir qui sent fort l'alcool des ronéotypes des cours moyens première année. Je me souviens que l'instituteur les distribuait, afin que l'on y note les noms des fleuves, de leurs affluents, les villes traversées.

Je dessine, trois colonnes, et deux lignes.

Sur chacune des colonnes, les années passées loin de l'eau. Sur la première ligne, je colle, en pour cent, l'évolution de nos marges au cours des trois ans. *Quatre, six, puis dix pour cent*. Je dessine la ligne montante en vert. Sur la ligne inférieure, la décroissance des valeurs résiduelles cumulées. Ça veut dire que le risque sur le parc est faible, que les plus values futures sont d'autant plus élevées. *Quinze, dix, puis quatre pour cent*. Je dessine la ligne descendante en rouge. Les deux courbes qui se croisent en un ici et maintenant très proche. J'encadre et me rassieds sans un mot.

Comme maintes fois dans ce voyage, tout va basculer en quelques secondes. Lequeux se lève, et commente mes arguments chiffrés, comme si nous avions préparé la réunion.

« Il y a dix millions dans cette boîte, conclut-il à l'attention du patron de la FINANCIÈRE VOLTAIRE. »

Ce revirement soudain n'était pas naturel, mais je ne pouvais me permettre le luxe de la méfiance ou d'un esprit trop critique.

LOCA CIO racheta nos stocks<sup>2</sup>, et devint actionnaire à trente pour cent d'ECHOSYNTÈSE. FINANCIÈRE VOLTAIRE mis les 450 000 F qui manquait dans mon holding en prenant en garantie un contrat de location. Ce furent les premiers délits commis par cette banque dans ses propres murs. L'esprit de capital risque de Sir Thomas Lipton avait sombré avec les navires dont ils étaient les ambassadeurs. Je ne vois que mon objectif et accepte.

Imaginée en juin 1991, la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE fut enregistrée en janvier 1992, après six mois de travail acharné et d'imagination qui trouvèrent là leur récompense. J'ai finalement au prix d'une épuisante ingéniosité, réussi le montage dans lequel nous restons majoritaires. Je pourrais raconter les détails de ce montage en poupées russes. Je les laisse à la toile<sup>3</sup>.

En complétant ma levée de capitaux, je jette à la volée une aussière au remorqueur afin de ramener l'entreprise au port avant une remise à flot complète. Puis j'ai sauté du remorqueur à peine mis à l'eau, amarrage sur le catway\* qui vacillait après cette course folle. Ca ira bien pour une nuit, la brise est faible, me dis-je. Faudra nettoyer, je me dis aussi, avant d'aller dormir quelques heures, vraiment

---

2. ☞ [Sophie] Détails du montage de la FIM avec LocaCio : le stock

3. ☞ [Sophie] Montage de la SA Financière d'imagerie médicale

épuisé de ces mois à requiller le grand coureur.

On s'en est sorti, mais on est amarré sur un ponton flottant avec un sacré sac de nœuds.

**J**E VISITE LE BORD\* et le quai, après une mer, puis un océan traversés, afin de faire un point sur notre amarrage provisoire, le matelotage du bord, l'arrimage des vivres. Je défais d'abord mon noeud de cravate.

Il y a différentes sortes de nœuds<sup>1</sup> pour amarrer la PME le long du quai autant que pour tout saisir à bord. Des *nœuds d'arrêt* pour que le cordage ne file pas, des *nœuds d'ajut* destinés à un bout supplémentaire quand on a vu trop court, ou à raccourcir, dans le cas contraire. Des nœuds pour isoler d'une usure dangereuse de l'écoute, et bien sûr des *nœuds d'amarrage*, des *nœuds de sauvetage*, essentiels, et des *nœuds pour la pêche*.

C'est avec des nœuds pas très homogènes que l'on a saisi le capital, ce lest intérieur. Le capital initial me semble bien arrimé, du point de vue de la notoriété et des tiers tout au moins. Un *nœud d'attache* avec un établissement bancaire actionnaire, LOCA CIO, serré à hauteur de trente pour cent dans la filiale, et un *noeud de plein poing* pour un établissement de capital risque, FINANCIÈRE VOLTAIRE dans le holding, au premier étage.

La vue de l'intérieur est un peu moins flatteuse. De mauvais arrimages avec parfois plusieurs nœuds sur la même bitte. C'est aussi avec un noeud de *gueule de loup* que LOCA CIO s'est retrouvé attaché avec trente pour cent des parts, payées un Franc et avec un noeud de *gueule de raie*, que FINANCIÈRE VOLTAIRE a mis du capital, prenant en gage un contrat et son montant de refinancement. Heureusement, des *nœuds de tortue* lient une dizaine de clients au capital, et il faudrait multiplier ce type de nœuds sans répit dans tout le grément. L'ouverture du capital aux salariés est pour moi une nécessité du capitalisme. Avec un noeud de *bonnet turc*, Sylvie Toral, assistante directe et fidèle, a emprunté 50 000 F à titre personnel et sans contrepartie, tandis que c'est avec un *nœud de brigand* que l'on s'est porté caution pour un de nos commerciaux, Roland Boffy pour 200 000 F dans le holding FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE. Il a fallu l'augmenter du montant de son remboursement mensuel. Un beau cadeau. Il sera certainement reconnaissant, efficace et fidèle.

L'équipement lui aussi est correctement fixé à la coque. Le *noeud rapala* maintient à l'arrière un leurre sur notre ligne de traîne. Il est

---

1. →[Informations] Une ancienne page web avec le texte original et quelques dessins de noeuds



solide, et si la coryphène mord, on pourra manger. ECHOSYNTHÈSE vaut plus d'une bonne dizaine de millions de francs, hors son fonds de commerce qu'il faudra faire évaluer, et le faire flotter dans les hauts par un *noeud de tête de Maure*. Le *noeud de bosse* en fait le premier loueur français en imagerie médicale. Ni l'entreprise, ni son holding, ne sont liés par aucun *noeud de vache*, par aucun endettement à moyen ou long terme. Il faut ajouter un *noeud de batelier* pour la déduction d'impôts de cinq millions sur les profits futurs, notre capital consommé dans la croissance et l'acquisition du parc de deux cents machines dont le montant dépasse cent vingt millions de francs.

Si tout cela est ma foi pas si mal ficelé, compte tenu du climat ambiant et de la précipitation, en voyant le mauvais côté du bout, on est bien mal amarré au ponton. On a monté un financement à court terme pour un projet long terme avec des *nœuds de pêcheur* mal souqués.

Nous aussi sommes attachés au mât avec une *épissure mixte*, ce nœud particulier, dans lequel câble et textile doivent se relier solidement. Nous avons emmêlé les torons de câble rigide de l'entreprise à ceux, textiles et fragiles, de nos vies personnelles et à celles nos meilleurs amis. Contrairement au coup précédent, où l'on avait ficelé notre emprunt personnel par un *nœud de chaise*, noeud que l'on peut défaire quelle que soit la tension subie : c'était une caution d'un groupe multinational. Maintenant, il y a au bout de cette épissure un *nœud de pendu* autour de cet emprunt d'un million de francs à titre personnel. Avec trois mois de plus, je m'en passais mais l'on a pas eu trois mois de plus.

La trésorerie, elle, est amarrée avec un *noeud de voleur*. Car l'origine des fonds pour le paiement du compte courant d'ECOFINANCE - un million deux en vrac - vient du rachat de nos stocks par LOCA CIO, et non d'un apport extérieur. Ces stocks nous devions ensuite les recommercialiser sous huit mois. Cela ne rapporterait rien et coûterait les frais commerciaux. Purement légalement, c'est un faux capital qu'a monté la banque actionnaire.

Le *nœud de cul de porc* d'ECOFINANCE qui abandonna cinq millions de compte courant est complété par un *noeud de croc*<sup>2</sup>. Voici un million que nous devions payer au fisc, mais on pourrait contester la nature de cette transaction.

C'est noué par un *noeud d'agui* que l'on fit apparaître cette année là dans les comptes d'ECHOSYNTHÈSE 1,6 MF de résultat net. C'est beau sur le papier, mais sans un sou de trésorerie... et des stocks à fourguer. Et puis, non seulement la PME et son remorqueur étaient mal amarrés au cat-way, par divers *nœuds de galère* mais ce ponton ne me semblait pas stable dans ce port soumis au roulis. J'avais des idées pour un nouvel amarrage à quai, sans *nœud de potence* dans un grand port, sûr et dur.

2. [Le codes] Caractère fiscal de l'abandon de créances



**Troisième partie**  
**L'Océan Indien**



LES TÉLÉPHONES SONNENT SANS DISCONTINUER, dans les locaux techniques transformés en bureaux depuis le crash ECONOCOM. Ils s'arrêtent vers vingt heures, lorsque nous avons fermé la porte, branché les alarmes, car quatre millions de francs de machines dans le show-room attendent un nouveau locataire<sup>1</sup> ☒. Milène, jeune assistante antillaise, envoie les appels qu'elle ne peut traiter vers Sylvie. Sylvie, second à bord, ne me les transmet que lorsque c'est véritablement de mon ressort. On me préserve ainsi quelque peu. Celui là, est personnel. De la part de Lequeux, m'annonce t-on.

« Bonjour, se présente une voix aussi sèche que l'étope d'une catalane restée des années sous les vents du nord.

— Que puis-je faire pour vous ? je demande, aimable par défaut.

— Je suis chargée de venir auditer les contrats de LOCA CIO.

— Pour quelles raisons ? poursuis-je.

— Gérard Lequeux me l'a demandé. Lequeux m'a demandé de venir vous aider reprend-elle. Je connais la location, la gestion des contrats. J'ai travaillé dans la location informatique. »

C'était ce qu'il ne fallait surtout pas me dire.

Revenaient les marchands de drogue, Fabre et son cigare, Yann et sa Ferrari, DIALEASE. Je reniflais le mauvais coup, par analogie. C'était, du moins je le croyais, l'expérience de la navigation côtière dans le monde des affaires. Je réagis en conséquence.

« Cela ne suffit pas, je dis, nous nous en sortons très bien dans la gestion de nos contrats. Tout est clair dans notre gestion de parc, nous avons la maîtrise de nos outils informatiques bâtis en interne. Et puis, ça n'a rien à voir avec l'informatique, notre équipe est au complet.

1. ☒ [Galerie photo] Show Room et partie technique

— Je ne suis pas méchante, reprend la voix qui s'est faite plus douce. »

Je voyais pas le rapport.

« Vous ne pouvez pas l'être, je réponds agacé.

— Vous savez que LOCA CIO est votre actionnaire depuis peu, mais votre principal refinanceur. »

Claudine et moi, plus tard, nous sommes interrogés les raisons réelles de la présence d'un audit commandité par la banque actionnaire. Mais il ne fallait tomber ni dans la paranoïa, ni dans un piège. Était-ce réellement pour nous aider, était-ce pour optimiser une organisation qui fonctionnait ? Le coût d'une telle opération m'en faisait douter. Mais pouvait-on refuser sans paraître suspect ? Nous avons besoin d'eux en ces temps encore agités par une mer croisée. Nous n'avons pas les moyens de refuser. Encore une fois, nous étions engagé dans un couloir dont les parois, qu'il ne fallait pas heurter, étaient faites de peste et de choléra.

Après deux jours de débats avec Claudine et Sylvie, j'ai accepté la mission d'audit de Ross. De toute façon, ce serait très ponctuel et nous avons déjà fait face au commando des jeunes HEC dans l'évaluation de l'entreprise.

Lydie Ross<sup>2</sup> ✓ s'est physiquement imposée une semaine après son coup de fil. Elle a effectivement facilité notre travail d'une façon des plus étonnantes.

LOCA CIO, actionnaire, détenait la presque totalité des contrats. En nous achetant nos stocks pour financer la sortie du groupe ECONOCOM, il s'était donné, du moins le croyait-il, un droit de regard, sur leur commercialisation. Une ingérence ambiguë qui prenait corps avec Ross et ses propriétés de pénétration dans tous les organismes.

Ross pénètre la matière vivante comme le virus de la grippe. On ne sent rien au début. Un frisson peut être. Mais on sait que cela a commencé. Il choisit un dimanche froid pour infecter votre première cellule, dissoudre de ses enzymes la membrane, puis injecter ses informations afin d'indiquer à l'organisme comment fabriquer, avec votre énergie, les éléments qui le reconstitueront à l'identique. Jusqu'à ce que la fièvre s'en mêle.

Ross pénètre la matière inerte comme l'huile ultra fluide. Elle introduit lentement, un par un, dans l'entreprise, ses amis. Un assureur, IFA INTERNATIONAL, spécialisé dans le négoce en Afrique, qui voulait notre gamme complète de machines d'occasion, et surtout les rares et précieuses documentation et modes d'emploi originaux. Encore d'anciens collaborateurs lyonnais dans MÉRIDIAN.

Ross hirsute, tant par sa façon d'être que par sa coiffure, ou par son visage qui n'est pas symétrique - accident de voiture, paraît-il ? - épilucha durant plus d'un mois les contrats de LOCA CIO, puis ceux

---

2. ✓[Crocodile] : Le vrai naturalisé

des autres banques. Les éléments furent notés dans un gros document de synthèse d'une centaine de pages<sup>3</sup> ►►.

C'est ainsi que Lydie Ross est devenue savamment et très simplement indispensable. Les nouveaux contrats, difficiles, ou un peu foireux, dont on se voyait refuser le refinancement auparavant étaient traités dans des délais très courts.

Elle passait de longues périodes au téléphone avec des gens de LOCA CIO qu'elle tutoie, avec lesquels elle échange des notes, des fax quotidiens, avec qui elle a visiblement l'habitude de travailler. Sous le contrôle de Ross, dès le mois suivant, LOCA CIO racheta encore une partie de nos stocks pour nous donner un peu de trésorerie, et se préoccupa tout aussi vite de leur recommercialisation et de notre production commerciale au mois le mois.

Je ne barrais plus, mais sous pilote, le navire avançait et j'avais l'impression de contrôler le cap. De toute façon, je ne voyais pas de cailloux à l'horizon.

Ross amenait au bureau, de façon de plus en plus rapprochée, gin, whisky, rhum. Il était difficile de considérer que ce n'était pas un geste de participation à la vie collective. Pourtant, à la fin de certaines journées, lorsque Claudine ou moi énoncions le *fin de chantier* ! marquant l'extinction des ordinateurs, en souvenir du chantier plein de résine et de poussière de notre ami Claude, Ross ouvrait le placard métallique et en extrayait les boissons alcoolisées. Avant l'arrivée de Ross, pas une goutte d'alcool n'avait passé la porte du bureau, sauf quelques bouteilles de champagne lors des fortes croissances de chiffre d'affaires du temps ECONOCOM. Nous préférons la convivialité des bistrotts du coin, les pressions, les bonnes bitures de fête dans le cockpit d'un voilier. Prise elle même à son propre jeu, elle se laissait aller, lorsque nous la faisons boire plus que nous à raconter son histoire, à se vanter de sa rémunération par les Assedic à la sortie de MÉRIDIAN, et encore aujourd'hui, en plus de sa rémunération par son *patron*.

Je ne suis ivre qu'au delà d'un seuil très élevé, et j'en appris tant, que je ne peut rapporter sur mes cartes, sur les moeurs de ces types, sur la fierté sans courage qu'ils avaient de piller les navires sur leur chemin.

Depuis le début du voyage, je raconte la navigation, mais il y a aussi la manoeuvre. Et la manoeuvre sur le pont balayé par les vagues est commerciale. Je signalais environ trente pour cent des clients de cette boîte, les miens et les cas difficiles sur lesquels les autres se cassaient le nez. La chute d'ECONOCOM et la valeur de notre projet nous avait fourré dans des conditions sensibles de la théorie du chaos.

Bientôt, heureusement, de façon certaine, nos premières plus values viendraient mettre sacrement du beurre dans les épinards et fini

---

3. ►►[Pièce Majeure] Audit par Ross pour LOCA CIO de tous les contrats.

les problèmes de trésorerie de toutes les entreprises de croissance démesurée.

Alors, je développerai le véritable projet d'un holding de clients et virerai ces porteurs affamés.

LE CONTENT EN CÉRAMIQUE ET LE  
NAGEUR EN PLASTIQUE



C'EST À PEINE UN MOIS APRÈS SON ARRIVÉE que Ross nous avait prévenu, au détour d'une phrase anodine, de leur visite. Le banquier actionnaire avait insisté, courtoisement, pour qu'on les rencontre au plus tôt. Ils pouvaient nous aider. C'était fou, d'être choyé et aimé à ce point là.

Les visiteurs introduits par Ross et Lequeux se sont assis autour de la table ronde et grise, récupérée dans le déménagement qui a suivi l'époque faste. Ils se sont assis un peu comme s'ils étaient chez eux. Je reprends leurs CV dans le document de présentation qu'ils rédigèrent eux-mêmes un peu plus tard. Le premier, qui avait l'air content de lui, s'appelle Samuzeau. J'aurai, moins d'un an plus tard son cursus entre les mains<sup>1</sup> ✓.

*Né le 6 juillet 1948 à Bourges - BP Comptabilité et Aptitude DECS responsable technico-commercial, directeur d'agence, directeur de région. De 1985 à 1990 - directeur commercial MÉRIDIAN FRANCE, société de location courtage et financement informatique. 1990 - Entrée dans le capital*

1. ✓[Crocodile] : Le content en céramique



d'EQUINOXE et poursuite de mon activité salariée en qualité de directeur commercial chez ETICA.

L'autre, c'est Mégly. J'aurai, aussi son CV<sup>2</sup> ✓ qu'il m'aura fait parvenir avec une gentille petite carte munie d'une mention manuscrite : « Avec nos compliments ».

Né le 4 novembre 1955 à Paris 14e. Formation comptable et financière. Neuf années au CRÉDIT GÉNÉRAL INDUSTRIEL Deux années chez MÉRIDIAN, loueur informatique directeur régional de la région Centre. Créateur d'EQUINOXE SA en 1990.

Le CGI, EQUINOXE, MÉRIDIAN, je cherchais le lien invisible.

Lequeux avait fait un passage aussi au CGI, dont il partit si rapidement, que les mémoires de ce groupe s'en souviennent encore.

Ross aussi était passée chez MÉRIDIAN. Plus tard j'apprendrais que MÉRIDIAN, filiale d'ADIA, société de travail temporaire, a cessé son activité de location en 1990, et qu'EQUINOXE en a récupéré le parc informatique.

Des copains de *colo* qui se comportent comme s'ils étaient chez eux et ont de plus l'air d'être très contents d'eux dans la vie.

On aurait dit que tout était tracé dans la ruelle de l'étroitesse de nos marges de manœuvres. La présence de Ross et la détention du parc par Lequeux leur conféraient, croyaient-ils, des droits de cuisage sur nos affaires. Je ne me souviens que de l'assurance, mêlée de dédain, avec laquelle ils nous ont lâché dès la première demi heure :

« Votre entreprise est à vendre ?

— Non, répondais-je devant le regard d'indignation de Claudine

— Tout est à vendre, rajoute le plus gros des deux.

— ECHOSYNTHÈSE a été valorisé il y a quelques mois à onze millions de francs hors fonds de commerce. Mais ce n'est pas à vendre, pas maintenant en tout cas.

— Ce n'est pas ce que nous a dit Lequeux. Vous avez des problèmes de trésorerie sérieux. »

Il savent tout de nous. Il savent tout de l'entreprise, des stocks, du montage du CIO et de la FINANCIÈRE VOLTAIRE. De notre dette personnelle, de la caution de nos amis, des fuites d'huile de notre BX diesel.

« Il y a un portage de la banque de capital risque et de LOCA CIO, c'est tout. Nous chercherons de nouveaux actionnaires en temps voulu.

— Cela nous intéresse.

— Je suis navré, nous envisageons des institutionnels ou un gros constructeur, un banquier industriel comme GE FINANCE.

— On est montrable en clientèle, dit Samuzeau, content de son embonpoint.

— Lydie nous a bien décrit votre entreprise. Nous avons déjà travaillé ensemble. Nous nous connaissons bien, rajoute Mégly.

---

2. ✓[Crocodile] : Le nageur en plastique

— Lydie n'est là que provisoirement en audit, je tranche.

— Lydie sera votre chien de garde, finit Samuzeau. »

Ça a dû lui échapper ou c'est une franche provocation. Ce n'était pas la meilleure façon de me prendre. Je me suis levé au ralenti, comme dans ces séquences de films où l'on vous la refait trois fois de suite pour bien décortiquer le mouvement. Mon visage s'est assombri comme la mer par temps de mistral noir, lorsque le soleil est soudainement masqué par un nuage d'orage meurtrier. Claudine a suivi.

On a clos cet entretien la minute suivante dans une pénurie de politesses, bien certains qu'on ne se reverrait pas car ce n'était pas les premiers flibustiers.

*Le vert en plastique* et sa *barrette en argent*, d'une autre trempe et d'un autre niveau, avaient été passé par dessus bord.

C'ÉTA A ÉTÉ TRÈS VITE. Lequeux, actionnaire banquier refinancier a loué un salon au premier étage de l'hôtel Méridien Montparnasse. On n'a pas reçu l'ordre du jour de cette réunion ordinaire. Nous pénétrons à l'heure prévue dans une salle de réunion banale et sans âme. Rien à voir avec la somptueuse et moderne salle de réunion du temps de la richesse d'ECONOCOM dans laquelle on distillait chaque décision avec sérénité. Un paperboard, quelques bouteilles d'eau sur une grande table carrée. Les anciens collaborateurs de Lydie Ross dans MÉRIDIEN, nos visiteurs courtoisement mis à la porte récemment, sont présents, déjà assis. La surprise est une lame de rasoir. Je contiens ma rage pendant les incontournables politesses, qui dans le monde des *affaires* ont remplacé les AKA guerriers.

« Je crois que vous vous connaissez, nous annonce Lequeux dès les premières minutes. »

Je ne réponds pas. J'attends la suite.

« Compte tenu de vos difficultés diverses, la banque cesse son soutien. Le refinancier aussi. L'actionnaire ne vous suit plus. »

Je ne comprends pas. Ou mal. Ou trop bien. L'établissement bancaire abuserait-il largement de sa position dominante ?

On nous apporte des boissons avec cette pratique des affaires qui consiste à traiter le plus courtoisement du monde des gens que l'on est venu tuer ou violer. Après des considérations de politique générale sur nos comptes en perte et donc sur l'impossibilité de nous accorder quelque crédit que ce fut, Lequeux se lève, et propose un projet simple, en trois points sur le tableau de papier. C'est clair. Préparé. Préalablement conçu de concert. Ses hommes de main, naturellement soumis se taisent.

« Il vous faut déposer le bilan de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE, après avoir vendu les contrats à EQUINOXE, que vous connaissez, maintenant. »

Il est question, bien sûr de notre dette personnelle d'un million de francs que ces gens nous paieraient. Pour notre peine, nous aurions un contrat d'agent commercial, chacun. Enfin, lui serait rémunéré, lui ou sa banque on ne sait pas, de la même façon que nous. Lequeux s'occupera de la réalisation technique de l'opération. Les deux gros sont d'accord pour aligner le montant de cette opération, soit près de trois millions de francs.

Lequeux nous demande de planter nos associés médecins et amis,

persuadé que ça va rentrer comme les pieds dans la vase molle. L'acidité de mes propos, le dédain de Claudine, mes remarques mal polies sur leur inculture n'arrive pas à altérer la détermination de ces prédateurs plus expérimentés, plus âpres au gain que nous, car déjà largement nantis.

Nous sortons de ces deux heures d'entretien et d'insultes polies complètement épuisés dans ce Paris si gris. Comment me suis-je fait submerger si vite ?

On pense au naufrage comme quelque chose de lent, comme si le navire s'enfonçait, tout doucement submergé par l'eau qui monte dans ses cales. On aurait le temps de le quitter. En réalité, le naufrage peut être une culbute d'une extraordinaire violence dans laquelle on ne voit rien.

Nous sommes sortis anéantis.

Dehors, les vapeurs de gaz carbonique amplifient ma sensation d'étouffement. Nous voilà coincés par la fragilité de notre emprunt personnel, la trésorerie de l'entreprise, au fond de cette crique profonde où nous sommes venus mouiller.

Quels sont les acteurs de ce braquage à main armée d'un tableau de papier et d'un feutre ? C'est l'arme adaptée des gangster modernes. Lydie Ross, envoyée en audit, n'avait d'autre but que de s'assurer de la bonne santé des contrats avant une quelconque opération de pillage. Avait-elle déjà maintes fois réalisé la même chose dans d'autres entreprises ? Chez MÉRIDIAN par exemple ? Lequeux, était un fidèle de Ross.

Son coup était prémédité depuis sa prise de participation, cela venait de m'apparaître. Encore une fois, ce devait être une classique. Un casse de plus de dix plaques de plus values, idéal pour ce genre de type.

**T**OMBÉE DE LA NUIT D'HIVER. Vent de sud venu de l'Espagne en compagnie de cohortes de nuages souples et gris en tapis continu, venus assombrir davantage la nuit d'hiver tombante, sur mer lourde, grasse et rouleuse. Navire de six mètres cinquante, voile à trois ris, poussé vent portant depuis Cadaqués, rempli exceptionnellement d'équipage jeune et malade, allongé, vomissant, cherchant en vain l'entrée de Port Leucate. Visibilité pas plus de cinq cent mètres aussi. Soudain, je l'ai senti s'alléger et dessous la mousse noire et invisible roulait. La plage était donc proche. Les vagues qui s'y roulaient en déferlant seraient pour nous, c'était une question de secondes. J'ai compris que si l'on avait dépassé la hauteur de la digue, c'est qu'il n'y avait pas de feu à l'entrée du port. Virer bien sûr. A l'étonnement des quelque ceux qui restaient sur le pont, bondir sur la drisse de grand voile pour remettre de la toile face au vent. Face à la mer surtout, car le vent, on s'en arrange. Grand voile envoyée pleine par trente nœuds bien tassés, le petit s'est vautré sur l'écume et péniblement, face à chaque rouleau qui voulait l'emmener voir ailleurs, on a progressé jusqu'à l'entrée du port, faite à l'oreille. Thierry d'un coté, Claudine de l'autre, abandonnés à la confiance qu'il 'avaient en moi, oreilles tendues. Passé le phare, mer plate, accélération, tout largué.

Face à une mer des affaires sombre et rouleuse, venue soudain de face, avec les feux du port éteints à dessin par les naufrageurs, je cherche une voile solide et puissante pour nous dégager de là. La COMPAGNIE GÉNÉRALE DES EAUX est pliée, dans un sac.

« Encore vous ! sursaute Daniel Caille, son président, en nous voyant assis, en attente devant son bureau. »

Nous expliquons. Il comprend, le brillant polytechnicien, il connaît. C'est *classique*. Il est maintenant évident que l'ingérence, le pillage de fichiers, l'audit, sont des coups de professionnels rompus à ce genre de pratiques.

« Je vous admire, dit celui qui deviendra un peu plus tard et pour quelque temps le président de la COMPAGNIE GÉNÉRALE DES EAUX en France.

— Y a pas de quoi, je réponds, on est plutôt dans la panade.

— Moi, je n'aurais pas pu tenir et m'en sortir comme vous jusqu'à présent. Mais vous n'arrivez pas au bon moment. Certaines cliniques

rachetées fort cher, sont dans le rouge, la guerre des prix fait rage entre les sociétés de maintenance médicale et les constructeurs. On vient de perdre huit millions. Pennequin est à la retraite. »

Un noeud dans le bide, je n'ai pas de cul bordel, je me dis.

« Je ne peux rien faire, conclut-il. »

Comme un dauphin pris au filet, je dois ne pas me débattre, ne plus respirer, ne plus agir pour vivre quelques secondes de plus.

Tu t'imagines parfois une vie dans laquelle tu aurais remplacé toutes tes mauvaises décisions par des bonnes. Ca ne tient pas debout. J'ai pourtant l'impression que des gens y arrivent.

Il y avait une seule chose à faire, déposer moi-même, sans compromis le bilan du holding, dans des conditions de préparation telles que je puisse le relever. Je ne l'ai pas fait pour deux raisons. La première, bien tristement, est que ça ne m'est pas venu à l'esprit, par manque de créativité. La seconde, c'est par manque de culture d'entreprise. A cause des préjugés, du manque total d'information à ce sujet. A cause du laxisme connu des administrateurs judiciaires. Il faudrait une campagne de publicité, d'information, un règlement officiel. En informant, et en appliquant des règles justes, on pourrait amener les entreprises devant les tribunaux de commerce avant qu'il ne soit trop tard, pour les soigner, avant la corruption, avant le festin des crocodiles. Aujourd'hui, je saurais faire.

Il y avait une autre chose à faire.

Accepter le pacte de corruption.

Une panique animale venait de s'emparer de nous.



**G**ÉRARD CRESPEAU<sup>1</sup> ✓, d'un abord sympathique, malgré un côté rêche et pète sec, maigre, célibataire, agité, fut un collaborateur de Claudine. Souvent vêtu d'un col roulé et accompagné de son téléphone portable, il vit pour son travail dit-il. Il raconte toujours les déclinaisons d'une même histoire, celle « du type qui l'a doublé à droite sur le périphérique » et de ce qui s'en suivit. Capable d'alimenter une conversation téléphonique d'une demi-heure concernant un pot d'échappement, à quelqu'un qui déteste l'automobile. C'est un passionné de bagnoles sauf de Prost, et il vous entreprendra des heures avec pour fonds de commerce sa détestation du quadruple champion du monde d'automobile.

Nous avons rendez-vous avec Crespeau au *Bar de la Marine*, pour une facture de réparation de sonde, cet accessoire vital pour nos machines<sup>2</sup>.

La conversation dérape sous l'effet de conjugaison d'un bitume peu adhérent et des forces inertielles engendrées par la rotation de notre référentiel.

« Comment est structuré le capital de ta société de sondes ? lui demande Claudine.

— Un seul actionnaire majoritaire d'un holding, DOLIAM.

— Est ce que ça l'intéresserait d'entrer dans notre capital ? Il y a un intérêt certain à refaire des sondes neuves pour les vieilles machines.

— Connaissant vos difficultés, je lui en ai déjà parlé.

— Connaissant nos difficultés ?

— Les fournisseurs font circuler des bruits. Vous leur devez de l'argent. Ça a fait le tour de Paris.

1. ✓[Crocodile] : Le "clic clac" en fer blanc

2. →[Informations] La sonde accessoire vital

## Le tango des crocodiles

---

— Paris n'est pas le monde, je rigole, en trempant mes lèvres dans la mousse d'une Leffe. »



22  
EN PIERRE TAILLÉE



**U**N RIRE AIGU TRAVERSE LA PIÈCE. Une minute après, il entre dans le bureau, tête baissée, le dos courbé, riant à pleine gorge. Ses cheveux bruns sont grisonnants et abondants, son regard bleu foncé est intelligent<sup>1</sup> ✓.

On devrait toujours avoir les moyens de se fier à la première impression. La voix est chez moi un critère prédominant dans l'activation de mes désirs féminins. Lorsque j'ai le choix dans la liberté de mes sensations, j'écoute mes sens, l'accord quantique de mes molécules avec les particules émises par l'univers. Je sais alors ce que sera la vie, le plaisir avec quelqu'un dès la première seconde. Si je n'ai pas cette liberté, par besoin de l'autre, je torture les molécules jusqu'à ce que ça résonne phase. Mais je sais que j'ai triché une demi seconde avec moi même. J'ai fabriqué un aiguillage neuronal contraire aux sensations naturelles.

La nécessité de rembourser très vite notre mise en capital, empruntée il y a maintenant plus d'un an, exigible dans les mois qui viennent, faute de quoi nos cautions seront appelées, comme disent pudiquement les banquiers, me font forcer mon pressentiment auditif.

Flesh arrête de rire, se redresse un peu, change de visage.

« Aimé Flesch, bonjour. »

Crespeau, l'entremetteur fait les présentations. Quelques minutes plus tard, autour d'une table, encore ronde, nous démontons les points faibles et les point forts de notre entreprise. Les besoins en trésorerie de l'ordre de quatre millions de francs à long terme dont un million en urgence, la proposition de corruption et d'escroquerie de notre

---

1. ✓[Crocodile] : En pierre taillée

associé banquier, la nécessité de trouver une nouvelle banque qui assurerait le refinancement des contrats. Nous disséquons les points forts de l'entreprise : une position dominante sur son marché, plus de concurrence sérieuse, une bonne image de marque, et surtout des plus-values sur les reventes de matériel de l'ordre de dix millions de francs : On donne l'état de notre parc, contrat par contrat, plus-values par plus-values. Trésor caché, la lune comme dira plus tard Flesh. Ils les savent réelles en tant que professionnels et industriels de ce métier.

« Vous souhaitez vendre l'entreprise, demande Flesh

— Non. Mais on n'est pas accroché au pouvoir. Ni au travail quotidien. »

Je raconte l'histoire ECONOCOM avant de démarrer le projet. Je donne nos motivations dans la plus grande transparence. Je pense aujourd'hui que c'est une erreur. Il est nécessaire de tricher. Partout.

« On voudrait naviguer au moins la moitié du temps, le temps de démarrer d'autres projets pour l'entreprise. On a quelques idées sur l'utilisation des grosses machines au retour de la location.

— D'autres projets.

— La location marche, en privé et en hospitalier. Mais il faut penser aux machines en fin de contrats et ne pas saturer le marché français. On a contacté Moreno, l'inventeur de cartes à puces. Les ingénieurs de MORENO TECHNOLOGIE sont venus mettre au point dans nos locaux un système de recharge de cartes, destiné à utiliser du *temps machine* sur les modèles d'occasion. L'idée est de basculer le parc des 200 machines en Chine ou en Russie, en presque libre-service en face des hôpitaux démunis. On vendra du *temps d'accès* à la technologie aux médecins afin de s'assurer une clientèle privée. Ce genre de choses m'intéresse. Le courant, on donne depuis des années dans le nettoyage, livraison, prospection.. »

Eux avancent leurs forces. Ils savent réparer les sondes de nos machines, certaines séries présentant des déficiences. Et c'est une des raisons industrielles de notre présence ici. Flesh a les solutions naturelles pour tous nos problèmes. En particulier trouver un nouveau refinancier grâce à ses connaissances bancaires de haut niveau, augmenter les ventes grâce à ses connaissances internationales.

Nous tentons, par cette alliance précipitée par l'attaque du banquier, de jeter l'ancre dans une crique abritée des vents trop dominants de la corruption. Pour nous, les motivations sont simples. Ne pas céder au pacte de corruption, garder l'estime de nous-mêmes et un morceau significatif de notre entreprise. Et changer de vie. Laisser le pouvoir car on commence à fatiguer. Le plaisir est de moins en moins présent. On ne bâtit plus, on défend des lignes contre des assaut, on mène une entreprise de tranchées.

Les escales dans la Mer des Affaires sont nécessairement ponctuées d'échanges avec les tribus locales.

Jadis, les échanges, en Méditerranée, étaient dominés par les Phéniciens, et leurs grands navires noirs. Le navire débarquait sur la plage déserte d'un lieu qu'ils savaient être un comptoir. Les marins déposaient sur la plage les marchandises à vendre, et rentraient à leur bord, laissant les trésors seuls sur le sable ou les galets. Au matin, les clients locaux venaient voir les marchandises. Si elles leur plaisaient, ils déposaient à leur tour, face à elles, ce qu'ils jugeaient être l'équivalent de l'achat. Si cela convenait aux hommes de mer, chacun partait avec le bien de l'autre. Sinon, chacun reprenait ses objets. L'endroit devenait ainsi un lieu fréquenté ou abandonné à jamais. Bien sûr, le système donnait lieu à quelques abus et à quelques égorgements. Les temps ont changé, et les navires marchands ne sont plus noirs.

Dans nos échanges de l'an 2000, la lettre d'intention, mal nommée si elle est ferme et précise, forme le contrat.

Notre première lettre d'intention rédigée avec ECONOCOM faisait une page. La seconde, avec la Générale des Eaux proposait un grand mariage en dix pages. Un contrat d'engagement de livraison d'eau, Lyonnaise ou Générale, pèse deux cents pages, prend trois mois de temps à un cabinet d'avocats spécialisés. Une lettre d'amour, qui sous tend parfois tous les engagements du monde, est plus courte. Cette troisième lettre d'intention mesure deux pages.

Elle s'attache à résoudre, au fond les problèmes techniques de nos machines, ceux de nos amis cautions, ceux des clients, ceux des actionnaires actuels, nos clients. Elle s'attache à dénouer, dans la précipitation et sous la contrainte du banquier félon, certains nœuds du sac. Pour la forme, on a utilisé le français normal.

Dans les marchandises posées sur la plage, il y a le holding qui pèse cinq millions de francs de déductions d'impôts sur les profits futurs, la filiale avec plus de dix millions au moins de plus-values brutes, le fonds de commerce de radiologues, de spécialistes et de cliniques qu'il faudra faire évaluer.

Nous emportons la contrepartie : trois millions de pertes à financer et le besoin en fonds de roulement jusqu'aux premières plus values fin 1994. DOLIAM veut la majorité à terme dans le holding, qui détiendra alors 99% d'ECHOSYNTHÈSE, qui sera payé environ un million de francs.

C'est une très bonne affaire pour DOLIAM et quelque part, je le sais et le sens, un peu de n'importe quoi.

■ *Le refus* ■

Le lendemain, j'appelle Lequeux, afin d'en terminer avec ces pressions, ces harcèlements dont il est spécialiste, ces détours et afin de lui annoncer notre solution industrielle propre. Cela le rend furieux. Il ne peut refuser, comme je n'ai pu refuser ses rendez vous.

Sous la politesse d'affaires se cache un des comportements les plus violents que je connaisse.

J'aurais préféré un baston, à coup de poings ou de massue, un *tarre ta gueule à la récré*, mais une date de réunion remplace l'affrontement rustique et naturel.

Samuzeau ne met pas longtemps à m'appeler.

Il m'explique pendant trop de minutes l'intérêt que nous pouvions avoir à nous associer à eux, leur connaissance de certains milieux, des banquiers, en particulier Lequeux à qui ils *devaient beaucoup*. Sa tendance naturelle au harcèlement a cédé. Le voici devenu poli.

« Je vous dis que ma décision est prise. Et puis, j'ai une solution propre et industrielle. Elle me convient mieux, même si elle est moins avantageuse pour moi, je rajoute afin de clore.

— On vous proposait trois millions à titre personnel, rajoute-t-il.

— J'ai les deux seules choses que je désire depuis que j'ai dix ans, ai-je clos. »

**L**E DUEL, QUE J'ATTENDAIS entre Lequeux et Flesch, a lieu à Tours dans l'usine de la société Vermon que détient DOLIAM. Flesch, dans ses murs, nez aquilin et fines lèvres serrées. Crespeau sèchement nerveux.

Lequeux grave, rose, sa couleur de roux tirant sur le rouge, irrité. Agressivité à peine contenue dans ce qu'il ressent à la fois comme une défaite et comme une humiliation. Lequeux sort de son épaisse sacoche trois paquets de feuilles qu'il pose à plat sur le bureau, tout en restant debout, raide.

Les premiers instants sont utilisés par le banquier actionnaire et principal refinanceur à tenter de faire échouer la transaction. Nous devons, d'après lui, à LOCA CIO des fortunes.

Il est intelligent, précis, tenace.

D'après lui, les dirigeants d'ECHOSYNTHÈSE sont confus, voire fondus, le marché est pourri. Les arguments se succèdent comme la crête des lames sur un océan déchiré. Bien sûr, rien n'est dit sur la transaction proposée, tentative de corruption, d'il y a quelques semaines avec ses amis. On fait dans le propre.

Flesch, à la fois brillant et calme, se sort bien de cette situation d'hostilité sourde. Il a préparé les bilans de DOLIAM, que Lequeux regarde à peine, et tente de convaincre notre actionnaire banquier qu'il est, tant du point de vue technique que financier, le partenaire idéal pour le remplacer sans risques. En bon diplômé des affaires de l'INSEAD, en bon père de famille de ses trois enfants, il assurera le contrôle. Je m'attends à un affrontement imminent.

Mais étrangement l'atmosphère se détend, par une sorte de glissement qui n'est le fruit d'aucun argument visible. Je suis content de ce résultat même si j'ai le sentiment étrange de n'avoir pas saisi quelque chose.

Flesch fait visiter la fabrication des capteurs d'ultrasons, explique qu'il sait les réparer. Crespeau le directeur général de l'usine, marche devant nous, suivi immédiatement de Claudine et moi. Plusieurs mètres derrière nous, l'ancien actionnaire et le prétendu futur marchent côte à côte, partageant une conversation dont je ne peux entendre que quelques bribes, mais dont le ton semble ne plus rien avoir de commun avec celui des premiers instants. Dans la cadence de leurs pas, rythmé par une invisible synchronisation, on peut entendre et ressentir dans l'air que les comportements ont changé.

Les auteurs de romans ont un avantage certain pour permettre au lecteur de suivre quelques fils du tissu de l'intrigue qu'ils proposent : ils connaissent la fin qu'ils ont imaginé.

Alexandre Dumas, dans la vengeance d'Edmond Dantès, livre au lecteur dès les premiers chapitres la conversation sous les tonnelles entre le banquier Danglars, Fernand l'éconduit, et l'ivrogne Caderousse, destinée à détruire le marin.

Balzac, dans *César Birotteau*, roman d'actualité, tango de la fin du siècle dernier, livre le plan élaboré par l'infâme banquier Du Tillet, ancien employé de Birotteau[4], et les collusions avec ses complices.

En revanche le rapporteur que je suis, n'a pas cette possibilité. Il ne peut que livrer les faits sans interprétation des fils invisibles.

### ■ *La facture* ■

L'abandon du projet initial de Lequeux a un coût sur lequel Flesch donne son accord. Officiellement la vente des parts de la banque qu'il représentait se fit pour un franc, mais pas vraiment si franc que ça, car à titre personnel Lequeux devait recevoir 166 000 F payables en trois fois. La fausse facture<sup>1</sup> ►► à destination personnelle de fut émise par son complice Boumendil. « Notre ami s'impatiente » était la formule utilisée, lors de ses coups de fil de pourvoyeur de fonds.

Claudine et moi sommes presque heureux d'avoir, en apparence, sauvé notre boîte et nos peaux, même si étrangement l'affaire me paraît s'être trop bien passée. Je sens confusément que le fil aseptisé et invisible d'un point chirurgical dans la plaie refermée ne se dissout pas.

Au fur et à mesure de ces bagarres, de ces peurs, de ces succès parfois contre les attaques des *Crocodylidae*, se tisse un lien entre Claudine et moi, au-delà de nos affaires de cœur et de corps. Entreprendre avec la personne avec qui l'on vit, que l'on aime, est une situation aussi solide, extraordinaire, complice et riche que fragile et douloureuse. L'entreprise et le projet sont présents au quotidien, comme un enfant, un chat, un navire, et l'on risque de tout perdre et de tout gagner ensemble.

Il ne s'agit plus, pour nous, de battre le record d'une traversée autour du monde, mais de ramener le navire et l'équipage à bon port en échappant aux pirates des mers du Sud et au scorbut de la corruption.

---

1. ►►[Pièce Majeure] Fausse facture SCI TROCADÉRO à destination personnelle du banquier Lequeux.

CINQ À GAUCHE, ORDONNE LE LIEUTENANT DE VAISSEAU<sup>1</sup>.

— La barre est cinq à gauche, répond l'officier des machines.

— Lieutenant, quand on prend le commandement de la passerelle, on dit *je prends* coupe le pacha.

— Oui commandant, je prends[40]. »

On ne prend pas le commandement d'un navire, d'une entreprise, sans protocole ou obligations civiles et morales.

Depuis pour éviter les mises en vrac, sur tous les navires que je commande, même l'été, même amoureux et bronzé, quand on prend la barre, on dit *je prends*.

En laissant la majorité de l'entreprise à Flesch, qui a « pris la manoeuvre », j'ai laissé la barre et la météo à nos nouveaux actionnaires opérationnels, Flesch et Crespeau. Pour ma part, je ne voulais qu'arrêter d'armer ce navire, et j'allais seulement livrer le charbon nécessaire à la machine, signer de nouveaux contrats sur les échographes d'occasion en stock, comme un humble commercial. Les circonstances avaient oxydé en moi l'entrepreneur que je voulais être.

D'armateur, je passais équipier d'avant.

Flesh a embauché<sup>2</sup> [☞]

Le technicien intérimaire Gilles. Line pour le commercial.

Flesh embaucha surtout Lydie Ross.

Un type comme Flesch sortant d'une grande école de commerce et d'ingénieur avait sûrement son idée et des ressources, me dis-je, car ces trois embauches constituaient une augmentation des charges 800 000 F par an.

Il avait pris la manoeuvre.

J'allais parfois me réfugier dans mon navire, dans mon exo-squelette, farfouiller dans le coffre à jouets de mes rêves d'enfant, cage de Faraday de mes emmerdements, trouver la force de négociier sans cesse avec des gens que j'aurais presque tué. Il n'y a que dans mon navire que je sois vraiment bien. J'y investis tout mon salaire, tandis que nous vivions avec celui de Claudine. Mais cela ne suffit pas à payer traites et entretien. Alors je le loue à quelque type qui se prend pour le Tabarly du mois d'août. Je voyais à la barre de cette superbe unité, large et solide, un type et sa famille, partir pour la Grèce pendant tout un mois d'été. 60 000 F était le prix de cet arrachement. Cela me serrait l'âme

1. ☞[Visualisation de pièce] Extrait vidéo du Crabe Tambour

2. ☞[Complément sur la toile] Les embauches du nouvel associé.

aussi sûrement qu'un presse-étoupe. Je devais ensuite parfois récupérer le navire pour un voyage de retour que le Tabarly d'un été ne voulait pas faire. C'est l'occasion qui se présentait en cette fin d'été.

Claudine eut une de ses idées humanistes.

Pour apprendre à nous connaître, à faire équipe, elle pensa que Flesch, qui nous avait dit posséder un petit catamaran, qui parlait de sa future croisière au Cap Horn, pouvait ramener avec moi ma maison flottante, d'Athènes à chez nous.

Nous sommes partis pour Athènes.

Je profitais de ces instants et de longues marches le long de la digue du Pirée pour raconter au futur majoritaire du holding les aventures de l'entreprise avant son arrivée.

Puis nous avons « pris la mer », comme ils disent, une mer que je retrouvais avec passion et délice, violence et tendresse. Je n'avais à cette époque jamais connu de chagrin avec elle. Au fur et à mesure que défilaient, non loin des flancs blancs du navire, les parois verticales du canal de Corinthe, je voyais ma vie future.

Flesch profita de ces moments de quiétude, de repas de boulettes de viande parfaitement accommodées et de fricassées de foies, pour me parler de ses relations d'affaires de haut niveau, des lignes de financements de dix millions et d'un tas d'autres possibilités que nous allions avoir, avec ce détachement crédible des gens riches.

« Ma famille n'a plus besoin de rien. Je peux disparaître, tout est assuré.

— Tu as parlé de tout cela à ta femme, je demande, alors que l'on évoquait Claudine et notre relation multiple.

— Odile sait que je suis dans les affaires. C'est tout, répondit-il étrangement. »

Ce que je sais de Flesch, et de certain, c'est qu'il est né le même jour que moi. Un 7 avril. Encore un coup du papillon. Nous avons dix ans d'écart.

Il me parla surtout des sondes géniales posées sur les vieilles machines pour leur donner une valeur ajoutée encore plus forte. Ce pourquoi j'étais venu m'associer avec son entreprise.

C'est plein d'optimisme que je suis parti pour trois jours de pleine mer afin de rejoindre Malte. Une jolie dépression nous cueille à la sortie du golfe de Corinthe, dans le canal de Malte, à deux heures du matin. Je barre. Je m'endors aussi parfois au volant immense qu'est cette barre ronde en inox couverte de cuir, maintenant totalement imbibé d'eau. En face de moi, des camions d'eau de mer déboulent tous feux éteints dans la nuit sombre. Certains me dépassent dans de grands grondements. Ils allument alors au sommet de leur toit une lumière verdâtre, à peine visible, un peu fluorescente et translucide. Le vacarme de cette circulation est épuisant. Je désire la campagne, qui la nuit se tait parfois. La vague qui me tombe dessus et me tire de ces rêveries d'un barreur solitaire venait directement d'En Haut.



Je ne sais pas pourquoi, ni comment c'est possible. Elle venait, non pas de côté mais d'en haut. Jamais vu aussi abrupte. Je ruisselle d'eau de mer et de bonheur salé mélangés. Le navire, lui, ne bronche pas. Il est large, et appuie ses deux pieds dans la mer bouillonnante, y trouve de quoi s'accrocher, y prend ses appuis pour les cavalcades suivantes. Il est puissant et pousse devant lui les masses liquides qui contrarieraient sa trajectoire. Il est souple et s'incline lorsque le vent fait entendre qu'il tient à rester maître chez lui. Lui seul me fait tout supporter depuis maintenant six ans.

Je suis seul. Je commence à fatiguer, glacé, trempé, affamé.

Je crains que le vent ne monte encore, je crains la vague traîtresse, je crains la casse. Je n'arrive pas à retrouver le bout de saucisson que m'a jeté Fleisch avant de disparaître dans sa cabine, pour aller dormir. Lorsque, récompense de l'aube, La Valette, forteresse mythique, le plus grand port naturel du monde, laisse tomber le voile sombre dont la nuit l'avait couvert, et illumine de lumière naturelle ses pans de fortifications dans l'eau violette. Les cargos font la queue devant la bouche du port, irisée par le vent de Nord-Ouest qui commence à faiblir. Comme sur toutes les sorties d'autoroute, il y a du monde au péage. Fleisch est sorti à ce moment là de SA cabine. Presque pimpant.

« J'étais malade, lâcha-t-il le plus naturellement du monde. »

Après cette semaine d'intimité, on ne pouvait plus dire qu'on ne se connaissait pas. Tout au moins, chacun avait-il une idée presque précise des défauts et des qualités de l'autre.

Le sac à terre, toute NOTRE équipe a bossé avec cette passion que donne l'espoir retrouvé ; en particulier pour faire baisser nos stocks, ceux qui avaient financé le rachat.

On en a tous mis un coup et ECHOSYNTHÈSE a réussi le pari de la vente des stocks des machines d'occasion, du stock de LOCA CIO, car il y a trois grandes familles de stocks dans l'entreprise<sup>3</sup> [§] Bien sûr, cela n'a pas rentré un sou de trésorerie, et a coûté de l'argent. Pourtant, le renouvellement de la ligne de crédit de 1 500 000 F, promise par LOCA CIO en échange, n'a pas été renouvelée.

Puis Flesh s'est mis comme prévu par le protocole, et avec Crespeau sont homme de main, à racheter les actions du holding détenues par les médecins.

---

3. §[Complément sur la toile]Les différents types de stocks de l'entreprise et les délits qui peuvent s'en suivre.



**F**LESCH, GRÂCE À SON ENGAGEMENT DE PRISE DE MAJORITÉ, la surface financière annoncée de son holding devint l'interlocuteur privilégié de Lequeux. Il prit la barre de l'entreprise, bien que mon nom restât sur l'acte de francisation. La production commerciale revenait naturellement à Claudine et à moi. C'est aussi dans cette logique de prise de majorité, que la décision fut prise de centraliser le traitement juridique de l'entreprise à Maisons Laffitte, siège social de DOLIAM, sous le contrôle de son avocat, Angel Thory qui devint ainsi *notre dévoué*...

Angel Thory<sup>1</sup> ✓, avocat, a garé sa Porsche noire munie d'un gros aileron, dans une des places de parking de cette zone industrielle déprimante. Thory, est de type méditerranéen. Gros sourcils, brun, peau mate. La journée se passe comme une journée de travail avec un avocat. On recense des paquets de pièces, on refait l'histoire. La préparation de L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE que Thory rédigera, et de l'évolution des actions et des parts nous prend tout cet après-midi.

Il est près de vingt heures, lorsque Sylvie Toral remet à cet avocat, vif, rapide, déterminé, l'ensemble du contenu de l'armoire grise, tous les documents sociaux, tant ceux d'ECHOSYNTHÈSE que ceux de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE, qui, au fil de nos escales ont changé de main.

Je me demande comment tous ces classeurs peuvent tenir dans le coffre minuscule d'une voiture aussi chère, ou bien les posera t'il à la place du mort.

Il y eut une facture<sup>2</sup> ►► - enfin, des *honoraires*, car le médecin et l'avocat, même soumis au joug de la TVA ne facturent pas ; ils émettent des notes d'honoraires.

1. ✓[Crocodile] : Le bloc de papier à lettres

2. ►►[Pièce Majeure] Facture de Maître Thory pour Echosynthèse et FIM

La note d'honoraire signée VOTRE DÉVOUÉ fut émise à notre débit, ou plus exactement - au bal organisé par le diable tout est dans les détails - à destination du holding et sa filiale, à part égales, puisque la prestation de ce dévoué avocat concernait ces deux personnes dites, sans que cela n'engage en rien la portée de leurs actes, *morales*.

**L**E BANQUIER AMENÉ PAR Flesh - je ne me souviens plus de son nom, ce devait être un nom de banquier, il était imaginable qu'il fut venu sous un nom d'emprunt car nous ne le revîmes jamais, ce qui pour un banquier n'a rien d'étonnant. Il ne porte pas le traditionnel manteau en poil de chameau. Il est un ami du futur actionnaire majoritaire. Faut il en déduire que les dix millions de francs de ligne, qui ne représentent que l'achat de huit à quinze machines, deux mois de production environ, vont se négocier sans problèmes avec notre nouvel actionnaire crédible ? Non, car je viens de dire que nous ne le revîmes jamais.

C'est pourtant la première fois que je n'ai pas à tout expliquer. Les encours, le risque au milieu dans le cas d'un changement par le client, la certitude de gain ensuite. La partie financière étroitement imbriquée avec celle de la déclinaison des besoins sur les populations de spécialistes. Aimé, en bon ingénieur et élève de l'Insead a compris la leçon.

Je m'aperçois combien je me suis détaché de ce projet, sous les coups des petits prédateurs. Mon métier est devenu celui de leur élevage, de leur reproduction, de leurs croisements génétiques, jusqu'au stade final de la maroquinerie de luxe.

Et on ne reverra jamais ce banquier et ses millions. Ha, je l'ai dit, pardon.

Et contrairement à des lignes stables, la deuxième grande réforme de Flesh, après les embauches, fut la mise en place du *crédit fournisseur*<sup>1</sup>

*Jusqu'à présent, on payait les machines cash avec l'argent de la vente au refinancier de chaque contrat particulier. Le cash ne passait même pas par nos caisses. Le refinancier payait directement le fournisseur à la livraison. Si ça ne couvrait pas le prix de la machine, on mettait de l'argent que l'on avait en caisse. Désormais ECHOSYNTHÈSE va commander des machines de plus d'un million de francs chez des fournisseurs, encaisser la vente du contrat dans sa caisse, et ne payer que dans trois mois avec le fric puisé dans la croissance éventuelle. En gros, à la place de mettre du fric qui n'a jamais*

---

1. ☞ [Sophie] Explication du crédit fournisseur et de son utilisation perverse générant plus de quatre millions de passif en quelques mois.

*si bien porté son nom de fonds propres, Flesh les fait mettre uniquement par les fournisseurs en spéculant sur le volume d'affaires croissant.*

L'outil fut utilisé de la façon perverse pour laquelle il avait été conçu. Peinture plus merde égale propreté, disait ce grand artiste de Félix Sylvestro, dans son chantier naval d'où sont sortis quelques-uns des plus beaux navires du monde. Chez lui, je reniflais les odeurs mélangées de colle noire et de polyester.

Un fax puis une lettre recommandée<sup>2</sup> ►► furent envoyée à Flesh afin de stopper, cesser de faire route, mentionner notre désaccord sur la stratégie financière, demander la mise en place d'un financement stable et sain de l'entreprise jusqu'à l'encaissement de ses premières plus values.

Ross, devenue salariée contre mon avis - mais encore une fois je suis presque sur le départ - assure ses quarts, grâce à des petites notes<sup>3</sup> ►►, un routage permanent de toutes ces informations en direction de Lequeux. Un véritable routage météo vers la ligne « Quand DOLIAM va t-il devenir majoritaire ? ».

Flesh est silencieux depuis plus de dix jours, malgré notre courrier. J'ai alors été le chercher dans son bureau de Maisons Lafitte. Ce type affichait dans les relations d'affaires la même lâcheté qu'il avait montré sur la mer.

Son accueil fut froid, sans plus. La courtoisie d'affaires dira-t-on. Arrivés dans une brasserie, nous commandons un plat et une pression. La sensation des trop longs quarts qui ne finissent jamais, m'envahit. J'attends de cette conversation une issue, une place à quai. Il prend la parole après trois bonnes minutes.

« C'est la première fois qu'un associé m'écrit en recommandé. Je me retire. »

J'avais pris l'habitude du vacarme du navire, des hurlements du vent qui pisse dans le grément, et soudain, plus rien, le silence. J'ai compris que le mât venait de tomber ; les morceaux cassés tentent de traverser la coque. L'annonce de cette décision de retrait à quelques jours de notre échéance de remboursement du prêt personnel était-elle vraiment une coïncidence ? J'encaisse, malgré le grand vide qui se répand dans mon estomac brûlant. Mes tempes battent et le garçon de café devient flou. Je n'aurais que plus tard la lucidité pour comprendre, avoir une théorie sur les accords.

« Tu ne feras plus rien. Ni vingt millions, ni même dix. Tu vas tout perdre, me lance-t-il, avec une expression que j'avais déjà vu poindre dans son premier rire de la première rencontre. »

Le masque est tombé sous le regard neutre. Je vois les yeux du

2. ►►[Pièce Majeure] Lettre LR/AR à destination de Flesh et DOLIAM SA

3. ►►[Pièce Majeure] Note manuscrite de Ross à Lequeux sur la majorité de Flesh

pilleur froid sans foi ni loi, d'autant que je sais depuis quelques jours, qu'il a déjà procédé comme cela pour être où il en est.

« Je vends nos parts, je lançais, comme un défi et comme un test.

— Combien ? demanda-t-il, je suis preneur. »

Je venais de le baiser. Je tremble de tous mes membres sans le laisser voir. C'est ça qu'il veut, me mettre dos au mur pour acheter l'ensemble pour dix balles.

« Que comptes-tu faire ? dit-il, sarcastique,

— En sortir, répondis-je, amer, ne sachant pas si je ne tiendrais plus de deux jours au choc. »

Au bureau, l'état de l'air est orageux. sous l'effet des manipulations soutenues de Ross, lourdes comme un tanker chargé ras les cales. Elle remet sans cesse sur la table, avec ce côté agaçant des mouches d'été pendant la sieste, l'éventualité d'une nouvelle rencontre avec EQUINOXE.

Les clients sont de plus en plus difficiles, exigeants et agressifs, comme si nous étions responsables de la fièvre de leur petit dernier et de la scène de ménage. Ce soir, je pars livrer en banlieue la machine qui assurera deux cents mille francs de salaires du mois pour toute l'équipe. Cela fait un moment maintenant que j'accumule les conneries, mais il doit bien y avoir une issue.

**A** PRÈS LE RETRAIT ANNONCÉ DE FLESCH, il ne fallut pas trois jours pour que Crespeau, son directeur général, devenu aussi actionnaire, vint immédiatement le remplacer.

« Je souhaiterais m'investir davantage, jette Crespeau.

— Tu t'investis déjà bien, je lui dis.

— Je peux rajouter, à titre personnel, un million de francs pour une augmentation de capital.

— C'est trop. Et Flesch. Que fais-tu de ses actions ?

— Il me fait crédit si c'est moi qui dirige tout. Je me charge des dettes avec les fournisseurs. J'en ai vu certains, ils sont prêts à collaborer.

— Tu en as vu certains ? Au nom de qui ? »

Ceux-là dansent ensemble, le tango des crocodiles.

Crespeau m'a donné rendez-vous le 1er mai dans le Marais. L'endroit est propice pour un guet-apens. Le porche est superbe. J'aime ce Paris là. Crespeau, a laissé son col roulé pour mettre en ce jour de fête, une cravate et une veste de toile bleu marine. Il m'accueille sur le palier et sent ma retenue. La société s'appelle ACCESS CONSEIL et Fabrice Quesnel, directeur associé nous reçoit.

« Il faudrait que tu aies confiance en moi, ajoute-t-il.

— J'ai confiance.

— On ne dirait pas.

— Ne te fie pas aux apparences, je réponds. »

On entre et au fond de la salle, assis dans un grand fauteuil, Aimé Flesch me regarde et sourit. Ce sera plus difficile que je ne le pensais. J'accroche mon harnais psychologique afin de ne pas tomber dans l'eau du bain. Les minutes passent. Je me suis aussi à coté d'eux, les jambes droites, bien raides et parallèles.

« Il faudrait faire nommer un administrateur ad hoc, car votre responsabilité personnelle peut être engagée jusqu'à la totalité du passif de l'entreprise, conclut le conseiller. »

On a tourné une demi-heure autour de ma responsabilité, civile, pénale même, de la liquidation immédiate de l'entreprise qui serait prononcée si je déposais le bilan. Une sorte de chantage et de menaces à peine voilées faites par ce conseiller que je ne connaissais pas. Ce serait dramatique pour moi, à moins que ce conseiller, devenu *administrateur ad hoc* s'en occupe : car il *connaissait* le tribunal de commerce de Paris... On flottait dans les poissons morts et ça sen-

tait le fond de port où s'entassaient les chalutiers de Blanes. J'ai attendu que cela se termine comme dans un film dont on devinerait la fin.

« Que comptes-tu faire ? me demande Flesch, encore actionnaire.

— Diminuer les charges jusqu'à zéro, et peut-être déposer le bilan, pour redresser. »

À ce moment, je sens que je viens de dire une connerie. Mais j'espérais si ce n'est un renversement de sa part, du moins l'énoncé clair de sa stratégie invisible que je ne pouvais pas percevoir de façon directe, sans un outil ou un principe de détection.

« Et je souhaite que ton avocat Thory nous rende tous les documents sociaux que nous lui avons confiés en ta présence, ceux de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE et ceux d'ÉCHOSYNTHÈSE.

— Ce Thory, je ne le connais pas. »

On en est resté là et j'ai été vomir dans la Seine.

Crespeau qui considère ma venue à son rendez-vous comme un accord de lui laisser les clefs, a mis la pression, afin d'exécuter bien maladroitement la tâche que son maître lui a confiée. Il traite avec les fournisseurs sans mandat ni fonction officielle, téléphone en Italie en se faisant passer pour moi, et diverses turpitudes qui devaient conduire les vrais dirigeants, tout droit en prison.

Il tente d'échanger avec un fournisseur, Toshiba Médical France, contre nos créances, issues du crédit fournisseur des machines appartenant à d'autres. C'est un peu comme payer son loyer avec la bagnole du voisin garée en bas de chez vous et qui aurait laissé les clefs sur le contact. Notre avocate a dû arrêter tout ça par une lettre recommandée<sup>1</sup> ►►.

Les moyens les plus sordides deviennent alors monnaie courante. Viennent les coups de téléphone nocturnes de Crespeau à notre domicile pour nous faire craquer et nous obliger à signer une augmentation de capital qui leur aurait permis de prendre possession du navire dans des conditions différentes de celles prévues initialement. Il m'arrachait entre minuit trente et une heure à un début de précieux sommeil. Il fallait qu'il ramène la bête ligotée.

Le téléphone fut débranché chaque soir. Jusqu'au jour où le père de ma petite fille qui absorbait les dernières parties de mon temps libre comme une éponge, avait essayé de nous appeler toute la nuit en vain, avant d'être hospitalisé pour infarctus. . .

J'aurais dû lui mettre mon poing sur la gueule, mais cela ne se faisait pas. J'avais perdu tous mes instincts, de marin, de décideur, d'amant, de guerrier.

Épuisé, las, écoeuré de ce monde que j'avais fabriqué, j'ai fini par céder, par d'accepter l'augmentation de capital après quelques avant projets douteux.

---

1. ►►[Pièce Majeure] Lettre d'avocat à Crespeau pour lui faire cesser ses activités de délinquant.



Je pense que déjà à cette époque, la maladie s'était emparé de ma tête et du reste.

Notre signature nous fut ainsi *extorquée*, au *Bar de la Marine*, sur un protocole où ils n'avaient même pas pris le soin de changer les caractères de la lettre d'intention de DOLIAM. Cette décision de signer son truc avait le mérite de nous procurer un peu de paix. Seule la levée de l'engagement de nos amis cautions nous intéressait. Ce type a pollué à jamais un bar de Montparnasse qui n'aura plus les sons de nos soirées, la saveur de nos rires quand, avec Thierry et les jolies étudiantes de l'Agro Paris nous empilions les coquilles vides des moules et des projets passionnés. Comme un rat en cage soumis à des punitions que je ne peux éviter, je m'inhibe. Sauf quand une porte s'ouvre devant moi, qui me laisse espérer une solution.

**L**A PREMIÈRE ATTAQUE a eu lieu pendant la guerre. La Dauphine avec laquelle nous traversions l'Algérie, en ce début d'année 1958, emmenait l'enfant que j'étais, allongé à l'arrière. Toutes les heures environ, ma mère trempait le tissu humide posé sur mon front, d'une eau tiède. L'eau dégoulinait le long du cou. Je me souviens de l'odeur de la pastille de camphre cousue dans un petit sac de toile que l'on nous faisait porter dans ces pays là. Dès qu'elle avait arrosé son rejeton pour ne pas qu'il se dessèche, elle reprenait la mitrailleuse dont elle posait le canon le long de la portière. Il y avait eu pas mal d'embuscades sur cette route. Mon père n'avait pas lâché la sienne, sur l'autre portière, et conduisait de la main droite.

C'est un jour de panne, réparée dans un trou d'eau, dont j'ai dû boire une gorgée, qui me maria à vie avec le virus qui attaqua mes yeux. Il y eu des chambres noires durant des mois, des aiguilles chauffées au rouge, seul remède connu pour soigner l'ulcération.

Depuis, mon virus de l'herpès et moi avons conscience de nos rapports. Il ne me cachait les yeux qu'en des cas exceptionnels, deux fois seulement depuis cette enfance violente. Je ne sentais sa présence que bien au-delà de l'épuisement le plus total.

Ni les fatigues de travail dans les boîtes de nuit qui succédaient à l'école d'ingénieur de jour, ni des dizaines d'heures de barre ne pouvaient lui laisser une chance de passage. Il fallait une brèche dans la conscience pour qu'il tente un assaut. Je savais même alors le repousser.

C'est à nouveau la guerre, la trahison, le terrorisme qui m'ont eu. La fabrication du holding, les assauts de Lequeux, la fourberie de Flesch, trois millions de francs de traites à payer, un million cautionné par mes amis, m'ont touché. L'agression ne pouvant naturellement se tourner vers l'agresseur, la fuite étant impossible, c'est contre soi-même que le cerveau construit les molécules de la destruction.

J'ai dépassé le bout de moi-même sans m'en rendre compte et je lutte contre l'impitoyable virus qui essaye de m'empêcher de voir le Pacifique, les Marquises, une fille qui passe. Cet état là, c'est plus qu'une alerte. Une décomposition totale de mon corps. De mon intelligence et de ma lucidité. De ma volonté.

L'inoculation d'une immense pince tient mon œil droit ouvert. Une aiguille au fond de l'oeil. Je n'ai rien vu venir. L'anesthésie locale ne m'ôte pas la sensation. C'est une question de vue ou de mort, car je

ne m' imagine pas ne pas voir les milliards de couleurs, sans cesse changeantes des vagues. C'est ma raison de vivre. Le globe dont je ne pensais qu'à faire le tour est celui de mon œil dans lequel l'aiguille s'enfonce.

L'IMMENSE PORTE VITRÉE DE CE TEMPLE qu'est le CCF des Champs Elysées s'est ouverte toute seule en me voyant arriver. La solution est peut être là. C'est à eux que l'on doit un million de francs, et c'est là dessus qu'on vient de se faire planter.

Une réunion a été préparée à notre attention dans un petit bureau ordinaire du grand couloir. Un spécialiste est venu compléter les intervenants habituels. Françoise Rousset est là, toujours aussi aimable. Un autre des dirigeants de la banque est présent, sur le côté et assiste à l'entretien, c'est Buxdorf. Je n'ai pas le droit de me louper sur ce coup là. Françoise Rousset fait une synthèse rapide à notre avantage. On joue cartes sur table. Je montre la lettre d'intention de DOLIAM, la convention de Crespeau, leur explique les liens invisibles et visibles.

« J'ai proposé à DOLIAM de prêter de l'argent pour ECHOSYNTHÈSE. Flesh a refusé. Je n'ai jamais vu un oiseau pareil, dit Rousset

— Déposez votre bilan et collez-leur un procès. Cela m'étonnerait que vous perdiez.

— Et notre dette envers vous, d'un million deux cents mille francs ?

— Nous ne vous sautons pas dessus tout de suite.

— Rappelez-moi, je vous donnerai demain le nom d'un avocat, termine Buxdorf, en se levant. »

A l'approche et au passage de la quarantaine, on se demande ce qu'on a réussi à faire. C'est le manque d'audace, d'intelligence, ou de travail qui m'a ainsi emprisonné ?

Le dépôt de bilan, dont nous ne connaissons que l'interprétation populaire, signifie, comme pour beaucoup, la fin de l'entreprise, de sept années de construction, la fin des espoirs. C'est un manque certain de culture d'entreprise, d'expérience, un égarement dans les allées des idées populaires entretenues par les journalistes et les radios. On se trompe, et le dépôt de bilan peut nous sortir de ce merdier.

Colette Bellaïche, avocate envoyée par le CCF, est une pure, dit elle. Elle croit en la Justice, en la Loi. Pire encore, elle croit en l'Homme. Mais déposer le bilan de quoi, de la filiale ECHOSYNTHÈSE, du holding FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE, qui contrôle tout, ou des deux ? C'est une question majeure pour laquelle elle demande du temps.

**J**E PRENDS PLACE, vers treize heures dans la file de notre restaurant d'entreprise fruit des amours entre un centre commercial et une cafétéria. Des centaines de gens s'y accommodent d'odeur de frites et de bruit d'assiettes. L'ambiance pourrait être celle des restaurants d'université si les cravates et les tailleurs n'indiquaient les premiers tours du grand manège social. L'endroit n'est pas plus désagréable que cela, sauf pour Lydie Ross qui tente de nous emmener chaque jour dans une vraie brasserie convenant à son look vison et BMW SÉRIE 3. Ce lieu est l'arène privilégiée de ses petites pressions tellement répétées qu'elles laissent l'impression de continu. Sa valeur principale, proclamée entre deux anxiolytiques et trois whiskies, est l'argent. Imbibée dans des soirées où elle invite nos administratifs, elle raconte qu'elle a été formée pour manipuler les gens, et plein d'autres choses sur sa vie, ses anciennes entreprises, sa rémunération tripartite. Elle se voudrait redoutable. Elle est simplement malade.

« Flesh vous a baisé, il est fort, attaque-t-elle sur une assiette de frites trop poivrées. »

Le silence est ma seule réponse. J'avais souffert physiquement. L'herpès, ce virus redoutable, avait pris mes yeux en gérance. Cette saloperie a profité de ma faiblesse extrême pour lancer une nouvelle procédure, menacé mon intégrité physiologique, ma capacité de penser. Mes défenses immunitaires ont rendu les armes. Il faut dire qu'on n'en peut plus.

« Je vous propose de rencontrer à nouveau EQUINOXE.

— On s'est torché, et ça m'étonnerait vu ce que j'ai dit, qu'ils nous portent au pinacle.

— Lequeux s'en est occupé. Il y est favorable et ils ne peuvent pas refuser. Et puis, ça les intéresse depuis MÉRIDIEN. »

Elle pique une frite, rajoute du poivre, se sert du vin rouge médiocre. Nous avons envoyé se faire foutre ses amis d'EQUINOXE lors de la proposition de récupération de notre parc menée par le banquier. Un mec de cinquante balais devenu riche malgré une inculture flagrante ne peut l'accepter. Parce qu'il pense que l'argent gagné a légitimé ses valeurs.

« J'aime pas ces mecs, je réponds comme un type qui se fout des conséquences de ses paroles.

— Tu te trompes, Claude est un ami, un type extraordinaire. Et Lequeux est favorable à cette solution, tu ne peux rien faire sans lui,

continue-t-elle, victorieuse.

— D'accord, lançais-je, en repoussant sans l'avoir touché, mon trop de fromage blanc nappé de crème de marron.

— Il faut savoir poser ses valises, finit-elle, mi philosophie de cantine, mi leçon de vie. »

C'était le maximum de ce qu'on pouvait attendre de sa faculté d'abstraction. Elle saupoudre les pommes de terre trop cuites de poivre jusqu'à ce qu'on ne puisse plus apercevoir la couleur d'origine de la frite, et croise enfin mon regard.

« Je vais organiser un rendez-vous. Et puis tu n'as pas le choix. »

C'est bien vrai que je n'ai pas le choix. Je n'ai surtout plus une once de lucidité, je suis abattu, rompu. Je suis prêt à toutes les concessions, du moins je le crois.

Il avait suffi à Flesh et à sa bande de quatre mois seulement pour remplir d'eau jusqu'au plancher, et au delà, la Petite et Moyenne Embarcation.

■ *Hôtel Méridien Montparnasse* ■

« Examinons votre situation, commente Samuzeau en descendant d'un pas lourd les marches de l'hôtel Méridien Montparnasse. »

Samuzeau se définit lui-même comme basique. Avec son vocabulaire de VRP informatique, enrichi on ne sait comment, il l'est. Ils sont prêts à tout pour cette boîte.

« On vous réitère notre proposition de collaborer avec vous. Flesh est diabolique, il va vous piquer votre boîte.

— On veut juste préserver nos amis cautions, je lâche pour que ça prenne le moins de temps possible. »

Je n'aspire qu'à ma liberté.

Il était évident que les charnières de l'économie avaient changé. Il n'y aurait plus de fortune facile ou difficile, plus d'oncle d'Amérique, plus de capital risque sain. Les capitaines de grands voiliers reprendraient quelques bars sur le port, comme après l'arrivée des vapeurs, et raconteraient l'époque aux restes d'équipages alcoolisés.

« Combien voulez-vous garder de l'entreprise ?

— Trente pour cent, ce que nous devons avoir au terme du projet ECONOCOM. C'est le fruit de notre travail et la seule façon de rembourser notre dette actuelle.

— D'accord, répond-il, soulagé de notre peu d'exigence. On se reverra à Tours avec Lydie la semaine prochaine. »

On ressort, le goût amer de la compromission dans la bouche. Un protocole, d'une page, sur papier libre, non daté est signé<sup>1</sup> ►►. Il résout le principal problème de cette dette et des cautions.

---

1. ►►[Pièce Majeure] Protocole remis à la justice en juin 1993, lors de notre premier contact.

## Tours,

Nos rendez-vous nous attendent dans cette gare de Tours, teinte de la modernité fonctionnelle que l'on nous impose tout au long de notre vie. Peu de mots sont échangés dans les premières minutes, une considération sur le temps qu'il fait, sur la vie en province. La Renault Espace de Mégly nous conduit dans les bureaux d'EQUINOXE. On nous offre un café que l'on boit sans rien dire. Mais, très vite, les premières rafales arrivent comme le pampéro. Pendant plus d'une heure, ils vont nous expliquer que nous sommes finis, que la société va être liquidée. L'audit fait par Lydie n'est pas resté confiné au secteur bancaire.

« Il est très possible qu'à titre personnel, le passif de l'entreprise vous soit exigé, rajoute Samuzeau.

— Vous allez tout perdre, vous auriez dû accepter notre proposition la dernière fois, elle était avantageuse pour vous, dit Mégly triomphant. On remboursait votre dette personnelle, et vous aviez un contrat d'agent commercial.

— Vous avez choisi de travailler avec Flesh qui est diabolique et qui a dirigé l'entreprise dans des directions périlleuses au travers de vos responsabilités personnelles. »

On se fait finir à coups de pied dans la plus grande politesse. Après tout, c'est bien fait pour nos gueules.

Claudine est au bord des larmes. Arriveront-ils à polluer aussi les rapports exceptionnels, hors du temps et des hommes, que j'ai avec Elle ? Mon visage et mon œil vibrent comme les lumières du navire sous des batteries trop faibles. Le virus va-t-il encore faire une tentative d'aveuglement physique ; car psychologiquement, c'est le noir depuis une heure.

« Nous avons une solution pour vous sauver, rajoute Mégly en se levant.

— Mais avant, allons déjeuner. »

Les sourires tranquilles se répandent sur leurs visages pendant ce repas pour une fois très quelconque. On n'en est plus à nous nourrir.

« La vraie richesse de l'entreprise, ce sont les plus-values en fin de contrat lors de la revente des machines, rappelle Mégly.

— Vos machines valent au moins trente pour cent de leur valeur neuve à dix ans ; les vieux ordinateurs ne valent pas le poids de leur ferraille. Lydie nous l'a confirmé. Or Lequeux a les encours de presque tous les contrats, continue le PDG d'Equinoxe. Il peut racheter les autres aux banques. »

J'attends la suite. Je la sens venir. Il hésite. La corruption est un métier, et il a l'air d'avoir rodé ce genre de dispositif, l'ancien banquier du CGI.

« Il suffit que vous renonciez, par écrit, à ces engagements de ra-

chats au profit de LOCA CIO, avant la liquidation. Ce dernier nous les rétrocédera et nous ferons les plus values sur une autre structure à laquelle vous serez associés.

— Et si quelqu'un veut vous faire déposer le bilan pour racheter, et c'est à notre avis, l'idée de Flesh et de Crespeau, ils rachèteront une coquille presque vide.

— Et notre DETTE personnelle ? poursuis-je.

— On vous avance la somme que l'on dépose en contre valeur à la banque et vous nous remboursez sur les marges du parc que vous exploiterez en tant qu'agent commercial à 30 pour cent. Sur dix millions de plus values, ce sera facile, vous êtes bons, termine Samuzeau, la bouche à moitié pleine de ce mauvais plat du jour.

— On signera tout à Paris car il faut l'accord de Lequeux. Je vais prendre rendez-vous avec lui, conclut Mégly, en se levant, vous allez rater votre train.

— Non. Je veux que l'on formalise une lettre d'intention.

— Elle est prête. »

Un contrat fut faxé à Franck Nasser qui conseilla mollement de modifier l'article illicite.

Notre coquille lentement fabriquée de virage en virage va être vidée de sa substance. Ce coup du *Bernard l'ermite* a déjà du traîner dans l'informatique, entre autres. Quel choix avions-nous, alors que quatre millions de traites de la gestion de DOLIAM, avaient déjà un mois de retard. On s'en foutait. Ils burent certainement, ce jour là, du champagne sous l'oeil satisfait de Lydie Ross.

■ *Paris - CIO, boulevard Haussman,* ■

Les locaux du CIO à Paris, quatre jours plus tard, n'ont rien de ceux de PARIBAS, dans lesquels on vous reçoit autour de petites tables. Ici, au CIO, la moquette est usée dans les coins, les fils ont le souvenirs des pas. Nous sommes au rendez-vous de leur projet de corruption, seul repère allumé sur la côte que nos yeux savaient reconnaître. Accepter cette corruption est une solution pour rembourser le million de capital mis dans l'entreprise, qui avait transformé notre course autour du monde en condamnation aux galères.

Lequeux, Samuzeau et Mégly nous attendent, assis autour d'une grande table de réunion.

La situation catastrophique dans laquelle nous sommes nous est à nouveau décrite dans ses moindres méandres, pour une ultime mise en condition. Claudine n'en peut plus. Ses yeux brillent de larmes, ses mâchoires sont serrées. Je ne cesse de voir trouble dans ces paquets d'embruns acides qui nous aveuglent. Ça fait trop longtemps. Ça a été trop dur. Je découvre le viol moral. Après plus d'une heure de ce travail psychologique Lequeux extrait, de sa superbe sacoche



de cuir, trois paquets de documents. Il contourne la grande table.

« Je vous propose de mettre en place les documents suivants, indispensables à mon accord pour votre protocole avec EQUINOXE. Vous ferez entre vous, après cela, ce que vous voudrez, dit-il. D'abord, la *convention de compensation*. »

Je la signe, sans répondre, sans un mot.

« Voici le *rachat de vos stocks*<sup>2</sup> ►►I. »

Je signe encore.

Je signe le protocole<sup>3</sup> ►►I qui dépouille l'entreprise de ses plus values...

« Voici le *nantissement* de notre fonds de commerce au profit de la banque<sup>4</sup> ►►I. »

On pourrait m'en faire signer dix à présent.

Lequeux enfouit les trois paquets de documents signés dans son épaisse sacoche et sort de la pièce, propriétaire de la richesse bâtie par nos vies en sept ans.

On signe, avec nos *futurs collaborateurs et amis* le reste du deal. L'engagement de contrats d'agent commercial<sup>5</sup> ►►I qui nous permettra de récupérer trente pour cent de tout ça après la liquidation de l'entreprise.

J'ai vendu pour un franc mon âme comme on craque, épuisé par soixante douze heures de garde à vue, comme on jette l'éponge, comme on avoue un crime que l'on n'a pas commis, comme on se flingue.

---

2. ►►I[Pièce Majeure] Rachat des stocks sous évalués par LocaCio

3. ►►I[Pièce Majeure] Dissimulation des plus values hors bilan.

4. ►►I[Pièce Majeure] Nantissement sur notre fond de commerce.

5. ►►I[Pièce Majeure] Contrat d'agent commercial avec Equinox

**F**AUT-IL DÉPOSER LE BILAN du holding, je demande à Nasser, avocat qui lui a donné naissance. » J'ai l'impression de confier ma pneumonie au premier généraliste venu. C'est la seconde fois que je pose cette question charnière. C'est la seconde fois *qu'on* ne sait pas. Cela m'apparaît pourtant fondamental car c'est à l'tage du dessus que tout se passe. Comme dans les grands navires marchands, c'est la haut, sur la passerelle que les ordres se donnent et que l'on voit la route.

Nous rédigeons l'Assemblée Générale<sup>1</sup> ►► annonçant la cessation des paiements d'ECHOSYNTÈSE.

Le soir même nous prenons le train pour notre Sud pour *déposer notre bilan* par ignorance du tribunal compétent<sup>2</sup>, que n'ont pas démenti nos deux avocats aussi incompetents que le tribunal l'était pour juger cette affaire commerciale.

Là-bas, le vent, au-dessus de cinquante nœuds, soumet les brins de thym et les épines de garrigue si dures et si fières. Des îlots entiers de Méditerranée, de la mer Egée aux étangs du Languedoc, se courbent sous les rafales de la Tramontane, du Meltem, de la Bora.

Voici déjà trois jours que la tramontane souffle avec cette régulière violence sans montrer, ne serait ce qu'une heure, le moindre signe de fatigue. Trois jours que nous sommes posés là, attendant le lundi, pour aller commettre l'acte de baraterie sociale prévu par le banquier et ses hommes de main. Je n'ai pas la force d'aller dans mon navire qui n'est qu'à quelques kilomètres de la bergerie. Je viens, pour la tranquillité de mes amis et la préservation de mon navire, de vendre mon âme d'entrepreneur pour le prix de ma liberté d'homme.

Quelle liberté ? je me demande. Pas celle que j'avais imaginé, car nous n'étions de toute façon, plus libres depuis bien longtemps. L'avions-nous été un jour ? Les six premiers mois certainement. J'ai enfoui par larges pelletées des tonnes de charbon dans les fourneaux, mais je m'aperçois que je n'ai jamais dirigé le vapeur. Ce dépôt de bilan frauduleux, et dont j'ai droit à quelques miettes, m'est de plus en plus étranger. Je quitte mon histoire d'entrepreneur.

Cela fait plusieurs mois que je n'ai pas pris le temps de marcher dans la tempête. Paris et les hommes dits d'affaires prolifèrent les

1. ►►[Pièce Majeure] Assemblée Générale de cessation des paiements

2. [Le codes] Le tribunal de commerce de Narbonne aurait dû se déclarer incompetent.

délinquants n'ayant pas peur d'utiliser la violence, le chantage, la corruption. Je mesure, par chaque rafale de tramontane, les pressions énormes, aussi fortes que celles de ce vent qui frappe la maison, subies depuis des mois. Je mesure la tétanisation de mon esprit. Dans notre promenade triste, nous stoppons parfois notre avancée pédestre sous ses plus forts coups de boutoir.

Je sais qu'à présent, mon corps se creusera. Je deviendrai un homme creux comme il y a des arbres creux dans lesquels je jouais enfant. Il se remplira d'eaux usées, qui en s'évaporant laisseront l'ambre de révolte, l'aigreur, un kyste social. Alors je vidange de façon discontinue, dès que l'on ne me voit pas. Comme ces pétroliers qui dégazent au large des côtes la fiente de leurs cales, je crache dans les ruisseaux à grands bruits, par à coups successifs, dans des souffles brutaux, la substance épaisse qui remplit mon estomac.

Je tends mon visage au vent froid et lourd, à le faire rougir, pour faire arracher les concrétions dues aux affaires.

L'avenir est assuré. Trente pour cent du parc ancien, plus les nouveaux contrats, et dans six mois j'ai terminé de payer mon navire.

Au bout de trois jours seul avec Claudine, je viens de décider de me battre, de dénoncer cette histoire à la justice, de relever mon entreprise, moi-même et ma vie par les moyens de droit existants. Et je suis incapable d'expliquer clairement pourquoi, et comment je vais m'en sortir. « Le vent qui vient à travers la montagne m'a rendu fou. »



L'ENTRÉE DU TRIBUNAL DE COMMERCE de Narbonne est gardée par la Justice. Un peu oxydée au fil des ans par les noirs nuages d'orage du sud autant que par son soleil et sa lumière sous laquelle tout se soumet l'été. Les yeux bandés, une balance dans une main, un glaive dans l'autre. Sans y voir le moindre signe, nous entreprenons l'ascension de l'escalier semblable à celui d'un théâtre de province. Au troisième étage, derrière une porte, dans un petit couloir large d'à peine plus d'un mètre, toutes sortes de gens, errants ou immobiles ; ceux que l'on devine être des maçons honnêtes, des patrons de boîtes de nuit douteux, des hommes dits d'affaires, attendent. Je tombe sur un comptoir au fond de ce pâle couloir.

« C'est pour un dépôt de bilan, dis-je, comme on aurait demandé une chambre d'hôtel pour la nuit, égaré. »

La fille me tend, sans un mot, un formulaire qui interroge sur le CHIFFRE D'AFFAIRES. Le nôtre est supérieur à vingt millions cette année. Un effondrement de la moitié par rapport à celui de l'année dernière. C'est le résultat de plus d'une année de guerre civile.

Ce n'est pas dans les cases qu'on nous propose de cocher.

« Je n'ai pas de case pour notre chiffre d'affaires, je dis.

— Quel est le plus gros chiffre d'affaires de l'entreprise ? mon-corde la fille.

— Quarante-trois millions, dis-je, pensant que le chiffre d'affaires ne veut rien dire pour une entreprise comme la nôtre. Que le parc installé est de cent vingt millions.

— De nouveaux francs ?

— Les anciens n'existent plus, je souris pour tenter d'établir une communication. Que dois-je faire ?

— Soit demander la liquidation immédiate, et le dossier est traité tout de suite.

— Sinon ?

— Demander un plan de continuité. C'est accordé par le tribunal à la demande des dirigeants. »

La *convention* mise en place avec EQUINOXE et Lequeux implique qu'il faut pousser à la liquidation immédiate de la société vidée de sa substance. Nous avons été managés pour en rajouter. Et cocher la case qui entraîne la liquidation immédiate de l'entreprise, vidée de ses actifs dans des *actes préparatoires* minutieusement élaborés<sup>1</sup>.

« Et vous pouvez pas continuer ? »

Personne n'est là pour informer, pour motiver, pour redonner l'envie de vivre. Tous les profits ont été planqués. J'ai accès à vingt pour cent du trésor sur les fins de vieux contrats. Deux petites plaques environ. Trente cinq pour cent sur les nouveaux contrats que je vais pouvoir signer chez mes clients. Reste deux millions, LA DETTE payée et mon engagement vis-à-vis de mes amis-cautions, tenu. J'allais avoir une vie tranquille, grasse, normale enfin.

« Vous voulez continuer ? reprend elle, agacée. »

À son ton, j'imagine un type doutant au dernier moment. Un type qui cherche à retrouver, devant des écueils économiques, la force de se battre. Sa réponse ne peut qu'être négative. Après sept ans de vie, des liens se tissent avec une entreprise, une Petite et Moyenne Embarcation, comme ceux qui se forgent entre quelques bouts de bois, lorsqu'ils ont pris la forme d'un navire, et un marin. Une méconnaissance profonde des travers des hommes dits d'affaires l'a posée au fond, sur la vase, par quatre-vingt-dix mètres. Qui plongera la chercher ? Pour la renflouer ou pour la piller, l'épave ?

Mon regard croise celui de Claudine. Nous sommes d'accord, comme toujours. Nous avons fait deux fois de suite des mauvais choix, et dispositions enfin d'une possibilité de les annuler. Allais-je continuer ainsi à empiler les erreurs par des compromissions permanentes qui, au lieu d'arrondir les angles, avaient conduit au conflit. Dû à l'ignorance et à l'extrême fatigue, si ce n'est LA maladie dont j'ignorais le nom et l'existence.

Beaucoup de grands marins épuisés ont décidé d'abandonner, de faire route vers le port le plus proche, de jeter le bébé et l'eau de la mer. La photo d'Eric Tabarly à l'arrivée de la transat anglaise gagnée, en solitaire sur son navire conçu pour un équipage de quinze personnes est une des plus belles images d'homme que j'ai pu contempler. Il ne savait pas qu'il avait gagné. Il avait abandonné et fait demi tour une nuit durant, au fond de sa couchette. Il y eu dans cette course cinq dépressions majeures. Au réveil, l'homme reposé refit demi tour et gagna une des courses les plus dures qui soit. Je le vivais inconsciemment comme ça.

On avait aussi beaucoup bossé sur le redressement d'entreprises dans les dernières semaines. Si les seuls feux visibles avaient été ceux

1. [Le codes] Les actes préparatoires en droit pénal.

des naufrageurs, si par ignorance et muni du seul savoir du langage populaire nous nous dirigeons sur les cailloux, la lecture du nouveau livre des sémaphores des phares et balises donnait une route sûre en apparence. Y avait-ils d'autres phares plus loin, plus forts d'éclat, hors de récifs ? Je me mis à distinguer leur lueurs dans la brume.

Il y avait eu ce séminaire au Palais des Congrès intitulé : *Le dépôt de bilan : acte de gestion*. Il était indispensable d'y aller et j'ai manqué d'instinct. Je pensais que cela serait du luxe. Ce dépôt de bilan là n'était pas préparé. Enfin si. Une organisation d'insolvabilité. Il y a plein d'autres façons de faire condamnables par la loi<sup>2</sup>. Philippe Hervieux avait passé une matinée pour nous expliquer les règles de cette régata entre trois bouées. L'administrateur judiciaire, le représentant des créanciers et le juge commissaire.

Voici les raisons de ce demi tour, si près du confort d'argent que peut procurer le pillage et la baraterie d'entreprise.

Sans un mot, j'ai coché la case du plan de continuité. Je me surprends la main dans le sac, en train de tricher avec leur tricherie. Une décision d'orgueil, après des mois de lâcheté, dont le vent d'hier est en partie responsable.

« Vous serez convoqués, termine la fille décidément bien rêche. »

■ *Les premiers juges* ■

Pour la première fois de ma vie, me voici devant des gens habillés de noir, perchés un demi mètre au-dessus de moi, et dix mètres devant. Ils sont assis. Je suis debout. Ils sont juges<sup>3</sup> ✓.

On a d'emblée l'impression d'avoir volé. Pourquoi ces robes si noires, mêmes pas de bure. Sont-elles indispensables ? On n'est pas aux assises. Je n'ai ni tué, ni violé. Juste travaillé et fait travailler les autres. Que dissimulent-elles ? Eux sur cette estrade, moi en bas devant ce banc. Ils sont au moins six là-haut, rien que pour nous. Pourquoi tenter d'impressionner les gens dont on ne sait encore rien. À moins d'être un habitué de ces mises en scène, c'est incompatible avec l'exercice d'une pensée claire, pour parler de la vie des entreprises.

Comment tout leur dire, il s'est passé tant de choses. Il faut ajuster le ton de ma voix. Je ne sais qui regarder droit dans les yeux. Il y en a partout. Qui fait quoi ? Je ne sais pas où mettre mes mains. On ne nous présente pas. Qui est le président ?

J'avais fait des conférences devant quatre cents personnes, mais une rangée de juges trop lointains m'échappait. J'aurais voulu un rétroprojecteur pour afficher mon parc client, les plus values, les derniers bilans, l'accroissement de passif dû à l'accord entre DOLIAM et

---

2. [Le codes] Le dépôt de bilan, acte de gestion ou fraudes à la loi.

3. ✓[Crocodile] : Pleins de petits sortent de l'oeuf.

LOCA CIO. Il n'y a pas les outils nécessaires pour le faire. J'aurais voulu que l'on m'interroge, qu'on dirige l'entretien depuis l'Assemblée Générale qui faisait état de pas mal de choses.

« Parlez, dit seulement le président. Je dis, dans son intégralité, l'Assemblée Générale Extraordinaire du 7 mai 1993, apprise par cœur. Quoi d'autre ? interpelle le président.

— Je souhaite obtenir de la Cour un plan de continuité.

— Vos raisons ?

— Elles sont exprimées dans l'Assemblée Générale : l'entreprise est riche d'au moins dix millions de francs, probablement plus, de plus-values de deux cent cinquante machines en location. Notre situation nette est positive. Très largement supérieure au passif. »

Le silence se fait. On chuchote derrière l'estrade. On ne nous demande aucune preuve de nos dires.

« Nous vous accordons six mois de mise en redressement judiciaire. Sont nommés... »

Je n'entends plus rien, ne comprends plus rien. Suit une liste de noms énoncés rapidement. Je suis ému et troublé, lorsque le type du milieu qui ne s'est pas présenté, le président je suppose reprend gravement.

« Nous ne sommes pas là pour vous tuer, vous êtes sous la protection de la justice. »

Claudine et moi sortons fumer une cigarette. Notre cadavre ne gît pas au bord d'un caniveau, *liquidé*. On ne va pas conclure notre voyage dans le port artificiel, construit par la banque pour (ou par) ses amis.

■ *L'espoir opérationnel* ■

Claude Neyrac, ressemble au vin du Roussillon. Il a un goût de terre, une force simple, une finesse aussi qui n'apparaît pas à la première gorgée de notre entretien. Il prend soin de mettre ses clients en confiance comme le ferait un chirurgien avant une opération, en expliquant son travail : sauver les entreprises qui peuvent l'être. Il nous détaille la façon dont il a sauvé des domaines viticoles en faillite, organisant lui-même les vendanges, vendant la récolte. L'homme travaille pour le cabinet de notre administrateur judiciaire, Richard Vilanou, résidant à Toulouse.

Le bureau d'une entreprise voisine est squatté près du tribunal pour une demi-journée de travail. Claudine et moi avons décidé de sortir l'entreprise du bourbier. De tout dire. J'étais prêt à prendre tous les coups pour ne pas finir au fond du chalut du directeur général du CIO et de son complice EQUINOXE.

« Le redressement, c'est fait pour redresser, reprend Neyrac.

— C'est ce que j'ai lu dans LE livre, je dis. C'est pour ça que j'ai décidé cette stratégie alors que la liquidation préparée nous assurait un avenir serein.

— La liquidation un avenir serein !

— Oui, l'affaire était préparée.

— Elles le sont presque toutes. Est-ce possible dans votre entreprise ? Parlez-moi du passé. Du futur possible. »

Pendant plus de deux heures, nous relayant de quarts en quarts, Claudine et moi racontons notre voyage. Tout y passe. Nos erreurs, sont épinglées comme le poisson sur le fil tendu de la discussion, afin de les faire sécher, afin d'éviter qu'elles pourrissent. Si je *tire au large\**, c'est pour aller au large, sans demi mesure, me dégager des caillasses. Les conclusions de Claude Neyrac sont simples :

« L'achat des stocks par la banque est totalement illégale et compromet la continuité, donc les emplois. C'est un délit avéré. On doit donc récupérer ces 600 000 F au plus vite par voie de justice. Cela vous fera un peu d'oxygène. »

« La convention de compensation, de même que la compensation sont une pratique bancaire illégale en période suspecte. Elle a soustrait près de 400 000 F de trésorerie à l'entreprise. »

« La dissimulation des plus values est simplement un faux, intellectuel autant qu'un faux matériel. Vous m'avez dit que vous avez la preuve de votre présence hors de France à cette date.

— Oui, j'étais à Malte. Je peux le prouver.

— C'est répréhensible pénalement. Il faudra la faire annuler.

— Comment dois-je m'y prendre ?

— Je m'en charge. C'est notre rôle. Envoyez-moi les pièces. On va faire rentrer un million de francs. »

Neyrac continue, comme si c'était la routine.

« Si vous effectuez les licenciements nécessaires, tout en respectant les intérêts de vos salariés, vous devez vous en sortir. Continuez votre activité de façon réduite jusqu'au début des premières plus-values dont vous me parlez. Vous rencontrerez Vilanou, l'administrateur. C'est un type extraordinaire. Vous avez de la chance.

— Quel est le risque pour toutes les conneries qu'on a fait depuis deux mois, demande Claudine, non pas inquiète de la décision prise, mais afin de se préparer aux rencontres qu'elles impliqueraient nécessairement. Lequeux nous menaçait tout le temps du *pénal*.

— Juridiquement, vous ne risquez rien. Les infractions pénales, c'est le banquier qui les a commises. C'est vous qui les dénoncez. Celui qui, ayant commencé l'exécution de l'infraction, se désiste avant consommation n'est pas punissable. »

L'homme est carré, chaud.

« Le passif que l'on va déclarer... je ne suis pas d'accord avec les quatre millions de crédit fournisseur. Ils ne sont pas de notre fait.

— Ce n'est pas à vous de le faire, c'est au représentant des créan-



ciers, Maître Bertrand Joliot de le faire . . .

— Tout le passif dis-je, interrompant, n'est pas de notre fait. DOLIAM a procédé a des embauches sans assumer le moindre risque. Le crédit fournisseur est de près de 4 millions. . . la convention n'a pas ma signature. Je n'étais pas là. . .

— Calmez-vous me dit-il, voyant comment je tentais de saisir l'amarre du redressement.

— Ce n'est pas pour préparer le coup qu'on l'a fait, mais par faiblesse. J'ai craqué dis-je, ressentant d'un coup sur mes épaules tout le poids de ces mois de guerre, et incapable de mesurer de façon juste, les dégâts.

— Peu importe que votre revirement d'attitude ait été dicté par un sursaut d'honnêteté ou par la peur du gendarme. »

C'est l'antidote du chantage, celui de Dantés et de l'abbé Faria, des faiblesses d'une nuit de déprime, presque un médicament antimafieux.

« Demain, vous verrez le Juge Commissaire Albert. »



L'ENTRETIEN AVEC LE JUGE COMMISSAIRE Albert<sup>1</sup> ✓ fut rapide. J'expose ma volonté de continuer l'entreprise. Le juge y est favorable.

« Si vous voulez continuer, dit il , je suis de votre côté. Je suis favorable à un plan continuité de votre entreprise. »

J'explique Thory et DOLIAM. J'argumente la faisabilité en une minute en reprenant les arguments de Neyrac. J'argumente les conflits.

Il signa d'un large paraphe une ordonnance afin de récupérer l'ensemble des documents détenus par *notre dévoué* avocat Thory<sup>2</sup> ►► .

J'ai erré toute la journée dans la ville de Narbonne ne attendant le train de nuit. Je remontais la prise à Paname, un loup de cinq bons kilos au bout de mon palangre. « Je suis favorable à un plan continuité de votre entreprise. » avait dit le juge commissaire. Je n'avais aucune raison d'en douter.

1. ✓[Crocodile] : Le casse noix en cuivre.

2. ►►[Pièce Majeure] L'ensemble des documents détenus par *notre dévoué* Angel Thory.

34  
LE PETIT CÉRAMIQUE



■ Paris, juin 1993 ■

**B**AY, S'IL TRAVAILLE, COMME NEYRAC, pour le cabinet Vilanou, est un personnage totalement différent du précédent. Ancien banquier, l'air réservé, rapide dans ses réflexions, critique dans ses jugements. Les cabinets d'administrateurs judiciaires ont souvent peu de personnel. La plupart du temps, le secrétariat est sur répondeur. Pour auditer les comptes et évaluer les entreprises, ils font appel à des sous-traitants ou bien ont des intérimaires.

Bay est un de ces stagiaires qui vient soupeser l'entreprise à Paris, quinze jours après le premier jugement. Il demande le remboursement de son billet d'avion, puis s'installe. Il prend les comptes de l'entreprise et y passe la journée. Lui me signale les anomalies. Je lui dis tout, lui montre tout, lui remets tout. Je lui remets également un dossier de synthèse des derniers mois. On ne peut plus clair.

Les stocks sauvages aussi précis qu'on puisse l'imaginer.

Les faux. Lydie Ross.

Il fallut lui expliquer le fait qu'on puisse perdre 35 000 F à la signature d'un contrat d'un million, pour en gagner 400 000 dans cinq ans<sup>1</sup>. C'est moins complexe que les produits dérivés en finance, les *swaps* et les options *forwards* et les *futures*, les *sous jacents*.

Bay comprend.

« Quoi d'autre ? dis-je.

---

1. ☞ [Sophie] Au cas où l'ensemble des loyers n'aurait pas couvert le prix d'acquisition en totalité.

— Vous gardez la gestion totale de l'entreprise. La signature sur les chèques, mais aussi les décisions courantes ne relevant pas de la loi. »

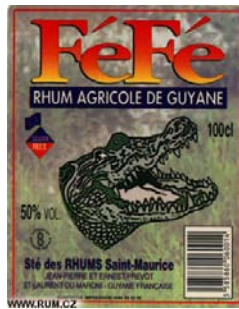
Je ne savais pas comment contenir mon enthousiasme. L'oeil me brûlait encore.

« Demain, il faudra licencier les gens engagés par Flesh. D'abord Ross, trop dangereuse pour l'entreprise, le technicien et puis Boffy, trop cher. L'objectif est l'équilibre de l'exploitation courante pendant les six mois de la période d'observation. C'est un test. Je suppose que vous en avez vu d'autres depuis sept ans. Vous verrez Vilanou. C'est un type épatant. Vous auriez pu tomber pire. »

Bay n'avait pas besoin d'en dire plus. Les décisions étaient déjà prises et le nettoyage allait commencer.

Sur les fondations posées par Neyrac, Bay allait poser la première pierre de la nouvelle entreprise.

35  
RHUM AGRICOLE



■ *Zone Industrielle Paris Nord II, 4 juin 1993* ■

**I**L EXTRAIT DE L' AUTO la moitié gauche de son corps, pose ses deux béquilles le long de la petite voiture de location, tandis que l'autre moitié et son visage apparaissent. Il se dresse, glisse le long de la tôle, assure sa position verticale grâce à ses pattes d'aluminium. Vilanou<sup>1</sup> ✓ referme la porte de sa main gauche. Il porte un lourd cartable qui semble ne pas gêner ses mouvements. L'opération n'aura pris que quelques secondes. Une sensation de force et d'énergie se dégage de ce petit homme moustachu.

L'administratif et les problèmes légaux priment ce premier entretien. Par chance, Vilanou est un spécialiste de la location et de la défiscalisation. Des coups tordus aussi, faciles dans ce secteur.

« Bay m'a fait un rapport favorable<sup>2</sup> ►►. Sur vous et sur vos comptes. »

Je me sens obligé d'en rajouter.

« On ne s'en est pas mis plein les fouilles, vous pouvez vérifier.

— Racontez moi comment vous vous êtes mis dans ce pataqués. »

Claudine reprend lentement le fil de cette histoire. Les convoitises que le projet avait, dès le premier jour, suscitées, le clash d'ECONOCOM, le rachat de l'entreprise sous la limite admise, notre vulnérabilité née des cautions de nos amis, l'abordage de Lequeux et de ses amis, notre volonté devenue farouche de mettre en place les actions juridiques contre les naufrageurs.

1. ✓[Crocodile] : Le rhum agricole

2. ►►[Pièce Majeure] Rapport économique et social.

« Il est indispensable pour votre activité de trouver un nouveau refinancier, je vais en parler à la SDBO<sup>3</sup>.

— Vous n'avez donc plus besoin de vos locaux. Je dispose de bureaux dans Paris. Je dois demander au propriétaire, continue-t-il.

— Bay doit pouvoir faire rentrer les six cents mille francs de la vente fictive des stocks qui a servi à combler le compte du CIO, continue-t-il. Cela doit prendre quelques jours.

— Merci, je dis, fortement impressionné, trop fatigué pour un véritable orgasme.

— C'est notre métier. Vous n'avez pas à me remercier. »

Une heure trente plus tard, l'affaire est bouclée. Il ne manquait qu'un allié et le voilà. Marqué du sceau de la légalité et de ses pouvoirs.

« Avez-vous le temps de prendre une salade ? Il y a une brasserie au coin.

— Oui, mais je dois être au ministère des DOMTOM à quatorze heures.

— Vous y serez, dis-je.

— Notre mission est double. Celle d'assistance mais aussi de contrôle des procédures, m'a-t-il confié en cours de route. »

Nous avons retrouvé l'énergie de la création.

Après les coups durs et les tempêtes étalées en Méditerranée, puis avec ECONOCOM dans l'Atlantique Nord, avec celles de la création de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE, et dans les terribles coups de vents récents de l'Océan Indien, cette halte dans un atoll, sous administrateur judiciaire compétent et solide, nous permettrait de refaire de l'eau et de réparer les avaries de la confiance.

La vie en période de redressement judiciaire, c'est la vie au présent. Toutes les dettes anciennes sont gelées. Seul l'article 40 règne en maître. Il exige que l'exploitation courante soit équilibrée. Si elle ne l'est pas, l'administrateur peut malgré tout décider que l'entreprise peut continuer sa période d'observation, mais il devient responsable des éventuelles pertes.

Nous avons conservé la totale gestion de l'entreprise. J'avais, pour la première fois depuis sept ans la signature sur les chèquiers jusque-là confiée à la direction administrative.

La navigation entre les atolls, invisibles au ras de l'eau, exigeait un suivi quotidien de la trésorerie. La mission fut confiée à Sylvie Toral. Cela faisait maintenant six ans que nous faisons équipage. Chaque matin, de longs rouleaux de papier sont étalés sur le bureau. Les longues lignes bien visibles balisent, sur les lignes du haut les dépenses prévues dans la semaine. Celles du bas marquent les rentrées d'argent sur la même période.

Durant trois semaines, il ne s'est plus rien passé.

---

3. [Actualités] La S.D.B.O, banque qui s'est illustrée dans de sulfureuses opérations avec les administrateurs judiciaires.

Point de nouvelles des 600 000 F promis.

Enfin, les coups de téléphone, répétés vingt fois par jour, depuis des jours, avec pour seule intention d'accrocher autre chose que le répondeur de l'administrateur, accrocha une voix. C'était Bay.

« On n'a plus de vos nouvelles, dit Claudine.

— Vous ne me reverrez pas, je suis stagiaire, dit Bay.

— Et Neyrac ?

— Vous ne le reverrez pas non plus. C'est un homme de terrain.

— Et Vilanou ?

— L'entretien obligatoire avec votre administrateur a eu lieu. Ce n'est plus nécessaire que vous le revoyez.

— Il devait nous trouver des locaux moins chers ?

— Je suis au courant. Cela ne marche pas.

— Et un refinancier ?

— Cela ne marche pas non plus »

La déception ne me secoue pas plus que cela sur le moment.

« Qui sera notre interlocuteur ?

— Demandez Hélène Rouannet, termine Bay. C'est elle qui s'occupe de votre dossier. Et bonne chance. »

Les administrateurs sortaient et rentraient des trous de sable comme les crabes de cocotiers, si prestes à apparaître et à disparaître, qu'on se demandait si l'on n'avait pas été victime d'une illusion. En août 1993, le rapport de Bay, tel que le prévoit la loi est arrivé sur le bureau de l'entreprise. Il nous était favorable

*"Cette entreprise présente deux points forts : des plus values latentes et un déficit fiscal reportable ; un point faible, le besoin de capitaux permanents. Il conviendrait sans doute de regrouper autour du dirigeant actuel, un financier ou un constructeur..."<sup>4</sup> ►►.*

---

4. ►►[Pièce Majeure] Extrait du Rapport de l'Administrateur, août 1993.

**S**YLVIE TORAL, AU LIEU D'ACHETER UNE TWINGO, et d'inventer la vie qui va avec, a emprunté 50 000 F pour les investir dans l'entreprise qui la salarie depuis six ans. Elle arrive en RER au bureau, à des heures variables. Souvent après Ross, qui possède, elle, une BMW dernier cri et passe alors prendre le courrier, bien que ce ne soit pas sa fonction. Ce matin-là était bien avancé tandis que Sylvie, Claudine et moi travaillions à huis clos sur le plan de redressement de l'entreprise, MA priorité, sans quoi notre stratégie n'aurait aucun sens.

Ross, avertie de son futur licenciement par l'administrateur, entre alors dans le bureau, le visage plus déformé qu'à l'habitude. Une lettre pend de sa main raidie le long du corps, quelque peu tremblante. C'est une lettre de Bay, qu'elle a ouverte, qu'elle a lu, et qu'elle me tend.

« Avez-vous parlé de la levée de valeurs résiduelles, des plus values à l'administrateur, enfin, de ce qu'on a signé avec Lequeux pour... enfin, de nos accords, questionne-t-elle ?

— Je lui ai parlé de ce qui me semblait important, je réponds.

— L'avez-vous dit à Lequeux ? continue-t-elle, reprenant de l'assurance, bientôt menaçante comme une institutrice qui nous aurait surpris en train de copier sur le voisin.

— J'ai dit à Lequeux que je communiquais TOUS les renseignements que je jugeais utiles à notre administrateur. »

Le courrier de Bay nous demande de bien vouloir lui communiquer LE PROTOCOLE de pillage des plus values signé avec LOCA CIO.

Cela m'a soudain fracassé l'esprit comme un coup de bôme\* à l'empannage\*. Elle lit tous les courriers ! Elle lit tous les courriers avant tout le monde ! Elle est aussi là pour ça. Je n'avais pas imaginé que quelque chose d'aussi stratégique puisse tomber entre ses mains. Je n'avais pas non plus à cette époque la culture juridique nécessaire pour déposer dans l'heure une plainte avec constitution de partie civile pour détournement de courrier<sup>1</sup>.

Le courrier de Bay nous demande de bien vouloir lui communiquer LE PROTOCOLE de pillage des plus values signé avec LOCA CIO.

1. ☞ [Pièces] Détournement de courrier - Article 226-15



Elle sortit furieuse du bureau. Le moteur de sa petite auto rugit et LOCA CIO fut, dans l'heure même au courant de notre tentative de révolution, de l'effort pour sortir de la nasse et ramener les plus values à la maison. Car redresser une entreprise vide de ses plus-values en fin de contrat n'avait bien évidemment aucun sens.

Quelques jours après, l'administrateur recevait une lettre de LOCA CIO, qui dans le plus grand naturel blanchissait<sup>2</sup> le faux protocole que je lui avais dénoncé.

Sans faire aucune autre remarque, et sans dénoncer ce délit portant sur dix millions de francs, le cabinet Vilanou classa dans le dossier ce protocole.

---

2. [Le codes] Le Blanchiment - Article 324-1

37  
LA BOÎTE À BIJOUX



**L** E TYPE qui m'avait téléphoné il y a plusieurs mois est un ancien mercenaire d'IBM et de ECS<sup>1</sup> ✓.  
« Notre groupe souhaiterait vous rencontrer afin d'envisager une reprise de votre entreprise. »

J'avais donné rendez vous à Pelissier en face de notre gym et sauna du matin, à l'Aquaboulevard de Paris. Je ne pouvais pas ignorer une telle tentative de reprise, parfaitement légale, qui se serait passée sans notre accord. Pour ne pas perdre de temps. Qu'avions-nous d'autre à nous dire ? On n'était pas du même monde.

Pelissier avait toutes les caractéristiques des golden boys des années 80. Centralien, un air presque suffisant et presque trop propre, de faux rires gras. Une assurance creuse. Je lui avais fait part, dans la plus grande courtoisie, de notre volonté de mettre en place un plan de continuité, et de rester propriétaire de notre entreprise, enceinte de ses plus-values.

« Peut-être parce que vous ignorez ce que nous pouvons vous proposer, répondit-il, quelque peu déçu. Le résultat sera meilleur pour vous, plus tranquille. Nous avons de l'argent et les deux parcs associés pourront avoir une puissance très grande. Vous vivrez mieux. Je sais ce que c'est, d'être seul. »

J'adorais cette compassion. Pelissier m'a expliqué sa connaissance très fine des redressements judiciaires. Il avait préparé le dépôt de bilan d'EUROPE MÉDICAL LEASING, avait l'administrateur dans la poche, car il avait réussi à faire nommer un vague parent juge et à faire délocaliser l'affaire. Pelissier se portait très bien aujourd'hui avec 10% du capital de la nouvelle société et un salaire bien gras. Mon idée de 30% avec EQUINOXE, abandonnée sur les conseils de

---

1. ✓[Crocodile] : La boîte à bijoux en albâtre

l'avocat Nasser n'était pas si sotté que ça. Elle pouvait être mise en œuvre facilement et masquée par la mise en place de stocks options.

« La cession, c'est facile. Et ça peut rapporter gros, m'a-t-il répété. »

Il a balancé ses arguments. Que NOVAFINANCE est une société financière, ce qui comme ECOFINANCE permet de se dispenser des problèmes de refinancement de contrats. Et c'est effectivement majeur. Le parc constitué de nos deux parcs respectifs serait étendu, donc plus facile à gérer sur les offres d'évolution de contrats. D'autres plus techniques que je laisse ici.

Quand l'entreprise vaut quelque chose, et que le dirigeant, actionnaire ou pas, facilite la cession à un repreneur, dans un dépôt de bilan non frauduleux, c'est la retraite assurée<sup>2</sup>.

Je n'aimais pas trop ce que je savais de son ancienne boîte et leurs magouilles m'avaient fait perdre déjà pas mal d'argent. J'avais appris par le CEPME, qu'ils avaient refinancés des fausses machines dans un hôpital. Impunément. Le CEPME nous refusa ensuite beaucoup de choses. On est vite assimilé aux coquins de son milieu professionnel, surtout dans une niche de chiens.

« Je préfère mon plan de continuité, avais-je conclu, mais je souhaiterais savoir si dans ce cas vous refinanceriez nos contrats ? »

---

2. <sup>☞</sup> [Sophie] Plan de continuité et plan de cession

Ces deux objectifs, celui d'avoir vidé l'entreprise de ses plus-values par une fausse convention, et celui de la redresser, étaient contradictoires. Dénoncer à la justice du commerce n'avait pas suffi à déclencher quelque action. Il fallait annuler le protocole de *levée des plus values*. Je m'attendais, l'assaut ayant échoué, EQUINOXE ne pouvant investir la cité sans le prince, à un retrait. Mais avaient-ils lu Machiavel ? Leur bon sens paysan, comme disait Samuzeau, leur ferait-il percevoir que l'affaire, juteuse et sans risques devenait dangereuse pour eux car j'avais tout dénoncé à la justice dès le premier jour. J'ai décidé de leur dire que je ne voulais plus les voir.

C'est la seconde fois que j'annonce la rupture aux hommes de mains du banquier. On entre dans le bureau que nous connaissons. Samuzeau la pipe entre les dents est assis derrière son bureau. Le cigare de Françoise Fabre avait au moins pour lui l'esthétique et la bonne odeur. Il prend instantanément la parole avec l'assurance indécente de ceux qui se sont enrichis par chance ou par astuce.

« Vous n'avez pas été liquidés. Ça ne change rien. Nous, on commence tout de suite. Et il poursuit, comme si nous n'existions pas.

— Votre petite Canadienne, est disponible quand ? »

Depuis deux ans, je passe mon temps à me torcher avec des gens dans la plus grande froideur. En apparence seulement, car ma base psychologique bouge.

« Line veut rester avec nous. Nous avons entrepris un plan de redressement de l'entreprise. »

Lequeux, que l'on attendait, arrive dans une mise en scène parfaitement réglée. Je le prends d'assaut, à l'abordage dans le petit couloir avant que la réunion ne se poursuive.

« Que voulez-vous me dire ? demande t-il sur ce ton de courtoisie des jésuites, que j'apprends tout doucement à détester.

— L'entreprise n'a pas été liquidée à notre demande. Nous souhaitons en effectuer le redressement.

— C'est courageux de votre part, mais ça ne marche jamais. Cinq pour cent des entreprises s'en sortent. Ce sont les grosses. Vous n'avez aucune chance.

— Celui-là marchera. Vous ne serez pas lésé. Nous vous devons des encours, mais nous avons les machines.

— Vous me devez aussi la fin du prêt, soit 250 000 F.

— Vous ne nous l'avez pas renouvelé, malgré vos engagements écrits. Mais vous serez remboursé quand même.

— En cas d'échec, vous mettrez en danger vos biens personnels. Vous risquez même LE PÉNAL. »

Menaces d'une justice impitoyable, faites par un banquier, champion de l'éthique, de la morale et de l'ordre. La morale et le droit,

c'est le cheval de bataille de ce type, son credo.

« J'ai décidé de le faire quand même. »

Il a tenté de me dissuader pendant dix minutes. Mais toutes les vagues pouvaient me taper dessus, c'était cela qu'on ferait et il le savait. J'ai juste obtenu :

« Vous pouvez compter sur ma neutralité. Tous les documents que je possède resteront dans mon coffre. »

La neutralité de ce type était encore plus dangereuse que les attaques de mes autres crocodiles. Lequeux entre dans la salle. Les autres attendent SA décision qu'il annonce officiellement. La fureur et la colère soulèvent un souffle de sirocco. Les grains de sable entrent de toutes parts dans la mécanique parfaitement huilée. Ça fait deux fois qu'on leur envoie dans la gueule. On ne s'est pas soumis, et on a plus le droit de se tromper.

38  
UNE BOITE POUR RANGER LES  
CRAYONS

■ *Toulouse, juillet 1993* ■

**C**ES VOYAGES impliquaient une nuit de train en couchette de seconde constituaient d’inutiles frottement sur le temps alors que l’activité devait être soutenue, car aucun de ces voyages n’aurait dû exister<sup>1</sup>.

Le numéro 32 de la place Mage, bureau de notre administrateur judiciaire est un hôtel particulier, paré de ce rose inimitable qui maquille Toulouse. Nous sommes d’abord accueillis à l’entrée par une fine statue de pierre qui orne la cour intérieure, avant que la nouvelle administratrice apparaisse. Elle est directe, franche, pleine de bon sens, mais extrêmement lente, et très extrêmement débordée.

Elle ne comprend pas ma façon de prendre certains raccourcis. Il faut tout le temps redire les mêmes choses. Tout recommencer. Elle ne sait rien du dossier et ne comprend rien au fonctionnement particulier de l’entreprise, aux cessions de contrats, aux plus values, aux engagements de rachats. En réalité elle comprend tellement lentement que c’en est épuisant. C’est la troisième fois qu’on ressert le dossier. Aucune synthèse n’a été faite. Aucun reporting. Elle n’a pas non plus le temps matériel de suivre les dossiers en cours.

Bay n’était que stagiaire. Neyrac a disparu. Vilanou aussi. Rien de ce qui avait été envisagé n’a été fait.

Ce raguage imperceptible de nos âmes sur l’immobilité pourrait bien causer leur rupture. C’est en fin de journée que je comprends enfin qu’il n’y a plus personne dans cette étude. Vilanou a cédé JetSea à Stardust, cet autre loueur de navires, puis celle d’Air Martinique. Puis Vilanou a disparu avec les fruits des cessions d’entreprises. J’ai proposé à Rouannet une voie simple et efficace pour faire avancer le dossier.

« Je tiens à rencontrer le juge commissaire, lui dis-je. Il sera au courant de tout le dossier que je vous ai transmis.

— Ça ne se fait pas. Faites-moi confiance, je transmettrai dans mon rapport les informations que vous délivrerez, c’est notre métier.

---

1. [Le codes] Le tribunal compétent est celui où l’activité est effectivement exercée.

— Mais je tiens vraiment à tout expliquer au juge, dis-je, sentant son peu de compréhension du dossier.

— C'est interdit par la loi, m'interrompt-elle. Vous ne pouvez pas avoir de contacts directs avec le juge, ni vous, ni un repreneur, ni même moi. Tout doit être écrit. D'ailleurs, vous êtes convoqués à une audience dans une semaine.

— Il faut que nous rentrions à Paris. Il y a des clients, des machines à vendre, du travail. On ne peut pas régler ce problème maintenant ?

— Il y a la loi. On ne peut pas faire n'importe quoi, rajoute l'employée de l'étude Vilanou. »

A la suite du plan de dépôt de bilan frauduleux engagé, ils continuaient dans une variante légale.

EQUINOXE avait émis une offre de reprise, en même temps que notre retournement<sup>2</sup>, feignant d'ignorer notre décision à cette date. Nous en avions reçu un double avec la mention manuelle *sincères salutations*. Ils avait interprété le redressement, non comme une volonté de notre part, mais comme un aléa. Ils voulaient cette boîte et Ross avait déjà été engagée chez EQUINOXE en vue de notre liquidation préparée.

Nous sommes sortis quelque peu exaspérés. Corrige tes défauts, apprends les règles, surtout la patience, et ça ira, me suis-je dit, rageant d'être tombé sur la seule étude d'administrateur qui faisait ses soldes d'automne.

---

2. ☞ [Pièces] Une demande de dossier au cabinet Vilanou le 26 mai 1993.

**P**ETITES OU GRANDES, vêtues de noir ou en civil, le terme d'audience n'est pas approprié à ces réunions théâtrales qui nous tombent dessus. Auditer, écouter l'autre, comprendre, critiquer, intégrer les techniques financières mises en jeu, les problèmes d'environnement que nous vivions n'était pas le fort des hommes en noir.

J'aurais aimé disposer d'un rétroprojecteur afin d'afficher au mur, les protocoles, les comptes, les lettres d'intention, les milliers de kilomètres parcourus et les années passées à bâtir tout ça.

L'incompétence et l'inaction allaient continuer leurs conquêtes. Point des 600 000 F récupérés de la remontée des comptes du banquier, de quoi payer les salaires sur les six mois de période d'observation restante, et du même coup, la réussir avant même de la commencer.

Je ne saurai jamais résumer en si peu de lignes l'incompétence technique et humaine des droguistes qui décidaient de mon destin professionnel, de ma vie affective future, de la vie tout court. S'y ajoutait un manque de travail évident.

La justice d'entreprise et ses moyens de la faire valoir sont à réinventer.

Je suis sorti en me disant que je venais de peindre sur une carène échouée sur un atoll, de peindre sur une surface grasse, et que les deux couches ne tiendraient jamais jusqu'à la remise à l'eau.

Je me suis imaginé en robe noire, perché sur leur estrade, en fond de cour, surtout lorsque Lequeux vint en personne depuis Nantes jusqu'au tribunal de commerce de Narbonne, pour la seconde audience solennelle. Il est monté au filet, droit à la barre, pour dire :

« Je ne crois pas qu'ils aient été malhonnêtes. »

Je me suis levé à mon tour, les assesseurs à ma droite, ai agité la manche de la robe dont je n'avais pas encore bien pris l'habitude, pour interpeller.

« Vous évoquez la malhonnêteté, mais nous avons examiné le dossier et les dires des dirigeants. Vous êtes à l'origine avec DOLIAM de quatre millions de passif et nous retenons contre votre banque le soutien abusif »

L'autre aurait forcément fait son jésuite. Il aurait certainement répondu adroitement, comme Galilée devant le Grand Inquisiteur en 1633. Je l'aurai laissé faire avant d'en mettre une seconde couche.



« Vous évoquez la malhonnêteté, mais vous avez perçu à titre personnel cent soixante six mille francs. »

Là, je l'aurai vu se raidir, mais je ne suis qu'un juge consulaire, un petit commerçant, un patron de supermarché. Je ne suis pas procureur de la République. Je l'aurai laissé encore s'enliser jusqu'aux épaules.

« Vous évoquez la malhonnêteté, et vous avez remonté vos comptes en préparant l'insolvabilité de près de sept cents mille francs. Je retiens la responsabilité de votre banque pour la totalité du passif que l'on traite sans cesse d'exorbitant. »

Là, j'aurai vu disparaître ses épaules sous le sable à marée montante, et les crabes de cocotiers venir le chatouiller. Mais je n'étais pas en charge de quoi que ce fut dans cette affaire.

Au contraire de cet inventaire facile à faire, Lequeux a glissé lentement en fin d'audience vers le fond du cour, a longé les fenêtres comme un chat, jusqu'au pied de l'estrade. L'autre le vrai juge commerçant est descendu vers lui. Serrage de louche. Il y eut une longue conversation entre le juge commissaire et Lequeux, à voix aussi basse que les grandes marées.

L'audience fantoche terminée, accompagnés de Rouannet, j'ai déposé ma robe, et nous nous sommes dirigés vers le petit bistrot, en face du tribunal de commerce de Narbonne. Le flipper qui occupe le coin gauche et le guichet du PMU en font un lieu de d'espoir. Combien de parties ont été claquées ici ?

Aujourd'hui, la technologie a tout envahi. Elles sortent de tous les cotés, à plusieurs, sur deux niveaux, les billes brillantes et lourdes. Font hurler les compteurs électroniques, qui avec l'inflation, comptent neuf chiffres Ça claque à cent vingt millions, comme le parc locatif qu'on est en train de jouer.

Aussi suis-je content de retrouver un flipper que je connaisse sur le bout des doigts. Ça me rassure par rapport à la vie actuelle que je trouve flottante. Je me précipite sur la chose sans même commander un demi et jette une pièce de deux francs. La vie a sacrement augmenté depuis ma dernière partie, qui doit remonter à dix ans, au flipper « Indien » du bar situé dans la petite longeant le lycée Masséna de Nice. Les parties étaient à un franc et je n'avais trouvé qu'un taupin pour jouer avec moi. Il s'appelait Ripper, je crois. Et bien vous ne me croirez pas, mais c'est presque le même modèle, plus récent, mais de technologie identique.

Trois grosses boules en haut, à l'arrivée de la boule de métal que je projette de la main droite. Comme l'on écrit certains, ce n'est pas la bonne façon d'entrer dans le jeu pour un gaucher. J'ai un peu l'impression d'être entré dans ce tribunal de la mauvaise main, je ne sais pourquoi. Du coup, faut secouer un peu la machine et faire des points là haut. Avec du bol, tu fais deux milles points rien qu'à l'entrée. Mais il arrive que la bille ne tape pas sur les ressorts du plot, et fonce tout

droit entre les flips.

Comme dans cette audience sur les « réserves de propriété ».

Une réserve de propriété, c'est un de ces trucs naturels de la vie que le droit a fait entrer dans les codes. Tant que t'a pas payé une came à son propriétaire, elle n'est pas à toi et doit être rendue. Le transfert de propriété ne se fait qu'au paiement intégral de la chose. Pour ceux qui auraient eu envie de faire un échographe basket - c'est comme ça que l'on appelait l'action qui consistait pour deux étudiants se tirer sans payer et en courant à une terrasse de café, juste pour le sport - c'était loupé, car le fournisseur TOSHIBA avait pris soin d'écrire sa réserve sur le bon de commande, sur la facture, à se le tatouer dans le dos. Issue du crédit fournisseur mis à place par Flesh et Lequeux, elle n'avait pas été payée, plus d'un million de francs, et figurait au passif. Parmi tous les fournisseurs lésés, Toshiba était le seul à s'être quelque peu battu pour faire valoir ses droits<sup>1</sup> [⊗].

La partie est simple. Une petite avocate locale choisie par le fournisseur impayé. LOCA CIO qui avait refinancé le contrat - et donc le fric avait atterri dans notre entreprise - avait cru bon d'envoyer de Nantes l'avocat de la banque.

C'est à ce moment du récit que la bille étincelante, lourde, rouleuse sur ce plan bien lisse et à peine incliné choisi pour se coincer. Là encore tu t'en sors par un petit coup de hanche, qu'accompagne tout le corps. Faut bourrer le « flip » sans tilter.

C'est TILT qui aurait du s'inscrire quand le juge commissaire Albert a débouté la jeune avocate de sa demande on ne peut plus banale, classique, niveau cours préparatoire du droit de la propriété. Albert, gérant du supermarché CONTINENT déguisé en juge, y devait bien le savoir non ? Je m'attendais à chaque seconde à ce que le juge commissaire Albert, au courant de tout le dossier, au vu de l'Assemblée générale, dise à l'avocat de LOCA CIO :

« Rendez le fric ou c'est la prison. »

Il n'en fut rien. Rien de ce que j'avais pu dire, montré, apporté comme pièce ne fut évoqué. J'ai donné mon avis, et précisé à nouveau l'origine de cette machine. Dans un accès d'autorité, le roi de ce tribunal s'écria :

« Je suis souverain ! »

Renvoyant ainsi le fournisseur lésé dans les cordes et accordant au banquier véreux le droit souillé.

Ce tribunal n'était pas digne d'un flipper de bar. Ou bien y avait des parties gratuites d'avance mises par le patron du rade.

Je profite que Claudine et Rouannet soient en pleine discussion pour descendre trois indiens sur les cibles de gauche. Mille cinq cents points. Ça pourra nous être utile. Je tente une extra balle lorsque Gérard Lequeux entre dans le bar, sourire posé sur fines lèvres, et pas

---

1. ⊗[Complément sur la toile]La réserve de propriété violée par le juge Albert, sur une machine que l'on retrouvera dans les prochaines chapitres

pour jouer au PMU. Il a jeté comme ça, sans préambule à Rouannet, fier, sûr.

« Vous n'avez aucun pouvoir. »

L'autre n'a rien répondu. Il ne devait pas craindre grand chose ni pour ses 700 000 F, ni pour ses 166 000 à titre personnel. Moi, je te l'aurais collé pour soutien abusif des quatre millions de crédit fournisseur. Rouannet ne dit rien, elle baisse les yeux sur son Perrier.

Moi, je pète mon extra balle. Je joue très sérieusement sur le flipper la survie de notre entreprise. Y avait écrit sur le flipper que la première partie gratuite était à cinquante mille points. J'en avais quarante neuf mille du redressement accordé et réussi.

Je n'ai pas assez prêté attention au jeu qui se déroulait sous la table, au sens de cette phrase sur le pouvoir, à ce qu'elle pouvait sous entendre, au cadeau du juge à la banque délinquante. Tout un réseau d'influences et de pressions qui m'échappa. Je négligeais la mention *Insert coin to play again*, quand le flipper claqua deux parties gratuites, une aux points et l'autre à la loterie. Il me restait mon extra balle que je venais de lancer de la main droite pour ne prendre aucun risque.

**J**E POUSSE LA PORTE de ce bel hôtel particulier toulousain, en me disant que ce métier d'administrateur doit rapporter énormément de fric. Les odeurs, la couleur dominante, les coraux roses, quelques bruits de cette ville commencent à m'être familiers. Nous sommes presque sortis des récifs puisque dans quelques semaines, c'est la fin de notre période d'observation et la validation de notre plan de continuité.

On a bossé comme cent diables, réussi à peu près tout ce que nous avons entrepris, éteint les incendies. Et tout ça, avec des allées et venues épuisantes, l'activité quotidienne, la gestion des clients capricieux, sans aide de l'administrateur, sans l'argent promis, sans action en justice contre ces « associés ». On est à la tête de la meilleure équipe que l'on ait jamais eue. Les licenciements de Boffy et de Ross économisent un sacré paquet de fric.

C'est assez content de tout ceci et relativement confiant que je passe la grande porte de bois. J'ai la surprise de voir Bay assis au bureau de Rouannet. Il n'était que stagiaire m'avait-il dit. Il doit être de passage, je conclus et ne vais pas au-delà de cette réflexion.

« Comment allez-vous ? demande Rouannet.

— On a vendu quatre machines d'occasion cette semaine. De toute façon, on va bientôt sortir de cette situation, je dis. »

Il y a un silence très creux, même pas lourd, un silence plein de vide atomique, ce vide quantique bourré de fluctuations quasi instantanées, aussi grouillant que des millions d'abeilles dans un deux pièces. Dans l'instant précédant le big bang, il génère à un milliardième de seconde - a supposer que le temps existait à cet endroit - plein de ces particules et antiparticules s'annihilant sans cesse.

Rouannet est assise sur une chaise, de notre côté, apparemment immobile, face au grand bureau qui devait être celui de Vilanou durant l'exercice de ses activités.

« Je voudrais que nous formalisions le plan de continuité. Que vous nous indiquiez les contraintes et le formalisme. Qui sera commissaire à l'exécution du plan, je demande, votre cabinet, Joliot, Albert ?

— Le juge commissaire Albert est contre votre plan de continuité, interrompt Bay. Il est excédé par les réserves de propriété des banques, qui lui écrivent en lettres recommandées. Il en reçoit des dizaines par jour.

— Des banques ? Quelles banques ?

- LOCA CIO uniquement, répond Bay
- Il n'y a pas besoin de réserves de propriété, je dis, qu'est ce que c'est que cette histoire ?
- Albert est excédé et refuse le plan, reprend Bay, il va falloir envisager une autre solution.
- Il n'est pas là pour être excédé mais pour juger et prendre acte du redressement entrepris depuis six mois, et réussi. Nous venons de relouer deux *machines sauvages* issues des conneries de Flesh et Lequeux, dont une à 800 000 F, en litige depuis deux mois. Notre gestion est saine et éthique. Le passif est remboursable sur moins de dix plus values de machine.
- Les lettres recommandées des banques l'agacent.
- C'est à vous de lui faire comprendre. Il a très bien compris il y a trois mois.
- Le juge commissaire est souverain. Il veut un plan de cession.
- Ce n'est pas ce qui a été prévu. On travaille depuis six mois pour un plan de continuité. Vous n'avez jamais pris le temps de l'examiner. On voit un administrateur différent par mois. Vilanou a disparu. »

En quelques dizaines de minutes, la visite de routine s'est transformée en un combat de tranchées. Il faut lever le pied, se calmer. Je savais ce cabinet à la dérive, et ne voulais surtout pas, connaissant l'aventure de Shackleton<sup>1</sup>, me laisser prendre dans les glaces avec mon *Endurance* et me laisser broyer par la banquise. Je martèlerai la glace naissante tant qu'il faudra au pic. Nous sommes probablement leur dernière affaire, dont ils veulent se débarrasser.

« Vous avez fait de l'article 40<sup>2</sup> coupe Bay.

— C'est faux. C'est votre laxisme, qui a fait de L'ARTICLE 40, si il y en a. Et il n'y en pas. Vous ne disposez même pas des comptes. »

Faire de L'ARTICLE 40, c'est faire de nouvelles dettes lors de l'exploitation qui débute après la déclaration de cessation des paiement. Tu parles qu'on a fait gaffe, et rien que les licenciements effectués nous maintenaient à flot sans trop pomper.

J'explose malgré mes bonnes intentions, et le vide quantique se remplit de paires de particules. Il faut ne pas laisser pourrir le non dit. Pas se rendre à l'abattoir le sourire aux lèvres, bercés par le chant des sirènes toulousaines. Tant pis si on se fait flinguer. Je tente l'évasion et la révolte.

« L'argent que vous deviez faire rentrer légalement n'est pas entré dans l'entreprise.

— Je ne vous permets pas, arrache Bay.

— L'entreprise aurait pu vendre pour un bon million de francs de

---

1. [Portrait] Août 1914 : Ernest Shackleton et son équipage quittent l'Angleterre à bord de l'*Endurance* qui restera bloquée dans les glaces, totalement broyé par la banquise.

2. [Le codes] Article 40 du code des procédures collectives.

contrats aux constructeurs qui voulaient les racheter, mais il fallait l'accord de Vilanou, et Vilanou est absent. Invisible.

— Vous m'excédez.

— Excédé ou pas c'est le plan prévu pour lequel toute l'équipe bosse depuis des mois qui doit être mis en place.

— Vous n'avez pas le choix. Vous n'avez pas déposé le plan. Un plan doit être déposé au greffe, en bonne et due forme et vous ne l'avez pas fait.

— Déposé le plan ? Vous ne nous l'avez pas dit. C'était une évidence. Votre mission n'est-elle pas l'assistance ? Et bien, déposons le plan.

— Il est trop tard, le plan doit être déposé au début de la procédure. »

On n'a pas d'avocat. A cause de la localisation de cet administrateur. À Paris, Bellaïche aurait pu nous suivre partout. Mais là, ça nous coûte trop cher, elle ne se déplace que dans certaines audiences du tribunal.

Fallait-il les agresser davantage ? Je m'emporte trop. Je me dis qu'il faut savoir arrêter de se battre, que ça ne m'a jamais mené nulle part. J'essaye d'être intelligent, malgré la fatigue. Je regrette de ne pas avoir joué à fond le jeu de la corruption de mes *amis*. Je vivrais déjà mieux. Claudine n'en peut également plus. On fout en l'air notre relation d'amants et celle de bons compagnons réunis par la vie agréable. Le ton se calme, plus par épuisement que par renoncement à un projet.

Rouannet normalement responsable du dossier ne dit mot. Claudine en tremble, elle est révoltée, atterrée, et dans ces cas là, aucun mot ne lui sort. Le silence se dépose sur nos corps comme la vase remuée par les hélices retombe au fond du port.

« Nous allons réfléchir, je conclus et nous vous donnons notre réponse cet après midi. »

Claudine et moi somme allés déjeuner d'un pain jambon, sans goût. Cela allait bien à nos palais. Toutes les fatigues accumulées s'abattent d'un coup, comme une vague sourde que je n'ai pas vu venir de l'arrière.

A quatorze heures, on est de retour dans le palais toulousain.

« Il faut envisager un plan de cession, reprend Bay. »

La cession, j'en sais tout à présent grâce à NOVAFINANCE. C'est facile. Tranquille. Ça rapporte gros parfois quand elle est frauduleuse.

« C'est une décision du juge Albert. Nous n'y pouvons rien.

— Quels sont les motifs de cette décision ? On a réussi.

— Il est souverain, dit Bay.

— Mais si on accepte, il est hors de question d'accepter des offres pourries qui n'aient pas notre agrément. Et certainement pas celle d'EQUINOXE. Ce sont des ordures. Après notre dénonciation de leurs

délits, on se ferait massacrer. Autant avoir accepté le pacte, la corruption. Tout était prêt et on avait trente pour cent de la future entreprise épurée. Depuis six mois, on vivrait dans le confort. Nos amis auraient été payés de leurs cautions. On ne vous a pas tout dit afin de redresser, pour se retrouver là.

— C'est acquis, répond Bay. Vous avez mon engagement, ma parole, conclut-il. Et dépêchez vous, car le juge commissaire peut aussi liquider. »

Cette décision d'une cession imposée par l'Administrateur est une torture pour l'âme.

Je regrettais toutes mes décisions. De toutes, celle de la révolte prise sous l'effet de la tramontane était la pire.

La cession, me dis-je, épuisé par ces quelques mois de survie acharnée, est peut-être aussi une chance de se séparer de l'agressivité des chiens de garde et des écorchés vifs, devenue mienne. D'accord pour baisser les bras. Mais il est peut être trop tard même pour baisser les bras.

Voici six mois de perdus, six mois pendant lesquels on n'aurait pu faire que cela, organiser une cession, retrouver notre vieux complice de la Générale des Eaux, lui faire valoir son ancienne promesse. Je ne peux revenir en arrière. Leur objectif est atteint. Il me faudra ce coup ci ne pas me faire baiser. Trouver un cessionnaire qui nous permette de profiter un peu financièrement de tout ce boulot accompli, et surtout, garder deux possibilités de choix. Ne pas finir au fond d'une nasse polynésienne.

Il me faut deux possibilités de repreneur.

Un industriel, une banque, une société financière.

Il y a NOVAMEDICAL qui nous courtise et avec lequel il n'y a plus qu'à conclure un accord précis. Ils ont un parc, le même métier. Après tout, c'est un ancien concurrent mais il faut savoir s'asseoir sur son orgueil, son ego, toutes ces choses à présent un peu obsolètes, compte tenu de notre situation. On gagnera enfin quelque argent car le prêt de nos amis est toujours d'actualité, et avant d'avoir encaissé un petit million de commissions, on n'a que des dettes.

D'accord pour le naufrage de notre vie d'entrepreneur. Il faut savoir perdre. Mais dans cette cession imposée, je ne ferai plus d'erreur. Je jouerai sur deux tableaux. Je bâtirai solide, insubmersible. Et je gagnerai enfin la vie dont je rêve. Il me reste mon navire. Après tout, un boulot de cadre commercial quand on est bon, c'est assez tranquille par rapport au métier de chef d'entreprise, de leueur de capitaux. Je dois doubler mon chiffre personnel, sans tous ces poids aux pieds.

Je jette l'éponge ruisselante de nos sueurs mêlées, au bout de tout.

Et je n'ai plus le droit de me tromper.

**C**OMBIEN DE TEMPS pouvez-vous tenir ? demande, lucide et compétent le président.

— Quelques semaines, au mieux.

— Cela nous intéresse. Nous ferons une offre à l'administrateur. Mais on veut que vous restiez tous les deux. Vous êtes ingénieur ... chimiste, m'avez vous dit. »

Il s'arrête de parler, se sert un verre de jus de fruit. Le directeur financier acquiesce d'un discret hochement de tête.

Le choix se porta sur la seule société française, présente dans le monde entier : KONTRON INSTRUMENTS<sup>1</sup>. Son président, Lauzanne, nous avait convié, accompagné de son directeur financier, à un petit déjeuner.

« On pourrait appliquer votre principe à toute notre gamme, y compris les appareils de laboratoire, continua le Président.

— Oui, répondis-je étonné. J'aime bien travailler avec des industriels.

— Venez visiter l'usine, dit-il en nous quittant. »

Cela me rappelait le premier entretien avec le Président de la Générale de Santé. J'ai sauté sur le téléphone pour demander à Rouannet de poster un dossier.

« On a trouvé le meilleur des repreneurs qui soit, pour VOTRE plan de cession. Un constructeur d'échographes. Une multinationale et nous sommes présents dans quatorze pays. Comme ce qui est explicitement préconisé dans votre plan écrit. »

Je lui résume l'entretien et lui raconte la société<sup>2</sup>.

« Je souhaite leur donner l'état du parc, par marque et par type. Ils veulent d'autre part s'implanter dans la radiologie de laquelle ils sont absents, et nous très présents.

— Non, c'est à moi de le faire, dit-elle. Qu'ils m'en fassent la demande par lettre recommandée ou par fax. »

Je raccroche, contacte le directeur financier de KONTRON à peine arrivé dans ses bureaux, et le fax part dans la demi-heure suivante. J'en aurai le double au bureau dès notre arrivée<sup>3</sup>. La météo, elle, ne prévoyait pas d'accalmie avant quarante huit heures.

1. [Pièces] Plaquette et site Web de Kontron.

2. [Sophie] Un refus de réponse majeur.

3. [Pièces] Offre de Kontron qui ne sera jamais suivie d'effets.



■ Paris, août 1993 ■

**I**L FAUT QUE JE VOUS VOIE, tout de suite, nous dit Line au téléphone, avec son accent canadien. C'est urgent.

— En face de la Gare du Nord, au *Café des voyageurs* dans trois quarts d'heure, ça te va ? »

Une heure plus tard, elle entre dans le bistrot, un fax à la main<sup>1</sup> ►►.

« Voilà ce que j'ai reçu, nous dit-elle en nous tendant un document de LOCA CIO faxé chez nous, destiné à Lydie Ross. »

Je lis à voix haute la partie sensible.

« Dans l'hypothèse où vous seriez intéressés par la poursuite de l'activité d'ECHOSYNTHÈSE, vous bénéficieriez de l'option d'achat des contrats financés par LOCA CIO sous réserve de la couverture de l'ensemble des sommes dues à LOCA CIO par ECHOSYNTHÈSE. Cette mesure fera l'objet d'un protocole séparé. »

J'aimerais tenir entre mes mains ce « protocole séparé ».

Le banquier harceleur ne voyait pas pourquoi il ne s'accorderait pas un autre morceau de l'agneau bien gras et saigné dans les règles de leur religion.

« Ce n'est pas tout, continue Line.

La secrétaire personnelle de Lequeux a appelé Milène immédiatement après, et a demandé si vous étiez au bureau. Milène a répondu que non. *Ce fax est une erreur de ma part, lui a-t-elle dit. Détruisez-le immédiatement.* Milène a répondu qu'elle le ferait. C'est à ce moment là que je suis arrivée. Et la secrétaire de Lequeux a rappelé un quart d'heure plus tard, pour s'assurer que le document était bien détruit<sup>2</sup> ►►.

— Et alors ? interroge Claudine, tandis que je relis pour la quatrième fois le texte glacé.

— Milène a confirmé. Mais on l'avait lu toutes les deux et on s'est dit que ça méritait de vous alerter au plus vite. »

« Cette erreur est facilement explicable, dit Claudine. Ross, embauchée à présent chez EQUINOXE. Elle est la destinataire de ce fax. Son nom, lié à notre numéro, a dû subsister sur la machine de fax de LOCA CIO .

1. ►►[Pièce Majeure] Le fax de collusion entre LOCA CIO et EQUINOXE

2. ►►[Pièce Majeure] Lettre de Milène pour la subornation de témoin

— Celle qui a fait la bourde ne l’a probablement pas dit à son patron, persuadée de l’obéissance de Milène, rajoute Line. »

Voilà le révélateur d’une partie des tractations invisibles. Un atout qu’il nous faudrait savoir exploiter.

On communique immédiatement le texte accompagné du témoignage de Milène, de sa carte d’identité à notre administratrice, et le double à notre avocate Bellaïche.

Ce fax allait être traité par notre avocate, qui fit acte au tribunal, bien mollement à mon goût, de la COLLUSION enfin visible, en partie, entre LOCA CIO et EQUINOXE.

Il était évident que ce protocole *à part* entre les pillards et la banque lésait les autres créanciers. Le tribunal se devait de retenir la collusion. Et la sanctionner. Tout au moins les virer du jeu pour sauver leur face<sup>3</sup>.

---

3. ☞ [Sophie] Commentaires et suite de la vie de ce fax

■ *Paris, 29 septembre 1993* ■

**L**A CESSION FORCÉE par l'administrateur et son chantage abject a rebattu les cartes. Nous voilà six mois après le redressement réussi, dans le cabinet de l'avocat de NOVAFINANCE afin de signer un protocole de contrat d'agent commercial avec nos anciens concurrents, NOVAMÉDICAL à la seule condition suspensive que le tribunal leur accorde la cession<sup>1</sup> ►►.

C'est propre.

Carré et odorant comme un bouillon cube.

Juridiquement bordé, légal, sans odeur, sans saveur.

Cela marque un pas dans notre vie d'entrepreneur. Ce n'est plus et ce ne serait plus notre projet. Ce n'est plus et ce ne serait plus notre patrimoine. Nous laissons la main contraints et forcés. Cela ne représentait plus à présent qu'un boulot comme un autre, un boulot comme j'aurais pu le faire dans une grosse boîte, dans le secteur médical, dans l'industrie pharmaceutique. La course autour du monde est terminée. Je voulais bosser quelques années, vendre mon contrat d'agent commercial, finir de payer mon navire, me tirer, vivre autre chose.

---

1. ►►[Pièce Majeure] Contrat d'agent commercial avec NOVAMÉDICAL. Preuve contraire de l'accusation de Thory.

UN COURRIER EST ARRIVÉ HIER au cabinet, me dit brutalement Rouannet à peine le combiné décroché.

— Un courrier ? Quel genre de courrier ?

— Ce courrier annule l'offre de reprise d'EQUINOXE. Je vous l'envoie par fax. »

Je me dis qu'enfin ils ont compris, que mes actions ont payé et qu'EQUINOXE et leur âme pensante Lequeux jettent les éponges et les sceaux d'eau à la mer. On va glisser tout doucement vers cette cession. Je fais déjà mes bagages pour le grand voyage.

Dix minutes plus tard, le papier glacé sort de la machine. Je suis passé instantanément et par *trou de vers* dans un autre univers.

C'est une nouvelle offre de cession<sup>1</sup> ►►.

Cette offre émane de Thory, avocat.

Le repreneur, c'est une société à créer, nommée EQUIMÉDICAL. Elle sera composée à quarante neuf pour cent par DOLIAM et cinquante et un pour cent par EQUINOXE.

Je lis la suite.

*“Sur le plan social offre de reprise de l'intégralité du personnel est faite à l'exception de Mme Boige et de M. Xicluna.”*

Heureusement, je suis seul au bureau en cette fin de matinée. Il n'y a qu'une chose à faire, ne pas se laisser démonter par un truc pareil, et revenir à l'essentiel, à la vie normale, prendre le recul nécessaire. Cela ne peut se faire que dans le petit restaurant arabe où le couscous est à trente-cinq balles. J'ai commandé un demi Boulaouanne gris. J'aime la couleur de ce vin.

Cette offre est une déclaration de guerre. Elle est libellée de façon à tuer.

Je gribouille une synthèse sur la nappe blanche, rugueuse, pas encore souillée de harissa. J'ai toujours sur moi deux surligneurs, une vieille habitude du temps où ma matière première était l'intelligence, avant qu'elle ne se transforme en boue. J'encadre en vert les points où je peux m'en sortir. Le jaune fluorescent est pour l'essentiel.

L'offre est simple. Elle annule celle d'EQUINOXE ce qui est bien. Elle propose une autre offre contraire aux textes, car intervenant après les délais de dépôt légaux des offres de reprise. Elle inclut DOLIAM,

---

1. ►►[Pièce Majeure] Offre EQUIMÉDICAL, c'est à dire une association entre EQUINOXE et DOLIAM formulée par Thory, avocat

générateur d'une partie conséquente du passif. Elle nous exclut nommément, et cela m'étonnerait que l'on puisse agir ainsi.

J'ai pris de ces petites brochettes d'abats que l'on ne trouve que dans quelques restaurants algériens. Je mords à même le court pic de bois qui épingle les coeurs d'agneau. Avec les tâches de harissa, les ratures de feutre, la forme de la découpe à la main, le bout de nappe enfoui dans ma poche dessine un vrai morceau de lagon du Pacifique, odorant, coloré, lumineux. Je recopierai ça sur une feuille blanche pour le cabinet Vilanou et demanderai à Colette Bellaïche, avocate, de faire de même. Et je laisse les détails de mes notes de nappes sur la toile<sup>2</sup> [∞].

Le cabinet Vilanou ne tint pas compte de mes morceaux de nappe et accepta, et transmit au tribunal, qui la valida<sup>3</sup>, quelques jours plus tard, l'offre d'EQUIMÉDICAL<sup>4</sup> [∞].

La première barrière venait de céder, dans l'indifférence la plus totale.

Il n'y a pas eu de dénonciation au Parquet de la part de l'administrateur, malgré nos affirmations, malgré les preuves des délits commis. Pas de noms d'oiseaux, pas de vagues : tout devait se passer sans bruit. Je n'en ai pas fait non plus, il faut dire, très mal conseillé par mon avocate du CFF.

■ *Rapport de l'administrateur - 26 nov. 1993.* ■

L'argumentation du cabinet Vilanou tient la route. Ne pas faire de dépense d'énergie inutile car seul le résultat compte. Et il y a un rapport clair en faveur de notre solution légitime<sup>5</sup> ►► :

*Cabinet Vilanou à Monsieur le Président et Messieurs les Juges : La société NOVAMÉDICAL présente la structure la mieux adaptée pour honorer les contrats en cours avec les refinanciers ainsi que les contrats de travail. La société DOLIAM n'a pas la qualité de tiers requise par la loi. L'avis du représentant des salariés et du représentant des créanciers sera communiqué durant l'audience.*

D'après la loi, dit l'avocate, *Le Tribunal statue au vu du rapport de l'Administrateur.* Dès que ce serait fait, nous remplirions notre contrat quelques années, de quoi payer nos dettes, et irions naviguer dans d'autres eaux.

2. ∞[Complément sur la toile] Les détails de mes notes de nappes

3. [Le codes] Interdictions dans une offre de cession

4. [∞][Juridique.] Ceci est une faute lourde, éventuellement, une complicité pénale.

5. ►►[Pièce Majeure] Rapport de l'administrateur Vilanou

■ *Narbonne, novembre 1993* ■

L'AUDIENCE DU TRIBUNAL DE COMMERCE de Narbonne est prévue à dix heures. Cela nous laisse deux heures pour un petit déjeuner au NOVOTEL. Colette Bellaïche, avocate, fait une synthèse afin de préparer le débat, tandis que je m'occupe des œufs. J'en pose quatre délicatement dans le panier en inox et actionne le minuteur.

« Ne vous inquiétez pas, commence Colette. DOLIAM quoi qu'il en dise, est associé du holding. Il a contribué à l'accroissement du passif de plus de quatre millions en trois mois. »

L'eau frémit à peine à l'énoncé de ces chiffres. Chaque mouvement de la surface est une erreur dans la suite de décision que j'ai prises, et qui m'apparaissent clairement à présent. Je ne quitte pas les coquilles des yeux, attentif au discours de la *défense*. Une défense de quoi, qui est l'attaquant ? Le juge, les créanciers, les repreneurs, l'associé, la banque ? Je suis perdu. Colette Bellaïche poursuit son monologue d'avocat, comme si elle se défendait elle-même contre je ne sais quel assaillant. Pour se rassurer peut être. Pour nous rassurer sûrement.

« Cette offre est présentée par Thory, un avocat qui a facturé ses honoraires au holding et à ECHOSYNTHESE. Il y a un problème grave de déontologie, voire davantage. »

Je sors le panier, casse le haut du plus petit œuf afin de juger de sa cuisson. Il est presque cru. Je le gobe avec les phrases de l'avocate. J'enfoncé à nouveau le minuteur. J'ai vu un peu court dans cette histoire.

« L'offre qui exclut Claudine et Alain est d'autre part dépourvue d'effets<sup>1</sup>. Elle engendre la démission de Sylvie et de tous les salariés en bloc, ne respecte pas la loi sur les emplois. Aucun tribunal ne peut accepter cela. »

Les œufs sont à point. La coquille doit se détacher. J'aurais dû marcher dans la combine de la coquille vide. Le jaune aurait été pour nous. Colette trempe un mouillette. Sylvie rie. Nous partons pour l'audience.

---

1. [Le codes] Une liste nominative des salariés licenciés n'a pas à être dressée, et serait en toute hypothèse dépourvue d'effets.

Tous les danseurs étoiles, hormis Lequeux, sont présents. Les juges consulaires, éclairagistes intermittents du spectacle sont à leur poste. Il ne manque qu'un rideau de scène. La chorégraphie est parfaite.

Flesh bourdonne dans l'essaim d'EQUINOXE, qui occupe la partie droite de la grande salle, ose venir tendre la main à Claudine. Bien sûr, elle resta en suspend, et réintégra la poche d'un geste assuré. Thory, avocat défendeur de l'offre commune EQUINOXE-DOLIAM est tout sourire. Assurance encore, devant la gueule du loup judiciaire ? De quels appuis disposent ces gens ? De quels appuis pour retourner en leur faveur le banquier de LOCA CIO qui les détestait ?

Philippe Alazard, du côté gauche, le cessionnaire que nous avons « choisi », faute d'un industriel négligé.

Dans notre petite assemblée, Colette parle de ses gants de laine achetés vingt francs, Sylvie les essaye. Ils sont trop petits pour elle. Rouannet tente de détendre cette atmosphère juridique. Je revis des instants semblables à ceux de l'attente des résultats des concours. Rouannet s'éloigne de son pas lourd et chaloupé pour revenir quelques minutes plus tard.

« Le juge commissaire veut voir les repreneurs, annonce t-elle.

— C'est normal de voir les repreneurs ?

— Non, mais cela peut se faire. Il veut les voir un par un. En privé. Sans le représentant du personnel Sylvie Toral.

— Avec vous ?

— J'y serai répond l'assistante de ce cabinet d'administrateur fantôme.

— Vous m'aviez dit qu'il était interdit de voir le juge *en privé*. Il ne nous a jamais convoqués.

— Je n'ai jamais vu cela, répond Rouannet. »

Qu'est ce que tu voulais qu'on dise, face au souverain.

Les nouveaux alliés, EQUIMÉDICAL, disparaissent dans le sillage de Rouannet, comme les goélands avides des restes de l'entreprise s'enfoncent dans le sillage d'un chalutier démaillant. Résonnent dans ma tête les coups de gueule des « gouels » affamés.

Dehors, dans la grande salle, les cendriers côtoient les panneaux d'interdiction de fumer. Pour Colette drapée de sa toge, légère et court vêtue en dossiers, il s'agit d'une formalité. Elle parle de ses enfants. Sylvie habillée d'un tailleur gris à fines rayures rouges qui lui sied à merveille, elle qui ne fréquentait le bureau qu'en jeans, entretient le dialogue, lui donne la réplique. Claudine et moi nous nous regardons parfois. On fume. Une. Deux. Trois cigarettes. Mon paquet acheté le matin même est soudain vide.

Ailleurs, cela fait plus d'une heure que l'entretien entre le juge commissaire et Thory a commencé.

Rouannet sort la première de l'entretien tendue comme un hauban. De m'avoir obligé à une cession avec des offres dérisoires ? De n'avoir pas envoyé les éléments demandés par Kontron Instruments ?

D'avoir accepté de recevoir l'offre d'un associé en connaissance de cause ? Est-ce sa solitude et son peu de compétence dans ce dossier si rude, l'abandon de son patron à qui elle demeure fidèle ?

Pelissier et Alazard disparaissent à leur tour, tandis que les nouveaux alliés sont relâchés. L'entretien de nos cessionnaires « choisis » ne durera que dix petites minutes. Même pas le temps d'aller se faire cuire un oeuf.

Puis nous nous enfournons un par un dans la minable salle d'audience. La solennité de ce lieu, la chape de plomb déposée par la noirceur des habits des juges et des avocats me fait taire. Comme dans les églises, je n'ose pas respirer, ne sachant s'il faut me lever au son de cloche, m'asseoir, lire à voix haute ou à voix basse. Les tribunaux de commerce deviendront-ils un jour un lieu de travail, ou resteront-ils à jamais un prétoire empreint de sacré ?

Dans les trente premières minutes, chacun se présente dans l'ordre de sa position dans la pièce, ce qui doit, je le suppose, correspondre à un protocole.

Flesh est là, derrière moi. Debout, à côté de lui, Thory et les autres. Je n'ai aucune visibilité sur cet arrière hostile.

Sur mon avant, ce n'est pas mieux. Les juges sont trop loin, et ne se sont pas présentés. Qui est Président ? Que font les autres ? Le greffier greffe-t-il ? Où sont tous les dossiers que j'ai remis au cabinet Vilanou ? La table, comme l'hôtel de la messe, est totalement vide.

Je voudrais une table ronde où les gens puissent se regarder dans les yeux.

Ce simulacre de bonne tenue entre voyous m'est intolérable. Je vais me lever, hurler, on le sent, elle le sent.

« Ne dites rien, me chuchote Rouannet, et elle prend la parole à ma place.

— Monsieur le Président, nous avons dès le début pensé mettre en place un plan de redressement, et nous nous sommes finalement tournés vers un plan de cession, dit-elle en mentant ouvertement. Vous trouverez nos conclusions dans le rapport que nous vous avons remis. Nous sommes favorables à une solution de reprise par la société NOVAMÉDICAL, ici représentée.

— Messieurs, si cette solution permet de préserver les emplois, je suis pour, reprend Joliot, représentant des créanciers. »

Les créanciers étaient des multinationales car Claudine avait tenu à payer tous les *petits*. Cependant, n'importe quel type soucieux de son métier aurait défendu leurs intérêts. Il facturait cher pour cela. A-t-il au moins donné un coup de téléphone à un des créanciers ? Je m'apercevrai bien plus tard de l'ampleur de ces fausses créances, destinées à augmenter l'*exorbitant passif* dans une mesure extravagante<sup>2</sup> ►►.

---

2. ►►[Pièce Majeure] « L'exorbitant passif » sans cesse évoqué par Thory dans ses écrits.



C'est au tour de Sylvie Toral représentante des salariés. Sylvie et les salariés avaient mentionné à l'ensemble des intervenants leur position. Avec sept ans d'ancienneté, elle donnerait sa démission en cas de cession à DOLIAM-EQUINOXE-THORY, suivie de tous les autres. Ne subsisterait aucun emploi. Elle fait part de la préférence de tout le personnel pour NOVAMÉDICAL qui avait de quoi donner du travail à l'équipe administrative. Probablement à cause de la solennité du lieu, elle reste discrète sur l'ensemble des événements qui avaient pu se produire. Ça renifle les relents de non dit, la cale putride, la corrosion dans les fonds.

Enfin, notre avocate parle comme un avocat parle. Coup de manche pour démarrer.

« Monsieur le Président, Monsieur le Juge Commissaire, l'offre d'EQUIMÉDICAL, qui inclut la société DOLIAM, associé d'ECHOSYNTÈSE par l'intermédiaire de son holding, la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE, n'est pas recevable. Elle ne peut donc être retenue, conclut Colette d'une voix basse et conforme à ce que je pensais être le climat seyant à un tribunal. »

Elle fait une pose qui me paraît durer une minute, et reprend, cette fois-ci avec un effet de l'autre bras drapé.

« Il s'ensuit que c'est l'autre offre, à présent seule en lice, celle de NOVAMÉDICAL, qui doit être retenue. »

On a fait le tour de la question.

Derrière moi, on caquette.

Silence que me demande Rouannet, alors que je ne n'aspire qu'à prendre la parole pour une synthèse abrupte comme le Horn, le cap Sicié, le Bec de l'aigle au coucher du soleil par mistral, Camarat dans la brume, Béar et Creus réunis comme le cap Corse, comme tous les caps verticaux dont les yeux sont dressés vers le ciel et les pieds plantés dans l'abîme.

On vient de leur botter le cul avec de trop belles pompes, mais qu'importe. Vite sortir de la coque retournée. Je vois Thory s'adresser aux deux autres, tête baissée, comme un bouquetin qui va charger.

« DOLIAM se retire, HURLE Thory à la Cour. »

Silence encore. Rien compris. Ils se retirent, les jeux sont faits, je me dis. Thory aboie alors.

« Puisque l'offre EQUIMÉDICAL n'est pas conforme, je représente ici désormais mon client EQUINOXE seul, reprend l'avocat. DOLIAM se retire de l'offre EQUIMÉDICAL qui subsiste.

— ACCEPTÉ, renvoie au vol instantanément le juge commissaire. »

Il venait de faciliter ce semblant de retrait, en toute connaissance de cause<sup>3</sup> ►►. Il avait rendu le 28 mai 1993 une ordonnance :

*Attendu que tous les documents sociaux [...] sont en la possession de Angel Thory, [...] ORDONNONS que ces documents détenus par maître Thory soient remis à ... Maître Vilanou.*

3. ►►[Pièce Majeure] Albert, juge commissaire Ordonnance du 28 mai 1993

On est à la chasse à la baleine, dans toute son effervescence, sa cruauté.

Sur le moment, mon souffle s'est coupé. Cela va tellement vite que personne ne comprend tout de suite. Cela a duré moins de vingt secondes.

« Je mets l'affaire au mieux disant, continue le juge commissaire.

— Cinq cents mille francs, hurle Thory.

— Cinq cent cinquante mille, propose l'avocate, représentant Novamédical.

— Six cents mille, hurle Thory. »

C'est à une vente aux enchères, à un dépeçage à vif et en direct auquel j'assiste impuissant, après neuf mois de bataille âpre et gagnée.

« Je rappelle à la Cour, coupe Colette Bellaïche, que l'offre ne reprend pas mes clients, Claudine Boige et Alain Xicluna qui sont des salariés de l'entreprise.

— Les mandataires sociaux, ça ne compte pas, aboie le juge commissaire Albert, du haut de son estrade. »

Je n'ai compris que plus tard le sens de cette phrase.

Le président et les juges du tribunal de commerce de Narbonne, vieillards faussement assoupis, apparemment incompetents vis-à-vis des choses économiques et financières, à moins qu'ils ne fussent au parfum, complices actifs ou passifs, dormaient du sommeil de l'injuste, tandis que le juge commissaire régnait, souverain.

Combien d'entrepreneurs a-t-on dépouillé vivants après les avoir apprivoisés ? Combien de richesses a-t-on ainsi jeté aux crocodiles pour le dixième ou moins de leur valeur, pour quelque transaction occulte ? Combien de ces messes auront-elles été dites à l'avance en dépit de toute pudeur, économique et humaine ?

Les juges sont si éloignés, leurs visages tellement loin de l'arène qu'on ne voit que leurs robes, la partie basse de leurs cagoules noires. Pas un n'a posé de question, alors que cent défilaient devant mes yeux, par rangées de trois, comme les icônes des machines à sous.

« Pourquoi l'offre ne reprend pas les créateurs de cette entreprise ?

— Qu'ont ils fait de répréhensible ?

— Pourquoi les employés préfèrent-ils l'offre de NOVAMÉDICAL ? »

Pas un des juges ne fait mention de tous les documents qui auraient pu donner suite à une poursuite pénale, les faux, les bons retours, les fax. J'attendais que trois signes identiques se bloquent sur une même ligne pour gagner le jack pot de mes interrogations. Cela ne vint pas. La messe était dite à l'avance sur un autel vide de pièces.

Nous sortons de la salle d'audience. Quelques instants plus tard, Rouannet s'avança, de son un pas lourd et asymétrique.

« Je crois que c'est pour l'autre.

— Quel autre ? dis-je

— EQUINOXE. Ce sera cédé à EQUINOXE. »

J'ai hurlé comme on doit hurler peut être lorsque le navire s'en-

fonce dans l'abîme. Hurlé à l'attention de l'assistante du juge commissaire qui passait dans le hall. Hurlé à Thory, au ciel, au monde entier.

« Je vais faire rompre les deux cents contrats, je hurlais, hystérique. On m'attrape, on me retient.

— Calmez vous, dit Rouannet, c'est un tribunal.

— Je vais vous foutre le plus grand bordel que vous n'ayez jamais vu, tout faire liquider, vous n'aurez rien, je hurle. Toi, je vais te casser la gueule, je dis en direction de mon avocat incestueux. »

On me calme. Je me calme. Ce n'est pas comme cela que l'on va avancer, passer pour des gens solides. Le déséquilibre commence là.

Je serai le capitaine Achab de cet avocat incestueux. Je le poursuivrai jusqu'au Horn s'il le faut. Jusque dans le grand nord s'il faut remonter. Je le harponnerai. Dans son ventre, je trouverai probablement les restes de ses autres repas antropophagiques. Je ne brûlerai pas sa graisse dans ma lampe, de crainte que sa lumière ne déforme les objets éclairés par sa flamme. Puis je laisserai son squelette dans un musée de la déontologie, afin de dissuader les autres individus de l'espèce de telles prédatons.

Je me dis qu'il est IMPOSSIBLE que la cession ait lieu au profit de cette improvisation - ou bien y avait il eu des répétitions - grotesque. Ils savent tout, les juges, tout du dossier, de la corruption, ils ont le pacte, les comptes, le crédit fournisseur, le fax de la collusion.

Colette et Sylvie ébranlées par la violence de ma réaction retournent en salle d'audience, accompagnées de Rouannet. Je ne sais pas ce qui s'est dit, mais la décision fut mise en délibéré jusqu'à nouvel ordre. Mon cri porta ses fruits. Du moins je le croyais.

Tandis que je me battais pour éviter la noyade, NOVAMÉDICAL s'est enfui pour déjeuner d'un loup grillé à Palavas les Flots. J'ai fixé dans les yeux leur avocate visiblement bien fatiguée de tout l'alcool qu'elle devait s'envoyer.

« Ne pleurez pas, me dit-elle cynique, soyez grand. »

L' AIR DE LA CALOMNIE  
NOVAMÉDICAL

**N**OUS SOMMES ENTRÉS DANS LE POT AU NOIR ous sommes entrés dans le pot au noir, les *horses latitudes\**, des vacances judiciaires. Des grains brefs se succédèrent dans ma tête sans que je n'affale la toile gardée haute, l'espoir de gagner. Dehors, les gens s'affairent à leurs courses de Noël, petits enfants au bras. Tout le monde a laissé ses préoccupations ordinaires pour les fêtes. Je n'aime pas ces fêtes de Noël.

Délibéré d'une Cour qui n'en finit pas, opéra Bouffe en deux actes, livret de Caesare Sterbini, pièce de Beaumarchais. L'air de la calomnie allait être joué. Calomnie est un bien vieux mot, qui en latin appartenait déjà au vocabulaire juridique. Il s'agissait déjà d'accusations fausses, mais officielles, prononcées devant un tribunal.

La partition du baryton Thory est arrivée. Un florilège de mensonges, de calomnies non démontrées, d'atteinte à la dignité de la personne. Il fallait affirmer de la façon la plus péremptoire possible que nous étions des délinquants.

Il allait médire ou plutôt maudire. On « médit » en s'adressant à son semblable, on ragote entre soi. On maudit, en s'adressant directement à l'instance supérieure, à Dieu, au tribunal, pour qu'ils punissent eux-mêmes.

Ne suffisait pas de nous exclure, il fallait le justifier.

Il fallait justifier notre élimination et donc détruire notre capacité commerciale et managériale. Thory qui clot la dernière assemblée générale, il avança des chiffres arrangés à sa sauce. Roland Boffy exerçait donc des activités commerciales représentant les 2/3 du chiffre d'affaires, écrit le Maître incestueux. Personne ne se demanda comment Thory eut accès à ces chiffres internes, autrement que par la violation du secret professionnel. Et nous avions licencié le meilleur d'entre nous. Signe d'incompétence. Eux le reprenaient, cet exceptionnel commercial.

Ne suffisait pas de montrer que cet exorbitant passif dont on ne disait jamais le montant, que je croyais être celui déposé au greffe, fut de notre fait. Il fallait affirmer par écrit, que nous tentions, par le biais de l'offre NOVAMÉDICAL, de récupérer notre activité après avoir fait apurer le passif par la procédure collective <sup>1</sup>.

---

1. Ibid.

L'avocat incestueux dominait les juges d'une étrange insolence. Il *s'autorisait* à exercer toutes relations commerciales et techniques qui lui sembleraient nécessaires avec Doliam, qui avait joué les filles de l'air, et les curés laïques ont fait semblants de le croire. C'était vraiment se foutre de la gueule de ce tribunal, ou être certain de sa soumission.

Bellaïche fit parvenir au tribunal ses nouvelles conclusions, molles sur la forme, identiques au fond : un délit qui peut vous conduire en taule, selon le montant. Si ce résumé occultait DOLIAM et Aimé Fleisch, elle plaidait et montrait les preuves de la collusion entre LOCA CIO et EQUINOXE. Contrairement aux diffamations de Thory, la collusion, elle, était prouvée.

A n'en point douter, le tribunal qui possédait toutes ces pièces trancherait entre les deux délinquants affirmés.

Il est une arme plus terrible et plus meurtrière que la calomnie, c'est la vérité[9].

**L**EQUEUX avait demandé à Claude Boumendil, alias Boubou d'être présent à notre nouveau rendez vous à l'hôtel Méridien de Montparnasse. Des hommes sont attablés pour des petits déjeuners trop riches. Lequeux commence avec l'intention très visible d'en finir le plus vite possible.

« Vous avez fait n'importe quoi. J'en suis désolé pour vous, attaque-t-il . Plaider la collusion est une chose grave.

— C'est un délit. Et c'est mon avocat qui a plaidé la collusion.

— Un avocat fait ce qu'on lui dit. J'éclaircirais le fait que vous ayez pu être en possession de ces documents. J'étudie votre responsabilité pénale dans ce dossier.

— La vôtre est bien, je rajoute. Vous avez organisé toute l'opération. Le rachat de tous les contrats, l'audit de Ross, la reprise par vos amis d'EQUINOXE. Cela n'est pas la première fois que vous faites cela n'est ce pas ? Mais là, je ne marche pas. Je vous demande d'agir auprès de vos amis afin qu'ils retirent leur offre.

— EQUINOXE n'est pas prêt à retirer son offre. D'autre part, et ne bondissez pas... »

Il boit une rasade de jus d'orange, autant pour se désaltérer qu'afin de marquer un silence. Je n'arrive même plus à laisser la colère prendre la barre. Le virus de l'oeil m'a laissé assez mal en point. Il reprend.

« Même si la cession se fait en faveur d'EQUINOXE, il faudra que les intérêts de Flesch soient défendus, continue calmement le banquier, comme s'il contrôlait toute la situation, comme s'il était Dieu, comme si toutes les puissances invisibles lui étaient soumises. »

La violence des rafales de vent et le froid de cette vague arrachent les moutons, les rendant aussi acérés que des aiguilles qui piquent le visage. Le sel s'accumule sous les paupières et sous les cils. Il ne faut alors pas fermer les yeux, mais au contraire les ouvrir en grand pour que la vague suivante, rince le sel semé là par la précédente.

Mais dans la Mer des Affaires, la règle ne vaut pas. Il n'y a pas d'yeux, pas de regards, pas de sel naturel et iodé. On n'y a pas l'expression de sa condition mais de ses relations.

« Ne dites surtout rien, coupe-t-il, vous allez dire une connerie. »

■ *Toulouse, janvier 94* ■

**R**OUANNET EST LÀ, SEULE, avec ce grand cabinet, vaisseau fantôme à la dérive.

« Ces vacances se sont-elles bien passées ? commence l'administratrice numéro trois.

— Quelles vacances ? répond Claudine. Où en sommes nous ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas de nouvelles.

— Vous n'avez rien ?

— Je ne sais pas. À vrai dire, je n'ai pas été voir, j'arrive. Vous savez, il n'y a plus personne à l'étude. L'ambiance entre Vilanou et son associé restant et moi n'est pas au beau fixe. Je dois demander la permission pour envoyer un fax, et à dix huit heures, il faut éteindre les imprimantes... Où est Vilanou, je demande ? »

Pas de réponse. Rouannet quitte le bureau et revient, un fax dans la main droite. Elle serait certainement atterrée s'il s'était agi de sa propre vie. Mais c'est de la nôtre dont il s'agit.

Elle me tend un fax<sup>1</sup> ►►, daté de ce 12 janvier 1994.

« NOVAMÉDICAL retire son offre, lâche Rouannet.

— Vous m'aviez dit, lorsque je vous l'ai demandé, qu'il était impossible de retirer une offre »

Elle va chercher un gros livre et revient, plus absente que jamais.

« On peut retirer une offre deux mois après l'avoir déposée, si le jugement n'a pas été rendu entre temps dit elle. »

Elle lit vaguement.

On nous avait fait le coup pendant les vacances de Noël. Le tribunal de commerce, en ne tranchant pas comme il en avait l'obligation, avait permis toutes les manœuvres invisibles. Je n'ai pas à cette époque la culture juridique suffisante pour avoir un avis<sup>2</sup>. Cela me paraît simplement lâche et dégueulasse. Je ne sais pas encore que les règles de droit sont là pour régler les penchants naturels des hommes dans leurs rapports d'affaires, qu'elles admettent des principes mais toujours des exceptions, et je me fie à l'avocate et à l'administrateur.

« Ça ne fait pas deux mois. Les vacances judiciaires ne comptent pas.

---

1. ►►[Pièce Majeure] Retrait de l'offre Novamédical

2. [Le codes] Responsabilité du candidat repreneur

— Si, elles comptent. »

Elle vient de compléter sa formation avec ma vie.

« Et si je trouve un repreneur ?

— KONTRON ? ose répondre Rouannet. »

J'ai failli lui répondre que quand elle voulait, elle suivait. Je me la serais foutu à dos.

« Il est trop tard, vous n'avez pas jugé bon de répondre à la demande d'un industriel mondial, je dis, très agressif. »

Faut que je respire car c'est une vraie violence qui monte.

« La société HITACHI MÉDICAL. On a environ cent cinquante machines HITACHI MÉDICAL en parc.

— Ils seraient intéressés ?

— Je vous ai dit et écrit qu'il y en a pour dix millions de plus-values au minimum, je dirai vingt, et un parc de cent vingt millions, hors clientèle.

— On ne peut plus faire d'offres, on a dépassé les délais. Vous perdez votre temps.

— Et alors, je réponds. Le reste c'est vous qui me l'avez fait perdre. »

Lequeux et Alazard ont été *jouer au golf* en ce mois de décembre 1993 me confiera Claude Boumendil qui parlait beaucoup. Mais parlerait-il devant les gendarmes de cela et du reste. De ce qu'il me dit un soir, devant quelque whisky de haut de gamme.

Il y eut probablement un accord, un chantage, une alliance invisible, comme les autres dont plus tard je rapporterai la preuve.



**J**E NE SUIS PAS DU GENRE à baisser les bras à cette époque. Claudine et moi contactons Pierre Seguy, le PDG HITACHI MÉDICAL, un des gros fournisseurs d'ECHOSYNTHÈSE. L'entreprise leur a aussi fait gagner pas mal de fric, et réussir pas mal d'affaires. Parfois en reprenant leurs *poubelles*, les machines d'occasion qui bloquent une vente, et en les commercialisant à leur place. Une partie du boulot de charognard du métier de loueur, que ceux qui ne l'ont pas pratiqué apparentent à celui de la finance.

La première rencontre est organisée deux jour plus tard, dans un petit bistrot tranquille. Seguy est accompagné de son avocat, Bernard Morel, de Jean Pierre Vilaverde, son directeur général.

« L'ardoise de huit cents mille francs que nous vous avons laissé n'est pas de notre fait. C'est le résultat du crédit fournisseur institué par DOLIAM et LOCA CIO.

— Il faudra un accord du holding suisse. Leur faire comprendre en quatre jours qu'il faut racheter une entreprise qui vient de vous mettre près d'un million de créance dans le nez ! dit le PDG.

— Il faut aussi pouvoir se présenter à l'audience. D'après la loi, c'est impossible. Les offres doivent être déposées au greffe dans les délais légaux.

— Je m'en occupe dit l'avocat. Où est ce que c'est jugé ?

— A Narbonne, répond Claudine. »

La deuxième rencontre entre nous et l'avocat eut lieu le lendemain. Le cabinet de Bernard Morel, avocat, se situe comme beaucoup des cabinets d'avocats parisiens, rue d'Iéna, au-dessous de celui de Bellaïche et de Nasser, des autres. Nous prenons place en face du grand bureau cosu.

« Peut-on encore faire une offre ? interroge Claudine.

— Cela m'étonnerait, dis-je. Les offres doivent être remises à l'administrateur qui en fait un état. Il les communique au président du tribunal. Toutes les offres, même celles qui ne sont pas retenues doivent figurer dans cet inventaire. On ne peut rien contre le retrait de celle de NOVAMÉDICAL, sauf de montrer qu'il est illicite.

— Le pouvez-vous ? demande Morel.

— Non. »

Morel décroche son téléphone. C'est à son oncle, Pierre Aimé Morel, avocat à Carcassonne, que le coup de fil est destiné.

« Tu connais quelqu'un à Narbonne ? Il explique. Tu me rappelles. »

« Il peut faire mettre tout le monde en prison à Narbonne, sourit le neveu.

— Ha...j'ai juste dit. »

Le téléphone résonne moins de dix minutes plus tard et trois jours après nous voila partis pour Narbonne.

■

*Narbonne,*

■

Morel, avocat a revêtu son habit noir, le seul symbole de la blancheur de l'hermine au col. Ce fut une très belle régata :

La ligne de la Coupe de l'Amérique\*, régata de toutes les nations marines, mesure cette année 200 mètres au lieu des 400 mètres des éditions précédentes. Colette la longe le même petit pavillon blanc flottant autour de son cou. Elle juge du meilleur angle de vent pour défendre ses conclusions de collusion.

On est dans les dix minutes\* avant le coup de canon du départ. Le compte à rebours a commencé. Thory en noir, garde robe impeccable, tourne sur la ligne sans rien regarder, sûr de sa sélection dans cette manche après le retrait. Personne n'a vu notre nouvelle coque amenée par son tender\*.

Cinq minutes avant le coup de canon du départ. Dans la salle, tous les juges remontés sur leur perchoir s'attendent à voir le navire d'EQUINOXE boucler son parcours malgré la collusion, manifestement étayée. De l'autre côté et derrière nous, Thory barre, la tête plongée dans ses documents, aidé à la tactique par Mégly venu sans son gros compère.

Dans la minute avant le coup de canon du départ, Mégly prépare son chéquier, doucement sur la ligne. Rouannet passe derrière les juges et leur annonce la nouvelle du retrait de NOVAMÉDICAL. Pas un pourquoi, pas de doute, pas de question. EQUINOXE trop sûr de son coup n'est même pas au vent de la ligne. Au vent\*, il y a, debout, Bernard Morel, avocat.

Le coup de canon. La voix de Morel est franche, forte et nette.

« Je souhaiterais intervenir au nom de mon client, la société HITACHI MÉDICAL, s'il plaît à la Cour, demande l'avocat »

Il lui avait suffi de deux coups de téléphone bien placés pour réussir à se faire entendre à l'audience. Le bruit des voiles sur la ligne est assourdissant. Thory ne lève pas la tête tout de suite. Il voit passer à son vent, tout dans l'axe, un concurrent. Les vraies courses n'ont jamais été son truc. Dès qu'il demande à son équipage de border, il est trop tard.

« Mon client HITACHI MÉDICAL propose neuf cents mille francs, annonce Morel. Nous reprenons tout le personnel et les dirigeants comme le propose le rapport économique et social.

— Cette boîte alors, hurle Albert. Nous vous laissons une semaine pour formaliser l'offre, répond le président. »

La séance est levée.

« Si c'est comme ça, on arrête tout, rage Mégly. »

Le vent de panique vient de monter à trente nœuds et Mégly ne peut s'empêcher de donner un coup de pied dans sa barre. Il se lève furieux suivi de *notre* avocat incestueux. Dans le petit bistrot d'à côté, une bouteille de Fitou 89 marque le début d'une nouvelle ère.

Tout cela était un simulacre. Morel avait vu le juge Albert, patron d'hypermarché à part, avant. Le juge Albert avait alors appelé le PDG d'HITACHI MÉDICAL qui confirma l'offre. C'est ainsi que se nouent les accords sous le manteau noir de la justice des tribunaux de commerçants.

50  
CROCODILE BOFFY



**N**OUS AVONS ÉCHAPPÉ DE JUSTESSE, d'un coup de queue, à la nasse dans laquelle nous étions entrés. Nous avons téléphoné à l'avocat d'HITACHI MÉDICAL pour savoir comment serait organisée l'entreprise reprise.

« LES EQUINOXE m'ont contacté nous annonce-t-il.

— De quel droit ? je m'insurge.

— Afin de nous dissuader d'effectuer la reprise, me dit-il.

— Et qu'en sort-il ?

— Ils garantissent à mon client HITACHI MÉDICAL, la bonne exploitation du parc. Ça nous coûterait moins cher que de reprendre le parc dans sa totalité. On éviterait ainsi de faire monter les éventuelles enchères. Ils ont le banquier avec eux, votre ancien actionnaire, favorable à leur reprise.

— Le banquier ne connaît pas les clients, il ne peut rien garantir commercialement.

— Ils étaient accompagnés de quelqu'un qui connaît tous les clients, qui a signé les deux tiers des contrats

— Qui ?

— Un certain Beaufile, vous connaissez ? »

Ca m'a fait drôle. Tu sais, comme quand ça fait drôle.

Boffy<sup>1</sup> ✓ *un ami de 30 ans* de Claudine, nous avait rejoint lorsque la bourgeoisie ECONOCOM semblait assurer notre situation. Nous lui avions laissé notre Sud en héritage. Et quel héritage. Le fruit des deux premières années de travail, des connaissances de Claudine. Un parc client très significatif. Il aimait la bouffe, les vieilles bagnoles, roulait dans un Volvo break climatisé sur lequel nous lui payons des

---

1. ✓[Crocodile] : Crocodile Boffy, un ami de 30 ans.

indemnités. Il coûtait plus d'un million par an à l'entreprise, en rapportait un autre et des plumes. Restaient les plumes. C'était un professionnel moyen, mais qui avait baissé les bras dès les premières rafales. Il y a des gens comme cela. Il s'était, en plus, mis à geindre. Comme le chien de La Fontaine, il lui fallait un collier et une gamelle qu'EQUINOXE lui apporta. Cet ancien représentant Singer ne serait pas l'ami sincère.

« Pas Beau-fils, je dis. Boffy. Avec un *i* grec. »

C'est une bonne nouvelle, dis-je avec la dérision qui s'imposait. Claudine et moi étions cautions de deux cent cinquante mille francs pour Roland Boffy, lorsqu'il voulu entrer au capital de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE. Il va pouvoir payer sa dette tout seul sans vendre Jaguar et Mustang.

■ Narbonne, tribunal de commerce, 26 janvier 1994 ■

**J**E SUIS VENU SEUL afin d'éviter à Claudine l'humiliation. Je suis venu seul parce que l'avocate Bellaïche, disait-elle, ne voyait pas de moyen de s'opposer à cette exécution annoncée. Et je ne possédais à cette époque, ni la connaissance ni la culture nécessaire pour faire naître dans ses neurones d'avocate de mauvais conseil, ayant oublié de déposer un plan de continuité par écrit, de quelconques nouvelles jonctions.

L'offre incestueuse a été modifiée à la dernière minute par peur de perdre l'affaire. Les pirates ont réintégré les révoltés de la corruption. On nous *propose de nous proposer* (sic) à Claudine, à moi, des contrats d'agents commerciaux. Je ne me fais aucune illusion. Flesh étant le complice caché, et Thory, ont introduit cette clause d'exclusion de personnes nommées. Le juge a recopié cette exigence, contraire aux rapports économiques et financiers. A moins que le jugement ne fut rédigé - j'apprendrai dans les années qui suivirent cela se fait au commerce - ailleurs qu'au tribunal aux ordres. Ils n'auront rien à respecter et qu'il y aura aucune sanction.

J'attends pourtant un renversement de dernière minute. Ma bonne étoile ne m'a encore jamais lâché. Rouannet prend la parole.

« Monsieur le Président, Monsieur le juge commissaire, HITACHI MÉDICAL ne donne pas suite à son offre. »

C'est le silence à nouveau, coupé par un presque juron du juge commissaire :

« Cette boîte alors ! hurle Albert. »

Hurlement simulé car l'intervention de Thory dans la négociation du retrait a porté ses fruits non comestibles, et Boffy, actionnaire, mange dans la crapuleuse gamelle. Je me tais et même à la distance qui nous sépare, je perçois pour la première fois un sourire sur le visage du juge commissaire.

A cette époque, j'ignore tout de la transaction qui a donné lieu à ce retrait. Je n'ai aucune pièce de preuve à fournir de ce protocole rédigé par Thory avec HITACHI MÉDICAL<sup>1</sup> ►► pour le retrait de cette offre, comme il avait dû le faire avec le prédécesseur NOVAFINANCE.

1. ►►[Pièce Majeure] Retrait négocié de l'offre Hitachi par Thory et Boffy, un beau délit.

Il m'aurait été facile de hurler, de tout recommencer. Je serais passé pour un fou, un instable, pour le paranoïaque que je commençais à devenir.

*Un mafieux s'arrange toujours pour déséquilibrer la balance entre l'avantage qu'il vous demande et le prix à payer si vous refusez[...]*

*Celui qui s'oppose au système paye un prix incroyablement fort.*

*On le fait passer pour un déséquilibré[21].*

Depuis maintenant neuf mois, j'ai tout dit, tout écrit, tout montré.

J'ai déjà hurlé dans les couloirs des tribunaux.

Déjà menacé.

Déjà été patient.

Muet lorsqu'on me l'a demandé.

Respectueux des habits de curé.

Révolté quand il le fallait.

J'ai dansé le tango avec tous les comportements humains.

Ce n'est déjà plus ma vie. Me voici tout à coup hors de mon propre sillage, dans une sensation totalement indescriptible dont je ne connaîtrai le nom et les effets que bien plus tard, dans *la connaissance par les gouffres*. Je n'ai plus aucune peur, plus aucune rage, plus aucune envie de combattre. En neuf tours de manège du redressement, j'ai été incapable d'arracher le pompon, ma spécialité de gamin agile, toujours à l'affût d'un tour gratuit, et nous nous sommes faits exclure par ceux là mêmes qui avaient conduit l'entreprise devant ce tribunal qui leur est soumis, et dont ils manipulent les poupées de chiffon sale de gas-oil grâce à des fils invisibles.

« L'affaire est cédée à EQUINOXE pour six cents mille francs, dit le président en se levant et agitant ses manches comme une marionnette. »

Touché par le harpon de cette justice de commerçants, je reprends de l'air avant de plonger, droit vers le fond. Les odeurs de poudre et de sang mélangées ont envahi ma gorge. On a pourtant vu des cétacés retourner d'un coup de queue les embarcations qui les harponnaient. Je suis remonté de la surface verticalement pour crever l'eau, et ces types, le plus violemment possible, dans un dernier élan puisé au delà de mes réserves.

« On se retrouvera devant un autre Tribunal, dis-je à Thory à la barre ou ailleurs. »

L'ultime menace n'a pas réveillé les momies noires qui osent se nommer tribunal. L'avocat incestueux a esquivé l'agression. Il est rudement fort, le bougre.

Tous méprisent ceux qui ont perdu, quelles que soient les règles. Qu'elles fussent-elles contraires au droit et à la procédure la plus élémentaire n'a aucune importance. Des fortunes se sont ainsi bâties à coup de trahisons et d'actes qui vaudraient à d'autres quelques mois ou quelques années de taule. On les félicite une fois le succès remporté avec un brin d'admiration à peine retenu.

Megly a sorti son chéquier. Leur investissement serait remboursé dans le mois qui allait venir, par la vente de trois ou quatre machines. Ils leur en resterait deux cents autres pour leur fortune personnelle et leurs accords occultes.

J'en avais livré des bagarres, depuis l'enfance, dans ma vie d'homme. J'en avais gagné des combats perdus d'avance, aux points et aux poings. J'avais su perdre des batailles que je devais gagner. J'avais su résister parfois, à chaque fois que j'étais tombé, je m'étais relevé. Toujours contre des adversaires palpables que je pouvais contenir, en face desquels je pouvais succomber sans honte lorsque je perdais. Cette défaite là était ma première d'un nouveau genre qui fit naître un sentiment inconnu jusqu'alors et m'engrossait d'un ALIEN dont il faudrait bien que j'accouche un jour.

C'était une défaite contre la règle, contre une justice manifestement sous contrôle invisible. Je n'en voulais pas aux assaillants des affaires. C'était la règle du plus fort, du plus retors, du plus traître et du plus lâche. La justice est là pour arbitrer ces combats à mort. C'était bien sûr une justice que je savais basse, une justice qui serait déclarée en faillite par le parlement quelques années plus tard<sup>2</sup>, rendue par des notables cooptés, sous influences que l'on ne tarderait pas à mettre en lumière, mais une justice quand même, dont les textes d'exclusion furent rendus *au nom du peuple français*<sup>3</sup> ►►.

---

2. [Actualités] "Une justice en faillite", enquête parlementaire sur les tribunaux de commerce.

3. ►►[Pièce Majeure] Jugement du tribunal de Narbonne.



52  
L'EXÉCUTION

■ *Paris Nord II, 27 janvier 1994* ■

**L**ES RADIATEURS sont restés éteints ce matin, sous la lumière froide du soleil de Roissy. Comme celui de Sir Ernest Shackleton, j'ai laissé prendre dans les glaces le navire si difficilement construit, malgré mille coups de pioches sur la banquise.

On frappe.

Claudine ouvre.

Derrière la porte, Ross, raide

Blanche de cette blancheur opaque dont la lâcheté mêlée à la cupidité vous maquille .

Derrière, Samuzeau, conquérant.

Les accompagnent un serrurier, un huissier.

« Vous avez osé venir, gronde Claudine en secouant Ross par le bras. »

L'autre absorbe la secousse comme un vieux camion de brousse.

Sous le maquillage transparaissent les traces de trop d'alcool et des anxiolytiques.

« Nous changeons les serrures, dit Samuzeau. Il faut faire l'inventaire rajoute-t-il vis à vis de l'huissier. »

Que pourrais-je lui expliquer, à l'huissier ? Je me tais. On recense un à un les contrats que Lydie Ross connaît parfaitement et sur lesquels elle ne peut s'empêcher de faire quelques commentaires. Cela dure plusieurs heures. Je dois m'exécuter.

« Elle a l'air de très bien connaître l'entreprise, s'étonne l'huissier.

— N'aviez-vous pas une base de données ? me demande Samuzeau.

— Non, je lâche sèchement et impuissant, avec une envie de lui mettre un gros coup de boule dans le nez, avec de l'élan, lui éclater les lèvres pour un bon mois. Ils m'auraient mis en taule, c'est sûr. »

Cette base de données contenait toutes les caractéristiques du marché, de nos contrats. C'était le fruit de mon intelligence, de plusieurs années de travail personnel, la nuit, le week-end, obstinément. Il comprit que continuer sur ce terrain ne l'amènerait qu'à prendre mon poing, ou un téléphone, à travers la gueule. Je cherchais déjà le meilleur angle d'attaque, une chaise. Ma dernière bagarre remontait

à une sortie de lycée. Pour une fille. J'y avais laissé un morceau de langue, cicatrice que j'exhibe encore, preuve de l'exploit.

Sur la plage, les pillards sont en train de tout prendre. Si encore c'étaient de ces peuplades pauvres et affamées de la Mer Rouge, des *Danakils* maigres et secs, je me dirai que je n'avais rien à faire dans ces eaux. Ces pillards là sont gras et déjà richissimes. Je cherche à sauver un peu de matériel, un sextant, les cartes.

« J'ai gardé toute la compta, il faudra un mandat pour me la faire rendre, dis-je à l'huissier.

— Ça ne nous intéresse pas, répond Samuzeau. »

Puis, ils nous ont poussés sur le trottoir.

J'ai dû demander qu'on me prête la camionnette de l'entreprise une dernière fois pour ramener ceux des nôtres qui restaient. Sur le chemin du retour, l'impression d'avoir perdu mon navire sur une grossière erreur de navigation me submerge.

C'est dans ce naufrage là que je me suis noyé.



■ *La Mer Méditerranée* ■

*Elle vendait des machines médicales à roulettes, faciles à trimballer malgré parfois plus de cent kilos de cartes électroniques. Des machines d'échographie. Sur l'écran, aujourd'hui en couleurs, des images les chaînes très privées diffusaient des foies imbibés d'alcool, des surrénales gonflées, de la topographie des hanches du nourrisson, des muscles de footballeurs, des thyroïdes hypertrophiées, de valves mitrales poussives, des prostatites sur la fin, des seins pas encore totalement tombants. Des images pour tous les secteurs des la médecine du XXI siècle.*

*Lui traînait dans les champs depuis trois années à présent, par nécessité alimentaire. Une carrière d'agronome qu'il ne creuserait pas, tant par le manque de goût des carrières en général, que par le peu d'attrait porté au blé et à toutes les cultures sur la peau desquelles il entraîne ses pas de marin. Sur l'horizon des exploitations céréalières de la Beauce, il voyait le bleu de sa mer natale, le blanc de Tanger où il était né. D' Alger où il avait fuit.*

*Ils s'étaient rencontrés en bas d'un trottoir de Montpellier, comme les pauvres, il s'était posé vingt centimètres en dessous d'elle, alors que n'importe quel type de vingt huit ans se serait hissé en tête de ce bout de bitume, pour tenter d'imposer sa dominance de mâle. L' histoire sans lendemain, belle et légère ne devait durer qu'un temps. Très vite, ils voulurent partager plus que les siestes mouillées. Ils voulurent des projets communs, des aventures, des navigations. Ils avaient l'état d'esprit des équipages de la première course autour du monde à la voile, de ceux qui allaient, curieux, enthousiastes, courageux, un peu déguenillés, voir la couleur des mers tueuses parfois, là où aucune embarcation ne s'était aventurée depuis que les grands clipppers avaient déserté le commerce.*

*Ils donnèrent leur démission. Lui d'un confortable poste d'ingénieur, elle de son tout aussi confortable métier de commercial dans une boîte japonaise qui vendaient ces machines à longue vie. pour créer ensemble en 1987 avec cinquante mille francs empruntés, une PME. Leur Petite et Moyenne Embarcation et prirent la mer, vers les colonnes d'Hercule.*

*L'entreprise démarra dans la minuscule maison de torchis d'un village de l'Aude, qui deviendra bien plus tard celui de l'exil après l'exclusion par le peuple français. Les lentilles cuisaient doucement dans la cheminée. Le*

rythme doux de l'activité de vente des échographes d'occasion leur permettait de vivre, et le résultat net, le bénéfice de la première année, en langage plus populaire, fut de quatre cents mille francs, pour le double de chiffre d'affaires. Ça en aurait excité plus d'un, mais ceux là étaient tout sauf cupides. Le sud resplendissait. Ils auraient pu ils auraient dû et en rester là. Mais leur objectif était porté par le rêve de la fortune mais pas par celui de l'argent qu'elle procure, de l'aventure, mais pas celle de la prédation, de l'envie de bâtir, ensemble, un château de sable. Ils étaient le fruit des branches de l'arbre des années 80 que l'on vendait aux jeunes ingénieurs audacieux. A cette époque, on parlait de capital risque.

La « montée à Paris », afin de chercher les moyens de développer l'idée qui marchait permis d'entrer dans les eaux saumâtres où vivent quelques espèces de crocodiles encore inconnues, d'entrer dans le monde dit « des affaires ». Durant deux années, la chasse, les mauvais coups, les trahisons, faisaient un feu d'artifice rougeoyant, un bouquet dans un monde feutré peuplé du bruit assourdissant des Ferrari. C'est aussi la rencontre avec quelques grands groupes et leurs médiatiques présidents.

Vivait, dans des eaux, à priori claires et douces, un homme qui avait vendu son entreprise de location informatique deux cents trente millions à l'âge de quarante ans, un mécène en entreprise, disaient les journaux. Propriétaire d'une banque de capital risque, amateur de chevaux de course, une loge réservée en permanence à la Scala de Milan, il ouvrira le rideau sur la scène de leur rêve d'entreprise mondiale. Ils croient ces eaux claires et propres.

La première attaque fut foudroyante.

Un corvette pirate est sortie au matin de la brume, bouches à feu ouvertes sous leur vent portant. Le président de la filiale France, pirate peu scrupuleux et cupide, avide de leur excellente idée déjà validée par le « marché », sans même un abordage, s'empare du projet, et jette les créateurs dans un radeau sans cartes ni vivres, persuadés ne jamais les revoir.

Ces derniers réussiront dans des circonstances improbables laissées à la partie du récit sur la toile, - La Mer Méditerranée et l'Océan Atlantique - à rattraper les pillards. Comme le fit HENRY DE MONFREID dans La croisière du haschichainsi que le raconte Kessel, munis d'une simple bombarde, ils réussissent à récupérer la cargaison et le navire de leur d'entreprise, à leur faire payer l'assaut de cinq petits millions de francs. Cette première épreuve du feu, épuisante mais victorieuse, leur a fait entrevoir les dangers de ces mers troubles.

### ■ L'Océan Atlantique ■

À trente ans des gens empruntent pour acheter la maison de leur rêve, pour s'abriter des vents. Claudine Boige et Alain Xicluna empruntent eux, et chacun, un million de francs, au taux exorbitant des banquiers des Champs Elysées, pour développer leur entreprise. Le grand groupe associé

*met au pot quarante neuf pour cent de la même somme et se porte caution pour les prêts personnels des entrepreneurs sûrs de leur projet unique. Car c'est la première fois en France que ce type d'entreprise voit le jour.*

*C'est le succès. Le chiffre d'affaires passe de neuf cents mille francs, à douze, vingt deux, puis quarante millions de francs. Le parc installé dépasse les cent millions en 1993. L'entreprise est auditée en 1991, par COOPERS & LIBRAND à onze millions de francs. Hors son fonds de commerce composé d'une clientèle de choix. Des machines sont vendues dans quatorze pays, une société est créée à Casablanca. C'est ce que la presse économique nommera, plus tard dans le saxon des bulles internet, une entreprise de croissance, une « startup ». Non pas à venir, mais avenue.*

*Alain Xicluna profite de la crédibilité bancaire et achète, d'occasion, pour un petit million, le navire de quatorze mètres qui, seul, à ses yeux, donne un sens au boulot abattu chaque jour. Ce sera sa maison unique, sa coquille, sa seconde peau, le rêve ultime de gosse et la raison de tout ce qu'il a entrepris depuis l'âge de neuf ans. L'histoire de ce navire fera de ce document un récit de mer avant d'être celui du monde des affaires.*

*Les choses économiques ne se passent jamais comme prévu. A quelques mois du rachat qui aurait dû apporter, à Alain Xicluna la liberté sur son navire, à Claudine Boige le fruit financier bien rouge de son savoir faire et de son flair, le grand groupe associé annonce trois cents millions de pertes. Toutes les banques parisiennes en sont actionnaires.*

*C'est une fortune, mais une fortune de mer qui attend ceux venus chercher de l'eau dans une nappe phréatique à présent asséchée.*

*Alain Xicluna est un obstiné névrotique à tendances obsessionnelles compulsives, diront les psychiatres. Les créateurs envisagent de racheter l'entreprise en créant eux mêmes l'acheteur, afin d'éviter sa disparition avec une idée originale que permet leur excellente réputation dans ce milieu fermé : entrer les clients dans le capital de la maison mère. Dix clients furent les actionnaires dans le projet de départ. Cent clients sont prévus dans l'année à venir. Une sorte d'introduction en bourse confidentielle, éclairée, à long terme pour ceux qui savent de quoi sont faits leur investissement. Il y a de l'argent dans la radiologie française qui ne demande qu'à s'investir ailleurs que dans la réfection des vieux immeubles bordelais. Fiscalement, l'idée est plus que belle.*

*Le projet réussit, mais Claudine Boige et Alain Xicluna se déplacent à présent en terrain découvert, dans des mers risquées, sans gilets de sauvetage. Car leurs deux meilleurs amis, sont cautions du prêt d'un million pour la création de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE, la structure de rachat de l'entreprise qui doit remâter le navire. Au mois près, les premières plus values viendraient dans moins d'un an. Le capital du groupe des deux sociétés fut complété par l'entrée d'une banque actionnaire dans la filiale, et celle d'une banque dans capital risque dans le holding de rachat. Sans endettement, avec les clients actionnaires à venir, l'affaire semblait raisonnablement jouable dans les dix-huit mois.*

■ L'Océan Indien ■

*La seconde attaque n'a pas traîné. Les crocodiles sont sans aucun doute les animaux les plus fascinants du Territoire du Nord. Le crocodile marin est un prédateur intelligent. Tels des sous-marins submergés, ils attendent le moment opportun pour attaquer ; une fois lancée, l'attaque est intense et ne laisse aucune chance à la proie.*

*Le banquier actionnaire, à peine entré dans le capital de l'entreprise tente d'étouffer la proie. Ils chassent en bande. Dette personnelle, soudain exigée avec force par une autre banque, dont il dira ensuite qu'entre eux, ils font ce qu'ils veulent. Serrage de la proie dans les mâchoires Un lâchage doublé d'une tentative de corruption. Tout est déjà orchestré, avec plusieurs coups d'avance, et éprouvé. Leur capacité de survie les a vus vivre plus longtemps que les dinosaures et devenir des prédateurs rusés et coriaces. Un cas d'école de la prédation apprise dans les grandes écoles de commerce. La proie se débat et s'enfuit. Elle se souvient de la victoire dans les premiers combats de LA MER MÉDITERRANÉE. Les prédateurs étaient racés.*

*La tentative de corruption du banquier fut acceptée un jour noir. La mise en oeuvre d'une organisation d'insolvabilité, une reprise occulte de dizaines de millions de plus values accumulées en sept ans. Une liquidation de coquille vide, une fois tous les actifs planqués dans la banque. Le piège a fonctionné. Classique. Invisible. L'entreprise doit déclarer la cessation des paiements, demander une liquidation prévue.*

*Alain Xicluna et Claudine Boige entrent dans la réserve de la justice.*

*Ils avaient cru dans le règlement du parc, énoncé par les gardes. Pas de repas pour les prédateurs, or ceux servis aux heures par les gardiens. Ils avaient cru en ces drapeaux, ces pavillons de la République flottant au dessus des hommes déguisés, en la sûreté d'un port de commerce. Alain Xicluna et Claudine Boige dénoncent, Il s dénoncent, preuves en main, la baraterie, l'organisation d'insolvabilité. Se rangent à l'honneur. Empoignent sabres et pour se battre,ouvrent les sabords, certainement, non pas cette fois pour gagner la prise, mais pour sauver leur navire. Un plan de survie, l'application légale de la prévention des entreprises en difficulté, puis un plan de continuité est jugé viable par un administrateur . Alain Xicluna et Claudine Boige garderont leur entreprise si durement acquise, paieront la totalité des dettes de l'entreprise en trois ans, et surtout ne se seront pas soumis. A coup d'une double rangée de dents, non plus celles des crocodiles des mers, mais celles des canons, les pirates reviennent au vent. Odeur de poudre des tractations occultes, de sang brulé des délations, bruit assourdissant des détonations de la diffamation, plaies ouvertes de faux, découverts plus tard dans des coffres enfouis sur des îles perdues, le combat se poursuit avec rage. Disparition totale de l'administrateur sur quelque ponton après un chantage judiciaire à la liquidation ; Le navire est perdu dans ce cyclone.*

*De la plus improbable façon, après neuf mois de redressement réussi, les corrupteurs s'allieront aux derniers associés pour une reprise en sous main,*

*sous les yeux complices et rieurs des faux juges. Pas un seul membre de l'équipage ne sera épargné de l'exécution économique contraire aux règles de toute guerre. Les pirates avides et déjà repus par d'autres rapines s'emparent pour six cent mille francs d'au moins onze millions de plus values. Les gardiens de la réserve de la justice avaient lâchés les prédateurs. Ils les exultaient par leurs rires et par leurs cris, faisant exclure nommément Alain Xicluna et Claudine Boige, par ces faux juges, commerçant déguisés, ayant le droit tamponner la curie au nom du peuple français, Alain Xicluna et Claudine Boige. Ce couple d'exclus, à présent sans autre ressources, qu' un million de francs de dette, entre dans LA MER DE L' EXCLUSION, « rouleuse éternelle des victimes » sous l' amertume qui déferle sur la côte au vent. Le résumé plus en détails de L'OCÉAN INDIEN, seront faits plus loin dans ce récit. Le récit complet à été laissé à la toile<sup>1</sup>, Il y advint alors ce que voici : Qui imite le hasard sans rien lui devoir. Les conditions initiales ainsi posées. Simuler l'évolution des systèmes déterministes sensibles aux conditions initiales. Chaos et modèles proie prédateur.*

---

1. [urlhttp://www.tango-crocodiles.com](http://www.tango-crocodiles.com)



**Quatrième partie**

**La Mer de l'Exclusion**

■ Paris, mars 1994 ■

**A**CCOUDÉ AU BAR, sur un comptoir en Formica, le coude d'un vieux maghrébin sur mon tribord, à couple de deux chômeurs tapant le carton, d'un alcoolique au bout du rouleau venu de nulle part, le petit café du boulevard Lefèvre, compte un nouvel habitué. C'est un bistrot de bord des maréchaux, Porte Brançon, un sous bistrot de périphérique manquant d'air frais, un rade sans clients qui aura disparu dans cinq ans.

Je m'y arrête chaque matin à sept heures depuis une semaine. Comme avant d'aller au boulot, comme avant de traverser Paris et quelques kilomètres de « périf », comme lorsque j'avais quelque chose à faire de moi. Chaque matin pour débiter comme il y a quelques jours encore des journées que je laisse ensuite en pâture à mes pas, au hasard d'un croisement, d'un changement de station de métropolitain. Le réflexe du chien de Pavlov. Sans travail, sans voiture, sans un sou, l'air glacial de l'Exclusion me pique les joues et les oreilles, bien davantage que le froid parisien.

Après neuf mois de bagarres de rues, les trahisons, les incompétences, les alliances invisibles et improbables, les textes de lois bafoués, et d'abord l'exclusion par le peuple français, on entrait dans un nouvelle mer, dans des zones inconnues qui ne figuraient pas sur nos cartes.

Le prix de la non soumission, de la dénonciation des collusions, des tentatives de barricades par des pavés descellés des avenues juridiques. La porte de dix ans d'enfer venait d'être franchie. On a payé notre courage au prix fort. Il faudrait naviguer à vue, sans point, sans sextant, dans une mer de absente de nos cartes : *La Mer de l'Exclusion*.

J'aurais préféré une liquidation, un naufrage sans survivants<sup>1 2</sup>.

Qu'elles aillent enrichir les pilleurs déjà gras, qui n'avaient apporté que ruine, cupidité, lâcheté, m'était insupportable.

Voir leurs bandes se gaver de notre risque, de nos sueurs, des combats déjà gagnés contre les premiers pirates de ces mers, et de notre réussite était une sensation des hautes pression et de vides alternés qui faisait de mes pulsions une machine thermodynamique.

1. ☞ [Chapitre sur la toile] Multiples possibilités de liquidation équitable

2. ☞ [Sophie] Multiples possibilités de liquidation équitable

La sublimation de ma rage, passage de son l'état solide vers l'état gazeux sans transition liquide, était sans passage par le point critique. Une lyophilisation de ma détresse enragée, qui évaporait toute la violence retenue, pour me ramener à un aspect solide, sans rage, épuisé. Ces cycles s'alternaient durant des heures, détentes et compressions mettaient en cause toute ma vision du monde.

« On t'a piqué ton ticket de loto et les six bons numéros, plaisante Martin, l'expert-comptable, avec la dérision qu'il entretient dans ces cas là.

— Ils sont dangereux. Abandonnez, nous conseille Colette Bellaïche, avocate sincèrement navrée de n'avoir pas su être à la hauteur.

— Sans un rond pour te payer un avocat du niveau de ton dossier, analyse Thierry Noël, en ami, en cadre brillant et lucide, et caution, ce ne sera pas jouable.

— Passe à autre chose, dit l'ami, apeuré que je me perde ou ne me perde. »

Bellaïche, l'avocate censée défendre notre position au vent de la corruption s'était affalée dès les premières rafales, avant de disparaître.

Je ne voyais pas les choses comme eux. Ça ne pouvait rester ainsi.

La terre tourne autour du soleil, le plus petit autour du plus gros, la chaleur va vers le froid, l'entropie de l'univers augmente. Même si j'avais fait connerie sur connerie, les lois ne pouvaient s'inverser toutes en même temps.

Ça ne pouvait rester ainsi. Je n'avais pas un vocabulaire juridique étoffé, ni la forme de pensée et de lecture des quelques ouvrages de droit que j'avais acheté. Alors, comme un canard, convulsivement, courant sans tête à travers la cour de ferme, j'ai écrit au bâtonnier de Pontoise, lui racontant l'affaire Thory. Un avocat incestueux, l'origine de la reprise par les associés, celle de notre exclusion : un vulgaire règlement de comptes

Puis à divers bâtonniers de l'Ordre des avocats ; averti le représentant des créanciers. Joliot devenu on ne sait pourquoi COMMISSAIRE À L'EXÉCUTION DU PLAN. Je demandais la résolution, l'annulation pure et simple pour fraude.

Dans quelques frémissements très primitifs, me voici adressant, dans le début d'une course de fond dont j'ignorais la durée, une plainte et des éléments d'informations au Procureur de la République<sup>3</sup> ►► de Narbonne par l'intermédiaire d'un avocat de Carcassonne, l'oncle Pierre Aimé Morel, qui avait tant et tant de contacts dans ce tribunal, et se vantait de pouvoir *faire mettre tout le monde en prison*. L'avocat envoya même au juge commissaire, un projet de comblement de passif pour les pilliers<sup>4</sup> ►►.

3. ►►[Pièce Majeure] Dossier au procureur de Narbonne pour une collusion entre DOLIAM et EQUINOXE.

4. ►►[Pièce Majeure] Projet de comblement de passif

En rentrant dans notre HLM parisien, le regard de l'épicier arabe a changé. Je n'achète plus les bouteilles de Boulaouanne gris à vingt-deux francs et lorsque je tente le coup en demandant le crédit auquel j'avais jadis droit, sans limites, il refuse poliment. Il a l'air d'être au courant de toute cette histoire. Serait il avec eux, dans le coup, en leur donnant depuis des années chaque matin l'horaire de nos départs. Je ne voyais dans ses yeux plus grand chose de ce que je pensais être moi-même.

Une fois mes vivres d'errances épuisés, on a quitté ce Paris dans lequel plus rien de ce qui nous y avait amenés n'existait.

Il fallut liquider, enfin céder cet appartement, l'éplucher comme un artichaut, tout donner feuille à feuille.

Les plantes achetées patiemment durant des années qui avaient fini par constituer un mur tropical devant la fenêtre ; les livres et les revues que je ne pouvais emmener sans voiture ; les mille objets chers furent donnés à des voisins que l'on n'avait jamais vus avant ce jour là, et qui passaient par là, ravis de l'aubaine.

Claudine ne put toucher tout de suite son licenciement illégal, on n'avait plus que mille balles pour une dernière descente en train de nuit. On n'entendrait parler ni de Claudine Boige ni d'Alain Xicluna dans le petit milieu de l'échographie.

Chacun est rentré dans le dernier chez soi menacé qui lui restait. Je me suis réfugié dans le ventre de mon navire et Claudine dans sa bergerie frappée par les vents.

La machine bancaire s'est mise en marche. Me voici très vite interdit de crédit et privé de chéquier jusqu'à l'an 2004. Ceux qui, il y a moins d'un an se mettaient à genoux pour tenter de me prêter du fric que je refusais, exigeaient, en des termes crus, le remboursement de mes cent mille francs découverts. Pas même nanti d'un droit aux ASSEDIC, il allait être difficile d'acheter ou même de louer une journée une auto pour vendre n'importe quoi. Me voici admis dans la salle d'attente de la léproserie sociale.

Sur la plage, les naufrageurs se partagent le butin.

■ *Saint Cyprien, avril 1994* ■

**S**AINT CYPRIEN EST UNE VERRUE sur ma Méditerranée que lave régulièrement la tramontane. Sur la route, j'ai croisé à dix mètres les derniers flamants roses, la tête à l'envers dans la vase de l'étang, droits sur leurs cannes, dans la lumière rasante du couchant. Le vent souffle à cent kilomètres par heure depuis deux jours. Une bonne dizaine des oiseaux roses et blancs s'attroupent sous le vent, derrière quelques sanils.

Juste avant l'étang, il y avait la vraie mer et les cinquante noeuds. Venu d'on ne sait où, sûrement au large, d'un résidu de coup de vent d'est, de sud, ou du mélange, les vagues se jetaient la tête en avant contre ce vent glacé et clair. Le vent froid est plus dense, plus dur, il livre plus de molécules d'air par mètre cube de produit.

Il arrache avec une douce et fine furie la crête des vagues, qui sur trois ou parfois quatre rangs déferlent sur la plage. La lumière de fin de journée, égale à nulle autre, rase gratis, juste pour t'envoyer les photons dans la rétine, y déclencher un petit signal électrique qui prend le chemin du cerveau, pour aller lâcher les endorphines là haut, chez le big boss. Dans le bureau du gérant de l'âme SARL, c'est le sublime, l'extase, la seule sensation qui fasse un homme - une femme. Les cours flambent. Pas de sexuel, pas de besoin de reproduction caché dans ce plaisir et cette beauté là. Une chose juste exclusivement humaine, entre elle et toi.

Le haut des vagues, vertes juste comme il me faut, est pris à rebrousse vent, balance des seaux d'arc en ciel par dessus bord, des sacs pleins d'épluches de la décomposition de cette lumière blanche. Chevelures flottant plusieurs secondes de crête en crête avant de s'évanouir et laisser place à la suivante naissant sur une autre vague.

Sous les jupes et les dentelles qu'elle peint à la seule fin d'en arracher sauvagement l'écume, je glisse l'étrave de mon navire, aussi beau qu'un Swan<sup>1</sup> [☞], celui du film de Lelouch, celui de *l'Itinéraire d'un enfant gâté*. Je quittais le bureau pour aller voir cette image du navire dont le cap oscillait sous la caméra. Une banque spécialisée m'avait bien sûr, prêté le fric sans problème.

---

1. ☞[Complément sur la toile]Un petit texte sur mon amour de Swan

J'ai entre les mains mon rêve d'enfant, et pourtant il ne me rend pas heureux. Je regarde depuis le quai le rêve de gosse posé là. Que devrait m'importer le reste.

Depuis neuf mois, je ne paie plus les traites de ma maison flottante et mon dossier a glissé au contentieux. Quand les types ont compris que j'étais complètement fini, le ton s'est durci. Les dernières semaines, j'avais été récupérer, à la sauvage, la PREMIÈRE machine en fin de contrat. Le premier depuis sept ans. Le toubib m'avait appelé directement sur mon portable. J'en avait tiré deux cents mille francs<sup>2</sup> [☞] dans une vente aux enchères spécialisée<sup>3</sup> [☞].

Défoncé par ces neuf mois d'un redressement devenu pillage et exclusion, je vais tenter de prendre n'importe quel raccourci, pour shunter ma vie, pour ne plus me voir dans ce miroir, pour n'y plus voir le regard de ma compagne d'entreprise et de vie. Il suffisait d'une fille croisant mon sillage alcoolique qui fut belle et aimait nager<sup>4</sup> [☞]. Pour commencer cet autre voyage, j'ai voulu un enfant. Tu parles que vu mon état, j'ai pas mené cette imaginaire affaire bien loin.

J'aurais dû alors m'enfuir à la sauvage, sur ce qu'il me restait encore puisqu'il n'y avait pas de loi. Lorsque je n'étais pas saoul à cause des quelques verres que l'on voulait bien m'offrir, j'étais ivre de la vie que l'on venait de m'arracher.

J'allais tenter de reprendre, avec le charter en navire à voiles, le métier de mes vingt ans, le boulot dans lequel j'ai passé les meilleures années de ma vie. Il me restait mon yak. Un sérieux outil de travail, je pensais. J'ai laissé à la voile ma jeunesse de mer<sup>5</sup> [☞], le coup de vent qui nous balaya dans notre voyage vers un nouveau port<sup>6</sup> [☞] ou on pensait trouver du fric et des clients.

■ *Port de Saint Tropez, hiver 1994* ■

Saint Tropez est le port le moins cher de la Méditerranée en hiver. Six mille francs pour six mois, téléphone, électricité donc chauffage et eau chaude comprise, à condition de se tirer, dès Pâques - le loyer passe alors à mille francs par nuit et d'aller vivre de crique en crique, dans la baie des Canoubiers, sous le cap Taillat, derrière Camarat. Saint Tropez est en hiver un paradis qui me fait supporter la corrosion que j'ai dans le ventre. Les pêcheurs vous laissent sur le pont les poissons trop abîmés pour être présentés au marché, un copain vous y dépose un sac de trompettes de la mort, et le repas est avancé. Bien

---

2. ☞[Complément sur la toile]La vente de la machine à 1F

3. ☞[Complément sur la toile]Des types braqué un soir de trop de whisky

4. ☞[Complément sur la toile]L'enfant et la tortue

5. ☞[Complément sur la toile]La jeunesse de mer

6. ☞[Complément sur la toile]En fuite à sec de toile par soixante noeuds.

sûr, ce n'est pas tous les jours, mais cela suffit à donner à la vie ordinaire des teintes d'aquarelles. Je fais semblant de goûter autant que je peux les tranches crues de ma nouvelle vie à la terrasse du *Café de Paris*, puis à la terrasse du *Café des Arts*, vieux bistrot de 1920, puis à la terrasse d'autres troquets, au *Café du Port* souvent. Le soir, assis sur la grande jetée principale, au-dessus de mon navire, je salue le soleil avant qu'il ne disparaisse derrière les montagnes. A Noël, les dizaines de sapins, le long des lampadaires, s'agitent aussi nonchalamment que des cocotiers qui se seraient habillés pour des vacances de ski. Je fais semblant d'être indifférent au sel de la Mer des Affaires qui me corrode doucement à présent. Je fais semblant de détester l'esprit d'entreprise. Je revis l'humiliation chaque jour, je la pèse au trébuchet.

Claudine nous fait survivre grâce à ses ASSEDIC qui maigrissent chaque mois. Je n'ai, pour ma part, droit à rien, mes fonctions de gérant et de PDG faisant de moi un paria économique.

Qu'avions nous fait de différent l'un de l'autre, Claudine et moi, pour être ainsi traités à l'opposé par la société ? Quel problème entre nous cette asymétrie scandaleuse, allait-elle créer, lorsqu'elle me prêtait cent francs ? Je cherchais un statut impossible à trouver dans ce port, écartelé entre le luxe de mon navire d'aristocrate et ma condition sociale de même pas chômeur, de mendiant, qui me restait dans la gorge comme une grosse arête de morue.

Il y eut une fête à laquelle un capitaine de *Superyacht* m'avait invité avec Claudine. Bien sûr, une jolie fille vint me tirer d'une banquette, après quelques danses. Les restes des ségas mauriciens me donnaient quelque tentantes apparences de bon coup. Très vite ça a dérapé. On vous demande toujours les choses les plus intimes.

« Que fais-tu dans la vie ? me demanda la fille. »

Elle pétille. Ses yeux, trop cernés, sont de l'émeraude pâle qui recouvre les fonds de roches poissonneux de la Méditerranée. Son regard espiègle laisse transparaître l'énergie libre et l'honnêteté absolue qu'elle recèle.

Je ne savais que répondre à sa question qui venait de me défaire. Rien n'était fini, je serai prisonnier de cette déchéance, il était inutile de raconter quoi que ce soit. J'avais tellement souffert sur le clavier du *Macintosh portable, récupéré avant la tentative d'assassinat*, durant l'hiver, afin de raconter l'histoire, et je comptais tellement aboutir, que je répondis :

« Je suis écrivain, j'ai dit sans y croire une seconde.

— C'est bien, j'aime pas les *losers*, a répondu Martine. »

Parce que la fille s'appelait Martine, et que si je ne disais pas quelque chose de positif, les yeux verts se détourneraient. Djian dit que ce métier plaît aux filles. Mon rapport avec l'écrivain n'allait pas jusqu'à l'écriture. Il s'arrêtait à Fitou, au temps où Claudine et Djian partageaient, dans les bergeries ce qu'il y avait, et que Djian, sans

le rond, inconnu, quittait ces soirées dans un laconique *je vais bosser*. Il s'arrêtait à nos galères actuelles avec les banquiers. Pourtant, un éditeur toulousain, voisin de quai, avait un jour montré mes lignes à une lectrice qui m'avait dit :

« C'est pas rien. On dirait du Djian. »

J'en demandais pas tant et c'était pas mon objectif conscient. Notre histoire était mal écrite et aussi confuse que les connexions entre les synapses de mes neurones imbibés. J'écrivais pour ne pas oublier, pour m'accrocher à la paroi, pour faire valoir un jour. J'écrivais d'une écriture davantage ancré dans les fonds vaseux et sales du tribunal de commerce que dans la littérature pour autrui.

Les notes trop affairistes et techniques n'intéressaient personne, tout le monde s'en foutait, ou les gens n'y comprenaient rien. Je n'avais pas le talent de Balzac dans César Biroteau[4] que je n'avais pas encore lu. L'histoire entière s'arrêtait là, au bout d'une petite aventure affairiste qui aurait juste été bonne à faire une nouvelle dans le *Saturday Evening Post*<sup>7</sup>. J'imaginai parfois les fins qu'il aurait fallu écrire pour rendre notre déroute attractive, et je m'y laissais dériver, entre rêve et réalité.

*Une canette ouverte est posée sur mon bureau, installé dans ce local, loué après la saison, à un marchand de frites de ce petit port de la Méditerranée. Il manque un ventilateur que je devrais trouver aux puces, dimanche, sous les grands arbres où je flâne souvent avec Claudine et Martine. Je me suis installé là quand le virus m'a pris. Pas celui de l'herpès au fond des yeux, qui m'avait abattu lors des abordages, mais une sorte nouvelle, dont le programme génétique a pour objectif la destruction des enfoirés sociaux, des banquiers véreux, des juges incompetents ou achetés. Ce virus m'a pris comme la foi en Dieu, comme le désir d'une brune-aux-yeux-verts-bien-entendu. Le cabinet, entre celui d'un chasseur de primes, d'un avocat efficace, d'un consultant visait la délinquance « en col blanc ». Ma nouvelle assistante est le portrait de l'actrice américaine « des cadavres ne portent pas de costard »<sup>8</sup>. Le calibre 1143 des films noirs et de mon enfance est remplacé par une calculette financière HP19B. Pas loin, un chargeur. Les piles neuves font office de balles. Un graveur de CDROM gargouille dans son coin. Mon savoir-faire consiste à traquer les banquiers à l'intelligence dévoyée, les hommes dits « d'affaires ». L'agence a innové. Avec un serveur internet mis à la disposition des universités de droit. Les travaux pratiques des étudiants et de leurs maîtres se font en temps réel sur les affaires, comme ceux des junior entreprise des grandes écoles d'ingénieur. Je travaille sur l'équipement d'un tribunal multimédia, de juges en réseau pour éviter les collusions. Les dossiers y sont organisés, de façon interactive. Sur un*

---

7. Revue dans laquelle Jack London fit paraître une nouvelle intitulée *A song of Sun*.

8. Les cadavres ne portent pas de costard. (Dead Men don't wear plaid ; 1982) un film de Carl Reiner



*grand écran, les pièces apparaissent à la demande. On est dans l'univers de Galilée, celui de la preuve. Je lutte contre les tribunaux de l'inquisition, les délits imaginaires de sorcellerie. Le chemin suivi par les pièces reste gravé. On va voir se désengorger les dossiers papiers qui croupissent sur les bureaux mal vernis des tribunaux. Mon prototype est bien sûr l'information sur le dossier ECHOSYNTÈSE. La disparition des dix sept semi-remorques d'ordinateurs Bull, un milliard de francs, les liens avec certains crocodiles de ce récit<sup>9</sup> me fascine. Renonçant à mes costards cravates, j'enfouis ma calculette HP 1143 dans la poche revolver de mon pantalon de mer. Mes futurs cadavres porteront un costard de bonne facture.*

Les brumes des contes et des cauchemars dissipés doucement par le matin et la chaleur du soleil, je pénètre par la porte droite - la portière de gauche est bloquée avec un bâton en teck depuis plus d'un an déjà - dans la R18 bordeaux, de vingt ans d'âge - une cuvée rare - offerte par un ami. Bagnole rouillée, sans un centimètre carré de tôle qui soit restée rectiligne. Sur la plage arrière, le titre en pleine page de Libération du jeudi 2 février 1995, d'un article signé de Renaud Lecadre : *L'ère de soupçon sur les Tribunaux de Commerce a commencé.*

Aiguisé par cette presse, je suis retourné affûter ma lame avec la tristesse opiniâtre d'Achab[28]. Il me fallait plus que jamais harponner ceux qui s'étaient faits sur la bête et je ne savais pas trop comment.

Je survis de trocs précaires, au jour le jour, en fonction de chaque besoin. Mes jumelles à trois mille balles sont laissées en caution chez un toubib et à peine récupérées, échangées contre un joint de pompe à eau à cinq cents balles. Cette pompe à eau qui fuyait était mon obsession. Mon permis de conduire fut la garantie de deux paquets de clopes et trois pressions au *Café du Port* et le lecteur de CD ROM du bord se transforma en deux cartouches d'encre pour finir d'imprimer « le bouquin ».

La fille de la coopérative me donne les « cubis » de rosé nécessaires à mon alimentation. Le meilleur troc que j'ai fait fut d'échanger mon sextant\*, qui coûtait bien six mille balles, contre les freins de ma Méhari enfin récupérée<sup>10</sup> [⊗].

Le prix de la baguette de pain redécouvert, mon enfance me rattrape à grands pas pour me faire la peau.

Fond de port. Couleur verte. Vin rosé. Filles osantes. Je n'ai pu freiner la chute. Pas vraiment saoul en permanence, je me suis trop vite mis à trop boire. Ce n'est pas cet alcoolisme mondain, des hommes d'affaires vaniteux, entourés de glaçons et d'amuse-gueules, rite exorciste de leurs mauvais coups de la journée, sous les regards rieurs et

9. [Actualités] Vol chez Bull pour 1 Milliard de francs jamais élucidé et quelques pistes pour investiguer les fortunes trop rapides.

10. ⊗[Complément sur la toile]Le sextant. Histoire extraordinaire d'un objet préservé.

bienfaisants de leurs familles admiratrices. Admiration de leurs rejets à qui ils travestissent suffisamment l'histoire de leur vie pour en faire une réussite financière et surtout morale. De demi en demi, de solitudes en comptoirs, de rages en dérives, de notes de bars en mendicités à peine voilées, c'est un alcoolisme d'exclu, discret et pauvre qui diminue chaque jour ma lucidité bien entamée. Mon pas dégouline sur quelque trottoir, le long d'une quête éperdue pour le meilleur anxiolytique du monde, à la recherche d'une autre vie.

On ne connaît que ce qu'on touche.

Un trottoir qui dérive, les journées sans boulot, le viol économique qui t'engrosse de la violence.

Le charter ne marche pas très bien. On n'est pas du sérail. Il faut du temps pour être accepté, reconnu dans un milieu aussi clos que celui du charter de luxe. Il n'y a rien de plus malodorant qu'un milieu professionnel, quel qu'il soit. C'est bordé de petits remparts mesquins, entouré de basses fosses, habités de gens qui ont peur de l'étranger, de la concurrence des barbares. *A l'exclusion d'Alain Xicluna et de Claudine Boige* était, dans le sens de l'exclusion d'un milieu professionnel, un message clair rédigé au nom du peuple français. Malgré une ou deux bonnes journées - quatre mille francs pour les hôtels de prestige du Golfe - je zigzague, au sens propre et vent portant, entre les huissiers qui ont ouvert la chasse.

J'E N'AI QU'UN OBJECTIF, éviter la saisie et la vente de ma maison, seul bien qu'il me reste après l'assaut et le pillage aidé et validé par les faux juges. Il me reste à cinq cents mille francs de dettes sur ce yacht côté un million et demi de francs<sup>1</sup>. Ça se joue, je me dis, encore imbibé des façons de penser du monde que je viens de quitter, comparant, sur le trébuchet de l'économie, l'actif et le passif des choses. Le sort entreprise bradée à vil prix aux coquins ne m'a pas servi de leçon. C'est à peine plus de cinq mille balles par mois sur dix ans, le prix d'une chambre de bonne à Paris.

C'est aussi le prix d'achat d'UN seul de nos deux cents cinquante échographes de notre parc locatif bâti en sept ans de sueurs, le prix de vente de trois de ces machines d'occasion de moyen de gamme, le prix, surtout, auquel *les hommes de main du banquier actionnaire* et l'associé tout frais masqué, ont racheté un parc de cent vingt millions de francs. Je ne sais plus compter que comme ça, en machines, en bout de choses perdues. Sans boulot, blessé au ventre, je n'ai pas encore compris que c'est une somme impossible à trouver. Je manipule des *modèles* dominants, ceux auxquels ont veu nous faire croire afin d'étouffer les angoisses, les révoltes, de faire accepter le quotidien aux masses, sans avoir compris qu'ils ne sont pas la *réalité* individuelle et souterraine.

J'ai cherché du boulot et contacté le patron du *Cours Michelet*. J'avais fréquenté l'établissement pendant mes périlleuses et chaotiques études, lorsqu'on m'avait déclaré exclus encore, inapte, envoyé faire du cycle court en comptabilité. Le boss de la turne m'a tout de suite proposé un poste de prof de physique dans son cours. J'aurai appris au mômes Galilée, Newton, Kepler et Ticho. La preuve et l'expérimentation avant tout. La valeur des modèles, la réalité, le principe d'inertie, le référentiel d'observation des choses. Tout ce par quoi on venait de passer depuis dix ans dans la vie d'entreprise.

On est en septembre. Il est question que je mette mon navire à Nice, que je vive au port, loyer payé. Je suis à dix minutes du cours à pied, par un chemin que je connais, que je faisais en classes préparatoires. Je me suis dit que c'était normal, que les emmerdes ne pouvaient pas durer, et que je devais m'en sortir, changer de vie, de monde. Virer de bord et quitter le monde des petits commerçants cupides et vaniteux.

---

1. 🏠 [Pièces] Cote du Centurion avec son équipement

Bien sûr, le chic type qui n'a qu'une seule parole, n'a pas tenu ses engagements et je me retrouvais en zone rouge dans la mer croisée.

Puis j'ai tenté de vendre un petit tiers de mon navire pour le prix de ma dette. Pas mal de gens m'ont fait croire que ça les branchait, à seule fin de venir passer quelques jours à la Nioulargue de Saint Tropez, faire couler dans leurs veines le fluide des grands bateaux magiques : Karenita, Orion, Puritain et les cent autres. Neutrogena, la marque de fringues Blanc Bleu, le frère d'un premier ministre italien barré avec la caisse de l'Italie en Tunisie. A chaque fois, j'y ai cru, j'étais obligé d'y croire, je me suis épuisé, j'ai perdu un peu de forces et de confiance, le seul vrai carburant.

J'ai voulu re-étaler ma dette - tu balances un coup d'accordéon sur le surface financière, et tu le fait meugler sur une plus longue période, dans un long solo triste de manouche roumain - emprunter auprès d'autres spécialistes, ceux qui *finacent la mer*. J'ai consommé ainsi quelques dizaines de cartes de téléphone, mes derniers francs.

« On ne rachète pas l'encours d'un confrère, m'avait dit un de ces passionnés de navires... , *le banquier de la mer*. »

La solidarité des « financiers de la mer » n'est pas un vain mot. Alors j'ai fini par laisser tomber cette amarre là au fond du port, sans un bruit.

Je viens de comprendre que ne suis plus économiquement crédible. C'est moi le problème, pas mon navire, ni sa valeur, ni sa dette. Pourquoi y se seraient bougés ? Y avait qu'à attendre que ça tombe. Je me souviens des coups de téléphone de celui qui a financé mon navire :

« Il y a un type à qui l'on vient de saisir un gros bateau. Il est à l'agonie. Pas le bateau, mais le type. Un divorce qui a mal tourné. Dix huit mètres. C'est un super coup, au quart du prix. »

J'ai toujours dit non parce que je pensais que ça me porterait malheur.

Aucune solution donc ne viendrait d'un monde dont j'avais été exclu au nom du peuple français.

J'étais louche. Je n'avais pas eu l'intelligence d'inventer une histoire bidon et crédible quand on me demandait : « comment j'en étais arrivé là ? ». Je racontais la véritable histoire, dans les grands traits, et les mecs y croyaient pas à mon histoire. Forcément j'étais louche quelque part. Notre histoire était *La route impossible*, ce chemin par les trois caps de Vito Dumas. Je devais bien si ce n'est cacher, au moins omettre un pan du château de cartes qui avait provoqué son effondrement.

J'avais beau ressembler à un enfant gâté sur le pont en teck d'un yacht, mon itinéraire serait un glissement irréversible le long de la paroi sociale, rugueuse et glacée comme le flanc d'un iceberg décroché, hier, de son bloc et dérivant.

■ Saint Tropez, juin 1995 ■

Depuis Albert, ce petit commerçant aux ordres déguisé en juge l'espace de temps d'une exécution, sont les nuits où je ne m'endors pas, sur le dos, en imaginant un flingue sur ma tempe. Pas un petit, ni même un plat dont parle si bien Hemingway. Un gros barillet rond, qui ne m'était pas forcément destiné, car tu te doutes bien que la pulsion de vengeance te prend dans ces cas là, aussi sûrement que le désir d'une fille dont tu es fou. N'empêche, il était contre ma tempe, pas sur le ventre d'un de ces salauds.

Car ce jugement, arrivé hier, a ordonné la remise immédiate de mon seul espace non pollué, de mon logis, dus seul outil de travail encore sur pied. Un jugement d'une intelligence rare montrant combien les juges s'attachent au cas d'espèce. Il m'ordonne de *déposer au 24 de la rue machin* ma maison, mon navire<sup>2</sup>. Tu me vois, avec quatorze tonnes, garé en double file comme dans *A LA POURSUITE DU DIAMANT VERT*<sup>3</sup>, alors qu'il a fallu deux gendarmes pour escorter le mât sur deux kilomètres ? Un jugement d'un tribunal incompetent dans le cadre d'une activité de commerce, une société de quirats, de mon navire et de mon domicile ? Le tribunal de commerce est dans ce cas le seul compétent. Ce jugement ne vaut rien, mais on touche au fond du problème de l'accès à la justice. Pour le faire annuler, il faudrait des juges, et pour accéder aux juges des avocats. Je suis au delà de mes limites physiques depuis plusieurs années à présent. Socialement défait, mendiant de luxe, rongé par la lèpre économique, je hurle, ce que personne ne veut entendre.

J'ai franchi la porte d'un psychiatre marin rencontré par hasard, afin de ne tuer ni moi ni un autre. Au-dessus de son confortable fauteuil le baromètre de *Pen Duick V*, son ancien bateau, vainqueur de la Transpacifique avec Eric Tabarly, enregistre les dépressions des ses clients. Après le passage du front froid que constitue ce jugement, un nouveau front occlus s'est formé, sans revenus, même nanti d'un RMI, qui aurait pu assurer le paiement de l'assurance de ma maison, j'ai mis à la cape sentant la dépression se creuser dans l'ouest.

Je tente de freiner la descente du baromètre anéroïde, de contenir la détente du ressort, d'empêcher l'aiguille de tracer la courbe. Si je plonge vraiment, quelle victoire pour ceux qui m'ont mis là. Dans ces cas là, je pense à Gérard d'Aboville, à Nelson Mandela, aux types qui sont sortis des coups les plus durs.

Ce toubib a décidé de me sauver du grand plongeon. J'explique avec ce sourire amer et hautain, ce *sourire de dépression*, la saisie de mon navire qui venait de survenir. J'explique ce qui, en amont, nous

2. 📄 [Pièces] Jugement de remise du navire dans Paris

3. Référence au film *A LA POURSUITE DU DIAMANT VERT*, de Robert Zemeckis, avec Michael Douglas et Kathleen Turner

a mené là. L'exclusion par les juges et les associés tout frais, le banquier actionnaire, le peuple français. Ma volonté de remettre tout ça sur les rails.

« Votre histoire est naufragée, me dit le toubib.

— Les épaves, ça se renfloue, je réponds, agressif à l'encontre ce celui qui éclairait à seule fin de m'aider, les ombres de mon âme.

— Dans votre état, la meilleure solution est que je vous hospitalise, largue t-il, dans un bruit d'amarre qui tombe à l'eau, convainquant.

— Combien de temps cela prend, *hospitaliser*, je demande, plein de bonne volonté pour le remorquage hors des eaux dangereuses. »

Je sais que je suis *déséquilibré*. Cela fait à présent plusieurs dizaines de mois que je ne pense plus ni droit, ni clair. Il y a une masse nuageuse si dense que je n'ai pas pu faire un seul point fiable depuis tout ce temps. Le dernier remontait à l'administrateur judiciaire Vilanou et à NEYRAC. *On va vous sortir de là, ce sont des voyous*, avait-il lancé dans son programme de redressement avant de s'évanouir.

« Un mois est un minimum. Dans votre état reprend-il, un mois au moins.

— C'est impossible, j'ai du boulot, je lui dis : il faut que je termine mon récit pour faire valoir mes droits.

— Alors venez quand vous voulez. Prenez ça deux fois par jour, et ça le matin. Revenez en chercher lorsque vous n'en aurez plus. »

Cette décision de refuser de mouiller\* dans un lit blanc est une connerie. Comme les victoires et les succès, les rires et l'amour, les conneries s'appellent l'une l'autre, s'amassent pour former de vastes galaxies. Il y a une loi d'attraction universelle pour la connerie.

J'ai analysé, comme à chaque fois que c'était stratégique, mes choix sur une nappe en papier du bistrot du port. Un verre de rosé frais avait remplacé le demi-pression de brasseries parisiennes. J'ai déchiré la nappe en deux parties presque égales,

Je pouvais décrocher tout de suite et en vrac de ce monde, me tirer de l'autre côté de la mer avec mon bien le plus précieux, dans mes contrées de naissance. C'est la bonne d'un certain point de vue, celui que mon instinct et mon impulsivité me dictent. J'ai réfléchi et me suis méfié de moi même. Les rappels de l'enfance m'ont confirmé cette sensation profondément enfouie. Vivre traqué n'était pas une vie. Si j'étais né dans une petite ville de province avec un père médecin, une mère institutrice, dans un pavillon « zeuli » du centre de la France, je me serais sûrement tiré. C'était le premier argument que je dessinais sous la forme d'un cercle. Et puis, j'allais pas faire ça à mon associé de bateau, Sablayrolles. Je ne voulais pas faire le salaud, comme ces types. J'ai mis un carré dans le cercle.

La seconde, légale et économiquement propre et viable, faire appel à mon ami Thierry, le seul qui me restait depuis que mon monde était composé d'ivrognes sans le sou, car Thierry et Marine navi-

guaient dans les eaux riches de la Lyonnaise et de la Générale. Il me fallait le fonds de roulement qui me manquait, que les banques ne voulaient plus ni me prêter ni me réétaler maintenant que je ne les nourrissais plus au quotidien. Il était le seul susceptible de racheter mon navire. Soit, un an plus tard, je me refais, soit il revend le navire aux USA à sa valeur argus. Et on encaisse la plus value de 600 000 F et j'achète un yack plus petit.

Thierry, bien qu'il fût toujours caution de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE, pour 500 000 F, a accepté avec Marine, son épouse, de devenir propriétaire de mon rêve de gosse, pour une amitié. Thierry, Marine, leurs deux jolis enfants Margot et Jérémie sont venus de Londres passer deux jours à bord, apprécier, l'état de mon bateau et rire avec nous, et m'ont confirmé leur accord pour l'achat de mon CENTURION 47.

« A une condition, me dit Thierry. Je n'achète ton bateau que si tu ne te barres pas. Si tu reste à quai, ou dans la baie.

— Il vaut mieux le planquer, partir en Tunisie, négocier ainsi en position de force.

— Pas d'accord dans ces conditions, on fait ça en règle et proprement. »

Il m'a fait valoir son expérience des règles de négociation dans les grands groupes. L'ingénieur qui avait réussi, c'était lui, et pas moi, marin français à la dérive alcoolique, à la dérive morale, à la dérive entrepreneuriale. Le juge Albert l'avait signé *Au nom du peuple français*.

« Bon, oui, j'avais répondu, soumis, »

Persuadé de ma non expérience, par amitié aussi, mais imbibé de toutes les craintes à présent pour tout ce qui était présumé de droit. Mais je n'ai pas confiance, et les considérations de Thierry sur le business anglo-saxon, la morale des affaires, ne me rassurent en rien. J'ai vu les juges et les jugements, les coups, les retours, les alliances improbables, les exclusions, me restent en travers du ventre.

J'ai résolu mon seul vrai problème actuel, préserver mon navire. Et tant pis pour la vengeance et notre affaire. Je vais fuir. Vivre enfin.

Mais en attendant le rachat effectif par mon ami, avec mon envie sécuritaire de me barrer à Tanger, je n'ai pas confiance. Je ne dors plus. Je me déplace avec le grand bateau par petits sauts fréquents et répétés pour éviter la saisie prévue par le jugement. Sans domicile fixe de luxe, une crique pour un soir, une journée à Port-Grimaud, une nuit à Saint Tropez le long du quai du phare en attendant l'offre de Thierry. Presque toujours à la voile, ou à coups de quelques minutes de moteur. Ce pourrait être le bonheur total, c'est l'horreur totale.

Une panne de moteur, un coup de vent annoncé, des batteries du bord totalement blettes m'ont fait tomber dans la nasse. Nous sommes allés nous abriter à Saint Tropez. Je suis rentré à bord de

ma coquille, versé un verre de rosé frais, malgré les médicaments administrés à haute dose. La fille de la cave coopérative doit bien aimer mon air d'être comme ça et m'en donne à volonté. Par précaution, j'extrais le pistolet à fusées de mon grand short noir acheté en Guyane et le pose sur ma table à cartes.

C'est pas le genre de flingue qu'on peut utiliser pour soi. Trop gros, avec son canon de deux bons centimètres. Le pistolet est à destination du type qui viendrait saisir le navire. Je sors une boîte de pâte Henaff de sous le plancher. Ma détermination est stable, régulière, calme, lucide. Je termine ce que je crois être les dernières corrections de mon livre. Je contemple mon navire.

Je sais que je peux le perdre, comme j'ai perdu le reste.

Je savoure chaque courbe des boiseries comme un de mes derniers instants de vie, pense aux mains des hommes qui ont fait plier les lattes de tecks le long des moules de bois épais, afin de leur donner les formes des hanches d'une belle.

Lorsque sont parus par le panneau bâbord une bande de pieds en chaussettes, j'ai immédiatement compris, tourné la tête vers le pistolet à fusées. Ils passent la tête par la descente. C'est mal élevé, je me dis juste. La politesse maritime oblige à frapper sur la coque, depuis le quai, à attendre une permission, une invitation, huissier ou pas. Est-ce que j'entre dans vos maisons d'autorité, passe vos portails et foule vos pelouses ?

Claudine en bas de la descente, décomposée, a compris. Assis devant la table à cartes, je ne me lève pas, ni ne tends la main. Au lieu de la mise en joue, voici l'huissier accueilli poliment.

Encore une fois, je décidais de négocier.

*Maître* Viaud<sup>4</sup> ✓ était accompagné de son associé et du commissaire de police de Saint Tropez.

« Cela fait des semaines que je vous cours après, m'apostrophe Viaud.

— C'est le jeu, je réponds pas agressif pour un sou, mais la main quand même tremblante près du flingue à fusées, sous la table à cartes. »

Avec plein de médicaments et de mauvais alcool, tout est possible. Je tremble, mais à peine. On ne me referra pas le coup du tribunal de commerce de Narbonne, on ne me déposera pas en toute impunité, on ne violera pas ma propriété maritime.

« Avant-hier, vous êtes partis de Port Grimaud quand je suis arrivé sur le ponton, me dit l'huissier.

— Comment savez-vous où j'étais, je demande, et c'est là que je remarque que ses chaussettes sont trouées. »

Comme Albert Einstein, je déteste les chaussettes, passe mon temps à ôter les miennes dès que je peux, en voiture, parfois même au restaurant.

---

4. ✓[Crocodile] : Crocodile Viaud



« C'est le chantier qui m'a prévenu. Il faut que je sorte votre navire.

— Hors de question, la saisie d'un navire ne peut être que conservatoire. Ce navire est mon domicile personnel. Mon domicile principal. Mon seul domicile. Ce bateau est aussi mon outil de travail qui appartient à une copropriété de quirats maritimes. J'en suis le gérant et l'actionnaire majoritaire. Je suis le capitaine à bord. Vous ne pouvez que constater. Vous n'êtes à bord que parce que je vous ai autorisé à monter.

— Rangez vos affaires dit l'huissier. »

J'ai pris mon souffle du fond du ventre, pensé une seconde à la table à cartes. On vient de passer à côté de ce qui m'aurait sûrement envoyé en taule.

Autour d'eux s'étalait tout ce qui fait une maison de marin, ma seule maison. La maison d'un marin, parce qu'elle constitue un espace limité, oblige à tous les choix. En entrant dans un vrai navire, on renifle l'âme de son équipage, c'est plus qu'un autre un lieu intime. Une dizaine d'ouvrages de la Pléiade, ceux Henry de Monfreid chez Grasset de 1928, Gerbault dans l'édition originale dédicacée, quelques livres de poches trop lus, quelques livres d'épistémologie, un gros dictionnaire des maths. La machine à coudre sur la table du carré.

« Il n'est pas possible de démarrer le moteur et de déplacer le navire. Sinon je ne serais pas là, à vous attendre.

— C'est une astuce de votre part, dit l'huissier.

— Le mécanicien du remorqueur *Le Travailleur* de la Royale, à quai derrière moi, pourra vous le confirmer. Nous avons dîné avec le pacha hier soir. Problème majeur. Son mécanicien et son électricien étaient à bord hier dès l'aube. Ils ont travaillé toute la matinée. LE NAVIRE NE PEUT PAS ÊTRE DÉPLACÉ AU MOTEUR DE PLUS DE DEUX CENTS MÈTRES, je dis très calmement, laissant entre chaque mot plus de temps qu'il en faudrait. J'ai appuyé sur DEUX CENTS MÈTRES, Et il n'y a pas de grue à Saint Tropez pour le sortir. Et il est dix-sept heures. Et je suis chez moi. »

Je le vois imaginer le boulot, les emmerdes. C'est pas le genre de type séduit par l'effort. Il inspecte les injecteurs démontés, la pompe à eau sur la table à cartes, note sur le procès verbal : *Bateau ne pouvant se déplacer au moteur.*

Tandis que le commissaire de police et l'associé dépouillent du regard mon navire de façon obscène, comme s'ils étaient chez eux. Les regards concupiscent passent sur les objets. Pour eux, l'intérieur d'un bateau choisi comme maison est une interrogation et une agression. Quelque part, depuis leur enfance abandonnée pour le confort, se blottir dans cette liberté nomade est une pulsion refoulée. Leur chère épouse ne voulait pas. Alors ils lui ont offert une de ces cuisines hors de prix. L'huissier pourrait, et le fonctionnaire de police,

mal payé, en fin de carrière, se demande avec quel argent on peut acheter ça, et ses regards coulent sur les courbes de teck lamellées.

« J'ai une solution pour le paiement de la créance, je poursuis. Une vente à l'amiable à un de mes amis.

— Il est solvable ou comme vous ? dit-il avec ce ton particulier qui va me devenir familier. »

Montre en or, gourmette épaisse en or, chaussettes trouées. Il a investi dans l'apparence sans penser qu'on ôte ses chaussures avant de monter sur un pont en teck. Il y a un panier en osier dehors pour cela.

Les maisons de terre ont leurs nains de jardin, offerts à la vue du passant, des portails automatiques alliés aux clôtures closes marquent la propriété. C'est selon, et vous savez plus ou moins, à cela, qui les habite. Les maisons de mer ont des paniers à chaussures devant les passerelles. De cette même façon, c'est une indication sur les habitants des lieux. Point de paniers d'osier devant les coques habités seulement pendant leurs vacances d'été. Il y a la hauteur de la pile. Quelques paires dans une corbeille basse, et voilà quelque couple nanti parti effleurer la peau du monde. Si, dépassant la haute corbeille aux poignées matelotées de cuir, un tas de godasses de mer, mêlées à quelques talons de filles, dépasse d'un petit mètre, reniflez l'odeur de la fête avec vos seuls yeux. Il y a le type de chaussures qui peut aussi vous renseigner. DOSCKIDES SEBAGO ou TIMBERLAND, justement vieillies, vous indiquent le bon quinzième. Des paires trop neuves le seizième maritime. Ce sont les coutures qui vous indiqueront la vie qu'il leur reste. Délaissées, et c'est un marin quelque peu négligent, voire au bout de son rouleau, tandis que refaites, même maladroitement, elles vous indiquent un savoir faire de bout de ficelles suiffées. Ainsi, lorsque vous montez à bord d'un bateau, lorsqu'on vous passe la porte du jardin, vous devez ôter les pompes, à côté desquelles vous marchez peut être depuis des années sans vous en rendre compte, laissez dans le panier quelque traces de gas-oil, la vulgarité des quais.

Il y a toujours un panier devant les filières de mon navire, y compris pour les huissiers et les flics, qui révélera l'état de leur chaussettes, baromètre de leur personnalité cachée, tandis que le patron du navire et son équipière de fille enfileront, négligemment, la paire précieuse de BOTALO qui ne sert qu'à fouler l'intimité du précieux pont de teck.

« Il dirige la filiale de la Lyonnaise des Eaux à Londres. Son épouse est cadre de la Générale des Eaux. Ils sont tous les deux ingénieurs AGRO PARIS GRIGNON. Ca vous va ? je réponds très agacé. »

C'est vrai que moi je ne suis plus rien pour eux.

« Bien. Soit. Donnez-moi votre parole de marin de ne pas quitter le port à la voile, et je vous laisse à bord. Demain, vous passerez à l'étude, dit Viaud.

— Donnez-moi votre parole d’huissier que vous ne ferez rien sans m’en avertir, je lui réponds presque détendu.

— Vous l’avez, dit l’huissier. »

L’homme de loi, comme le jeu éponyme, ressort de sa lourde sacoche de notaire, le procès-verbal qu’il venait d’y enfouir, reprend le stylo dans sa poche revolver, tandis que je pense au mien, et note très précisément : *le navire ne peut manœuvrer au moteur.*

À peine eu t-il quitté le navire, j’ai imaginé me tirer dès la nuit venue. Attendre la nuit. Larguer et sortir à la voile sans un bruit, sans moteur bien sûr, imperceptiblement poussé par la trinquette\* à moitié déroulée. Vers l’Algérie, le pays de l’enfance, de la guerre, là où personne ne viendrait me chercher.

Je serais hors des eaux territoriales lorsque l’huissier, croyant en ma parole, terminera son apéro du lendemain. Je passe cette nuit à mûrir la décision de mettre les voiles pour toujours, persuadé que j’aurais dû m’enfuir il y a déjà plusieurs mois. Le vent favorable pour cette cavale maritime est à n’en point douter un appel des dieux.

Vivre en cavale m’était connu. Je m’imaginai ainsi à bord, dans des pays forcément hostiles et peu touristiques. Assis sur le pont, dos contre le mat, tête dans les étoiles, les souvenirs de la vie en cavale, de l’enfance de guerre et d’après guerre, remontent de la mer profonde et poissonneuse de l’inconscient, à la surface agitée, couverte des crêtes blanches des souvenirs conscients et des alibis.

Fenêtre ouverte, se sauver en laissant les quelques jouets, noms nouveaux qu’il fallait apprendre. Plus tard encore après, descendre et monter dans les autobus plus rapidement que ceux qui me filaient. A sept ans, cela ne me posait aucun problème. Le mot lui-même possédait quelque honorable magie et ma cause était juste. De toute façon, je n’avais pas assez de lucidité pour éclairer mes choix et c’est dans le système nerveux imprégné de la mémoire, et sans les pieux que la socio-culture avait planté entre les vertèbres qui décidait des pulsions.

J’ai sauté sur le quai. Claudine dormait seule dans sa cabine. Je lui ferai part de ma décision en mer, sur la route des Baléares où je le déposerai. Défait les amarres en double et vérifié la disponibilité de tout le grément. Il me fallait moins de cinq minutes pour glisser sur les flots, sans feux de route, hors du port.

Les rayons sont venus comme il est de coutume de l’est, des montagnes ocres, peigne sur le crâne du sommet *d’Agay*, sans que je n’ai largué aucune des deux aussières\* à présent passées en double. Il était trop tard et je n’avais pas su décider.

Je n’ai pas pris cette décision là et il me fallait des alibis, pour justifier, plus tard, dans les insomnies qui prendraient possession du lieu, cette lâcheté ordinaire. Mes décisions intempestives nous

avaient menés là et qu'il fallait que je choisisse, pour une fois, la voix de la sagesse. J'avais donné ma parole à Thierry qui ne se dédierait pas de son engagement, j'en étais certain. Je crois que finalement, je n'avais pas le choix.

Que peut-il faire ?

J'ai gardé l'acte de francisation, les clefs, la maîtrise du navire.

C'est mon domicile, mon outil de travail, ils n'oseront pas.

■ *L'accord majeur* ■

A la suite de cette nuit de quart sur le quai désert, je mis le cap, sur l'étude de Viaud, à l'ouverture des bureaux, de l'huissier de justice à Saint Tropez, huissier spécialisé dans la saisie des yachts de luxe, avec la ferme intention de clore l'affaire.

« Bonjour, Monsieur Xicluna m'accueille l'huissier.

— Bonjour, je réponds, pas mal sur mes gardes.

— On est content d'avoir une solution amiable, dit l'huissier en secouant sa grosse montre en or négligemment. C'est un petit navire. Moi, j'en saisis des gros. Pas plus tard qu'hier . . . »

Je le coupe. Va pas me raconter sa vie. Sa vie d'huissier. Faire le gras.

« Je veux sortir de cette affaire. J'ai une solution propre et préparée de longue date, comme je vous l'ai dit hier. Qui est mon interlocuteur pour la mettre en oeuvre, je demande, me souvenant des administrateurs volatils. Vous, la banque, le contentieux ?

— Moi, répondit Viaud. Uniquement moi. Moi seul. »

Il dégoulinait du son moi comme ces vieux cargos chinois coulent de rouille.

« Je travaille souvent avec le CGMer. Mais il me faut un engagement ferme de votre ami.

— On fait ça aujourd'hui, je viens de l'appeler. Par téléfax, ça vous va ?

— Ça va.

— Alors maintenant, il est au bureau. »

J'ai ainsi attendu trois heures le fax de Thierry dans la salle d'attente, voyant passer les *clients*. L'un venait porter mille francs. Il les tenait dans une enveloppe toute neuve, qu'il ouvrait et refermait sans cesse après s'être assuré de la présence des coupures, assuré qu'elle ne se dissolvaient pas par leur simple présence dans l'officine. Un jeune type, à l'air un peu loubard, chaîne en or ostensible secouait frénétiquement la jambe gauche, entre deux grattages furtifs. Un vieux beau est entré. Il avait l'air connu dans la maison, familier des secrétaires. Il déposa une grosse enveloppe sans un mot :

« Vous aurez la suite la semaine prochaine, lança t-il, avant de s'en retourner sans un au revoir. »

Ça s'est succédé ainsi pendant toute la matinée. Les yachts de luxe, c'était pour l'image et l'huissier de Saint-Tropez vivait aussi des petits.

Le fax d'accord est enfin arrivé de Londres. Je suis entré à nouveau dans le bureau du Maître, soudain tout sourire. Je pense qu'il n'avait pas, comme tout le monde, cru à mon histoire. Viaud, a immédiatement contacté le service recouvrement de la banque. La réponse du CGREC a suivi<sup>5</sup> ►► dans l'heure. La vente était faite. Car selon le droit français<sup>6</sup>, consensualiste, bien que la chose ne fut pas livrée à l'acheteur, mais j'en étais à présent le représentant, et en restait le capitaine, ni le prix payé.

L'autre en a remis un coup de son sourire. Je pensais aux chaussettes. Y avait il un trou ?

« Il faut assurer le navire, je dis.

— Il n'est pas assuré ? s'étonne Viaud, un bateau comme ça.

— Il l'était et l'a toujours été. Mais depuis un ou deux mois, j'ai plus un rond.

— Je téléphone tout de suite dit-il. A combien était-il assuré ?

— Le navire est côté 1 400 000 F à l'argus. Il était assuré lorsque j'avais du boulot pour 2 000 000 F. Pour 1 000 000 F chez le dernier assureur à Bordeaux, il y a un mois. Mais j'ai des paiements en retard.

— Oui, mais je ne peux assurer que pour l'encours, ils ne comprendraient pas qu'on réclame. »

Je n'ai pas relevé plus que cela et je venais de faire une connerie. Avais-je la possibilité d'ouvrir un second front, d'entamer la contestation alors que le temps devenait clément, que la dépression annoncée allait se combler par l'ouest ? Depuis longtemps maintenant, j'étais sous contrainte et mes choix étaient limités. Fallait que je fasse le dos rond et me sorte de là, après on verrait à remettre les choses dans le bon ordre.

Je suis rentré à bord, le fax dans mon short noir, d'un pas presque léger et presque droit, sans passer par le troc pour rallonger mon sillage. Il m'apparaît presque sympathique, ce Viaud, comme m'était apparu l'administrateur Richard Vilanou avant de s'évanouir. J'en ai marre des trocs, des ivrognes. Je suis à bout de mendier. Il faut passer à autre chose. Oublier l'histoire, le tribunal de commerce, Thory, Flesch les plus values.

Mon navire est là, le long du grand quai, à m'attendre. Je ne veux rien d'autre.

Je suis monté sur la digue qui le surplombe. Sauvé, je me dis, en regardant les courbes du roof et l'immense tableau arrière bien plus intensément que les fesses de la plus jolie fille du monde. J'ai dû fumer dix clopes d'affilée pour prendre conscience de la situation. Passer à autre chose est une urgence, je me dis, en sautant sur le quai

5. ►►[Pièce Majeure] Accord avec Viaud et la banque

6. [Le codes] La vente en droit civil

depuis la digue.

Derrière, le soleil disparaît, pyromane sur les pics enneigés . Je vais me coucher de bonne heure ce soir. Sans rosé. Il n'y a plus besoin, et puis le cubi est vide. J'ai dépassé le stade de l'épuisement depuis maintenant bien longtemps. Peut être dormir quelques heures et rêver à ce qu'il va falloir faire à présent. Encore un rêve. Il ne faut pas bouger, ne pas laisser la voie d'eau de l'injustice remplir les cales de la haine. Ne pas penser à hier. Rêver sans bouger.

*Réveil à trois heures trente. Moins dur qu'à l'habitude. Le velcro qui m'accroche au sommeil s'est effiloché. Il scrache moins. Un réveil presque doux, en somme. Je monte à poil sur le pont. Le teck humide de l'eau de la nuit me mouille les pieds. Il ne fait pas froid malgré le petit vent de nord est qui vient de se lever.*

*Le cyclone annoncé se sera détourné aux derniers instants à cause du battement de l'aile d'un papillon. J'ai préparé les chaînes, deux ancres supplémentaires, une réserve d'eau sur le pont. Je ne veux pas perdre le navire sur une erreur aussi grossière que celle qui fit sombrer l'entreprise. Celle de m'être mouillé sur le corps mort de la justice qui a dérapé.*

*Ce bruit n'est pas le bruit de la chaîne. Le bruit de la chaîne est sec, froid, trop net pour prêter à confusion. Ce n'est pas, non plus, le plancton qui crépite comme un feu de cheminée. Probablement deux baleines qui roucoulent non loin de là avec des sons étranges et sourds, longs, modulés à travers la coque. Traversant la nappe du réveil comme un cormoran qui s'ébroue, je me souviens que nous avons reçu le chèque de l'avance d'une maison d'édition pour la publication de mon Tango des Crocodiles.*

*Depuis la nouvelle, je suis parti jouer dans l'eau verte des Grenadines avec Héloïse, la petite fille de Pascale. Ensuite, je ne savais plus quoi entreprendre. Aller travailler à Key West, parce que Hemingway y avait vécu et que cela me permettrait d'aller passer un peu de temps avec les baleines. Peut-être lancer une marque de fringues de mer, Emmaus ®. Elle serait vendue uniquement à Saint Barth, Saint-Tropez. Peut-être vais-je errer sur la mer, de petit boulot en petit boulot. Le multimédia nautique me passionne. On pourrait faire un grand catamaran en plastique recyclé. On pourrait. Mais je vais abandonner mes idées excellentes qui ne m'ont rendu ni riche, ni plus heureux. Je pensais que la liberté dépendait de cette capacité à générer de bonnes et nouvelles idées. Je refuse à présent qu'elles viennent bousiller ma vie. La seule vraie bonne idée serait de vivre, de rire, d'ouvrir de vrais yeux sur les choses et les gens. Pour moi, c'en est fini de l'entreprise. De toutes les entreprises. Je ne donnerai plus une larme d'énergie, ni quelque talent, ni une idée à cette société dont le support favorise le développement des germes pathogènes. Il me faudra reconstruire un autre monde qui me convienne.*

Je rêve, comme au début de l'aventure de devenir le roi d'une île aride et sèche dont je tiendrais l'emplacement secret.

J'ai résolu le problème. Je ne vivrai pas comme dans l'enfance, en fuite permanente, changeant d'identité tous les mois. Il n'y aura pas

de cavale. Il me faut gagner le demi-million de francs que je dois à Thierry avant un an. Dix machines d'occasion à fourguer pour des tiers. J'ai eu fait cela en une seule semaine il n'y a pas si longtemps.

J'ai amarré pour quelque temps le navire, je l'ai très longuement regardé.

Je le sortirai chez WAUQUIEZ au fond du golfe dès que j'aurai les trois sous de ma première affaire, je me dis. Je suis reparti, avec un plan de vie dans la tête : vendre les échographes que je ne pouvais plus louer. Acte d'humilité s'il en est. Plus facile à dire qu'à faire ; car il m'est difficile de passer pour un inconnu. L'entreprise dans le sud de la France a conquis la plupart des cabinets de radiologie. Et lorsque j'étais reconnu, il m'était difficile de ne pas tenter de raconter, de vendre mon récit mal ficelé plutôt que des échographes pour mes anciens fournisseurs.

Zigzaguer afin de rester à l'écart de mes propres clients était éreintant. Mais je m'en foutais. Je me foutais de l'humiliation. Mon *yak\** valait bien ça.

Un soir, dans la bergerie de Claudine, le téléphone noir s'ébroue.

« C'est Dédé, me dit la voix rocailleuse.

— Tu vas bien Dédé? je dis. »

J'entends les rires des copains du Café des Arts, mais à présent, j'ai mieux à faire.

« Ouais, mais je voulais te dire... Il y a un problème. »

Je sens qu'il a bu. Il doit être encore dans la défonce au mauvais rosé.

« Comment va mon bateau, tu t'en es occupé? Je te rappelle qu'il faut terminer d'ôter les caoutchoucs du pont à l'avant, et l'inox... Il me coupe.

— Ton bateau n'est plus là, il me dit avant de raccrocher brutalement. »

Cet imbécile a vraiment bu, je me dis, il s'est trompé de quai, de port, de mer. Je rappelle, dans la foulée, mon toubib de psychiatre, Roland Chalbos.

Il me confirme une heure plus tard le quai, la place déserte.





■ Port Leucate, 6 novembre 1995 ■

**B**UREAU ORDINAIRE, D'UNE GENDARMERIE DE PROVINCE, d'un port, ou plutôt d'une marina dans laquelle, durant le mois de leur remise en liberté conditionnelle, hommes, femmes, enfants et animaux viennent occuper, pour très cher et durant un mois, quelque mezzanines non loin des plages, des cubes de parpaings, des ovules fécondées par les spéculations, les produits dérivés, les futures *sub-primes*.

Gendarmerie de Port Leucate où Philippe Bergail, gendarme de terrain attentif, rugbyman moustachu qui deviendra un copain et quittera le métier, prend ma plainte pour la disparition de ma maison flottante constatée hier.

Mes traits sont aussi froissés que la chemise que je porte, pas rasé pour l'occasion, la main tremble. Rien à voir avec le petit tremblement alcoolique dont je peut gérer le bruit de fond en posant le bras sur le bureau. Il est de moins haute fréquence mais de plus ample amplitude, provoqué par les dizaines de cocktails rage brûlante sans être encore en ébullition, que je refroidi de cristaux de désespoir pilés, coloré bleu vert, très *bloody*, le genre de ceux de Viatcheslav Molotov, fermentant pour dégager tous les arômes de la vengeance, Je me les suis envoyé, à sec, dans de petits verres soufflés. La voix suit le mouvement, saccadée, comme celle de ces types qui ne veulent pas que l'on reconnaissent leur identité lorsqu'ils lâchent le morceau.

« Je viens déposer une plainte, je dis au pandore, mon bateau a disparu. »

C'est vide là dedans. On sent le hors saison. Les renforts de Périgueux ou de la Beauce sont repartis depuis quatre mois.

« Quel sorte de bateau ? demande le gendarme.

— Un voilier. je réponds en faisant déjà des efforts pour ne pas le secouer physiquement.

— Où se trouvait-il dans le port ? conclut logiquement le pandore.

— Pas là. Saint-Tropez. Un voiler.

— De quelle taille, continue l'enquêteur zélé.

— Quinze mètres. Enfin pas tout à fait. Quarante sept pieds exactement.

— Quelle valeur environ ? continue le bleu.

— Un million quatre cents mille francs. Environ. Celui plus, c'est le numéro un, c'est plus.

— Un million cinq nouveaux ? demande le gendarme, moustache frémissante. Il me regarde dans les yeux pour la première fois.

— Y a plus d'anciens francs depuis longtemps, je lâche, haineux envers le corps qu'il représente, même sans képi. »

Je ne suis pas calme. Pas agité. Me dire enragé c'est sous estimer la violence que je contiens. Me dire effondré, est largement en dessous de mon abatement profond. Ma structure neuronale a été une seconde fois *hackée* par les pirates. Ces nouveaux pirates sont montés à bord par effraction, car j'ai bien sûr les clefs, l'acte de francisation sans lequel un navire ne peut prendre la mer. Ils ont démarré le moteur par la force et emmené mon navire je ne sais ou par la ruse.

J'ignore ou est ma maison en hiver, dans quel état, ou sont mes autres paires de pompes recousues avec autant d'attention et de patience que peu de savoir faire. Ils ont violé mon domicile. Soustrait mon seul et dernier abri, malgré les accords écrits et la loi.

L'État de droit dont on nous débarbouille chaque jour dans la presse et les radios est en vérité un L'ÉTAT SAUVAGE<sup>1</sup>.

Le gendarme me ramène à ma déposition et à son début d'enquête.

« Qualifiez les faits demande le gendarme moustachu à la carure de rugbyman.

— Je qualifie les fait de *détournement d'objet saisi*. Par qu'on me le demande. »

J'ignore que la victime n'a pas à qualifier les faits. Plus tard, je saurai qu'il s'agit d'un vol<sup>2</sup>, d'un vol aggravé, de l'article Article 311-4 de leur code rouge, parce qu'il est commis par plusieurs personnes, auteur ou complice, sans qu'elles constituent une bande organisée, dépositaires de l'autorité publique dans l'exercice ou à l'occasion de l'exercice de leurs fonctions, de leur mission, qu'il est commis dans un local d'habitation en pénétrant dans les lieux par effraction, qu'il fut précédé, accompagné, suivi d'actes de destruction, dégradation, de détérioration de mon dernier abri inviolé. Pour ces

---

1. Film de Francis Girod avec Michel Piccoli, Claude Brasseur, Jacques Dutronc

2. [Le codes] Le vol - comportement momentané en propriétaire de la "chose"

types, ces peines sont portées à dix ans d'emprisonnement et à Euros d'amende, lorsque le vol est commis dans trois de ces circonstances.

Le vol est un comportement, fut il momentané de propriétaire. Un type qui s'assoit au volant d'une Triumph TR4 cabriolet, en enjambant la portière s'est comporté propriétaire dix minutes, pour rêver, cela suffit pour constituer un vol. Je ne le saurai que plus tard cet article 311-4, qui les rendait passible de dix ans d'emprisonnement, défintion d' un *crime* qui n'a besoin ni de cadavre ni de sang versé comme tout le monde le pense.

« Votre profession, continue le militaire à la carrure de rugbyman, en tapant, de ses gros doigts, sur un portable moderne.

— Plus de boulot, je réponds, avant qu'un mélange d'adrénaline et de fond de haine viennent me remplir à nouveau le sang. Le coeur s'est mis instantanément à frapper. Ne contrôle plus mes propos. La main tremble mais ce n'est pas l'alcool.

— Que faisiez-vous auparavant ? »

Je n'ai rien répondu. Retenir les larmes dix secondes, des larmes solides soudain sublimées en vapeurs oranges soufrées, un volcanisme contenu, avec cette odeur d'oeuf pourri, l'H<sub>2</sub>S. J'allais pas refaire à « un bleu » le coup de mon métier d'écrivain. J'ai failli me lever, partir, aller à la recherche d'une arme plus efficace.

« Vous avez bien un métier ?

— Ingénieur chimiste, je réponds.

— Comment vivez-vous ? demande il en quête de sa proie. Vos revenus ? Vous êtes au chômage ?

— Non, l'ai lâché et un influx nerveux m'a traversé la moelle épinière sans atteindre sa destination.

— Le RMI ?

— Ni l'un ni l'autre. »

J'ai vu sa courte moustache frémir comme une ligne de traîne lorsqu'une bonite taquine le rapala.

Un ingénieur chimiste sans boulot, une bagnole pourrie, une plainte pour un navire côté un million et demi de francs, à Port Leucate, pour un gendarme normalement éveillé, ça s'appelle, *la came*, la coke, l'héro. Et ça, ils aiment, les bleus, la came.

Me voici accusé, et pas d'être un petit dealer de chite.

L'héroïne, l'ecstasy, le buvard, les drogues synthétiques, le PCP, une *phencyclidine*, psychotrope hallucinogène connu sous le nom d'*angel dust*, dont j'avais déjà synthétisé quelques molécules, à la recherche de ses effets anesthésiques sur-puissants, ou en recherches sur la schizophrénie qui me gagnait lentement.

Dans une simple petite cuisine aménagée, dans ce business là, avec mon savoir faire, je pouvais en une année gagner de quoi finir de payer mon navire, ma maison, et peut être de payer quelques flingueurs pour récupérer une partie du butin de pirates.

« Je me suis fait jeter à la rue, j'ai lâché au gendarme, parce que

l'ambiance se détendait un peu. Mais ce n'est pas pour ça que je suis là, c'est pour mon navire, ma maison, rentre chez moi. Non, *nous* nous sommes faits jeter à la rue, comme des délinquants. »

« Racontez moi cette histoire de mise à la rue, comme vous dites

— Jeté sur le trottoir avec un million de dettes personnelles pour moi et ma compagne et associée

— Si vous voulez. Comment est-de arrivé.

— La banquier actionnaire, s'immiscé des son entrée dans la gestion courante, puis nous serre les couilles, coupe ses lignes, propose un plan d'organisation d'insolvabilité.

— Il n'a pas pu vous éjecter comme cela.

— Non on a été déposé le bilan et tout dénoncer pour un plan de redressement, mais c'est plus compliqué que cela.

— Vous n'avez pas obtenu votre plan et avez été liquidés.

— Non. On a obtenu et réussi, avec l'administrateur de notre coté.

— Et alors, dit il en notant. »

J'ai raconté encore en gros l'histoire le plus simplement du monde, telle qu'elle m'apparaîtrait durant au moins quinze ans chaque matin à l'ouverture d'un oeil au sortir des sommeils. Mais c'était pour ma maison que j'étais là, et l'évocation des détails de l'histoire me rendait imprévisible.

Le pandore me propose de fumer une cigarette devant la porte de la gendarmerie. Il me la tend et l'ambiance revient à son état d'élasticité. Le type pose de bonnes questions. Je tiens peut être une prise, bien que seul mon navire m'obsède. L'entreprise est bien loin depuis deux ans de solitude et d'exclusion. J'ai fini mon histoire battu par le vent glacial de l'hiver qui dans nos contrées perdues traverse tout, pulls et cirés. Et je n'étais plus plus vêtu que ça, privé de l'accès.

«

— Finalement, l'administrateur à réintégré les actifs dans l'entreprise sans parler de la corruption que l'on dénonçait au parquet.

— Quel montants pour ces actifs ? interroge le pandore, me surprenant encore.

— Ça m'a l'air grave, si c'est exact dit le gendarme. »

Il doutait. Rentré pour s'asseoir devant l'ordinateur portable dernier cri.

« On vous soigne, à la gendarmerie, j'ai lancé, en regardant l'ordinateur, et n'ayant pas encore développé cette aversion et cette allergie physique à tout ce qui est institutionnel et prétend assurer notre sécurité..

— C'est ma machine personnelle, reprends le pandore, avant que la rage ne s'empare à nouveau de tout mon système nerveux sans que je puisse exercer le moindre contrôle. Je suis sous dépendance. J'ai peur pour la première fois.

— J'ai écrit cette histoire, je lance au gendarme. Le tango des cro-

codiles. Tout y est. »

L'entretien avait duré une heure, et je repartais avec la seule chose qui m'importait, la plainte pour vol, le crime.

J'ai signé la déposition et le type m'a raccompagné à la porte en fumer une autre. Ça avait duré une heure et demi.

« Vous retrouverez mon bateau. Quinze tonnes, quinze mètres, ça ne disparaît pas comme ça. Suffit d'appeler l'huissier, la banque, ils sont dans le coup, c'est la même bande pour le même crime.

— Je pourrai avoir votre livre, coupe t' il en me laissant. »

Je remis au gendarme dès le lendemain, la première version du *Tango des Crocodiles*, les causes, à présent uniquement résidente sur la toile<sup>3</sup> ✓, les .....de ceux qui font. Les heures de frappe sur le clavier me servaient pour la première fois à quelque chose. Car lui était là pour ne pas laisser faire.

■ Port Leucate, 8 novembre 1995 ■

Le gendarme ordinaire me rapella au téléphone le surlendemain.

Simple gendarme, il avait lu en une nuit la traversée jusqu'à la mer de l'exclusion. En une nuit il fit le voyage dans les mers de cette improbable affaire. Le type comprenait. Je n'en revenais pas. Mon texte illisible et gavant était clair et digeste pour un gendarme, par nature ballot.

« C'est grave tout ça me dit le type. C'est improbable. »

Je sentais le doute.

« Serez-vous ici, la semaine prochaine ? demande Philippe Bergail.

— Où voulez vous qu'on aille ? j'ai répondu de la façon la plus désagréable possible. »

J'ai pas gémi. Pas dit : On m'a pris ma maison, mes affaires. Mes livres. Je suis dans le même froc depuis une semaine. Les robes de Claudine pour Noël. Je ne sais même pas où elle est, ma maison. C'est l'hiver.

---

3. ✓[Crocodile] : Téléchargement du Tango



■ *Fitou - Bergerie de la Madame, novembre 1995* ■

Une arche de pierre sépare les deux grandes bâtisses, jadis des abris à moutons qui depuis quelques années, avaient disparus<sup>1</sup> ☒ . Chacune des deux petites maison aux murs épais aurait fait le bonheur d'un petit épargnant à la retraite dans le sud. Cette bergerie appartient à Claudine qui a travaillé des années, y a mis tout son salaire d'avant notre aventure d'entreprise. Elle la perdra plus tard pour avoir refusé de se soumettre.

Pascale vit avec sa petite fille Héloïse, âgée de quelques mois dans la bâtisse d'en face. Sans plus de sous que nous, car son compagnon s'étant lui aussi, fait *dérober* son école privée, une des plus renommée de Paris, dans des affaires classiques de réseaux et de trahisons, de chantage et de corruption.

C'est Pascale qui a ouvert la porte aux pandores. Face à elle, il y a mon gendarme local en uniforme de militaire : la visite est donc officielle. Les deux autres sont en civil, mais façon gendarmerie. Le plus âgé se présente :

« Lieutenant-colonel Sasso<sup>2</sup> ✓ , de la *section recherche en infractions économiques et financières* de Montpellier.

— Gendarme Philippet, se présente l'autre gendarme, également en civil, immense, me tendant sa grande paluche. »

1. ☒ [Galerie photo] Une arche de pierre sépare les deux grandes bâtisses, jadis abris à moutons

2. ✓ [Crocodile] : Le colonel de gendarmerie

Le grand type a l'air franc et solide. Bergail, le gendarme de terrain a fait son boulot et alerté sa hiérarchie sans me prévenir. Serait-ce une perquisition ? De quelle came sont ils en quête ? Pascale conduit les trois gendarmes dans la pièce du fond, un atelier immense pièce vide au sol de béton et de murs de pierre. Une unique grande table est constituée de tréteaux et de deux portes. Les centaines de pièces du dossier du pillage de l'entreprise y sont étalées.

Ils allaient la trouver, leur came, et elle s'appelait *délinquance financière*. Y en avait de pleins sachets, de cette came, dans ce laboratoire clandestin. Alambics, pompes à vides, distillations des notables et magistrats locaux qui y étaient accros. J'avais entrepris, de mettre toutes les pièces de l'affaire sur un support numérique. Quatre ans plus tard, la presse vantera cette technique lors du procès du Sentier<sup>3</sup>.

J'avais été émerveillé par le premier tableur, *Visicalc*. Le premier lien hypertexte, avant le Web qui l'a rendu populaire m'a laissé sur le cul. HyperCard fabriquait des cartes liées par le clic du mulot. On passait de l'une à l'autre par ce clic, petit geste de l'index, lorsqu'un mot était souligné. Pascale m'avait prêté son ordinateur portable Apple noir et blanc. Et je *distillais* notre affaire sur des cartes à jouer au plus fin, parce si ne rangeais pas ces histoires dans ma tête, si je ne les range pas numériquement pour celle des autres, je devrais abandonner. Et abandonner ne fait partie ni de mon vocabulaire, ni de mes objectifs.

Je raconte aux trois gendarmes le plus simplement possible notre histoire. Je raconte pendant trois heures, montre les pièces, retiens la détresse et la haine lorsqu'elles montent de mon ventre brûlant.

Les gendarmes sont partis trois heures plus tard, en nous disant qu'ils examineraient ces deux affaires, la cession de l'entreprise et le vol de mon bateau.

Trois semaines environ après cette visite, alors que la mer, rendue blanche d'écume par la tramontane qui s'est levée dans la nuit, ne m'observe. Le téléphone de bakelite noir sonne entre deux rafales d'une rare violence, couvrant presque le bruit de l'archaïque sonnerie.

« C'est pour toi, dit Claudine, gendarme Philipet

— Il y a matière dans votre affaire, me dit le gendarme Philippet passée la bouée des politesse.

— Matière à quoi ? »

La mer fumante nous observe, témoin incorruptible derrière la vitre fine.

« A vue de nez, il y a sept infractions pénales dans vos affaires. Je souhaiterais revoir certaines pièces que vous nous avez montré lors

---

3. [Actualités] Affaire du sentier : 138 personnes, dont le PDG de la Société générale, renvoyées en correctionnelle. Par Renaud Lecadre - Libération Samedi 22 juillet 2006

de notre visite : Tout ce qui est financier. Le reste. Enfin tout ce que vous nous avez montré. Vous fiches informatiques. »

Y avait-il enfin un type qui allait comprendre ? C'était son métier, fallait dire, au gendarme de la brigade financière de la section recherches de Montpellier.

J'ai réussi. Mettre la brigade financière de la gendarmerie sur le coup m'éviterait de faire briser des os, car la mort n'a jamais nuit à personne. Je n'ai rien à priori d'un tueur. Mais il faudrait voir sur le tas en cas de nécessité. Qui prévaudrait des gènes, de l'éducation, ou de ma propre personnalité, qui n'est qu'un bric-à-brac bâti sur des marais de malentendus, une construction mentale et imaginaire qui peut voler en éclats à tout moment.

« Pouvez-vous venir à la gendarmerie de Montpellier ? poursuit le gendarme.

— Après demain. J'arriverai par le train. Ça va ?

— Je vous attendrai à la gare. Rappelez moi pour l'horaire. »

■ *Montpellier, décembre 1995* ■

Un sac de sport de vingt kilos fut amené à la section recherche de la gendarmerie de Montpellier. Le gendarme Philippet, après examen du sac de pièces soigneusement classées, et d'un exemplaire du récit qui prenait forme, me confie :

« On ne sait pas si on pourra prendre cette affaire. Et puis, on est à Montpellier, ça n'a rien à voir avec Narbonne.

— C'est à Narbonne que je vais pouvoir la faire prendre.

— Je sais, répond le gendarme. Ce dossier m'intéresse. Il faudrait le mettre en ordre. On a beaucoup de boulot. Et il me faut le feu vert de ma hiérarchie. »

Je me suis mis à travailler pour eux, comme un fou. Je me suis raccroché à ces types comme à un canot de survie. L'idée de concevoir un CD ROM, d'utiliser les liens hypertextes dans les documents, de lier une base de données documentaire est vraiment née cette semaine là.

Je venais de porter deux crimes - actes qui encourent plus de dix ans de réclusion - les deux affaires devant la section recherche financière de la gendarmerie. Le pillage de l'entreprise par ses actionnaires, validé par un petit juge occasionnel. Le vol de ma maison dont je ne mesurait pas encore la portée.

Les deux affaires ont mis le cap sur l'autorité de l'État, qui dans mon imaginaire est absolue. Le colonel avait fait le déplacement. Ma vengeance toute proche sera juridique et au printemps, nous voguerons vers des rivages ensoleillés. Tout ceci n'aura été qu'une épreuve de quelques années.



■ *Disparition de l'administrateur Vilanou* ■

En 1902 le trois-mâts allemand la Freya, abandonné par son équipage, errait à la dérive. Des dégâts laissèrent supposer qu'il avait été pris dans une violente tempête. Pourtant, rien de la sorte n'avait été signalé dans la région. En 1918, c'était le tour du Cyclops, un navire charbonnier de bonne taille. Aucun S.O.S. n'avait été envoyé alors qu'il y avait une radio à bord.

Les messages qui restent indéchiffrables.

Comment comprendre le message envoyé en 1925 par le Raifuku Maru un cargo japonais : *Danger like dagger now. Corne quick!*<sup>1</sup>

En 1938, le vapeur l'Anglo Australien signala : « *Temps idéal. Tout va bien* », avant de pénétrer dans la zone fatale. On ne l'a jamais revu.

En 1994, alors que tout se passait correctement, Vilanou Comment comprendre la disparition de Vilanou, avant le crime ? Après avoir réintégré les actifs pour les céder aux corrupteurs, et aux assistés dans un simulacre, nous laissant face à nos exécuteurs.

Les mots de son collaborateur, Neyrac qui m'avaient faire croire au retournement juste des choses me resteront à jamais gravés dans cette partie du cerveau.

« L'achat des stocks par la banque est totalement illégale et compromet la continuité, donc les emplois. C'est un délit avéré. On doit donc récupérer ces 600 000 F au plus vite par voie de justice. Cela vous fera un peu d'oxygène. »

« La convention de compensation, de même que la compensation sont une pratique bancaire illégale en période suspecte. Elle a soustrait près de 400 000 F de trésorerie à l'entreprise. On doit donc récupérer ces 400 000 F

— Comment dois-je m'y prendre ?

— Je m'en charge. C'est notre rôle. Envoyez-moi les pièces. On va faire rentrer un million de francs. »

« Effectuez les licenciements nécessaires, tout en respectant les intérêts de vos salariés. Vous devez vous en sortir. Continuez votre activité de façon réduite jusqu'au début des premières plus-values.

1. (Danger poignard. Au secours. Vite!)?

Vous rencontrerez Vilanou, l'administrateur. C'est un type extraordinaire. Vous avez de la chance. »

C'est comme cela, à cause de la disparition de l'administrateur Vilanou, que l'on est entré dans la Mer de l'Exclusion.

En mai 1994, après sa disparition, un dernier message du Cabinet Vilanou à Monsieur le Président et Messieurs les Juges signala : « *La société NOVAMÉDICAL présente la structure la mieux adaptée pour honorer les contrats en cours avec les refinanceurs ainsi que les contrats de travail. La société DOLIAM n'a pas la qualité de tiers requise par la loi. L'avis du représentant des salariés et du représentant des créanciers sera communiqué durant l'audience.* »

■ *Disparition du colonel Sasso* ■

Vers 1800, le schooner USS Pickering, bateau américain de soixante dix sept pieds.

Disparu.

En 1854, le Bella, navire britannique faisant voile vers la Jamaïque. Le Cyclopes, charbonnier en 1918 avec 300 marins. Disparu. En 1866, le Lotta un trois-mâts suédois. Le Viego, un navire marchand espagnol. L'Atalanta, navire-école britannique avec ses 290 élèves officiers et tout son équipage. En 1884, le Miramon, goélette italienne. Disparu à leur tour.

En 1996, Le colonel de gendarmerie de la section recherche Sasso. Le gendarme Philippet, deux mois après avoir manifesté à ses supérieurs son intention de prendre le dossier. Disparu à leur tour.

Ont ils transmis à Toulon, à un procureur de la République, à d'autres gendarmes ? Pour une BMW ils auraient bougé leurs brigades.

La bagnole, c'est sacré. Pour une MÉGANE volée, une famille de gitans va tout droit au trou pour trois mois fermes, flagrant délit. Emmener ma maison et ce qu'elle contient n'est pas un délit flagrant ? Sauf que ce ne sont pas des gitans, ni des corsaires, ni des pirates, mais des banquiers et des huissiers, les auteurs de ce délit qui mérite dix ans de taule. Pour un chien divaguant, j'ai vu un matin trois gendarmes sur le perron de la maison. Pour une boulette de « chichon », un pétard de garrigue comme il y en a dans toutes les maisons, tu les aurais vu menotter, embarquer, faire la une du journal local.

En mai 1994, après la disparition de son supérieur hiérarchique, disparition, une note manuscrite de Philippet signala : [...] *Amitiés*

Voici comment donc la section recherche de la gendarmerie, spécialisée dans la délinquance financière traitait deux crimes économiques indépendants, visant les mêmes victimes. Par manque de temps.

■ *Fitou, Saint Sylvestre 1995* ■

**M**E VOICI À NOËL sans un sou, à nu, sans coquille dans laquelle me glisser. Je passerai Noël sans domicile, sans mes courbes et mes bois, sans ces mouillages du premier de l'an que nous chérissions.

M'garr au nord de Malte, LLigath, seul dans la crique, avec un bain et quelques oursins pour le repas de midi, et tous les autres coins de paradis. Je passerai Noël sans mes livres, ma vrai peau, ma maison, mes quelques chemises de fêtes, les robes CACHAREL que Claudine comptait mettre pour la *Saint Sylvestre*.

On aurait fait ça à n'importe quel type, ces types aux maisons de briques, de broc, d'abominables et interminables parpaings soudées à la surface de la terre, incapables, comme les plantes, de se déplacer dans leur environnement, tout le monde aurait trouvé ça inacceptable. Tu les aurais vu intervenir par trois, ces gendarmes de Noël, à vous mettre les boules.

Claudine tentait sa réinsertion dans le sud de la France. Un de ces stages pour chômeurs qui vous foutent le moral en l'air. Me voici ouvreuse d'huîtres chez Métro. Seule l'idée que London avait été pêcheur d'huîtres, Monfreid vendeur de lait après son entrée loupée à Centrale, me faisait tenir le coup.


On ferait quand même la fête dans la bergerie de Claudine. On ferait la fête malgré le manque de fric et le froid. On ferait la fête de Noël aux spaghettis. J'en avais connu pas mal. On compenserait en riant bien.

Le téléphone a sonné alors qu'on n'attendait plus personne. C'était Sylvestre. Un nom. Celui de la forêt, de la fête du premier de l'an, de la sœur de Claudine, et de ce titi parisien, métissé togolais. Un nom qui sied aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Son accent banlieusard était suffisant pour entretenir son humour.

Le Grand Joueur me l'avait mis dans les pattes l'été précédent.

J'avais rencontré, en ce mois d'août 1995 cet autre paria, tombé dans mes bras, un soir de beuverie à Saint-Tropez, complètement saoul. Pas même un marin. Sa détresse hurlait pourtant comme une sirène dans la brume. Je lui ai filé du boulot à bord. Un alibi. Comme il le faisait bien et que cela le rendait heureux, on a navigué. J'ai offert La Nioulargue, une des plus belles courses de voiliers du monde, à

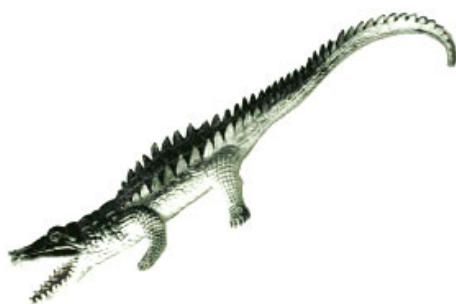
ce garçon pas trop gâté des banlieues. Petit anneau dans l'oreille, et même parfois le regard bleu sur son teint noir. Je lui avais dit qu'apprendre à entretenir un navire pouvait lui apporter la liberté ailleurs, un travail, le soleil, la dignité.

Ce jour là, il cherchait simplement une auberge pour passer, au près serré\*, le cap de la nouvelle année. Sylvestre<sup>1</sup> , venu passer le Jour de l'An avec nous, voulut à tout prix m'accompagner récupérer ce navire qui lui avait apporté tant de plaisir.

---

1.  [Galerie photo] Sylvestre, venu passer le Jour de l'An avec nous

61  
LE TUEUR



■ Port Pin Roland, 6 janvier 1996 ■

ON EST ARRIVÉS À L'EXTRÉMITÉ de cette immense crique qu'est la rade de Toulon, pour un rendez vous avec un huissier, Fradin, qu'il convient d'appeler Maître, contacté au téléphone. Claudine m'a donné son dernier chèque, un chèque en blanc à tirer sur notre avenir maritime, une fois tout ça expédié. Je voulais un inventaire. Je voulais un constat de cette violation de domicile.

Un mélange de vieille huile usée et de gasoil pourri corrodait lentement le fond de mon estomac. Nous sommes entrés dans le navire après l'huissier loué pour la séquence. Là, est apparu, dans toute sa vulgarité, le spectacle que j'appréhendais<sup>1</sup> ☒ . Ordinateurs de bord jetés en vrac, robes de Claudine éparpillées, livres les plus aimés de Gerbault et de Monfreid salis, déchirés. Le moteur en maladie, ne devant pas faire le moindre tour d'hélice avait servi à amener le navire chez les pilleurs. *Ils* voulaient vendre vite.

Il nous est interdit de monter à bord. Il m'est interdit de rentrer chez moi. Monnier, commissaire priseur, seul interlocuteur du chantier n'a pas donné la consigne, me dit-on. Il est encore en vacances.

La pluie d'hiver est inclinée à quarante cinq degrés par le vent d'est qui ne se calme pas. Il balaye les rues désertes de ce coin perdu ne parvient pas à faire baisser ma température. La bagarre va commencer. Je hurle et vais exploser la gueule de ce type à coup de DOCK-SIDES. Je me calme, ravale ma rage, m'affale, négocie encore et encore et encore une fois de trop.

Il faut trouver une piaule et on a pas un rond. Pour tout paiement, à l'hôtel Lamy, sur la plage. je laisse mon Macintosh portable

---

1. ☒ [Galerie photo] Saccage du navire

en caution. Sylvestre et moi partageons une chambre. Allongé à côté de lui, alors que dehors le vent souffle avec violence et que la pluie torrentielle dévale depuis des jours les fleuves et les rivières, je me souviens de cette nuit décrite par Melville dans les premières pages de *Moby Dick* : entre Queekek, le grand harponneur païen, et Ismaël, le conteur, à « l'auberge du souffleur ».

La similitude de la circonstance ne pouvait pas m'échapper. Mon nègre, contrairement à Queekek, n'avait pas d'idole, ni n'était immense. Mais nous allions cependant embarquer ensemble malgré tout, et lier nos destins pour une récupération de mes biens détournés. Construirait-il le cercueil qui me sauverait la vie ? À bien y réfléchir, je ressemblais davantage à Achab que Sylvestre à Queekek. Lui n'avait que la couleur de sa peau à faire valoir. Tandis que ma baleine blanche naviguait dans la Mer des Affaires, sans que mon destin m'oblige à la traquer sans fin. J'étais pourtant devenu aussi fou qu'Achab, car je ne m'étais pas séparé de mon harpon dont j'aiguillais le fer chaque jour.

La météo ne s'arrange pas à priori. Combien de temps va-t-on passer dans ce trou ? L'avocate de Thierry nous a dit et écrit : *tirez vous*. J'ai téléphoné à Pascale. Ses sept ans passés à bord d'un Joshua aux Antilles et au Venezuela donnaient à son avis sur la météo un peu plus de valeur que celui du patron de l'Espadon, ce bistrot perdu dans lequel on va parfois boire un coup.

Sylvestre avait inventé un business d'enfer. C'était dangereux, mais d'enfer. Il cherchait et trouvait des *signatures* pour le soutien des SDF de Seine Saint Denis. Le plus souvent, il ne récoltait pas de sous mais des produits plus ou moins périmés. Sylvestre m'a menti. Il n'a pas arrêté de picoler. Hier soir il rentre vers vingt deux heures, alors qu'il était parti *chercher des signatures*, et revenu avec trois pizza de supermarché probablement au delà de la date limite. J'ai appris ce matin à l'Espadon, le seul troc à un mile, qu'il a passé la soirée à se faire payer des coups. J'interdis au patron de le servir.

On prépare l'appareillage dans l'immense bordel et saccage laissé par les pillards.

Notre vie sociale était si intense qu'on invitait même. J'ai appelé des amis d'Olivier, Franck et Renée. Renée m'a prêté deux cents balles pour aller acheter du gasoil. Au cas. On a aussi invité les patrons de l'auberge du souffleur, de l'hôtel Lamy j'veux dire. De fil en aiguille, on avait parlé, et ils n'y croyaient pas à cette histoire de navire, et pensaient qu'on se tirerait sans payer. Les mondanités furent terminées et il fallait partir, être de retour à la maison. Fallait surtout pas fatiguer, avoir d'état d'âme.

Fallait se tenir bien raide.

J'AI ÉTÉ FAIRE UN FOOTING SUR LA PLAGE pendant une bonne heure pour voir si je tenais le coup. Je tenais à peu près le coup pour cette traversée d'une journée au plus. Puis j'ai habillé Sylvestre le plus chaudement possible. Nous avons revêtu chacun le même habit. Une fourrure polaire, un pantalon de ciré bas de gamme, une veste de quart. De celles qui restaient, un peu petite pour moi. C'est donc avec les deux cirés orange de pauvres, que nous sommes vêtus pour les quelques centaines de miles qui doivent ramener le navire à terre. Les cirés de haut de gamme flottants - des Henry Lloyds - avaient été substitués par un diable jouant les cadors, mais dont le fond n'était que misérable cupidité. J'avais considéré l'incident, avait réglé les comptes, et dans la bataille qui sévissait alors pour notre redressement, il m'avait manqué le millimètre qui transforme l'essai sur la ligne. Il m'avait manqué de récupérer les cirés achetés avec le navire<sup>1</sup> \* .

La douane, probablement envoyée par le chantier Pin Roland, marri d'avoir vu la vente et donc sa commission s'envoler, nous fait une visite matinale. Ils ont admiré, comme le font tous les entrants dans ce carré, les volumes et les courbes. Je leur ai montré les papiers, la sécurité, raconté l'histoire de l'huissier, du commissaire priseur, montré le fax du CGMer que j'avais retrouvé à bord, les délits maritimes majeurs. Je pensais les voir réagir, bondir, du genre : *comment, ils naviguaient sans acte de francisation ? le navire a été emmené sans votre accord ? Au moteur . . .*

« Je rentre chez moi, je dis juste, à une douanière, je rentre chez moi. »

Ils sont partis sans nous souhaiter ni bonne mer, ni bon vent.

« Le caoutchouc s'en va, m'interpelle mon Togolais français, à quatre pattes sur le pont, engoncé dans ses vêtements polaires, me montrant une fine lanière de polymère noir qui pendouille entre deux lattes du pont, devant le mât.

— Ce n'est rien. Enfin si, je lui dis, en m'asseyant auprès de lui après avoir saisi le couteau attaché à poste devant la colonne de barre. Au cas. Et je me mets à arracher la lanière qui vient sur toute la longueur.

— Il va falloir tout enlever, mais ça vient facile. Ça te fera un boulot pour au moins un mois. Sur les navires modernes, ce sont de faux

---

1. [\*][Chapitre sur la toile] Les cires

joint, le pont en teck est collé sur un autre pont, en sandwich\*.

Le mot sandwich lui ouvre le regard. Je lui en fais un et nous voilà partis, à nous y mettre, à enlever lentement chaque lanière de polymère durci qui vient comme la peau d'une banane, en attendant qu'il fasse un peu plus clair.

« Tu vois, le plus chiant, c'est d'enlever le vieux caoutchouc, là. »

Je suis bien. Après des mois sans mon navire, sans maison, sans peau, sans coquille, comme une vraie limace, j'ai enfin retrouvé mes marques. Il me tarde de sortir le navire à terre. Le moteur met trois coups sans vouloir démarrer. Pas normal. Il a dû en prendre, des coups. Sur le procès verbal, l'huissier avait écrit : *pas possible de naviguer au moteur*. Je l'ai à bord, sa merde de papier.

Demain, il faudra sortir le grand navire de l'eau, tout revoir, après le saccage de ces huissiers et des convoyeurs mandatés par la banque. Puis retrouver un boulot. Finir de payer mon abri, ma maison, ma peau. Le prix d'un studio dans une banlieue, je dois savoir faire. Deux ans, peut être trois, c'est le temps qu'il me faudra pour rembourser cinq cents mille francs. Je devrais guérir aussi. Arrêter les médicaments. Je me donne trois ans. C'est le temps qu'il faut à un type pour se remettre des combats de rue des affaires. C'est aussi juste le temps de la prescription pénale, après lequel la justice restée volontairement muette peut absoudre les délits financiers. Vu et pas pris. Chat perché. À Saint Cyprien, un ex-de la Comex, entretient le moteur depuis trois ans. Il faudra tout foutre par terre, le moulin, les segments, les joints. Tout foutre à poil et repartir de zéro. Passer à autre chose. C'est alors que le moteur démarre. Je devrais quand même le sortir complètement, ce moteur, nous remettre à neuf tous les deux, changer nos chemises.

J'ai attendu qu'il chauffe un peu avant d'enclencher la marche avant. Clac. Sec. Le seul bruit de l'inverseur me fait plaisir. Le navire bouge un peu. J'ai droit à cinq minutes avant qu'il ne chauffe, qu'il ne pourrisse tout. Lentement les quatorze tonnes s'extraitent de ce trou. Cinq cents tours pour sortir, pas plus. Ces enfoirés du soi-disant chantier spécialisé dans les ventes aux enchères ont laissé le navire posé dans la darse, l'étrave face à la sortie du port, et ne nous ont même pas proposé une place, vu l'ambiance. Maintenant, un cap à laisser à tribord, et c'est tout droit.

Il est huit heures trente exactement, le 10 janvier, lorsqu'on se tire du piège. L'avocate de Thierry, Girauda avait écrit : *il faut qu'Alain se tire au plus vite*. On avait attendu quatre jours dans ce trou hostile à tout. Les types n'aiment pas qu'on fasse rater leurs coups.

Il pleut un peu. Il ne fait pas beau mais finie la tempête qui a sévi une semaine entière. Un cormoran est là lors de notre sortie dans le petit matin. Nous le regardons plonger. À peine sortis de la darse, de petits grains se succèdent, arrivant de l'Ouest, tandis que derrière nous, à l'Est, le soleil se met à jouer sous les ombres des cumulus.



Sylvestre, l'exclu, attaché au navire par son harnais de sécurité, vit sa première aventure de mer. Je savoure ma liberté retrouvée. Des mois qu'on m'a mis à la porte de chez moi. Je n'ai encore jamais vraiment vécu avec ce navire. Le boulot. Les dépressions successives. Faudra arrêter ça. Guérir de ces conneries et passer à autre chose. Partir pour des pays sans tout ça.

On a fait cinq cents mètres et j'ai hissé la grande voile. Une suédoise\* à laquelle j'ai laissé un petit ris. Au cas z'ou. Je n'ai pas attendu qu'elle fut complètement établie pour éteindre le moteur qui avait tourné quatre minutes. Dix nœuds de vent de travers\*, même pas froid. Passé le cap Sicié, on l'aura dans le cul jusqu'à la maison.

C'est l'enterrement de Tonton. De François Mitterrand. Avec lui celui des années 80 et de nos utopies d'entreprise. Ça met des marques au parcours. Dix ans plus tard on se dira encore : *en est rentré le jour de l'enterrement de Tonton*. J'ai ponctué le sillage de notre solide navire par des requiems diffusés par France Inter. Des pensées de bistrot sur la mort, *phare élevé en face de nous, vers lequel nous nous dirigeons, sans même qu'il guide nos pas*.

« C'est chiant ton truc, tu ne pourrais pas mettre autre chose, m'apostrophe Sylvestre depuis la descente où je l'ai attaché, surveillant comme du lait sur le feu, chacun de ses déplacements au bout de sa longue laisse de corde.

— Même si j'aime bien Rhaled et Kassav, on ne peut pas non plus n'écouter que de la musique de nègre. »

La blague préférée de mon Queeké était d'entrer dans une boulangerie, et de demander, en regardant fixement la boulangère, une religieuse et une tête de nègre. On s'était fait toutes les pâtisseries de Saint Tropez à la Desproges, et ça nous avait bien fait rire,

« C'est beau. J'avais jamais fait gaffe, lance Sylvestre. »

A midi, il fait presque beau et je pense à envoyer le spi. Mais seul avec Sylvestre, c'est pas une bonne idée. Surtout que le pilote déconne. Les batteries, achetées il y a moins d'un an cinq mille balles, sont mortes, car le navire, démarré sans les clefs, est resté des mois abandonné. Le sondeur ne fonctionne plus, comme beaucoup d'électronique à bord. Je réglerai ça avec un juge une fois rentré, je me dis.

Je garde mon ris dans la voile suédoise et nous rentrons doucement.

Vers 14 heures nous passons à quelques miles de l'immense phare du Planier qui surveille Marseille. On a ainsi navigué toute la journée jusqu'à la tombée de la nuit où le phare de Faraman nous ouvre les portes des côtes. Les requiems et messes n'ont pas cessé. Un jour d'enterrement quoi. La mort me fait penser à tous ces types qui nous ont mis dans la chaloupe avec à peine de quoi survivre. Je crois que je m'en fous, car je survis. Sylvestre est allé faire une soupe vietnamienne. Il connaît un peu le navire maintenant, sait où sont les choses et ne s'en sort pas trop mal. Je crois qu'il va bien s'en occuper.

La mort qui passe, sans cesse portée par ces musiques, me fait me souvenir que Sylvestre doit sa présence à son nom. J'éteins la radio. Vingt et une heure trente. C'est l'heure qu'indique la pendule du carré. Tout y est calme. Je suis à présent sur radio Jupiter, seule planète visible, qui nous fait une clarté halogène. Hauteur et azimut. Tout y est. Elle est sous Vénus qui brille aussi. Plus de requiem. Plus de commentaires sur la raison d'être. Tant mieux car le vent a forcé et cela m'aurait gêné, ou pris mon plaisir de barrer. Dans le même temps, il est passé de l'Est, puis au Sud et enfin au Sud-Est, c'est-à-dire plus contraire à notre route. J'envisage la possibilité d'une halte, d'une mise à la cape, comme lorsque j'avais tenté d'arrêter l'entreprise dans sa course à la croissance. Ou bien d'une escale. Devant nous je vois la bouée d'atterrissage de Sète et le port de Sète. Un grand port dans lequel il est facile de rentrer même en pleine nuit, sans moteur, même dans un ouragan. Un genre de port où l'on a sauvé sa peau et son navire dès que l'on a passé ses feux. Sète doit être environ à dix ou quinze miles. Deux heures, avec un vent de moins en moins portant. Je m'interroge sur cette escale, me met à l'affût de mes sensations de mer pour décider lorsque je sens le navire anormalement lourd. Je connais depuis cinq ans chacun de ses mouvements. Je sais ses à-coups comme on sait entendre la fille que l'on aime souffler de plaisir, comme on reconnaît sans le voir un dauphin accompagnant la marche de nuit. Le navire, c'est sûr, se comporte anormalement. Je dois voir à l'intérieur.

« Prends la barre, tout droit, comme ça, tu vises les feux, je dis à Sylvestre. »

Je choqe un peu l'écoute de la grand voile à ma portée pour lui rendre la vie plus facile. La voile suédoise s'ouvre dans son milieu, laissant filer les bourrasques désormais plus fréquentes. Le vent va monter c'est sûr. On va aller à Sète je lui dis en me jetant dans la descente, suspendu aux deux mains courantes en inox, pour atterrir les bottes dans l'eau et l'eau dans les bottes. Cinquante centimètres environ. On va devoir pomper je me dis. Je tente de mettre en route le moteur, sans espoir. Trois coups. Ça ne démarrera pas, je le sens, je le sais. Lui qui démarrait au quart de tour depuis toujours, avant les premières pannes, m'aurait permis lancer la pompe de cale électrique. Les deux grosses batteries neuves sont mortes. Le diable est dans le détail, surtout en mer.

On va pomper à la main tout de suite après avoir trouvé l'entrée d'eau. Claudine et moi avons déjà traversé le golfe du Lion en pompant lors des premières sorties avec le navire. Sans mât. À toi. À moi. À toi. Pendant cinq heures. De l'eau dans les navires, j'en ai déjà vu. Une grosse pompe à main est ainsi manœuvrable du cockpit. L'un barre. L'autre pompe. Et on change. Mais avant tout, je dois trouver l'entrée d'eau. La vanne qui a pété ? Me voilà à quatre pattes. Le niveau de l'eau n'est pas très haut car j'arrive, à genoux, à tes-

ter les vannes sans mettre la tête sous l'eau. Je vérifie les vannes. Celles des chiottes arrière. Celles de la cuisine. Les chiottes avant, bien qu'ils soient toujours fermés, car le navire nous a été confisqué si longtemps. J'y ai trouvé à l'avant deux grands bidons en ferraille de deux cents litres qui n'y étaient pas lorsque je l'ai laissé au port et que j'ai fermé à clef le panneau d'entrée. Ils auraient pu cogner une vanne, ça me vient immédiatement à l'esprit. Reste le moteur bien maltraité. J'irai après.

Je prépare la procédure d'évacuation du navire. Sans y croire. Je remonte sur le pont.

« Qu'est ce qu'on fait, me hurle Sylvestre sans panique apparente. »

Il y a de la flotte. Assez haut pour préparer le radeau de survie. Je pense qu'il va paniquer, crier, bouger. Mais non, il reste impeccable.

« Fais pas chier, si je perds le bateau, ça va comme ça. On prépare la survie, fais ce que je te dis, barre et vise ton feu, je dis, un peu trop fort. »

J'arrache le lourd coffre de tribord en plastique recouvert de teck, dont les charnières bousillées me facilitent la tâche, le jette à l'eau au-dessus des filières. D'habitude, il faut être deux pour manipuler ce paquet qu'on ne sait jamais où ranger. Je l'ai sorti de son trou par la peau du cul, ce canot de merde, extirpé violemment du coffre, arrachant les charnières, et roulé au milieu du cockpit, fermé, prêt à être ouvert s'il le fallait, et je suis retourné chercher *la fuite*. Je n'ai aucune intention de laisser mon navire couler. Je n'ai aucune intention de sauter dans ce truc en plastique à la moindre fuite d'eau. C'est écrit dans tous les livres. Ne quitter son bord qu'au dernier moment.

À peine redescendu à l'intérieur, c'est le choc. Je commence par tomber dans un trou laissé par les planchers qui ferment les bacs à provisions. J'ai de l'eau aux épaules. Les planchers flottent partout dans le navire. Un des tiroirs du carré me heurte violemment. La lumière ne fonctionne plus, tandis que celle du compas à l'extérieur fonctionne encore, mais il ne fait pas noir. Ou bien je vois sans lumière des choses que je connais par cœur. Je tente d'aller dans la cabine avant, chercher les gilets. On a rangé le navire saccagé trop vite. Normalement, les gilets sont derrière, dans le coffre, accessibles. À portée de main. Mais pendant quatre jours, chacun a rangé comme il a pu les choses qui lui tombaient sous la main. Mais c'est impossible d'aller à l'avant. Je laisse tomber. L'eau arrive presque à hauteur de la table à cartes. On se casse, je me dis en remontant.

La survie est prête. Au pied de la descente, je croise une défense qui flotte dans le carré, tends la main pour la saisir, pour rassurer Sylvestre. Ça flotte bien et on peut s'accrocher sans problème à ces trucs. Parfois, je les utilise lorsqu'on se laisse traîner derrière le navire. Elle roule et ne se laisse pas attraper.

« La bouée jaune fer à cheval ira mieux, je me dis presque à voix

haute en remontant. »

Sur le pont, Sylvestre est à la barre, calme, face à moi. Il faut dire qu'il ne voit rien du chantier que je viens de quitter.

« Détache toi, je lui dis.

— C'est fait, répond-il obéissant et calme.

— Montre moi que tu es détaché. »

Et il tend vers le ciel les deux mousquetons qui constituent son harnais. Après m'être assuré du bon amarrage du canot de survie qui doit se gonfler lorsque la cordelette qui le relie au navire se tendra, je passe derrière la barre. J'entreprends de défaire la bouée jaune, en fer à cheval, pour l'attacher autour de la taille du copain. Les deux petits crochets en plastique ne veulent pas se défaire. Sylvestre ne sait pas nager, il faut que je l'accroche. J'ai le dos tourné vers l'arrière, ses yeux au fond des miens. Lui regarde devant et ses yeux restent figés comme s'il venait d'apercevoir un cargo de deux cents mètres droit devant, ou un iceberg.

« Alain, on coule, dit-il sans même hurler. »

Je tourne la tête vers l'avant. Le bateau disparaît sous nos pieds, par l'avant qui s'enfonce avec une violence inouïe comme un vulgaire dériveur sancit.

Sylvestre m'est arraché des mains.

**J**E NE ME SOUVIENS DE RIEN et je me souviens de tout. Je ne me souviens plus de ce dont je me souviens. Comme les souvenirs d'enfant, incapable de trier entre ce qu'on nous a raconté et ce qu'on a vécu.

■ *Treilles - Paris, Courant 2009* ■

« Tu ne dis rien. Et ce n'est pas comme cela que cela est arrivé, me dit Pascale.

— J'ai déduit tout ça des questions que les gendarmes m'ont posé plus que de mes souvenirs. J'ai dû ouvrir à quelques mètres sous l'eau, à dix mètres, à vingt mètres, peut être ne suis je jamais descendu plus bas que la surface. J'ai dû ouvrir les bras car c'est toujours comme ça que je remonte en surface. »

Plus de dix ans plus tard, je déduirais de mon comportement neurologique profond et de quelques lectures sur le fonctionnement

*Entre le tout à l'heure et le maintenant de la surface, il a bien dû se passer des choses. Peut-être violentes, peut être lentes. C'est comme si il n'y avait jamais eu d'avant, comme si ma condition avait été depuis le premier jour de flotter ainsi. J'ai déduit tout ça des questions que les gendarmes m'ont posé plus que de mes souvenirs.*

En réalité, tout ça a dû se passer très naturellement.

La réponse à mes cris fut un sifflement. J'ai tourné la tête en direction de ce bruit dont je me souviendrai toujours et qui n'en était même pas un. Je m'en souviens très bien, pour le compte. Une succession de petits coups répétés sans lassitude, avec lesquels tu sifflerai une fille dans la rue - cela ne se fait plus - en tentant la discrétion des sons graves, pour donner une image un peu plus aristocratique lorsqu'elle tournerait la tête. Le canot de survie, que j'avais attaché bien solidement au navire était venu du fond de l'ombre pour se terminer de se gonfler lentement devant moi. Je n'ai même pas été surpris. Je crois que je ne l'ai même pas vu. Le canot de survie est là, devant moi, l'ouverture étroite en face. Je n'ai qu'à monter à bord. Je suis monté à bord tout naturellement. Ai-je nagé pour l'atteindre ? Pas plus de deux mètres en tout cas. Impossible à savoir. J'ai crié, encore depuis ce « pied-à-terre », sans penser qu'il venait d'améliorer ma condition qui ne m'avait jamais semblé précaire. J'ai hurlé jusqu'à n'en plus

pouvoir et attendu que Sylvestre sorte son nez noir de l'eau. Le canot orange a commencé à dériver très vite. Ce n'est qu'après quelques dizaines de minutes que je compris, que je ne le reverrai plus. Qu'il était noyé. J'ai été obligé d'imaginer la sensation que cela faisait, de la vivre. Je me souviens que je voulais aller voir, plonger. Autant pour partager ça que pour ne pas arriver seul quelque part.

Je n'ai pas croisé ma nuit jusqu'à l'aube naissante.

Les lumières aperçues depuis plusieurs heures ont laissé place au contour de la côte. La mer a grossi, d'autant que je la regarde de pas bien haut. Un vent de sud pas plus dégueulasse que ça. Une vague venue retourner le canot allait peut-être m'aider à lâcher prise. L'eau froide est devenue écume, la difficulté de respirer, l'embarcation retournée dérive poussée par les courants. J'ai peut-être voulu la lâcher, fatigué. Mais je me souviens m'être battu pour survivre. Je voulais pourtant ne pas arriver tout seul sur cette plage. J'ai accroché d'une main, des deux peut être, la fine cordelette orange qui entoure le plastique du canot et suis remonté entre les boudins de plastique, que la lueur de l'aube éclairait à présent très nettement. Étalaé dans ce bassin au fond noir, rempli d'un demi mètre d'eau, je voulais vider l'eau sale de toute la mer autour. Il n'y avait plus de ces fins imaginaires d'où l'on pouvait se sortir sans trop de dommages. Je venais de perdre un type. Je n'avais pas réagi assez vite. J'aurais dû l'accrocher à moi par son harnais, quitte à ce qu'on fasse ensemble une apnée aléatoire. Je n'ai pas pensé que je passerais des mois sans la moindre musique qui raccrochait mon âme aux étoiles, pas pensé qu'en des dizaines d'années au fond de cette mer, mes disques ne s'abîmeraient pas. Je n'ai pas pensé que je n'avais pas enlevé du bord les robes de Claudine. J'ai seulement pensé que plus jamais je ne voudrais naviguer.

Pour une fois je vais du bon côté, vers la côte, vers le jour. Je ne suis pas pressé d'arriver, assis sur la fine cordelette orange qui enserre le radeau de survie à neuf places, trop grand et pas assez lesté, car les vagues ont tendance à le faire chavirer. Je me surprends à sortir de mes rêveries sans pensées, sans fond, sans imaginaire, vides de tout, pour sauter d'un côté ou de l'autre, par instinct, presque aussi vivement que dans un jeu de plage. Je n'ai qu'un seul sentiment. Celui d'un trou noir dans le ventre, d'une balle dans le bide, d'os broyés finement, que je suis capable de le retrouver même à présent en quelques instants.

Deux heures plus tard, quelques surfs sur une mer qui avait enflé toute la nuit m'ont posé sur le sable mou, et j'ai enfoncé mes bottes en caoutchouc sous l'écume. Je n'ai pas éprouvé de délivrance. J'ai fait les gestes automatiques qu'on fait lorsqu'une embarcation de caoutchouc arrive sur la plage. J'ai soulevé quelques secondes la survie pour ne pas qu'elle frotte sur le sable avant de me rendre compte que cela n'avait pas d'importance, et j'ai relâché le canot dans les vagues qui déferlaient.

La plage est déserte le 11 janvier au lever du soleil. La mer déferle au bord bien plus qu'au large et s'écrase sur le sable en fracas. Je me rends compte que l'on vient de remettre le son au bout de cette nuit dans le vide. On a mis le son d'un coup, on dirait, à plein pot. J'entends enfin le vacarme de la mer. Je vais à gauche, vers un ensemble de maisons que j'atteins au bout d'un quart d'heure environ. Les maisons, colonies de vacances vides, vastes et froides de béton sont inoccupées. Je marche dans l'autre sens, croise la survie qui ballote. Je me rends compte que je pèse lourd. Lourd de mes habits mouillés, de mes pas, d'être là.

J'ai pas pensé à la fatalité. Il n'y en avait pas. Pas à pas, les conditions du naufrage avaient été réunies. La cession inique avait déclenché un mode de vie et les médicaments. Je n'aurais pas dû rencontrer d'exclu, compagnon d'infortune. Ils n'auraient jamais dû toucher à ce navire. On n'avait rien à foutre en cette saison en mer, seuls, récupérant un navire peut-être blessé. On ne pouvait pas non plus le laisser là-bas. Je ne me suis pas dit que pas à pas, les violations des lois les plus élémentaires me faisaient errer sur la plage. Tout le monde me dirait que c'est la fatalité. Moi, je savais que je venais de tuer Sylvestre parce que je m'étais laissé pousser depuis trois ans, centimètre par centimètre, le long de la barrière de sécurité, puis au delà et j'en portais toute la responsabilité. Bien sûr je ne me suis pas dit tout ça, mais j'ai du le ressentir en une seconde, le temps d'une gifle.

Porte de cette maison perdue dans les bandes de sable. Lumière de vie. J'entre dans la pièce sans frapper, une cuisine, j'entre sans frapper. Je me rends compte que je suis mouillé. Le carrelage brut ruisselle déjà. Devant un bar. Des chats. Un chien et leur maître. Un type moustachu un peu rude que je surprends dans sa cuisine à l'heure du café. Il a vu qu'il se passait quelque chose. Les passants en cirés dégoulinants ne sont pas légion les matins de janvier. Je me suis effondré là, assis dans le coin droit de la pièce unique. Les larmes se sont mises à jaillir de mon ventre comme si elles attendaient au delà de la nuit un spectateur. J'ai dû lui dire qu'on avait coulé le navire et Sylvestre je ne me souviens plus bien comment. Mais j'ai dû lui dire, forcément. Je dois téléphoner, ai-je dû dire ensuite au type qui déjà me faisait un café. Il a eu la politesse de ne rien me demander. C'était pas le genre de type à hurler. Ni le genre de type à poser des questions cons à un autre type ruisselant d'un mélange de larmes d'eau douce et d'eau salée.

« Je dois téléphoner ai-je dû répéter au type jusqu'à ce qu'on se comprenne et qu'il me fasse le numéro, et me tende le combiné par terre, dans la flaque. Claudine est inquiète. Elle sait déjà avant le premier souffle de ma voix, au ton de ma première syllabe.

— Bonjour, tu vas bien ? elle demande

— Oui.

— Ça c'est bien passé ?

— Non.

— Et Sylvestre ?

— Non.

— Et le navire ?

— Non plus. On a coulé. J'ai noyé Sylvestre. »

Sur le bar, il y a un pistolet, une sorte d'arquebuse, un fusil rustique dont on aurait scié le canon, muni d'un barillet. Lorsque je fermais les yeux à l'adolescence et après, j'imaginai un grand cercle vu de l'arrière. Un cercle de rayons en inox ou en bois gainé de cuir comme est la barre d'un navire, une immense barre à roue de grand bateau. C'était un truc à moi pour m'endormir. Je fermerai à présent les yeux plus de mille nuits sur le barillet de ce flingue, cercle épais orné de trous que je voyais aussi énorme que la barre géante. Je commençais déjà à regretter d'être revenu de la nuit, de la survie, de la dérive sur l'eau. Je serais bien resté nulle part. Un très étrange sentiment de liberté.

Les pompiers sont arrivés une heure plus tard. Allongé, sanglé, je suis passé sur le pont qui m'avait observé depuis les premières lueurs. Deux heures après, ils m'ont téléphoné à l'hôpital de Sète, pour guider leurs recherches d'hélicoptères. L'hôpital voulait me garder, *manu militari*, pour les côtes fracturées et le traumatisme psychique, paraît-il. C'était vraiment pas le moment. Je reviendrai je leur ai dit.

J'ai sauté dans le pantalon prêté par l'hôpital, un pantalon de mort pris dans une pile de linge dans la chambre voisine. Le type qui n'en avait certainement plus besoin, d'après ce que j'ai compris de la phrase maladroite de l'infirmière. Quelques dizaines de minutes après, devant une carte marine étalée, compas en main, je tentais de guider les hélicoptères pour des investigations que je savais vaines. Je menais deux hélicoptères, ici ou là, selon les carrés qui se dessinaient sur le papier, dans le bureau du sémaphore. J'avais arrêté de chialer, comme un gosse à qui on dit *maintenant ça suffit* et qui ravalait son affaire pour ne pas prendre une mandale supplémentaire. On cherchait avec une rage ultime et un espoir insensé, comme si il existait une chance de trouver.

Mon vieux compagnon de mer, François Charpentier, qui m'avait appris à naviguer avait un jour perdu un équipier. Il fut retrouvé par un cargo plus de vingt quatre heures plus tard, en été, aperçu par un type qui jetait des épluchures de patates par dessus bord. Mais en janvier, la durée de vie d'un type comme Sylvestre qui ne savait pas nager, sans gilet ni ciré flottant était nulle. C'est là que j'ai pensé au vol des cirés par l'ancien propriétaire et associé<sup>1</sup> \* .

---

1. [\*][Chapitre sur la toile] C'est là que j'ai pensé au vol des cirés par l'ancien propriétaire et associé



**Cinquième partie**

**Les Marais de la Justice**

*Le monde est dangereux, non pas tant à cause de ceux qui font, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire.*

ALBERT EINSTEIN

*Elle avait acquis une expérience pratique, solide, de l'inutilité de parler avec les autorités.*

STIEG LARSSO - Millenium - La fille qui rêvait d'un bidon d'essence  
et d'une allumette

*Les cadors on les retrouve aux belles places,  
Nickel.  
Les autres, c'est Saint-Maur, Châteauroux Palace,  
Plus de ciel.  
Le même goût du chaud soleil,  
Le nez, la bouche, les oreilles.  
Le garde des sceaux, les gangstifs,  
C'est ki-kif.*

ALAIN SOUCHON - Les cadors

**M**ES RARES AMIS SONT VENUS. de Londres, de Paris, du coin du village de l'Aude ramasser mes restes. J'y mets du mien autant que je peux pour ne pas gâcher la fête.

Thierry, « propriétaire depuis quelques heures » du navire qui vient de sombrer, fait un point technique sur ma situation.

« C'est un accident.

— Ce n'est pas un accident.

— Qu'importe. Mais tu ne peux pas rester comme ça.

— Je peux pas rester comment, je demande.

— Sans boulot, sans protection sociale.

— J'en avais pas hier, de la protection sociale, du boulot, de la protection, je dis. J'avais que mon bateau.

— T'en auras un autre, c'est sûr, me reconforte l'ami.

— Que veux tu que je fasse ? je lui demande, farci de bonne volonté.

— Tu dois t'inscrire au RMI. »

J'acceptais davantage pour soulager Claudine, pour se ranger à sa sagesse et nous partons à la mairie de FITOU chercher le dossier de RMI. Presque en riant. Il me reste la dérision totale. Thierry prendra cette photo, vêtu de mon gros pull en laine qui restait dans un placard de Claudine, car je n'ai plus le moindre objet personnel, le moindre vêtement le fin dossier sous le bras, aussi raide que si je venais de signer le contrat du siècle.

Depuis l'exclusion, je ne l'avais pas rempli ce dossier, qui m'aurait donné une existence sociale.

Rmiste, vivant sur un bateau côté un million et demi de francs était une situation absurde. L'idée même était inconcevable. Rmiste, après des études d'ingénieur chèrement payées, était pour moi une situation intellectuelle, affective, impossible à envisager.

■ Narbonne - Hôpital psychiatrique, janvier 1996 ■

J'AI RENCONTRÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS les établissements psychiatriques en hiver 1994, à la Salpêtrière, trois mois après le *jugement d'exclusion au nom du peuple français*. Deux ans plus tard, le psychiatre marin de Saint Tropez avait pris la suite, services quotidiens, médicaments gratuits pour digérer dans les neurones l'odieuse injustice, la collusion entre juges et pillards. Pour le troisième voyage, c'est plus grave. On vient de me remettre une couche d'antifouling toxique.

« Un type vient de faire naufrage, il y a eu une victime. Un noyé. C'est urgent, a téléphoné le toubib qui m'a entre les mains. »

C'est comme ça qu'on est parti, un après midi froid et humide, pris la route de Badens vers cette clinique de luxe. Claudine est au volant de cette vieille R19, de couleur bordeaux, un de ces breaks qu'utilisent les Marocains pour leur retour au pays, matelas sur le toit et famille entassée à l'arrière. On ne pouvait trouver sur cette voiture offerte après la tentative d'assassinat, un demi mètre carré de tôle droite, ce qui nous valait d'être arrêtés à chaque contrôle des gendarmes, plus zélés dans cette traque facile du pauvre que dans la poursuite des délits financiers commis par des notables locaux et des réseaux affairistes de tous poils.

J'ai pas pris de valise. Je porte le pantalon que l'hôpital de Sète m'a cédé, le gros pull blanc. Pas plus de tristesse que ça. Sans colère ni douleur, inerte, soumis. Passivé, comme ces métaux que l'on trempe dans des acides afin de leur éviter la prise de rouille, l'oxyde de fer.

Après deux heures sinueuses, entretien à huis clos avec un toubib, une psychiatre, quoique mes deux côtes cassées me tracassent physiquement.

Il a fallu raconter. J'ai raconté ma nuit sur le fil rouge. Je me suis d'abord gonflé comme ces astres en fin de vie, géantes rouges. Au bout de cette heure, effondré comme une naine blanche.

Je voulais un lit, juste, du blanc, larguer, disparaître dans un autre univers, avec ou sans Dieu.

Pourtant nous sommes rentrés avec le reste du plein d'essence fait pour l'occasion car la psychiatre m'a refusé l'hospitalisation. Non pas pour mon état jugé satisfaisant, il ne l'est visiblement pas. Je

suis refusé d'internement pour une absence de carte d'assuré social. Depuis le jugement d'exclusion, je n'ai plus aucune couverture, comme on dit, je suis inexistant aux yeux de la société. Il fait froid.

C'est, de la part d'un établissement spécialisé, une mise en danger délibérée de la personne d'autrui. Comme je ne me suis pas buté parce que c'est au dessus de mon courage. Ils n'ont pas eu d'ennuis et continuent, dans le luxe, les parcs, leur activité florissante. Mais on se reverrait, étrangement.

En laissant défiler les bornes kilométriques blanches et rouges de cette petite route, je regrette d'être remonté à bord du radeau. Je déteste le chien de Pavlov, qui a eu le réflexe de survivre à tout prix en laissant l'autre. Je rêvais d'un grand paquebot faisant route vers le nouveau monde, d'une cabine large et spacieuse munie d'un grand hublot à travers lequel j'aurais pu faire passer mon corps en entier, pour faire mon Martin Eden[?].

Il me reste le service public, autre que celui de la justice trafiquée.

L'hôpital de Narbonne, où l'on m'a admis sans le sou, dès le lendemain. Je paierai plus tard le billet aller retour de ce quatrième voyage, charter organisé au nom et aux frais du peuple français, pour tenter de recoller les morceaux éclatés et éparpillés de moi-même, pour ne pas aller rejoindre mon compagnon de mer, une ancre aux pieds, à quelques miles de la bouée d'atterrissage de Sète.

Un service hospitalier psychiatrique est un monde nouveau, un monde dur, que j'ignore. Après les Ferrari, le rouge, les tribunaux en robes noires, les ivresses au rosé, le voyage dans des univers arc en ciel se poursuit dans un couloir verdâtre.

Un grand individu, maigre et chevelu, robe beige nouée dans le dos, ne cesse d'aller et venir, un poste de radio dans sa main droite, oscillant, sans roulis car le carrelage est calme ce matin, sans avoir pour autant l'aspect d'un rapeur. Totalement indifférente à la musique émise par cette station mal réglée, assise au fond du couloir, une jeune femme déguenillée marmonne, tête baissée. Une fille visiblement anorexique lève sa jupe sur sa tête en souriant, comme une avance, à tous les gens qu'elle croise dans son chemin aussi aléatoire que le mouvement brownien d'une poussière dans un grain de pollen.

Il ne reste que des formes voûtées, roulant comme sous les houles résiduelles de ce qu'ils ont pu être.

Un vieillard a jeté l'éponge - au sens propre - au visage d'un autre déséquilibré beaucoup plus jeune que lui. Le regard du jeune injecté de sang est rempli de haine, et des langues de feu sortent de ses pupilles dilatées, calées dans de petits yeux tendres, gisant au fond du gouffre que forment les poches bleuâtres collées sur son visage émacié. Les portes des couloirs sont cadénassées. Tous ces gens sont sous

camisole chimique. Bientôt, je les rejoindrai dans ce monde.

On me donne une chambre, pour moi seul et, shooté aux médicaments, je m'allonge sur le petit lit de fer, le regard au plafond, incapable de faire un point sur toutes les choses qui, de causes en effets, m'ont mené là. Je vole au dessus de ce nid de coucou, puis me laisse sombrer cette fois, sous l'effet des neuroleptiques, dans une mer sucrée, durant trois jours et trois nuits indifférenciées.

Le quatrième jour, une infirmière entre alors que je fixe la porte en pensant à la fuite.

Plateau de fer. Médicaments rangés comme les barreaux aux fenêtres. Sait-elle ce qui m'a conduit là ? Je voudrais lui dire. Je prends ce qu'elle me donne sans arrêter le cours des pensées issues directement du ventre. J'ignorais la possibilité qu'a cet organe de créer des émotions directement encartées sans passer par la conscience.

Je voudrais lui dire, à l'infirmière, que si l'exclusion validée par Albert était un acte terroriste, on voulait, après, partir, et tout juste vivre. Je voudrais lui dire qu'on a laissés les sept ans de vie, de travail, les millions de plus values, et qu'on a fui pour juste vivre et souffrir la mer. Je voudrais lui dire que même rongés et défaits par l'humiliation, c'était la vie qu'on voulait, et qu'on a tout laissé, qu'on a fui sans lutter pour trop boire et naviguer. Pour vivre ruinés mais espérants. Lui dire, à la seule personne que j'ai là, devant moi, toute blanche, que pour protéger le navire, prunelle de mes yeux, je l'ai vendu à un ami solvable, légalement, proprement.

Je voudrais lui dire que la chasse a continué, impitoyable, illégale, inégale. Mer contre courant de flot, force cupide contre le droit frelaté. Je pensais que la fuite suffisait alors qu'il fallait entreprendre la lutte brutale dans un monde sans lois.

L'infirmière est maintenant noire, et le plateau de plastique bleu nuit conserve les centaines de molécules destinés aux déséquilibrés. Elles sont emballées dans des capsules multicolores. On croirait un plateau de jeu FISCHER PRICE. Il y a des bruits métalliques quand elle le secoue, comme sur les jouets, et ne se prive pas du grand fracas, amplifié par je ne sais quel mécanisme, qui me fait fermer les yeux.

Pousser un type dans le vide afin de le faire passer pour un déséquilibré est la base du business des corrupteurs [?].

Ce déséquilibre me colle à la peau comme une fine couche de gasoil, puis s'infiltré. Je le sens pénétrer tout doucement, sans douleur, comme une de ces crèmes de beauté censées vous raffermir les rides. Ça pénètre dans les structures biologiques, affectives, morales, sociales, sur le même mode de fonctionnement que l'eau salée dans les coques en plastique, et qui provoque l'osmose\*. Cela y fait naître, bien des années après, des cloques qui, lorsqu'on les crève, laissent échapper une odeur d'acide. Je préfère le chêne des coques que les

tarets\* dans les mers chaudes trouent franchement. Ce déséquilibre là ne fait aucun trou, aucune cloque, c'est doux, indolore, presque rassurant.

Allongé sur le lit de fer, le regard sur le plafond neige sale, j'imagine le flingue posé sur ma tempe, pas encore sur la leur, et le barillet qui tourne en phase avec les rouages de la Pascaline.

Je dois cesser d'imaginer, vais-je dire à l'infirmière blanche lorsqu'elle rentrera. Imaginer une vanne rompue - un coup sur l'une d'elle suffit à provoquer une voie d'eau - et ces salauds ont traité le navire comme une poubelle. Imaginer les boulons de quille se brisant, et je me souviens avoir fait changer la quille avant même ma première navigation. Le gréement, lors du vol, a battu des mois sans être tenu, et les vibrations ont pu, avec le phénomène de résonance, délaminer la coque. Car ces salauds, les types qui ont effectué la saisie n'ont même pas tenu le mât. Cesser d'imaginer la rencontre avec un conteneur que je n'ai même pas senti. Cesser d'imaginer que moi seul ai mal vissé une vanne de moteur, quand je suis certain d'avoir fermé toutes les vannes des deux cabinets de toilette.

Je dois renflouer le navire pour cesser d'imaginer. Je ne sais pas que j'irai jusqu'à l'usure totale, qu'à force de vouloir renflouer les choses, on finit soi-même par sombrer.

Renflouer ce navire immergé à plus de quatre vingt mètres ne correspond à aucune logique maritime ou économique. Je ne sais pas bien, sur le lit de fer, pourquoi un marin naufragé doit renflouer son bateau. Cela s'impose. C'est un peu comme de renflouer ce qui a sombré avec lui. Et je veux retrouver Sylvestre.

« Laissez donc, marins naufragés, vos bateaux et les âmes des noyés où ils sont. »

C'est ce que je me dis tout en tamponnant ma décision du sceau de cette « volonté farouche » qui avait servi de combustible à ma lutte contre les pillards.



*La recristallisation*



J'appelle l'infirmière par une pression soutenue sur la sonnette grise, juste pour lui dire que je n'ai pas pensé à *la lutte* tout de suite après l'exclusion, juste pour lui dire que je pensais que *la fuite* suffirait. J'avais dégusté un soir de neige sur Montpellier, une côte de porc avec Henri Laborit[?], si extraordinaire, si drôle, si intelligent, si révolté, dans son *éloge de la fuite*[]. Je pensais à cette époque à un avenir intelligent dans l'industrie pharmaceutique, et j'avalais les gros livres

sur les synthèses des phencylidines, le fonctionnement des psychotropes, celui du système nerveux central.

Au lieu de cela, me suis retrouvé dans la mélasse des cannes à sucre de l'île Maurice. Alors je pensais à un avenir là-bas, à la jolie danseuse fine et dorée, dans les lagons.

Il y eu l'entreprise, sept ans, et je pensais à un avenir tout autre que celui de la balle, de la fuite, du lit de fer.

Sous l'effet des neuroleptiques dans cette chambre blanche, je dissous, pour y voir clair, les impuretés laissées par les hommes en noir.

On faisait cela dans les laboratoires de l'école de chimie pour purifier les solides corrompus. Chauffer d'abord l'ensemble, y mélanger un solvant dans lequel les impuretés pourront se dissoudre. Le choix du solvant est primordial. Il doit présenter plus d'affinités pour les impuretés que pour le produit à purifier. Le semblable dissout son semblable, disait-on. Je trouverai un solvant ad-hoc à cette histoire. On filtre alors le solvant et les impuretés devenues liquides, et on laisse descendre doucement la température. Faut du temps. Surtout pas trop brutalement, sinon l'impureté se fige dans le cristal. Et on recommence autant qu'il le faut, avant que des cathédrales de minéraux cristallins apparaissent sous les yeux émerveillés.

Quant au solvant, il avait isolé le concentré de toutes les impuretés, des trahisons, des cupidités viscérales et sans limites. J'avais du filtrer cent fois, afin qu'il ne reste au fond d'une fiole, qu'un ultime poison à ré-injecter dans réseaux intimes de ceux qui font.

J'avais obtenu des cristaux aussi pointus que les plus fines des aiguilles que les infirmières me plantaient dans la chair, aussi bleu pâle que ceux des glaces des pôles, aussi durs que la plus raide des structures cubiques. A la base des aiguilles, le cristal est constitué des facettes plus larges, dont les reflets rouge sang éclairent toute la pièce. La nécessité d'une vengeance, un des sentiments les plus naturels de l'homme, une nécessité à sa survie, une des sources de l'organisation du droit et des sociétés. Ces aiguilles, cristallisées, acérées et rouges à la base, seraient les armes de cette vengeance.

Je détenais l'arme, et il restait à la diriger vers sa cible.

Je vois sous le plateau de l'infirmière, les rouages qui enclenchent les causalités.

Comme à l'intérieur de la *Pascaline*<sup>1</sup>, dispositif mécanique composé d'une série de roues dentées, numérotées de zéro à neuf. La rotation complète de l'une d'elles faisait avancer la suivante d'un cran. Je vois les rouages, chaque cause et chacun des effets qui m'ont mené là.

Par quel dispositif secret, ces rouages pouvaient-ils s'enclencher

---

1. [Sophie] En 1623, Wilhelm Schickard inventa pour Kepler ce qu'il appela une « horloge calculante » destinée à calculer les éphémérides. Il utilisait des roues dentées et avait déjà abordé le problème du report de retenue. La Pascaline de Blaise Pascal date de 1642.



à l'envers ? Comment la machine avait-elle inversé le sens de ses calculs ? Comment, en dénonçant avec précision, la corruption, les alliances, les faux, avait-on pu se faire exclure, jeter sur le bord du trottoir, et du caniveau sur une plage ?

La *Pascaline* dispose, par en dessous, d'une trappe qui donne accès au mécanisme, que je devrais démonter afin de chercher à comprendre le fonctionnement, l'invisible ingénierie qui leur avait permis de mettre la main sur le butin de l'entreprise.

Lorsque deux roues s'actionnent mutuellement grâce à leurs dents, si elles se touchent par l'extérieur, elles tourneront en sens opposé. C'était ainsi que nous nous étions redressés, à notre propre lâcheté d'un jour, et que nous comptions bien faire tourner leurs roues dans le sens opposé de leur tentative réussie de corruption.

Mais leurs roues tournaient dans le même sens. C'était donc que l'une des roues actionnait, par l'intérieur, l'intérieur de l'autre, la faisant alors tourner dans le même sens qu'elle, et ceci quel que soit la roue qui engendrerait le mouvement. Il fallait que les juges fussent de la partie active, mus par ce rouage interne. La roue centrale n'était pas le juge Albert, lui-même mu par une autre dent.

Ou bien, il était possible que le mouvement fut du troisième degré. Une petite roue invisible, située entre les deux principales, aurait eu cet effet. Quel que soit le sens où tu tournes la roue centrale, les autres qui l'encadrent tourneront de la même façon. Et en disparaissant soudainement, l'Administrateur Vilanou avait joué ce rôle dans cette architecture.

A moins que la roue interne et une autre centrale se soient combinées dans un dispositif qui effectuait également les soustractions.

La première roue n'aurait pas dû s'enclencher. Et même enclenchée, elle aurait dû retourner à sa position initiale. C'était le rôle du Parquet. Les clapets anti-retour avaient certainement dû être détruits. Il faudrait savoir par qui.

Une fois la platine de la *Pascaline* ôtée, on accédait à une série de cinq tambours, petits rouleaux cylindriques où apparaissaient les chiffres, cœur et essence du dispositif. Là aussi, il avait fallu fausser les affichages de manière conséquente.

Accuser des dirigeants, soit disant auteurs d'un passif exorbitant, de tenter de reprendre l'entreprise, est, en soi, passible de la prison. Mais le montant de ce passif n'était jamais annoncé. Comptabilité en creux d'engrenages silencieux, munis d'astucieux dispositifs anti-retour, actionnés par les Procureurs.

Le plan de continuité de l'entreprise, prévu avec l'Administrateur Vilanou avait cédé. L'allié, avec lequel on avait bâti la stratégie, s'était transformé en maître chanteur, menaçant d'une liquidation.

Une fois la soustraction des biens et de la dignité obtenue grâce à l'inversion du sens de rotation des rouages, et à la mise hors service du clapet anti retour de la *Pascaline*, je vois les engrenages des

causalités.

Les engrenages bien huilés d'huissiers, de banquiers.

Je les vois jouer et compter avec cette machine de cuivre, sous les regards passifs, gras, de ces malodorantes huiles de baleine, des gendarmes et des procureurs.

Au bout de six jours de recristallisations en continu, et d'examen des rouages cachés de la sombre machine à calculer, j'ai balancé des coups de pied dans les murs, des coups de poing dans la cabine téléphonique pour qu'on me sorte de là, pour passer à l'exécution. Claudine a signé une décharge engageant sa responsabilité. Ils m'ont enfin lâché.

J'ai pris sur le lit de fer, deux décisions. qui épuiseront toutes mes forces et au delà.

Un cerveau, c'est fait pour agir, m'avait répété Henri Laborit. Je devrai me créer une nouvelle grille[?].

**L**A TRAMONTANE DISPENSE SES MULTIPLES CARESSES sur les neiges du Canigou avant de finir sa course sur la vitre de la bergerie de Claudine, ou je colle mes épaules, dos à une mer qui s'étend à perte de vue de Sète au Cap Creus, à cette mer qui me fixe, indifférente à cet accroc dans nos relations.

La baleine a rejeté Jonas. Recraché, viré, et obligé de vivre. Je n'aurais pas dû remonter dans ce canot orange. Cela m'aurait fait une presque belle fin. Personne n'y aurait cru. Ils auraient dit ce qu'ils ont dit plus tard, que j'étais trop malin pour ça, que c'était un coup à l'assurance<sup>1</sup> [☞].

« Il est parti avec la caisse et son marin togolais, ils sont, ne vous leurrez pas, dans une crique, diront les experts. »

Tu y es, toi, à la Tortue, chez les pirates du ciel ou de l'enfer, avec les filles, dans la République de Salé[44], ce coin d'Atlantique marocain où les esclaves pouvaient devenir maire de la cité, où la justice de cette République utopique était rendue équitablement de peur de la vengeance de ces hommes, pillards certes, renegados avoués, qui avaient le sens de l'honneur, de la parole donnée, de la justice et de l'intégration des prisonniers. Il n'y avait pas d'exclu à Salé.

L'eau m'a recraché sans me dissoudre, pour agir. Je suis sorti de l'eau pour tout renflouer.

Trois mois après le naufrage, je cherche des renfloueurs d'épaves. J'ai commencé par obtenir un devis de la COMEX, société spécialisée ayant pignon sur mer. Le résultat est que le prix de la recherche et du renflouement, pas moins d'un million de francs est le prix de bons avocats. C'est impossible pour moi, et je raye cette voie du petit bout de papier froissé, plein de numéros de téléphone, tapi dans la poche de ce pantalon d'adoption que je ne quitte plus. Je me suis mis alors sur les pistes des brigands de la chose, des corailleurs corses, plus raisonnables. Je comprends que l'on peut y arriver seul ou presque. J'ai une piste. Je compose inlassablement des numéros de téléphone, allant de maillon en maillon de cette chaîne jusqu'à ce que je trouve une solution. La facture France Telecom de Claudine s'est élevée à plus de six mille francs ce mois là.

L'Ifremer de Marseille m'a informé, juste avant de raccrocher le combiné, de l'existence de la *Compagnie Maritime d'Archéologie et de Prospection* la MAP, une société spécialisée dans la détection d'épaves.

---

1. ☞[Complément sur la toile] Accusation de meurtre par le experts.

Deux coups de fil, un voyage en train de nuit, et c'est ma première rencontre, devant l'opéra Bastille en cette belle journée de printemps parisien qui ne m'échappe pas malgré mon déluge intérieur, avec le patron de la MAP. Je ne sais pas vraiment quand Jean Louis Pereyre et moi, parce que le moi existe encore à cette époque, sommes devenus amis, mais ça a fini par se faire. Jean Louis a eu un navire. Si Jean Louis n'a jamais eu maille à partir avec quelque huis-sier véreux, il sait que mon histoire, purement maritime, aurait pu lui arriver. Notre deal vite passé et sans autre convention est simple. Jean Louis cherche pour son compte une épave industrielle, sise par quatre vingt dix mètres de fond, près du raz de Sein. Je lui donne un coup de main avec mes compétences techniques, et lui met à disposition les siennes et son matériel.

Le boulot comprend deux phases. La détection d'une part, puis le renflouement proprement dit. Les techniques de détection sont multiples. La magnétométrie, le sonar latéral, c'est à dire des ultrasons. Ca me connaît, après sept années dans l'échographie.

Le renflouement en marche, je retourne au premier chantier, à mes gendarmes, à la justice, avec l'énergie et la *détermination farouche* dont parlais Maître Thory et il ne se trompait pas.

■ *Port Leucate, février 1996* ■

C'EST DÉS LE LENDEMAIN DE MA SORTIE de l'hôpital psychiatrique, entre deux appels aux chasseurs d'épaves, que je m'en suis retourné à la gendarmerie de Port Leucate, celle où avais déposé une plainte avant le naufrage. Plainte, selon l'article 85 du code de procédure pénale, pour la disparition de ma maison, d'un objet de plus d'un million de francs, une violation de domicile, forcément, et l'effraction nécessaire au déplacement de l'ensemble. Tout ça commis par des auxiliaires de justice dans l'exercice de leur fonctions, plus d'un mois après la saisie de Viaud et l'accord de la banque. Avant le vol, car une des définitions du vol est le comportement momentané d'une chose en propriétaire.

Je viens surtout montrer aux pandores le résultat de leur inaction, vivant et pas bien solide, et titubant.

Ils auraient pu. Ils auraient dû. Ils ont *laissé faire* et rendu mon monde plus dangereux encore. Ils auraient dû éviter ma fuite tel un voleur, alors que c'était moi le volé, ils auraient dû me permettre de passer, comme tout le monde, Noël chez moi, avec mes livres, ma musique. Ils auraient pu éviter la noyade de Sylvestre. Ils auraient dû juste faire leur boulot de pandore. Je viens pour faire établir un second procès verbal, déposer une seconde plainte après mort d'homme.

Bergail, gendarme, connaît l'histoire pour avoir fait son boulot, bougé son colonel, me lâche, las :

« Je ne peux plus rien faire.

— C'est impossible, je reprends, où aller, voir Philippet à nouveau ?

— Philippet a été muté à Mende, répond l'ancien rugbyman.

— J'irai voir son successeur alors, et on repartira de zéro. Il me semble naturel que celui-ci prenne l'affaire en main. »

Comme dans un hôpital, dans un chantier naval, à la poste. Comme dans n'importe quel commerce et surtout un commerce de service public.

C'est l'hiver. On a dramatiquement plus un rond.

Danielle l'infirmière qui nous avait présenté la Générale des Eaux, amie toujours fidèle rompue à l'humanitaire, nous a prêté un poêle et le nourrit chaque jour de pétrole. On a cloué des couvertures aux poutres pour isoler le berceau du bébé de Pascale, fille de Claudine, réunies en ce moment par une galère identique. On est ruinés, financièrement. Mais surtout, si Claudine semble résister, je suis défait.

Lorsque je cloue les couvertures aux poutres, mon enfance m'a rattrapé. La pauvreté durant l'exil, la vie dans un garage durant la cavale, les sandwich volés pour seule nourriture, me remontent jusque sous le nez. J'avais tout fait pour en sortir. La pauvreté de durant mes études d'ingénieur, les biscuits Petit Lu, le sans logis, les boîtes de sardine volées, le sang versé pour un sandwich, étaient par contre acceptable. J'entrevois une issue sociale. Je bois à nouveau des tasses, des vagues de pauvreté, des vagues qui reviennent comme la marée au galop. A chaque clou planté pour construire une pièce à peu près chaude, la violence aussi m'a rattrapé, une violence de l'enfance qui me secoue. Je suis excessivement dangereux, pour les autres cette fois-ci.

Trois mois après le plongeon nocturne et fatal je tiens aussi mal sur mon âme que sur mes jambes, mais je dois remonter au plus vite dans cette survie orange pleine de rations qu'est le monde du travail. Non pas pour le contact social qu'il procure dans les boulots choisis et gratifiants - l'homme est avant tout un animal social, d'autant plus qu'il a payé son ticket d'entrée au prix fort - mais pour un peu d'argent.

Très vite, j'ai postulé à une annonce de migrations internationales : *Istanbul, lycée français cherche prof de physique en classes terminales scientifiques*. Cela m'aurait fait une vie normale, une vie comme celle de tout le monde. Je serais retourné au pays de mon enfance, un pays musulman, dont je connaissais les sons, les goûts, les musiques. Bien sûr, ils n'ont pas voulu de moi. Je n'avais pas de passé ni de référence d'enseignant, et j'étais trop vieux pour que l'on fasse de la jeunesse l'alibi de ce manque d'expérience.

Claudine n'a plus pu payer au Crédit Foncier de France les traites de cette maison et on a dû la quitter comme on avait quitté Paris. Nous sommes partis pour Montpellier, la ville la plus proche où j'avais quelques contacts,.

**A** MONTPELLIER, MON ANCIEN PATRON m'a arrangé le coup, trouvé un boulot. Chez Guy Rambier, j'étais ingénieur, mais c'est comme vendangeur qu'il a pu m'employer. J'ai découvert les premières lueurs de l'humilité. Les places de vendangeur sont chères dans le sud, réservées aux professionnels, aux espagnols forts et habiles, qui tranchaient avec mes poignets trop fins. Je fus promu à la conduite du camion, puis à la vérification du degré d'alcool des bennes. Rien ne m'arrêterait dans cette folle remontée sociale. On a fini mes premières vendanges par une grosse fête avec des Espagnols, des Gitans et leurs guitares, des Roumains, du vin de pauvres en excès. Rambier nous permit de louer à un huissier - c'était le comble - , un petit deux pièces de quarante mètres carrés. Cet endroit ne manquait pas de charme, avec ses vieilles pierres et les ruelles du centre ville, le bar d'en face. Mais il fallait croûter un petit peu mieux.

J'ai été traîner mes bottes du côté de l'École de Chimie de Montpellier, afin d'y trouver du travail. Assistant, chargé de quoi que ce fut de dirigé, travaux ou autres, que sais-je, laborantin, plongeur en éprouvettes. J'ai retrouvé Gilbert Renard, mon ancien maître de conférence. Il m'a refile les cours qu'il exerçait dans une école privée. Me voilà prof de photo en BTS, comme on prend l'amarre d'un yacht de passage, comme j'avais pris celui d'ouvreur d'huîtres.

Le quotidien est devenu simple. Lever dans ce petit appartement, vers trois heures, le matin, pour préparer des cours de sensimétrie, une matière ésotérique. Moi qui n'avais jamais utilisé, ni possédé le moindre appareil photographique, j'ai dû tout apprendre pour le restituer aux autres, réaménagé par ma pédagogie. J'ai vite été en charge d'autres matières, électricité, chimie, optique. Mes anciens savoirs et ils me nourrissaient de deux cents francs de l'heure de cours. En somme une petite vie de tout un chacun qui aurait pu être bien tranquille, une vie modeste. Mais quelque chose me cachait la vue sur la mer.

Malgré notre peu d'argent, j'achetais parfois *Libération*, à seule fin de m'informer des affaires qui fleurissaient, et ressemblaient parfois à la nôtre. Le nom d'un journaliste, celui qui avait écrit l'article sur *l'Ere de soupçon sur les tribunaux de commerce*, revenait sans cesse. J'appelais Renaud Lecadre et lui expliquais notre affaire en lui faisant parvenir les premières pages de mon mémoire. Je ne savais pas que nous deviendrions amis.

Renard, qui fera tout pour m'aider, renouvelant sans cesse sa confiance, m'a trouvé un second boulot, à la bibliothèque de l'École, afin de mettre en oeuvre une base de données publiable sur l'internet. J'ai donc investi la salle ordinateur et le réseau serveur de l'École, découvert l'internet et les liens hypertextes et *mis en ligne*, le rapport d'Antoine Gaudino, ex flic, tombeur d'URBA que m'avait remis Renaud Lecadre, et qui deviendrait un best seller sous le titre *La mafia de Tribunaux de commerce*[16]<sup>1</sup>.

Je venais d'entrer dans une forme de résistance et d'engagement politique et Internet serait mon outil.

---

1. [Actualités] La mafia de Tribunaux de commerce



■ *Montpellier, février 1996* ■

**A** LA SECTION RECHERCHE DE LA GENDARMERIE de Montpellier, le gendarme PAGÈS ressemble tout simplement à l'idée que l'on peut se faire d'un gendarme moyen ; si ce n'est que celui-ci est affecté au service spécialisé de la section recherche en délits financiers.

Je suis tendu par l'impossibilité d'une agir, immobile comme l'archer d'un arc à la cible trop lointaine, comme celle d'un violon sans archer, comme une de ces écoutes en câble d'Helisara III dans la tempête.

Nous parlons de l'affaire, des affaires, de la visite inattendue, de la disparition sans un mot de son colonel, de Philippet, de sa constatation des infractions à la loi pénale, dans la cour, simplement.

« Je ne prends pas cette affaire, il me lâche, sans gravité, devant sa superbe moto. »

La phrase est restée en l'air avant qu'un souffle ne l'emporte. J'ai pas compris. Il entre dans l'immeuble, je le suis. Il m'ouvre un placard. Là, des mètres de dossiers s'affalent à un peu à gauche, un peu à droite, méli-mélo dans les étagères. Bon, mais le placard ne fait que quatre mètres sur deux, et ce ne doit pas être non plus la mer à boire. Mes dossiers feraient bien une demi étagère et se régleraient en deux coups de procureur, trois tours de vis et un écrou.

« Je suis seul, me dit Pagès. »

Tu t'imagines aux urgences. On ne recoud pas, saignez, je suis seul, me lance le chirurgien. La section de recherche en matière économique de la gendarmerie est un self service. On y choisit son client. Je ne mesurais pas encore la portée, ni les fautes répétées de ces fonctionnaires. Je saignais, mais j'avais acquis la certitude de l'existence de vraies infractions pénales et cherchais à refermer la plaie qui s'était sérieusement infectée.

Petit studio. Murs de pierres apparentes. Dos collé au mur. Après quatre verres de rosé frais, je décroche le combiné et compose le numéro de la gendarmerie de Mende, du gendarme financier Philippet. On passe les politesses et le civil en moins d'une minute.

« Il y a, après votre étude du dossier, des infractions pénales, vous me le confirmez ? je demande au militaire.

— Oui, je confirme. »

Z'ont des mots à eux, les pandores. *Véhicule* pour voiture, *individu* pour homme ou femme, *affirmatif* pour « je confirme ». Celui-ci s'exprimait normalement et a confirmé une première fois.

« Comment je peux faire ? J'ai déjà une plainte à Narbonne, je ne peux en déposer deux.

— Je ne peux plus rien faire. Même si il y a des délits. Je dépends de ma hiérarchie.

— Il est impossible que de tels délits restent impunis, qu'il n'y ait pas de voie. Un type qui vole une mobylette . . .

— Téléphonnez de ma part à Monsieur Le Briero, coupe Philippet, il dirige la brigade de la Grande Délinquance Financière à Nanterre. Il vous conseillera. Bon courage. »

Je ne lui parlais pas du type qui, chez eux, aurait pu et dû enfin entrer dans le sujet, naturellement, ça l'aurait mis mal à l'aise.

J'appelle Le Briero dans la foulée, bien sûr, et je raconte. Une fois de trop. Je n'ai pas la culture juridique pour dire, avec leurs mots, avec les articles de code, et je ne trouve pas toutes nos histoires dans le code pénal que Bergail m'a confié. Ma seule culture juridique, je commence à l'acquérir en lisant, découpant, griffonnant, dans la presse les délits financiers, et parmi eux, ceux des tribunaux de commerce qui commencent à déborder de la marmite journalistique grâce à quelques types qui *sortent* les affaires.

« Je comprends. C'est une histoire classique . . . mais je ne peux rien faire, me dit Le Briero. Ce n'est pas de mon ressort. Allez voir de ma part Madame Rieux. C'est la commissaire divisionnaire du SRPJ de Montpellier. »

Je viens de découvrir un nouveau jeu de société : piocher, dans les cartes jusqu'à trouver le flic qui fasse la paire avec l'affaire, piocher celui qui veuille bien s'occuper d'une flopée de délits avant qu'ils ne soient tous prescrits. Ces coups de pioche m'épuisent. Tant qu'il sera nécessaire de piocher dans un sol aride et poussiéreux, les voyous financiers de moyen de gamme, leurs complices, leurs réseaux et leurs relations ont de beaux jours devant eux.

Je décide de continuer si ce n'est à écrire, du moins à frapper le clavier et à piocher.

J'aurais voulu écrire des voyages, des aventures de mer, des contes, ou tout à la fois, un conte de voyage, d'aventure et d'amour en mer. J'aurais voulu écrire un roman sur l'enfance, la guerre et la cavale, où j'aurais pu dissimuler et inventer. Or, j'écris dans le vrai chagrin, pas droit sur mes jambes, dans la révolte totale. J'ai décidé de continuer à développer l'activité internet pour mettre en ordre et diffuser l'affaire dans sa totalité.

■ Montpellier, mars 1996 ■

Dans un immeuble sans pancarte se niche le SRPJ de Montpellier. Il y a à cette époque à Montpellier de grosses affaires de petits commerçants qui finiront par l'assassinat de l'acteur principal, d'une balle, quelques années plus tard. Mon affaire, n'est ni vraiment locale, ni bien grosse, ni bien politique. Il y a bien un noyé, mais ni balle, ni famille. Sylvestre n'était gênant pour personne.

Le commissaire du SRPJ est une très belle jeune femme, l'air intelligent, jupe stricte, chemisier léger, chez qui j'ai déposé, quinze jours auparavant, mon *Tango des Crocodiles*, seul rapport précis des faits, toile tendue sur les pièces de preuves de la corruption et de sa dénonciation. Elle me conduit chez l'interlocuteur ad hoc, un capitaine.

Le capitaine Grzegrzulka est assis en face de moi, il a ce côté du flic de terrain plein d'expérience. Sur le bureau, il y a un flingue. Ça me rejette dans l'eau claire de l'enfance. On engage la conversation et il faut bien une demi heure avant ça :

« J'ai lu votre livre, jette le flic.

— Ce n'est pas un livre, je coupe, c'est un document.

— Je ne me prononcerais pas sur le style.

— Et à part cela ? je dis.

— Je connais bien Joliot, je connais bien Narbonne. . .

— Ah bon ?

— Joliot, lorsqu'il est arrivé à Narbonne, il a acheté la charge. Il y avait plus de trois cents dossiers en attente. Il a gagné quatre millions en liquidant à l'aveugle, à pas cher, et s'est ainsi fait des amis. Mais sa femme lui bouffe tout le fric. »

Je sentais qu'on allait arriver aux histoires de cul de village.

« Pensez-vous que le juge Albert ait été dans le coup ? dis je, innocent.

— J'ai lu votre livre. »

J'écoute la suite en regrettant de ne pas avoir un magnétophone dans le sac. J'en ai un dans le cerveau. Mais je ne reproduis pas les propos dont je n'ai pas les preuves.

Mais un jour, ce capitaine, qui deviendra commandant, pourra témoigner devant d'autres juges de notre entretien, dans sa fonction, sur son honneur, sous serment.

J'écoute son histoire, tout en me disant que tout ceci ne servira encore à rien. Cela va devenir une manière de vivre, que de se désespérer en espérant.

« Et que puis-je faire ?

— C'est lourd. Il faut que vous soyez prêt. . . C'est à vous de savoir. Je ne vous donnerai pas de conseil en ce sens. Il vous faudra un juge d'instruction qui veuille bien instruire. Et ça, ce n'est pas simple. »

Et de me raconter encore les difficultés de trouver l'homme ou la femme qui mette en cause le notable local. Pour moi, le vrai sentiment d'insécurité se niche à présent dans cette tanière.

« Bien sûr, je ne vous ai rien dit, conclut-il.

— Pouvez-vous m'aider ?

— Non. Je suis sur la sellette.

— Je vais leur envoyer deux Corses pour dix mille balles, je ne peux m'empêcher de rajouter, pendant qu'il me raccompagne à la porte.

— C'est trop cher. On peut faire tuer un type pour la moitié, ajoutez-il, pour clore. »

Y a eu un blanc. Sec.

En sortant du bureau, je suis ahuri. Je titube comme si je m'étais envoyé un *cubi* de mauvais rosé entier, et surtout trop chaud. Les flics, gendarmes et police judiciaire de la section économique et financière, au voisinage de cette petite ville de province, sont au courant de ce que je viens dénoncer, prouver. On en sait même bien plus que moi. On m'en apprend. Qui plus est avec un cynisme qui me fait froid dans le dos. Les flics du Sud regardent certains notables violer l'économie. Impuissants ? Complices ?

Ce devait être vrai que ce flic financier était sur la sellette, car ce capitaine du SRPJ, Grzegorzulka est devenu introuvable<sup>1</sup> [⊗<]

Je suis sorti sonné, la haine au ventre, l'angoisse dans les poumons, le désespoir pendu aux cordes vocales, et toujours aussi dangereux pour moi que pour les autres.

Si c'est vrai qu'on peut faire buter un type pour moins que ça, le mot réveille les vieux démons.

Alors, alors ce petit flic du SRPJ financier de Montpellier, avec son flingue sur le bureau, son petit flingue de fonctionnaire de police, même pas cette arquebuse de mon sauveur de la plage, ce flic du SRPJ, le jour où il m'a dit qu'on pouvait faire buter un mec pour cinq mille balles, me prenant pour un enfant de Passy, et qui ne devait avoir vu, lui, dans sa vie de fonctionnaire, que les stands de tir, aurait dû se taire.

Il vient de faire ressurgir mon enfance, un bloc de granit qui remonterait à la surface sous l'effet d'on ne sait quelle hyper force d'Archimède.

Trente ans que je n'avais pas vu un vrai flingue posé sur une table, Tout est remonté à la surface. Il aurait dû ranger son bureau avant ma visite. Il vient de mettre les autres en danger.

---

1. ⊗<[Complément sur la toile]On se reverrait, par hasard, quelques années après, autour d'une table, lors du pillage d'une belle demeure par quelques avocats et leurs amis.

Durant les mois suivants, des rapports personnels se tissent et mes conversations avec des flics locaux, des gendarmes, des universitaires m'en apprennent sur mon environnement.

Comme l'écrit Renaud Van Ruymbeck[37], *La justice française est armée pour les petits voleurs, pour les affaires de mœurs, elle est armée pour les affaires de drogue à un petit niveau* le droit pénal français est fait pour les voleurs de mobylettes, les petits trafiquants de voiture. Il est fait pour la petite délinquance ou la délinquance politique. Le droit pénal français n'est pas fait pour les présidents et les faux juges des tribunaux de commerce qui, en toute impunité, excluent nommément. Le droit pénal français n'est pas fait pour les huissiers voleurs de yachts, les commissaires-priseurs qui tentent de vendre sans publicité un bateau volé pour arranger un copain. Ils n'aggravent pas le sentiment d'insécurité de nos concitoyens. Ils ont une bagnole en règle qui roule proprement, assurée tous risques.

Les conversations avec le gendarme Philippe Bergail, retrouvé à Port Leucate m'éclairent plus que les autres.

« Si vous commencez à interroger un type, ou à vous intéresser de trop près à des éléments qui pourraient vous conduire à une piste, on vient vous expliquer qu'il n'y a pas de problème, me confie Bergail.

— Pas de problème de quoi ? dis-je naïvement.

— Que le type est un type bien, qu'il est recommandable, que vous faites fausse route. Cela se passe généralement dans un bon restaurant.

— Et après il faut arrêter ? Qui vous y oblige ? je demande.

— Personne. Mais la fois suivante, on vous explique qu'il faut donner un coup de pouce à votre carrière. Qu'après dix ans au soleil... Il cherche le terme exact en s'allumant une cigarette et en m'en tendant une.

— ... Que vous manquez d'objectivité. »

Silence dû à mon manque de compréhension.

« Qu'il vous faut un œil neuf, poursuit-il. Que vos neurones risquent de se faner. Traduit, c'est que, si vous continuez, vous allez vous retrouver dans le Nord à traquer les boulettes de hachisch sur la place à trois heures du matin. Comme en début de carrière. »

C'est vrai qu'il fait beau ici.

Pour en apprendre davantage et l'informer de ce que je crois être mes investigations, je téléphone une fois de plus à Philippet à Mende, depuis la rue Sainte Anne. Les pierres apparentes rendent supportable ce nouvel espace. C'est plus facile, sur les pierres, de s'accrocher à la paroi comme un gecko, avec les ventouses d'un mélange séché de rage contenue, de violence étouffée, de désespoir ancré, de tout ce qui va t'épuiser au delà de tes ressources et de tes emprunts.

« Je suis retourné voir vos supérieurs. Ils m'ont dit que les faits étaient prescrits. C'est faux, je dis à Philippet. Le recel n'est pas prescrit, l'abus de bien social non plus, j'affirme sans bien savoir techni-

quement pourquoi. »

Je n'avais pour toutes connaissances que celles acquises dans la presse.

« Vous avez raison. »

Je reste un peu en l'air devant sa position qui me semble nouvelle.

« Le recel des options d'achats court toujours, dis-je.

— Oui. Vous avez raison.

— Et sur la constitution de partie civile. Ils m'ont dit que cela coûtait huit milles balles. J'ai dit que je n'avais pas les moyens et je suis parti brisé. On venait de tout perdre. Je dis bien tout, dans le naufrage. Sans ressources, cela ne me coûtait rien avec l'aide juridictionnelle. C'est l'article 88, je dis sans savoir le 88 de quoi<sup>2</sup> »

Lui en blanc, moi en noir, à moins que ce ne soit l'inverse comme dans un dessin d'Escher, sans haut, sans bas, dans lequel les montées sont des descentes sans fin.

« Oui. Vous avez raison.

— Vos types sont incompetents à ce point ?

— Non.

— Alors quoi ? je demande.

— On nous a demandé de lever le pied sur votre dossier. Vous étiez le genre de type à foutre trop de bordel, et votre affaire aussi, répond Philippet.

— Qui, on ? Votre colonel ?

— Cela vient de plus haut. »

Je n'ai pas pu en savoir plus.

« J'ai appris plein de choses, je reprends, en racontant mes conversations avec Grzegorzulka. Je lui parle de Joliot, d'Albert, de Narbonne. Je veux tout dire. En lui apprenant tout ça ; lui donner de quoi faire son boulot. Il serait content d'apprendre tout ça, je me dis, tu te rends compte, le scoop... Sa réponse est un coup de corne qui me fait passer par dessus bord.

— Albert arrose tout le monde à Narbonne. Mais ce n'est pas lui qui est à la tête de la ville.

— A la tête de la ville ?

— Oui. Il y a un parrain. »

Je pensais que tout ce petit monde était en marge de la légalité. Je pensais que beaucoup des *petits juges en bois* étaient hors la loi. Mais j'étais bien loin de me douter d'être tombé sur un système en place et connu de tous. Connue des flics.

« Un parrain ?

— Au sens mafieux, renchérit dans un véritable éclat de rire, le gendarme financier. Tout le monde est au courant. »

---

2. [Le codes] Article 88 du CPP : Le juge d'instruction constate, par ordonnance, le dépôt de la plainte.

J'AVAIS ÉCRIT AU PROCUREUR de la République à Montpellier. Point de navire, ce n'était pas de son ressort, mais du tribunal de petits commerçants voisins, déguisés pour l'occasion en juges, et dotés des pouvoirs d'exclusion au nom du peuple français tout entier, sans risque de sanction.

Que le tribunal de Narbonne nous a mis à poil. Que le code de procédure, l'article 704 du code de procédure pénale l'OBLIGE à nous faire entendre à Montpellier par un jury spécialisé à cause du caractère financier et complexe des luttes qui avaient suivi l'abordage.

La réintégration par le tribunal dans son ensemble, en toute connaissance de cause, des actifs dissimulés, et à seule fin de les céder aux corrupteurs auxquels venaient se joindre les associés suffisait.

J'avais assuré l'homme de noir ou de rouge vêtu de mon plus profond respect.

Je n'avais jamais vu de procureur. A part dans quelques reportages télévisuels, L'homme d'État incarnait pour moi la Loi.

J'étais sûr de mon assaut.

« Je vous renvoie au tribunal de Narbonne, avait répondu le magistrat suprême. »

Ce lavage de mains contenait une infraction au code de procédure pénale, et, sans dévoiler le reste de cette mutinerie sans équipage ni navire, ce ne serait que la première d'une longue liste.

■ Narbonne, 1er avril 1998 ■

Nous sommes donc convoqués, pour une audience à huis clos, à Narbonne donc, afin de *valider* la clôture du plan de cession. Le parquet est *dûment avisé*, dit la convocation. Plus que jamais, je sais par les pandores et les flics du SRPJ qui m'ont mis au parfum, les ombres des acteurs de ce tribunal.

On entre. On n'a plus un sou, donc encore moins d'avocat. Claudine et moi sommes seuls, au fond de la grande salle boisée et pleine d'odeurs de cire, avec notre courage, notre audace, pour seul passeport, et les faits bruts sans appel.

Huis clos sans avocat. Il y a d'autres gens. On ne sait jamais qui est qui. Ils ne se présentent pas. Faudrait une doc, comme pour les

machines à laver, les magnétoscopes, un jeu de Go ou de dames japonais. je voudrais savoir, car j'ai payé mon ticket d'entrée dans le stade, où est le gardien de but, savoir si on a droit aux mains ou seulement aux pieds, aux passes en avant.

Albert, le juge commissaire, l'auteur, avec le peuple français, de l'exclusion. A côté de moi, Joliot, le représentant des créanciers, devenu commissaire à l'exécution. À l'exécution du plan ou à la mienne, mais à l'exécution, c'était certain.

Et soudain je remonte le temps.



Avant ce déplacements dans le temps, vers le passé, projetons nous plusieurs années dans le futur.

Car ce n'est que plusieurs années après cette audience que je découvrirais un élément majeur : le montant exorbitant du passif enregistré au greffe du tribunal, si souvent évoqué par Thory et les autres.

Le type debout à côté de moi, mal à l'aise, gras et ventru, aux traits plats, est un criminel. Je veux dire l'auteur d'un crime. Pas de cadavre, avec ou sans costard, à imputer directement à Joliot.

Non, un crime est un acte, ou un ensemble d'actes pouvant encourir une peine de quinze ans d'emprisonnement. Et c'est le cas du faux en écriture publique, sciemment accompli par un officier ministériel dans l'exercice de ses fonctions. Après, bien sûr, il y a la politique criminelle, qui fait que l'on est ou pas poursuivi pour de tels actes. Certains vols de vélos en cas de récidive écopent de trois mois ferme, dans ces temps d'une politique criminelle du petit épargnant à protéger, dans le règne du code de la consommation et de « QUE CHOISIR ». L'affaire des faux électeurs de la mairie de Paris est une affaire criminelle, car il y a eu ces faux en écriture publique. Mais le bon peuple ne sent pas peser sur lui de sentiment d'insécurité. Alors telle ne fut pas la qualification requise, et le prince fut réélu dans la cité de Paris sans que rien n'émeuve personne. Et le type et son vélo, sans boulettes, en a repris pour trois mois la même semaine.

« Pour un vélo, s'est-il exclamé. »

Bon, et bien, le type à côté moi, le commissaire à l'exécution du plan de pillage est l'auteur d'un faux passif, signé, de plus de dix sept millions de francs.

Le lecteur peut rejoindre les côtes de ces marais au prochain chapitre, à nouveau plein de senteurs maritimes. Ici, on est dans la cuisine méditerranéenne avec une ratatouille bien odorante.

Le passif ce sont les dettes de l'entreprise, les impayés, ce que l'on doit. L'actif, ce sont ses biens, ses ressources, matériels, immeubles, tableaux de maîtres, qui peuvent être vendus pour payer le passif. La balance économique doit peser l'un et l'autre dans ses plateaux, avant de faire la soupe.

Pour un chiffre d'affaires qui avait chuté de moitié en un an avec nos emmerdes, et qui n'était plus que de vingt deux millions, le passif qui avait été enregistré était de ... dix sept millions de francs bien lourds.

Comment aurait-on pu faire pour qu'il soit vrai ? Comment aurait-on pu faire pour planter dix sept millions de francs ? Acheter quinze machines à un million de francs, sans les payer bien sûr, grâce au crédit fournisseur, mis en place par nos amis associés. Sans clients à qui les livrer, les mettre dans un garage. Refinancer des contrats auprès des refinanceurs pour dix sept millions de francs. Ne rien dire à personne, ne pas les entrer en stock et attendre la fin de ces pseudo-jugements. Et puis les vendre gentiment, une fois tout fini, à titre

personnel, au noir, à l'export, en liquide, même à moitié prix.

De quoi sauver mon navire, de quoi vivre jusqu'à mon dernier soupir dans un archipel lointain. Parce que j'aurais bien sûr, viré les dix sept millions sur un compte d'une filiale bidon, créée vite fait pour l'occasion.

Comment après, tu peux accorder une valeur aux huit euros cinquante que te donne le vigneron pour piocher ses mauvaises herbes, cueillir ses raisins ? Que vaut sa bouteille de soixante quinze centilitres à trois euros trente ? Plus rien ne représente rien. Cette déformation de la rétine change à jamais l'image du monde économique et humain.

C'est cette information qui fut manipulée en silence, par tous les protagonistes de la cession d'entreprise, caressée par des qualificatifs comme « exorbitant » pour nous mener là où on avait été mis, en cale sèche, si j'ose dire après le naufrage menant à la ruine intégrale des biens et des âmes.

Cette information m'était inconnue, m'avait été cachée, et était bien sûr était fausse.

Redescendons le temps, et revenons à ce premier avril, dans *le coupe gorge*<sup>1</sup>.

J'avais écrit ce que j'avais à dire et je l'ai ressorti, et je l'ai lu, le papier chiffonné, tel quel, et à l'oral, debout, loin d'eux tous, dans la grande salle, sans même un de ces tableaux noirs dont on m'offrait le tiers dans les heures de khôles, qui, si elles, me laissaient presque toujours perdant, me laissaient également toujours ma chance.

Une femme restée muette jusqu'à présent se lève, sans se présenter.

« Vos arguments sont infondés, ce plan de cession est valide.

— Qui êtes vous ? demande Claudine.

— Le procureur de la République. Votre affaire dépend du Code du Commerce. La cession est légale. Il n'y a pas de trouble à l'ordre public.

— Mais, Madame...

— Taisez-vous, ou c'est outrage à magistrat ... »

Elle s'interrompt.

« D'ailleurs, il n'y a rien dans le dossier, reprend la procureur.

— J'ai déposé une plainte par avocat, je réponds<sup>2</sup> ►►. »

J'avais rien d'autre à attendre de ce coupe gorge.

Elle était soit dans le coup, soit incompétente et n'avait rien fait de son boulot. Comme souvent, y compris comme les grosses affaires Elf ou EASD, le choix se résumait entre être un incompétent total ou un salaud intégral.

---

1. Expression de François Colcombet, président de la commission d'enquête parlementaire sur les tribunaux de commerce[31].

2. ►►[Pièce Majeure] Dossier au procureur de Narbonne.

Il y avait là, la procureuse - en relisant la convocation, il était bien mentionné « parquet dûment avisé »- Joliot, le représentant des créanciers, devenu commissaire à l'exécution du plan. La valeur du champ dépend de la distance qui sépare le point où l'on veut le mesurer et le centre de la masse. Entre moi et Joliot, la force s'exerce.

Parce qu'il faisait dans son froc, Joliot, et que je ne *pouvais pas* le savoir. Un faux en écriture public par autorité dans l'exercice de ses fonctions est un crime, c'est à dire un truc qui vous envoie non pas en correctionnelle, mais aux Assises, un peu comme dans le coup des faux électeurs de la ville de Paris. On étouffe, on s'arrange, on négocie. Mais dans le bouquin bleu ou rouge, c'est selon l'éditeur, avec lequel tout le monde nous les casse pour la sécurité, c'est ça qui est écrit. Parce que ce faux passif avait servi d'alibi, sans le dire jamais, à l'obligation d'une cession, et à la mise à la corbeille de notre plan de redressement réussi sans aucun concours. Parce que dans un plan, tu dois rembourser une partie du passif, cinquante ou soixante dix pour cent. Sur quatre millions, c'est jouable, sur dix sept quand l'actif est de vingt, c'est baisé.

Tout ça s'écrasait sous les champs de la gravité des mensonges, de ceux quantiques du non dit. Tout ça s'écrasait sous une plainte qui n'était pas dans le dossier. Disparue la plainte. Envolée.

Que j'avait dit tout ça au colonel de gendarmerie avant qu'on lui impose de laisser béton. Qu'on était dans un de ces films du far west, dans lequel c'est le shérif qui file du whisky frelaté aux Indiens pour récupérer les terres pétrolifères.

Mais voilà, ce faux en écriture public paraphé par Joliot -et pour dix sept millions, forcément vu par l'ensemble des intervenants- je n'en avais même pas imaginé l'existence en lumière visible.

J'ai reçu le jugement de cette audience<sup>3</sup>, comme tous, signé AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS. Il ne répondait à rien, considérait que nous n'avions pas exercé les voies de recours. Celles dont ils nous avaient justement privé.

Moi, j'aurais bien aimé renverser les rôles, demander à Albert, à Joliot et à leur bande de justifier, s'ils le pouvaient, autrement que par les ordres reçus, leurs décisions. Ils auraient eu quelque mal, et l'invitation au voyage leur en est faite sur la toile qui subsistera, et se tissera bien au delà de ce qu'ils croient.

J'ai laissé les flics et les procs, et nous sommes partis vers la Bretagne pour l'accord que j'ai conclu avec la compagnie de recherches d'épaves, le second objectif que je me suis fixé sur le lit de fer de cet hôpital. Retrouver et renflouer mon navire.

3. [Pièces] Jugement de clôture du plan de cession

■ *Brest Port, mars 1997* ■

J'AI LAISSÉ LES FLICS, et on est tous partis vers la Bretagne pour le second objectif que je me suis fixé sur le lit de fer de cet hôpital : renflouer le navire. Pour l'accord que j'ai conclu avec la compagnie de recherches d'épaves, il faut commence par donner. Claudine est chargée de l'avitaillement et de la cuisine pour neuf personnes pendant un mois. J'assiste dans les parties techniques, Jean Louis Pereyre que j'appellerai le *Docteur Jones*.

Je suis un méditerranéen de coeur, né au Maroc, amoureux du blanc, du sable, des oliviers, des cigales, de la garrigue, de l'ouzo et des olives, des kefta, du pain juif. Je n'aime me peler que quand je l'ai décidé et en Bretagne, on se pèle sans l'avoir décidé. Que c'est beau, ce pays des côtes de Bretagne, mais que l'eau y est froide. Mais qu'il est beau.

Jean Louis m'avait vanté le navire. Un chalutier des années trente reconverti pour la plaisance qu'il disait. Notre cabine, dans laquelle nous dormions à six, nous laissait vingt centimètres au dessus de la tête. Bien sûr, elle était sans aération et il n'y avait pas de toilettes à bord.

Alors Jean Louis, Claudine et moi, à chaque fois que nous le pouvions, faisons une escapade dans un yacht club breton afin de revenir moins sales et moins puants. Ils sont parfaitement propres et bien équipés. Nos ports de la Côte d'Azur devraient avoir honte. On a passé une semaine à quai pour résoudre des problèmes techniques, faire parler des magnétomètres qui tentaient de garder leurs secrets. Ça nous a laissé le temps de nous connaître.

Mais surtout, au delà des paysages de granit rose, des courants furieux, des balises, j'ai entrevu dans cette Bretagne, la possibilité d'aimer à nouveau. D'aimer un navire. Un navire, pour un marin, c'est sa peau, son sens tactile, un bout de sa conscience d'exister. Ce morceau de chair et d'âme est structurel. Un navire te trompe, comme un chat, qui te fait croire qu'il est ton animal alors qu'il a pris possession de toi, et que tu es à ses ordres. Le navire te leurre à chaque fois que tu t'installes dans son ventre, c'est lui qui te feinte et qui rentre dans le tien.

Je l'ai aimé tout de suite, Argyll. Argyll a tout de la noblesse des grands yachts. Il avait gagné en son temps, vers l'après guerre, la

course des Bermudes. Il a la sobriété et l'élégance de la laque et de l'acajou. C'était pas le genre caravane salon nautique. Le type à bord, un British comme on en fait encore, bricolait. Il nous a invités à bord. La bouilloire en cuivre d'époque, chantait. Argyll était une déesse. Plus tard, on passerait une nuit ensemble à Brest. Comme dans toutes les nuits de passion, je resterai sans fermer l'oeil, je resterai les yeux fixés sur les étoiles défilant à travers ses claires voies. Argyll s'est vendu six cents mille balles à Brest et je n'avais pas le sou. Mais la magie avait joué. Je savais juste que je pouvais aimer à nouveau.

L'équipage du Langoz est composé de Pierrot, Roland et du patron du chalutier.

Pierrot est un vrai marin breton. Il a navigué à la pêche, au commerce, sur les minéraliers. Une gueule de hérisson et une barbe de morse. Des yeux rieurs. J'ai appris avec lui une recette : prendre un seau, des sardines bretonnes bien grasses, tandis que les nôtres, sont plus petites et plus sèches ; mettre du gros sel entre chaque couche et laisser reposer deux jours. Ça vous fait un petit déjeuner de luxe le matin. Je suis pas fine gueule mais la sardine en l'état, marinée au seau de sel, c'est plutôt fort... Pierrot avait eu des coups durs. Un naufrage en hiver à la pêche. On l'avait recueilli au matin, en hypothermie, dans le coma. Il avait fini par s'en sortir, non sans blessures. On a joué nos dates de naufrages au loto du coin. Sept balles qu'on avait à y mettre. Évidemment, on a gagné. Et on a bu les deux cents cinquante francs avec les copains. C'était pas la grande vie mais sûrement un peu la vraie vie.

Roland est un drôle. Un vif du neurone gai. Ancien bosco de la marine, il monte au filet de toutes les plaisanteries que t'as le tort de lever trop haut. On a ri sur le Langoz comme jamais. On a ri en continu. On a ri durant tout un mois. Pour crier. Pour exorciser. On a ri. Le Roland Garros de la déconne. Qu'importe le flacon, les rires de dérision sont des rires comme les autres.

La mission s'est terminée sans que l'on trouve le trésor tant convoité. Ça ne fait rien. On s'obstinerait.

Jean Louis, très élégamment comme à son habitude, alors que le troc de services devait être la seule monnaie, nous paya notre prestation, dix mille francs. On n'avait pas eu autant d'argent d'un coup depuis longtemps. Il aurait fallu les utiliser pour notre confort. Ils seront investis dans un avocat.

Comme les carcasses de navires engloutis, les faits ne s'envolent pas, et si la prescription pénale<sup>1</sup> détruit les délits aussi sûrement que la mer fait disparaître les structures, il reste toujours un jas d'ancre, un boulet, un canon pour témoigner. Un recel pour sanctionner.

---

1. [Le codes] Prescriptions en matière pénale

LES AVOCATS

Ca ne fait pas six mois que la mer m'a rejeté et me voici en marche, tant sur *l'affaire* tribunal de commerce que sur *l'affaire* du naufrage. S'il m'a fallu un sonar pour détecter les navires engloutis, il me faut un avocat pour identifier les mauvais coups.

Le premier avocat, que je trouve pour l'affaire de ma maison, est docteur en droit maritime, inscrit au barreau de New York. Je lui confie l'acte de francisation du bateau, des documents. Et je ne l'ai plus jamais revu. Maître Aboud, c'est son nom, m'a donné, avant de disparaître pour un éternel quelque temps, l'adresse d'un avocat toulonnais, de ses amis, un soi disant spécialiste des navires. Me voici donc à Toulon. Claudine m'attend dans un bistrot, tendue. C'est un enjeu. C'est peut être le seul, je ne sais plus, je fais du vrac avec mes pensées, incapable d'un quelconque emballage étanche et solide d'une idée, d'un assemblage.

« Je viens de la part de Maître Aboud.

— C'est un ami. S'il vous a envoyé vers moi, c'est que je ne suis pas unijambiste. »

J'ai baissé la tête, regardé ses pieds. Tout avait l'air de bien aller pour lui, de ce côté là tout au moins. Je raconte en essayant de garder une logique, de ne pas tout embrouiller, je souffre en racontant encore, puis c'est la suite neuronale, l'émotion de la rage, de la colère, de l'indignation, puis le sentiment de haine.

« Votre affaire est simple. L'huissier aurait dû assurer votre navire à sa valeur argus d'un million quatre cents mille francs m'avez-vous dit. Vous auriez été remboursé. C'est par là qu'il faut attaquer.

— Bon, et bien d'accord je dis, c'est vous qui savez. Je bénéficie de l'aide juridictionnelle, je dis aussi. Je n'ai plus rien. Ni boulot, ni maison.

— Je ne travaille pas comme ça. Quand je mets la main dans un dossier, j'y mets parfois le bras. Et de compléter l'image par le geste. Il me faut trente mille francs, pour démarrer, conclut l'homme de loi. »

On a enfin trouvé l'avocat pour prendre notre affaire.

J'avais préparé pour les gendarmes six petits livrets des preuves.

Chaque livret portait un titre : Offres, Thory, LOCA CIO, Tribunal, DOLIAM, Administrateur.

Chaque livret avait une couleur différente.

Pour chaque pièce, il y avait une fiche de synthèse.

Tout y était<sup>2</sup> ►►. J'ai donné le *Tango des Crocodiles*. Puis on a passé deux fois une heure et demie, comme d'habitude à expliquer.

Expliquer, la technique de refinancement. Expliquer, comment la levée des options d'achats vidait l'entreprise de sa substance sans

---

2. ►►[Pièce Majeure] Dossier au procureur de Narbonne remis par P.A Morel

que personne ne le voie. Expliquer, comment les concepteurs du projet menés par la banque actionnaire, avaient prévu de récupérer tout ça, après. Raconter, comment on avait dénoncé un projet de corruption et de reprise fictive. Expliquer que le tribunal nous avait dit qu'on était sous la protection de la justice avant de nous trancher la gorge et de nous exclure nommément du plan de reprise.

« Je veux attaquer le tribunal. C'est lui qui nous a exclus et a cédé le parc en toute connaissance du dossier. Lui et l'administrateur Vilanou.

— On n'attaque pas un tribunal. Il n'y a que les fous qui attaquent les tribunaux, a conclu Maître Simon Ovidia.

— Et notre ancien avocat, Thory, sans lui, rien ne se serait passé non plus.

— Il y a peut être un problème de déontologie, mais on n'attaque pas un avocat.

— Et l'huissier du navire. »

J'attendais qu'il me réponde que l'on n'attaque pas un huissier, mais il n'a pas osé.

On n'attaque ni un huissier, ni un magistrat, ni un avocat.

Il était là, notre vrai problème, que notre misère ne soit due qu'à des auxiliaires de justice et leurs amis. C'est pour rendre compte de cela je frappe à m'en épuiser le clavier d'un ordinateur, que je tends des toiles sur la toile, que j'apprends à publier un récit.

Nous avons assigné EQUINOXE sur le fondement juridique qu'avait trouvé cet avocat : *le non respect, par le cessionnaire, de la proposition de contrat commercial à Alain Xicluna et Claudine Boige*. Ca nous semblait bien triste, trop propre. Je n'avais pas la culture juridique nécessaire pour donner mon avis sur cet axe, et je n'en voyais pas d'autre du point de vue civil. Pénalement, cela m'apparaissait plus clair. Un acte terroriste pour s'approprier des biens industriels et commerciaux Il fallait payer. Bien que bénéficiant de l'aide juridictionnelle, avec laquelle aucun avocat de ceux que l'on avait rencontré ne voulait travailler, on a donné les dix mille francs gagnés sur l'eau. Dix autres mille restaient à devoir. Trente pour cent du montant du dommage estimé allaient à l'avocat en cas de succès. Pour nous deux, le préjudice était estimé à cinq millions huit cents mille francs. L'avocat pouvait donc gagner près d'un million et demi de francs. On n'avait pas d'autre choix. Pour ce prix, je me disais qu'il allait essayer de se surpasser.

Ces discussions avec les avocats m'avaient laissé l'impression d'être totalement entre leurs mains, dans la plus grande ignorance du poids de leurs arguments et cela ne pouvait pas durer. J'applique à nouveau ma façon de vivre, née de la vie avec les pauvres. Quand tu as besoin de quelque chose que tu ne peux pas te payer, laisse le tomber ou apprend à le faire. Mon compagnon de jeu de la petite enfance, Brahim, m'avait appris à enfiler un morceau de fil de fer dans une

## Le tango des crocodiles

---

boite de conserve, à y attacher un roseau, et l'on tirait derrière nous cet attelage. A Paname, ç'aurait été un vrai raffut, mais dans nos déplacements sur le sable Algérien, aucun bruit n'en sortait.



■ *Montpellier, avril 1997* ■

J'ÉVITE LES TACHES DE CAFÉ disséminées comme des algues brunes sur le bar en métal mal nettoyé de la faculté de droit de Montpellier.  
« Bonjour, me dit la femme qui prend son café debout à côté de moi. »

On se voit le lundi, le mardi et le mercredi matin. Toujours de huit à neuf heures trente. Elle a cette voix chaude et posée de ceux qui ont l'habitude de s'exprimer devant les foules. Elle sera député, c'est certain.

« Le partiel est pour bientôt. Êtes-vous prêt ? me demande gentiment ma prof de droit pénal, pour entamer la conversation avec un étudiant un peu hors du commun. »

Je n'ai plus l'âge des bancs de faculté. Je ne m'intéresse ni aux diplômes, ni à la profession juridique, mais c'est là que réside, tapie dans la bibliothèque, les cours d'amphithéâtre, la connaissance dont j'ai besoin et que je dois acquérir tel un rat.

« Non. Je ne suis pas prêt. »

— Vous êtes pourtant un des étudiants les plus assidus de cet amphithéâtre. Je ne vous ai jamais vu absent. Le matin, les étudiants sont rares..

— C'est mes insomnies, je dis. »

J'ai fini mon café autour des rires de quelques potaches attablés en face.

« J'y vais, dit-elle, et de payer son café, et le mien, avant de s'en retourner à son travail à grands pas, pressée par une activité économique que je ne possédais plus. »

Le partiel eut lieu quelques semaines plus tard. Je n'avais retrouvé aucun des morceaux d'une pensée orchestrée, ni la capacité d'aligner deux idées par un lien logique. Un trois sur vingt sanctionna mon premier contact intellectuel avec le droit pénal, ce qui ne présageait rien de bon. « Vous ne savez pas faire un plan » avait conclu l'assistante, en me rendant ma copie de cet air très distant et dégagé des petites filles. Elle allait bien sur ses vingt huit ans et je reçus la note comme une humiliation publique. Elle avait pourtant raison, car je n'avais pas de plan précis dans cette affaire, pas de plan en m'inscrivant à l'université de droit où je passerai mes deux années de DEUG en une seule.

Je n'écoute pas les cours de droit pénal ; je les filtre comme l'huître filtre l'eau de mer pour en faire ma matière, comme le poulpe l'absorbe pour se propulser et la recracher. Je suis ce naissain, pendu au bout d'une fine cordelle, qui reconstitue sa coquille nouvelle. Mon eau, comme en sciences, c'est l'histoire de cette histoire. D'après mes enseignants et Rousseau, je suis censé avoir renoncé à ma vengeance personnelle, m'être privé de cette liberté, au profit de celle de l'État. Mais l'État ne l'exerçait pas naturellement.

Tandis que les jeunes étudiants ânonnent les articles du code pénal et quelques jurisprudences apprises par coeur, ou notées sur de petites « pompes » planquées dans leurs chaussettes ou leurs trouses à double fond, je lis pour la première fois Montesquieu, *l'esprit des lois*, Machiavel et le discours sur Tite-Live : *Quiconque veut fonder un État et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants et toujours prêts à déployer ce caractère de méchanceté...*

J'y ai découvert l'origine de la pulsion de vengeance, légitime, qui me remplit les bronches, aussi sûrement que l'eau de mer a rempli celles de mon compagnon d'infortune. Cette pulsion est à l'origine du droit. La vengeance s'exerçait au début sans discernement sur toute la tribu. Puis on a pris la mesure des choses[12]. Un oeil fut pris pour un oeil, une dent arrachée pour une dent<sup>1</sup>.

Je n'ai qu'un seul objectif, retenir ma nécessité de vengeance apprise dans l'enfance. J'imagine l'huissier Viaud à la sortie de son étude et la balle de P38 ou de 1143. J'en veux encore à ceux qui font. Et pour cela, je dois en comprendre la légitimité inscrite dans les neurones, et mettre en oeuvre les moyens de ne pas l'exercer, de les transmettre à ceux qui doivent empêcher de faire en toute impunité.

Je relis pour la dixième fois *Les justes* tandis que certains étudiants n'avaient d'autre souci que d'arracher à la bibliothèque les pages des arrêts de travaux dirigés à commenter, pour ne pas que leurs voisins les trouvent, et d'afficher leur zèle lors de travaux dirigés du soir. C'étaient à n'en point douter de futurs délinquants, qui seraient éternellement absouts de leurs fautes par la caste de leurs diplômés de droit.

Je lus l'histoire des doctrines pénales[36] et découvris les théories de Jeremy Bentham<sup>2</sup> en particulier sur l'arithmétique pénale. Je veux comprendre pourquoi toutes les barrières qui retenaient la mer de la justice se sont rompues, transformant l'eau navigable en marais insalubres, en mer vide de toute vie, en une Mer d'Aral, pleine de toutes ces carcasses des injustices, de textes de lois rouillées et inappliqués, de nos vies échouées sur le sable.

---

1. Cette expression provient de la "Loi du Talion" en 1730 avant JC dans le code d'Hammourabi.

2. [Portrait] Jeremy Bentham (1748-1832) fait des études de droit à Oxford et entre au barreau de Londres à 21 ans.

Si comprendre pourquoi le système judiciaire n'a pas fonctionné n'est pas toujours possible, faute de détecteur des phénomènes invisibles, je dois comprendre comment le faire fonctionner à présent, pour ne pas lâcher les pulsions et les chiens qui m'habitent en permanence. Le système judiciaire est un des moyens, probablement le plus efficace, pour se protéger de la vengeance interminable<sup>3</sup>.

J'ai fini par une inscription au diplôme universitaire de délinquance financière.

Entre deux partiels et trois arrêts, il fallait renflouer, sans un sou, mon navire coulé par quatre vingt trois mètres de fond. Là aussi, pour comprendre.

■ *Frontignan, avril 1997* ■

Si le *Docteur Jones* nous apporte son aide et le matériel de sa société, nous ne possédons pas la pièce maîtresses : un bateau. Et nous n'avons pas les moyens d'en louer un. Alors, comme les pauvres, on tente de se démerder.

Après cent contacts infructueux, et des chèques tirés sur les comptes de l'énergie, de l'espoir et de la déception, on a rendez-vous avec un pêcheur de violets, un ancien plongeur reconverti. Nous sommes arrivés à notre affaire sans politesses.

« On cherche un navire, pour aller détecter une épave.

— Quelle sorte d'épave ? demande le grand type solide qui a dû en voir. »

Obligé de raconter, bien sûr, en retenant encore et encore la révolte et le désespoir. Je raconte au plus sobre. Un matin, voire un soir, après un de ces récits qui me font tout revivre, me mettent au bord de pleurer, de vomir, de hurler, un de mes auxiliaires de justice se fera embrocher d'une flèche de fusil harpon. Une de ces flèches fines, sans barbon, une polynésienne, une qui transperce sans abîmer le poisson. Une qui ne laisse pas de trace après son passage. Le péquin de base te disséquera l'âme jusqu'à l'ultime arête pour tout savoir. Un marin pêcheur ou un plongeur saura quand s'arrêter. Il s'arrête dans ses questions au bon moment et gagne mon estime.

« Je peux rien faire pour vous. Je travaille tous les jours. Et puis, seize miles au large, c'est trop loin pour mon bateau. »

Nouvel échec. Je signe ce chèque là sans broncher.

« Allez voir un de mes amis. »

C'est ainsi que l'on s'est retrouvé dans le bureau du patron de la société Hytec.

Tu as des accueils, rares et francs, dans les miles\* parcourus de la vie, qui te réchauffent. Jean Jacques Promé est un plongeur qui sait

3. Y. Michaud, *Violence et Politique* ; 1978.

que sur et sous l'eau, la mort peut ramasser la mise tant sur le noir que sur le rouge. Sa société est spécialisée dans les travaux offshore, et dans la sécurité et le contrôle des tuyaux des centrales nucléaires. Il y envoie de petits robots qui matent les soudures dans les artères de la bête à faire du courant. Comme tout patron digne de ce nom, il décide vite et deux ingénieurs de la boîte sont là dans les dix minutes qui suivent notre entrée dans son bureau. Pas jésuite pour un sou, l'homme.

Très vite, l'équipe entière est d'accord pour nous donner un coup de main, pour apporter son savoir faire, ses machines, son envie d'aider l'autre. Une réunion est immédiatement organisée. On fait le tour de la situation technique en trente minutes. Deux choix sont possibles. Envoyer des plongeurs passer des sangles par dessous la coque. Je refuse de risquer la vie d'un type. Envoyer un robot. Va pour le robot. Il faut un grappin. Va pour le grappin mais nous le rendrons intelligent. Ils en font leur affaire, du forgeage du grappin. On n'y voit rien. Ils y mettront une caméra étanche sur le grand haméçon. On y voit mal sous l'eau turpide. Ils mettront un projecteur sur le grappin.

On sort de là presque heureux, si ce n'est la pression de l'eau à quatre vingt trois mètres qui n'a jamais cessé de m'appuyer sur le ventre.

**B**IEN QUE TOTALEMENT EXCLUS du milieu professionnel qui fut le nôtre pendant sept ans, nous avons gardé un informateur, alias *Patinette*. Nous apprîmes par *Patinette* que *les Samuzeaux* vendaient leur activité de location informatique à la société BDLEASE et discutaient de la vente de notre ex parc d'échographes avec l'offreur qui s'était retiré, NOVAMÉDICAL, au prix de 50 000 F le client, pour les deux cent cinquante clients. Fort de cette information retransmise, notre avocat prit, à notre demande, une mesure de nantissement, une sorte d'hypothèque, pour éviter que leur entreprise ne soit vendue, une fois le fric empoché, et que les procès en cours soient plus difficiles, voire impossibles à faire valoir auprès du nouveau taulier de la turne.

Nous sommes comme d'habitude, sans le sou, et ce sont nos amis Thierry et Marine qui financent la procédure pour la somme mirobolante de 7 500 F. C'est une misère, mais si tu ne les as pas, tu plonges. Le président du tribunal de grande instance rendit un jugement en notre faveur. Comme l'écrit si bien Angel Thory, *ils se sont fait accorder un nantissement sur un fonds de commerce de 5 800 000 F*. Subtil et perfide maniement des mots. Vu nos absences de relations maçonniques affairistes, on ne se faisait rien accorder. Le tribunal avait seulement jugé. Bien sûr, *les Samuzeaux* demandèrent par l'intermédiaire de Thory, notre ex avocat, la levée de ce nantissement qui *gênait leur activité*. . . Moi, je savais que c'était à cause cette vente dont j'ignorais le montant. Moi, je savais que l'argument était une moquerie, un mensonge de plus. Le tribunal de Tours allait trancher l'affaire.

■ Tours TGI, 1997 ■

Le TGI de Tours est bien plus solennel que le petit tribunal de commerce de Narbonne. On se retrouve à nouveau en famille. *Notre dévoué* Angel Thory, défend toujours les intérêts de ses clients acquis au vol. *Les Samuzeaux* ne sont évidemment pas là physiquement. Le président Merriaud (retenez bien ce nom), est en charge de l'audience. Je suis assis à gauche perpendiculairement aux juges. Sur mes genoux il y a ce petit cahier à spirale d'où j'exhumerais mes notes d'audience pour la rédaction de ce document. Juste devant moi

au premier plan, l'agité des manches, Thory. J'ai envie de lui dire, à mon ex avocat :

« Je ne t'ai pas payé ta facture qui est dans les comptes, tu veux un chèque ? »

Je suis persuadé que tout va ressortir de l'égout, d'une façon ou d'une autre.

C'est le deuxième tribunal de mon existence. Celui là est un vrai, présidé par un professionnel. On ne me la ferait pas à la volée comme Albert. D'ailleurs ce président Merriaud avait l'air moins excité qu'Albert. Je le sens gêné, notre ancien avocat.

Thory a repris sa théorie qui est de nous faire passer pour des voyous. L'audace est extrême. Et elle paie.

La preuve, l'exigence de la preuve, s'arrête aux travaux dirigés d'université. A la barre, c'est le Grand Magic Circus de Jérôme Savary. Elle n'a jamais effleuré les juges, la charge de la preuve, devant une telle accusation de délit de banqueroute pour un exorbitant passif, dont on ne connaissait d'ailleurs pas le montant, et sur lequel d'énormes surprises surviendraient quelques années plus tard.

Cela pose le problème de l'immunité des conclusions d'avocats. Une idée reçue, admise est que l'avocat a droit à tout dans ses conclusions. C'est faux<sup>1</sup>.

Il ne faut pas que l'objet sorte du cadre de l'affaire, et il ne doit pas y avoir de délation sur cet objet extérieur au sujet. La théorie de *notre dévoué* est que nous sommes de voyous. On a un défenseur que je dirais très moyen, alors que nous avons besoin d'un attaquant, d'un buteur, d'un type qui monte sur les balles au filet. On n'a eu droit qu'à un jeu de fond de Cour. C'était lui, le buteur, notre ancien avocat, car en me voyant assis à sa droite et de peur que je ne le foudroie de preuves de son incestuosité, ce que je m'apprête à faire, il entreprend, dans un large geste de manches noires :

« D'ailleurs, je le connais bien ce Xicluna... »

Après tout, il y croit peut-être vraiment à son histoire, à force de se la raconter, de la raconter aux autres. Son truc, à Thory, c'est la stupéfaction. Ça va faire quatre fois qu'il en use. Qu'il en use contre nous.

« Je suis stupéfait, lance-t-il en levant les bras. »

Y fait toujours ça. Moi, la stupéfaction, je la vois pas comme ça. Du genre plus proche dans le temps de l'objet qui la provoque. J'essayerai d'être mieux stupéfait à l'avenir. J'espère un jour le stupéfier vraiment, mon dévoué. On a fait comme si on ne se connaissait pas. Ni *les Samuzeaux*, absents et moi. Ni Thory et nous. Notre défenseur n'a pas dit, comme je le souhaite :

« Monsieur le président, mon confrère ici présent était l'avocat de l'entreprise contre laquelle il plaide. »

---

1. [Le codes] Immunité des conclusions de l'avocat

Qu'importe, je le ferai. En fin d'audience, me levant dès que le président Merriaud demande si quelqu'un à quelque chose à rajouter. En levant la main. Poliment. Pour tirer la ficelle et ramener si ce n'est le grand poisson, au moins l'arête. Le vainqueur ne gagne rien[20] à ce jeu là. Mais l'arrête me suffit.

« Votre avocat a assez parlé, tranche le président Merriaud. »

Je me rassieds. On ne fait pas de scandale dans les tribunaux. On m'a refusé la parole, froidement, sans explications, même pas un mot. J'aurais simplement dit :

« Vous avez en face de vous pour défendre la partie adverse, contrairement aux règles les plus élémentaires de la déontologie l'ancien avocat de notre entreprise[41][27]. »

On a été boire le pot de débriefing, et notre avocat actuel, Simon, en a été de ses impressions. Avec eux, les avocats, ça va toujours être bon, ils le sentent.

Le jugement sur la levée du nantissement est arrivé un mois plus tard, bien évidemment rendu en notre défaveur. Les baisés trouvent toujours un argument quand ils perdent. Pas moi. On ferait appel et on ferait du droit que je commence à apprendre, à admettre, et peut être à comprendre.

En attendant faut que je sache pour la suite, avec qui et dans quelles conditions les pilleurs vont vendre leur entreprise de location informatique et ramasser la mise.

■

*Paris - Siège de BDLEASE,*

■

Me voici à Paris pour rendre visite à l'acheteur, la société BDLEASE, cotée en bourse depuis peu. Je me suis mis au mieux. Je pousse la porte d'en bas après avoir sonné, puis celle des bureaux. Quelques palpitations, que je tente de calmer.

« Bonjour. Je représente un notaire de Saint Laurent du Var, Maître Denis Chicha, je dis, presque calme. »

On est sur scène et le trac est passé tout de suite.

« Entrez, je vous en prie.

— Vous venez d'introduire BDLEASE au second marché, si mes informations sont bonnes, je poursuis, cela m'intéresse.

— Enfin, cela intéresse mes clients, j'ai jeté, comme une sardine à l'eau, en attendant qu'un barracuda morde. »

Dans les bureaux visiblement habités depuis peu, c'est un petit bordel. Mais j'attends et mon interlocutrice est partie sans dire un mot. Je suis fait. Le gros Samuzeau va sortir de là avec le gros Boffy. Je suis fait je me dis. Je m'apprête à ressortir en courant lorsqu'une créature d'établissement financier confidentiel vient vers moi. C'est un genre des années ECONOCOM qui aurait à peine vieilli. Sans cigare, sans outrance, sans talent.

« Suivez moi, dit-elle. »

Le moulinet cliquette. Ça a mordu.

On s'enfonce. Une porte. Un couloir. Plus de fuite possible. Ça finira au pire à la baston et devant les flics. Les menottes je connais. Pas trop tirer, sinon des marques pour une semaine. Je suis à deux mille tours, et change le pas de mon hélice interne, pour moins de vitesse et plus de puissance, plus de manoeuvrabilité, une marche arrière opérante. Elle pousse la porte et me voici dans une salle de réunion. Deux personnes se lèvent. Guet-apens ? Non. Juste deux types, genre cadres de Paris. Du moyen de gamme.

« Asseyez-vous, je vous en prie, dit l'un, en cravate Cerutti déclassée. »

Je pose mes fesses sur une chaise moyennement confortable. On fait les introductions d'usage. Je n'ai pas trop perdu la langue des affaires parisiennes, malgré trois ans d'exclusion de ces petits comités, dont je ressens à présent l'odeur amère.

« Et nous n'avez pas de politique de croissance externe ? je demande. »

— Nous venons de faire une acquisition conséquente, répond le débutant zélé. »

Car cela se sent, le débutant zélé, comme le loup sent le loup d'élevage. T'as la forme, mais ni la couleur et encore moins le goût du poisson pêché dans l'écume salée. Ça pourrait être, mais ça n'est pas. Je flaire, sous ma coque, ce que je suis venu chercher. Il faut lâcher du fil. Ne pas serrer le frein, se souvenir de *Sur l'eau bleue d'Hemmingway, de Johnson, des cannes*. Mais le type ne continue pas. Le poisson a-t-il recraché l'hameçon ? Le fil est mou tout à coup et je m'apprête à mouliner pour remonter les mètres que je viens de lâcher, à mettre un peu de gaz en avant pour retendre mon affaire, lorsque le type ouvre la porte d'une armoire et me tend un dossier. Non, il me tend leur dossier. Leur dossier interne. Je feuillette sans montrer mon exaltation. Il y a tout. La date de la vente. Le prix, le paiement. Pris au jeu et à la réussite de mon projet bien au delà de mes espérances, je me suis enhardi. Je n'ai pas encore assez vieilli.

« Votre entreprise est intéressante. Je représente un pool d'investisseurs. »

Blanc sur rouge, rien ne bouge, comme disent les patrons de bistrot.

« Des investisseurs monégasques, je rajoute. Ça fait rocher, princesse et superyacht. Ça fait aussi bander les petites gens. »

— Mais avant, j'aimerais en savoir plus sur votre actionnariat. »

La fille prend la parole. On sent que c'est elle la chef. Elle me raconte et se raconte. J'écris ce que je sais déjà pour avoir fait le tour des infos Minitel. Et si il était là le coup du retrait de NOVAMEDICAL ? Mais je ne peux pas poser la question comme ça. Ce sera le boulot des juges d'instruction. Je prends trop d'assurance. Ils ont vu que je



bluffe. Il faut me tirer et vite. La fille est partie. Téléphoner ? J'en sais assez. J'ai un peu de preuves mais pas pour tout. Le juge d'instruction fera le reste car pour moi, cette négociation de vente est forcément antérieure au jugement de levée du nantissement. On ne vend pas une entreprise 17 MF en une semaine sans audit. Est-ce un délit, après la levée du nantissement, sur un rendu de conclusions fausses de la part d'Angel Thory. Serait-ce sa spécialité, à l'ange de malheur ?

Je sors avec le dossier de la vente sous le bras<sup>2</sup> ►►. J'ai la somme : 17 MF. Dix sept plaques, comme on dit au troc. Un loto. L'encours sur leur parc informatique : 200 MF.

Il me reste quelques rues à traverser pour remettre une copie de la chose à notre avocat pour l'audience sur le fond qui doit avoir lieu dans une semaine. Je la tiens, mon arête du grand poisson. Ça vaut bien une Leffe au bar d'en face, dans lequel Claudine, toujours présente dans notre vie trop sèche, m'attend en faisant semblant de sourire.

Puis nous sommes redescendus dans le sud pour la première campagne de recherche de ma coquille immergée, car j'ai trouvé un bateau. Tout me sourit. Il ne fait pour moi aucun doute que j'irai au bout de ces voyages.

#### PANACHE IV

« C'est incroyable, les Dieux sont avec nous me dit le Docteur Jones plus qu'enthousiaste. L'article que je viens de lire est incroyable. Je te l'envoie, je ne t'en parle pas, c'est impossible. C'est un signe. »

Jean Louis croit aux signes et aux symboles.

J'ai reçu l'article de SEA TECHNOLOGY dans l'heure suivante, aussi incroyable que le fax de Line me prouvant la collusion entre Lequeux et les Samuzeau. C'est un navire, attrapé par le cul. Un navire coulé par 360 mètres de fond, près de Stuart Island au Canada. . . . *a French build luxury yacht, the Centurion 47 Panache IV*. Le même que mon navire. Il y en a une soixantaine dans le monde, je l'ai déjà dit, et la probabilité que le même coule dans une fosse de plus de trois cents mètres de fond et soit remonté est extraordinaire. Extraordinaire aussi qu'on ait mis la main sur l'article. Le ROV a identifié le navire avec une image du tableau arrière, où l'on peut lire le nom Panache IV. Le navire a coulé par calme plat, en plein dans cette fosse. Bien sûr, c'est une escroquerie à l'assurance.

Les Canadiens avaient attrapé le navire par la peau des fesses, grâce à un grapin guidé par la caméra du ROV, et la photo le montrait là, hors de l'eau, comme je l'avais mille fois imaginé<sup>3</sup> [⊗]. Non seulement je considère cette histoire comme un signe, mais on a la ferme intention de rattraper le mien de la même façon. Pour attraper

2. ►►[Pièce Majeure] Dossier de BDLease et Equinoxe.

3. ⊗[Complément sur la toile]Panache IV hors de l'eau renfloué.

le navire, par sa mèche de safran, on mettra des petits moteurs sur les trois pattes du gros hameçon de trois mètres de haut, pour le diriger au centimètre près depuis la surface.

« Faut qu'on trouve un bateau Jean Louis. Vite.

— Par la peau du cul, me dit le Docteur Jones

— Par la peau du cul, je lui réponds, tout comme à mon tribunal. »



■ Tours, ■

**O**DEURS DE CIRE, bancs de bois auxquels il ne manque qu'un prie-dieu, frises en haut du plafond. Claudine, moi, avocat Simon Ovadia, tribunal de grande instance de Tours, tout ce monde là pour le vrai jugement sur le fond, le *non respect de la promesse d'un contrat d'agent commercial*, qui nous aurait permis de survivre économiquement, et de ne sombrer ni dans l'alcool, ni dans la mer, d'assurer mon navire.

Nous sommes assis au fond de la salle. Loin, très loin des juges dont on ne voit pas le regard. Devant nous, un petit parapet de bois ciré. À notre droite, notre avocat actuel. Plus loin, pour la partie adverse encore absente, notre ancien avocat. Toujours *Notre dévoué*, Angel Thory.

D'entrée, le jeu est faussé.

Tu ne peux pas avoir un comportement normal quand le type qui a clos la dernière Assemblée Générale, a joué des offres hostiles de tes associés, a négocié les retraits des cessionnaires est encore là, devant toi, de noir vêtu, jouant des manches en toute impunité. T'as tout simplement envie de lui casser la gueule et faut pas. T'as envie de le traiter de noms d'oiseaux et tu passerais pour un déséquilibré. Il est important de ne pas passer pour un fou auprès des juges. On se doit d'afficher le calme des nantis, confortablement assis dans la vie.

La Cour entre, solennelle, tous ces gens qui ont un boulot qui en vaut un autre, mais qui se drapent dans des fringues de curés. C'est mon premier vrai tribunal, vrai grande instance, sur le fond, cas de le dire.

« L'avez-vous reconnu ? me demande Ovadia. »

Je lève la tête vers cette Cour dont j'attends un miracle, et soudain, je le reconnais. Je reconnais le type qui a permis aux organisateurs d'une insolvabilité largement réussie, d'empocher dix millions cash, sept millions à venir. Oui, j'ai reconnu ce type qui m'avait empêché de parler. Il ne m'empêchera pas deux fois. J'ai bien reconnu dans l'habit Merriaud, le juge de la levée du nantissement, qui siège de nouveau dans le rôle de président de ce tribunal. Mes injecteurs surchauffent instantanément.

Simon Ovadia s'est levé. Il a commencé par les bonnes manières. Ce président, pour peu que par hasard il fut nommé d'office aurait dû se souvenir qu'un mois auparavant, il a rendu un jugement, sur le fond, sur le fond de nos pensées même, et se désister de lui même. Alors, notre avocat explique que, bien sûr, bien évidemment, il n'est pas question de mettre en cause l'objectivité de la noble assemblée, mais que le président Merriaud a déjà rendu un jugement sur le fond, sur la levée du nantissement, en notre défaveur, et qu'il ne peut se prononcer à nouveau sur le même fond. Il a pris les formes qu'il sied, notre avocat, pour demander à la cour de surseoir à juger. Méandres des politesses des gens de robe plus qu'appel à la loi. Il y eut des chuchotements mais pas de cris dans les juges composant la cour.

« Nous nous retirons pour en parler, annonce le président. »

Attente de plusieurs minutes. Retour de la cour.

« La cour a statué dit Merriaud, Il n'y a rien de gênant à ce que ce tribunal ait à regarder cette affaire.

— Mais, commence Simon Ovadia. . .

— Nous saurons être particulièrement vigilants et attentifs, coupe le président Merriaud. »

Ovadia décide de plaider, comme il l'a fait la première fois, face à Thory. Je ne vais pas raconter mots et gestes de manches. Ce furent les mêmes mots, les mêmes accusations et les mêmes gestes, que lors du premier spectacle.

Si je l'avais rattrapé, compte tenu de ce que j'avais accumulé de violence, attendu qu'en amont des collines de causalités, Thory fut l'exécuteur actif de l'exclusion, je lui aurais explosé le nez à coups de boule et, certainement, quelques soient mes arguments, la légitimité juridique et morale de mes coups, j'aurais été condamné. Mais l'animal, même avec sa robe, a couru plus vite que moi et quelqu'un m'a arrêté dans le couloir.

Grand branle bas dans Landernau. Notre correspondant - un double d'avocat qu'il est nécessaire d'avoir lorsque celui qui assigne le fait dans une juridiction différente. Bien sûr, cet homme fait payer ses services - est un ancien bâtonnier. L'incident ne passe pas inaperçu. Notre avocat aurait dû refuser de plaider. Car le faisant, la récusation pouvait être soulevée. Greffe et incident d'audience. Sauf que rien de tout cela ne fut greffé. La plume se lève dans ces cas là.

Depuis certaines affaires, à Lille<sup>1</sup> comme à Toulouse<sup>2</sup> qui peut se dire qu'il a confiance ? Quand dix sept plaques (le prix de vente du parc informatique d'Equinoxe) se baladent, et qu'un type s'obstine à juger deux fois le même dossier, on est en droit<sup>3</sup> de se poser la question.

#### UN JUGEMENT

Évidemment, nous avons perdu.

Merriaud a jugé avec la même « objectivité » que la levée du nantissement, c'est à dire avec une subjectivité totale Je ne me lancerai pas dans les commentaires des décisions des juges du fond, qui portent bien leur nom. C'est le jeu. Je tends juste sur la toile du Net, j'étarque\* ce jugement, pour les amateurs, les étudiants en droit et les universitaires qui commenteront s'ils le souhaitent. Les voies de recours sont faites pour voir si le droit, au fond, est bafoué, disent les universitaires.

On a donc fait appel du bafouement, et je suis passé à l'autre manœuvre.

---

1. [Actualités] Prêts bidons et ancien doyen des juges d'instruction impliqué  
2. [Actualités] L'avocat et le juge payés pour s'entendre...  
3. [Le codes] Le droit au procès équitable

■ Sète, mars 1997 ■

ON A ERRÉ DES JOURS et des jours, dans tous les ports du sud, avant de trouver l'Espadon et Philippe. Philippe est un gros bonhomme rond et sympathique. Un type pas riche qui connaît le sens de l'effort. Il a renfloué son navire, un yacht classique à moteur de douze mètres en bois vernis datant de 1930. Philippe a tout fait lui même et le petit navire a de la gueule. Il ressemble un peu à celui d'Harry Morgan. Il n'est pas immatriculé et je fais ce qu'il faut pour lui auprès des autorités. On a pris la mer un jour, et sa joie est immense pour sa première sortie.

Pour nous, c'est plutôt la tension qui a pris la barre. Tous les petits sous que je peux gagner en tant que prof dans un cours privé passent dans les pleins de gasoil du petit Espadon, et t'en mets vite fait pour mille balles dans les réservoirs, ce qui représente à peine une petite journée de recherches. Il faut acheter des batteries, une radio VHF, et un tas d'autres dépenses mineures de milliers de francs mais qui pour moi sont devenues considérables. On a équipé le bateau du matériel de prospection que Jean Louis m'a fait parvenir par le train, d'un ordinateur portable Apple 5300 C dégoté en prêt, d'un logiciel de positionnement dernier cri, d'un sondeur ordinaire, d'un système de positionnement par satellite. Le treuil contient trois cents mètres de câbles en fibre optique est fixé à l'arrière sur deux grandes planches de contreplaqué. La presse est venue voir cet étrange bateau, et a titré l'article *A la recherche d'une vie perdue*<sup>1</sup> : il se passe parfois quelque chose lorsque le papier est bien fait, et que la cause est noble, un coup de main de quelqu'un, un message d'espoir, une main tendue.

Pour la détection d'épaves, il faut avoir déterminé sur la carte une zone de prospection. On y découpe en bandes de cent mètres, séparées par des lignes sur lesquelles il faudrait naviguer le plus droit possible, ce qui n'est pas simple sur ce genre de bateau, qui y va, sans pilote automatique, d'un coup à droite, d'un coup à gauche, comme s'il disposait de sa propre personnalité. C'est Philippe qui barre et assure cette tâche avec autant de brio que de bonheur. Nous mettons environ trois heures pour nous rendre sur la zone et trois heures pour

1. [Visualisation de pièce] Article du Midi Libre

revenir, ce qui nous laisse peu de temps de détection dans ces courtes journées d'hiver. Il faut aussi, selon la vitesse du bateau qui a du mal à rester stable, corriger la longueur du long fil d'acier du treuil, afin que celui-ci se promène à une dizaine de mètres du fond. Lorsque le bateau ralentit, le sonar plonge et risque d'accrocher le fond, alors Jean Louis adapte inlassablement la longueur du treuil alimenté par deux batteries. Chacun à sa tâche et nous sommes fiers des progrès réalisés par ce petit équipage.

Bien sûr, Claudine est là et nous avons même parfois des invités, plongeurs ou amis. Le sonar latéral est une grande torpille d'inco d'un peu plus d'un mètre qui émet des ultrasons et renvoie des images, qui sont enregistrées sur un disque dur, et vues en temps réel sur un écran. J'assure cette veille, cherchant le signe, le signal, l'écho qui pourrait correspondre à un bateau de quatorze mètres. L'ensemble est un travail de fourmi où l'on scrute le fond aussi attentivement que le veilleur de phare assure sa garde.

Un soir, après trois jours de recherches, on est rentrés vers dix heures, dans la nuit de l'hiver, avec dans le tête, une image sonar qui avait attiré sur le moment l'attention de Jean Louis. On l'a affichée une fois à quai. Lorsqu'on navigue, on n'a pas le temps d'analyser les données. On acquiert. On prend des notes. Ce n'est qu'à quai ou plus tard encore, que les images sont dépouillées, analysées, interprétées ce qui est un vrai métier. Mais on n'avait pas bossé dans l'échographie et les ultrasons pendant dix ans pour rien, et on a appris, petit à petit le métier en lisant des ouvrages spécialisés et en écoutant les explications calmes de Jean Louis. Un nuage d'espoir, car la longueur de la coque, que l'appareil de mesure calcule, est bien de quinze mètres. Le mât. La bôme, intense d'échos, que l'on attribue à son angle perpendiculaire aux rayons, et à la réflexion de l'aluminium. On voit même le safran.

C'est lui.

Moi je le sais car je sens le coin.

On note la position précise de cet écho.

On va le trouver.

Savoir enfin pourquoi.

Et on a tous été dévorer un énorme morceau de viande dans le seul restaurant ouvert, *El Loubiou*. J'ai à nouveau l'espoir au coeur et je vais puiser encore dans l'énergie farouche qui se consume en moi. Hélas, c'est le dernier soir de notre campagne et Jean Louis doit rentrer et moi rester sur mon imaginaire ultrasonique en noir et blanc.

Le sonar latéral est ramené rue Sainte Anne et je le pose à côté de notre lit, ce qui provoque le plus grand étonnement chez les quelques amis qui passent nous voir. Nous avons dormi ensemble, lui et moi pendant un mois avant qu'une nouvelle campagne de prospection ne soit mise en place. Le mois suivant, Jean Louis est redescendu confirmer les échos que nous avons obtenus.

Il ne faut pas se laisser trop démolir car d'autres combats moins propres nous attendent, et c'est l'heure de gloire de la vente à BD-LEASE. Il me tarde de voir le juge, de revoir Thory, de le sécher, comme un vulgaire poisson volant que j'aurai pendu dans les haubans.



**L**E COURS DE DROIT CIVIL de deuxième année du professeur Didier Ferrier remplit toujours l'amphi, parce que ce type ne t'apprend pas le droit, il t'apprend la pensée juridique.

Ce cours est celui du droit des obligations. Parmi elles, les contrats, les offres, les propositions. En particulier, *la proposition de contrat d'Alain Xicluna et de Claudine Boige*. . . . Didier Ferrier raisonne en utilisant les règles de droit et leur évolution dans le temps, comme des axiomes, des théorèmes. Pas de bruits de manches. C'est précis parfois complexe et articulé. Certes moins que nos mathématiques très spéciales, mais jamais primaire. Il m'apprend que le droit est une matière qui intègre la logique. On se connaît un peu de vue maintenant, car Ferrier enseigne également en DEA de droit pénal des affaires, où je suis assidu. Il a décidé de m'aider, du moins dans les réponses à mes problèmes de pur droit.

« Dans le courrier, leur : *nous envisageons de* . . .

— Purement hypothétique, jette Ferrier.

— Quoi ?

— *Nous envisageons de* . . . En droit, des formules comme *nous envisageons* . . . sont purement hypothétiques. Vous pouvez mettre ce que vous voulez derrière, ça ne vaut rien, ça n'engage à rien. Ça ne peut pas être une *offre* dont un des caractères est la fermeté. L'autre est la précision. Une offre, c'est ferme et précis. Ce courrier n'est pas ferme, il ne sert à rien d'imaginer la précision éventuelle qui au demeurant n'existe pas. L'affaire est close, conclut le professeur d'université. »

Ça a un côté formel, mathématique, du genre : l'équation n'admet pas de solution ou seulement des solutions imaginaires. Or on est dans l'espace des réels et des réalités, de la vie et de la mort, de l'humiliation et de la perte de soi. Il y a rien à ajouter.

L'assistant de travaux dirigés, Pascal Puig, me donne un coup de main beaucoup plus rapproché. Après chaque TD, j'emmène une pièce du débat de droit, en plein dans nos sujets de l'année. C'est ainsi que je rédige, pendant quatre mois, pour notre avocat, qu'au demeurant je paie, la plus grande partie de ses conclusions de pur droit qui ressemblent à un raisonnement. J'ai fini la seconde année de droit civil, par la deuxième meilleure note de l'amphi au partiel, un petit treize. Cela portait-il bonheur ? Ça veut surtout dire que je suis capable à nouveau de faire une phrase, d'attacher une idée à une autre sans m'effondrer le réseau de neurones que j'ai encore bien fragile.

Ça veut aussi dire que les juges qui appliquent le droit ne peuvent que se ranger au raisonnement d'un universitaire de premier plan dans le domaine des offres, du droit de la distribution, et des contrats d'agents commerciaux<sup>1</sup>.

Ce *non respect du contrat d'agent commercial*, a un effet, comme toute condition. Celui de faire que le plan de cession n'a pas été respecté. Et le non respect d'une seule des conditions d'un plan de cession a également un effet. Celui de l'annulation de la cession<sup>2</sup> ►►. J'étais admiratif de la construction juridique, proche des raisonnements mathématiques de ma formation originelle, dans laquelle, j'avais appris à déduire une chose d'une autre, à montrer, à démontrer, par récurrence ou par l'absurde s'il le fallait.

J'ai également découvert que la responsabilité civile est un principe général, et que *Tout homme qui cause à autrui un dommage oblige celui par le fait duquel il est arrivé à le réparer*. Certes, il faut montrer la causalité, et le fait de l'homme, mais il n'est pas écrit que les magistrats consulaires, les huissiers et les avocats échappent à la règle.

En somme on peut presque dire que mon business se présente assez bien.

Je peux m'immerger dans l'autre promesse que je me suis faite par le sang, et finir de trouver ce navire pour le renflouer.

---

1. [Le codes] **Didier Ferrier** est docteur en droit et directeur du doctorat de droit des affaires de l'université de Montpellier I

2. ►►[**Juridique majeur.**] Et le non respect d'une seule des conditions d'un plan de cession a également un effet. Celui de l'annulation de la cession

## LE PACHA

Les navires de guerre ont peint en gris tout le port de Sète. Ils étaient de plusieurs nations. Ravitailleurs, escorteurs et autres. L'exercice consiste à jeter des mines et à montrer qu'on sait les retrouver. C'est beaucoup les chalutiers qui les retrouvent dans les semaines et les mois qui suivent, les mines, mais bon... Il y a donc des mines. Et donc des dragueurs de mines de la marine nationale que je compte bien recruter pour leur sonars surpuissants. J'ai un peu de *know how* en matière de sonars. Je peux demander la fréquence, la résolution, la portée de l'engin. Il balaie cinq cents mètres de diamètre, alors que les passes de l'Espadon, nous obligeaient à des lignes droites de cent mètres. Je me suis mis à la recherche d'un dragueur de mines de la marine comme on va faire ses courses chez l'arabe d'en bas. Ça a payé.

« Le pacha est là ? je demande à la sentinelle d'un air le plus assuré possible. Après tout, j'ai failli être pacha moi aussi, en passant, par amour des navires, le concours de l'École navale.

— Le voilà, me répond l'homme au pompon, se raidissant soudain. »

Le pompon, j'espère le décrocher sur ce coup là. Il m'est arrivé dans les affaires de savoir convaincre. Les clients, les actionnaires, le portier de l'hôtel. Étrangement jamais les juges. Cette fois, convaincre la marine en opération, de rechercher le yacht privé d'un faiseur de galipettes nautiques ne va pas être l'affaire la plus facile de mon existence commerciale.

« Ce monsieur veut vous voir, explique le veilleur de quai après un salut dans les règles. »

Le pacha est un jeune homme. Plus jeune que moi.

« J'ai perdu un navire il y a plus d'un an au large de la bouée de Sète. On veut le localiser. Aidez-moi. »

J'ai failli lui dire comme dans le Crabe Tambour, que nous autres, sans un navire, on ne valait pas grand chose. Qu'un marin prisonnier qui ne met pas les bateaux en bouteille... Et un tas d'autres choses comme ça qui circulaient dans mes veines. Y a pas eu besoin.

« Quelle sorte de navire ? demande l'officier

— Un Centurion 47.

— Un Wauquiez. C'est un beau navire.

— C'est le numéro un de la série. François Mitterrand l'a visité au salon nautique. »

Il a la pudeur d'un marin, le jeune pacha. Pas de pourquoi. Pas d'avec qui. Pas de questions.

« Suivez moi. Et le vigile de saluer à nouveau. »

On lui emboîte le pas sur la passerelle, Claudine et moi. On monte à la table à cartes, immense. Vingt personnes s'affairent devant leurs écrans. Le jeune lieutenant de vaisseau sort une carte. Je connais par

cœur, par ligne de sonde, par longe et par lat. Tatoué dans l'âme, elle est la carte du Shom, le service hydrographique de la marine.

« Où est-ce ? »

Je montre. Mon doigt sur la carte ne tremble pas.

« Par là. »

Ça a suffi. Il ne m'a rien demandé. Pas de comment c'est arrivé. Pas de curiosité malsaine. Je crois que je n'ai même pas parlé de Sylvestre.

On va visiter la salle des sonars pour se détendre. Il nous montre l'écho d'une épave prise par une de ses immenses machines. On peut presque imaginer une maquette. C'est magnifique de précision. Je ne lui dis pas que j'ai appris à lire les échographies et que j'aurais dû accepter la corruption sur les ultrasons pour éviter le naufrage.

« Amenez-moi seulement une ancre et une bouée, conclut-il.

— Comment la bouée ?

— Au moins deux mètres de haut.

— L'ancre ?

— Pas moins de cinquante kilos. »

Putain, va trouver tout ça, d'ici demain, sans un sou. Ce fut fait, grâce à une visite à la DDE locale. Messieurs, MERCI.

Dans le port de Sète qui à six heures est déjà réveillé depuis longtemps, l'appareillage du dragueur de mines est en préparation. Ça s'agite calmement à bord, dans une effervescence contenue, dans une odeur mélangée de gasoil et de café au lait. Je pose ma grosse ancre au pied de la passerelle car il n'est plus question de monter à bord. Je pose l'immense bouée jaune que m'a confiée la DDE de Sète à côté de la grosse ancre. Puis je regarde s'éloigner le dragueur. Frustration de ne pas être à bord pour leur dire plutôt par ici, plutôt par là. Mais qu'importe.

Le pacha m'appelle la semaine suivante.

« Venez chercher votre matériel à Toulon. On vous montrera ce que l'on a. »

La base navale de Toulon a ce côté qu'ont toutes les bases navales. Je me demande si ma vie là dedans n'aurait pas été finalement plus heureuse. Toujours cette petite nostalgie à laquelle je réponds par la négative avec l'image du navire de Gerbault mouillé aux Marquises. L'effervescence lente et rigide de la base n'a rien de comparable avec celle d'une fourmilière. On sent le futur certain, la retraite anticipée. L'avenir n'est pas au hasard.

Je suis peut être au bout de ma quête. Le pacha m'a tendu un grand calque qu'il avait préparé.

« On a cherché là. Un grand cercle au crayon sec marque la zone.

— Et puis là. Ca fait une zone dix fois plus grande que celle que vous nous avez mentionnée. »

Je suis resté le plus digne possible.

« On n'a rien trouvé. »

J'étais simplement déçu. Très déçu. Enfin, complètement défait si vous préférez. J'étais effondré même.

À chaque fois, l'on se tend comme un arc, on se comprime d'autant que l'espoir est raisonnablement élevé, et la détente vous remplit l'âme de bulles d'azote et l'immobilise, paraplégique, pendant plusieurs semaines.

Je suis rentré seul avec mon ancre de trente kilos, ma bouée de deux mètres sous le bras. Le taxi a un peu fait la gueule. Le contrôleur de la SNCF de Toulon m'a simplement dit que je n'avais pas le droit de transporter de tels objets en bagage à main. Ça devait être vrai.

Je n'ai pas le droit à cette hémiplégie de l'âme, car il me reste à régler cette histoire de droit sur les offres, et là, c'est du sûr, du plus sûr qu'un dragueur de mines. C'est en cour d'appel. Il paraît qu'on y fait du Droit et j'ai travaillé le sujet avec les meilleurs universitaires français.

**A** PARIS, C'EST LA GRÈVE. Le train qui doit nous amener à Orléans pour l'audience de la Cour d'Appel est prévu pour neuf heures trente. Nous attendons le journaliste de *Libération*, Renaud Lecadre, qui aime bien les juges qui prennent des libertés avec les affaires économiques et financières. (Les Frères invisibles, Renaud Lecadre, Gislaine Ottenheimer). La journée va être chargée d'adrénaline, c'est sûr.

■ *Orléans, Palais de Justice* , ■

Après l'affaire Merriaud, je trouve qu'on est bien proche de la zone d'influence de nos corrupteurs. Aucun représentant de la partie adverse n'est encore présent lorsque commence la plaidoirie de l'affaire qui précède la nôtre. Je me demande si Thory sera encore de la partie.

L'affaire qui précède est une histoire de chiens. le montant des dommages réclamés est de quelques centaines de milliers de francs.

La partie qui demande réparation n'est représentée, comme souvent, que par son avocat. Je trouve cela, en appel, bien peu courtois, assez lâche, car sauf raison bien précise, montrer sa face et pouvoir être interpellé par le tribunal pour préciser tel ou tel fait, dire un mot, faire entendre le son de sa voix, me semble utile.

Moi, si j'étais juge, je voudrais voir les visages, écouter les voix, je prendrais juste une minute pour entendre et écouter, comme dans ces petits tribunaux d'instance où de pauvres gens n'ont pas besoin de se faire représenter par avocat.

Il n'y a donc là que des blouses noires, et on ne sait donc rien du vendeur de chiens, ni de la maîtresse peinée. Elle dit que sa cliente est éprouvée par la perte de ce jeune chien qu'elle avait acheté une fortune (elle dit la somme que ni moi ni le journaliste n'avons noté) et que le dommage se monte à bien plus que l'investissement canin, en réparation de cette souffrance, de ce désespoir. Je sais qu'il n'y a pas d'échelle dans l'affectivité.

« Le chiot n'avait que quelques mois, dit la juge

— On peut s'attacher à une personne qui n'a seulement que quelques mois.

— Le vendeur avait-il vendu un bâtard ? »

Léonard de Vinci était bâtard, je me dis, et on n'en a pas refait d'identique depuis. Je ne peux m'empêcher de penser pour participer au débat, prendre du recul. Thory, ou l'avocat de notre partie adverse n'est toujours pas là. Je me reconcentre sur les cabots.

Les juges sont-ils spécialistes en chiens ? Il s'agit pour les juges de savoir si le vendeur ignorait le côté bâtard de la bête payée très cher par l'acquéreur bouleversé. Un problème de droit sur l'erreur dans la vente. Du classique de travaux dirigés, qui donna lieu à effets de manches, invectives et hurlements, plutôt qu'à un raisonnement juridique. Les avocats et les universitaires m'avaient dit : en cour d'appel on fait du droit. Je ne suis pas encore convaincu et laisse les effets de manche, pour me tourner vers le banc de droite.

J'ai vu qu'Angel était là, accompagné d'une blonde qui tenait un dossier. C'est passé à notre affaire. Toujours pareil. Deux blocs, des juges inertes sans questions. Mêmes théories sans preuves jetées à la face des juges. Il existe soit disant dans le code de procédure civile un juge de la mise en état. L'espèce doit être protégée, car je n'en ai jamais vu en liberté dans quelque tribunal que ce fût.

#### CHALUTIER DE NUIT

La disparition de notre image sonar a suscité en moi toutes les interrogations. Le navire s'est-il déplacé, la position que nous avons noté est-elle la bonne, ou tout simplement, la détection sur le polyester est-elle aléatoire et non reproductible comme le suggèrent certains articles spécialisés parus sur le sujet ? J'y pense chaque nuit et ces questions s'ajoutent à celles des causes du naufrage. Je pensais avoir avancé et en réalité, c'est une plus grande angoisse et une plus grande incertitude qui se sont installées. Il faut retourner voir. L'Espadon est en panne d'hélice et Philippe n'a pas de quoi effectuer la réparation avant plusieurs mois. Il me faut un autre bateau.

J'ai arpenté les quais du port de Sète, dans ces odeurs et ces couleurs qui me sont chères. Ce n'est pas du domaine de l'intelligence, du goût, de la réflexion. Cet amour là est hormonal, neuronal, structurel. J'ai trouvé un chalutier qui a accepté de m'emmener, profitant de sa nuit de pêche sur la zone, car le navire a sombré en pleine zone de leurs pêches quotidiennes.

Je n'ai pas de sac à poser à bord ce matin, à trois heures ; lorsque j'arrive, le diesel tourne déjà.



**L** ARGUER LES AMARRES mêmes pour quelques centaines de milles n'est pas ce qu'il y a de plus simple au monde sans le sou. Il faut embarquer dans la vieille Renault 19 offerte, y mettre de l'essence. Rouler à l'affût du moindre bruit qui aurait annoncé une trahison. Celle d'une bielle, d'un pot, d'une batterie, de l'eau trop chaude. Il faut cesser de faire route toutes les heures. Aux rond-points, croiser le regard des gendarmes, qui laissent passer les « behèmes » mais stoppent les carrosseries bosselées.

Elle nous a amené au bout de six heures, alourdi de mes nouvelles connaissances en droit maritime, chez le procureur de la République à Draguignan. Je tiens à déposer moi même les documents deux gros dossiers, ma plainte auprès de la gendarmerie, les pièces nécessaires aux preuves. Je n'ai rien pour attester d'un cadavre dans l'âme.

Tout tient en une ligne.

*Le CGMer, spécialiste des financements de bateaux finance la plupart de ses contrats en crédit bail. Il reste donc propriétaire du navire. En cas de non paiement, il peut partir avec son bateau. Il est à lui depuis le premier jour. Mais j'ai financé le navire avec un crédit et une caution. C'est donc MON navire, ma maison, mon outil de travail.*

Le Parquet devait donc instruire un vol de plus d'un million de francs. Une violation de domicile. La dégradation de biens. Tout ça accompli par des auxiliaires de justice dans l'exercice de leurs fonctions.

Pour toute réponse, le procureur de Draguignan, me demanda de verser cinq mille francs aux motifs que : *l'aide juridictionnelle doit être obtenue à l'endroit de la plainte.*

Est-il opportun d'instruire une telle affaire ? Dans notre pays, la France, le Parquet n'est pas obligé d'instruire. On appelle cela l'opportunité des poursuites.



Puis j'ai, bien sûr, reçu, par lettre AR, une notification de non informer, au motif du non versement de la somme de cinq mille francs au greffe du tribunal de Draguignan.

La procédure pénale et le droit pénal ont toujours été le reflet d'une société. Aussi les personnes démunies sont-elles dispensées de ce versement pour peu qu'elles aient accès à l'aide juridictionnelle. Sans maison, à présent sans boulot, j'avais obtenu cette aide juridictionnelle.

LE BALISEUR

« Trois nœuds six.

— Bien. Passe à trois nœuds huit.

— Trois nœuds huit.

— Bien.

— Le sonar est à huit mètres du fond.

— Bien, je réponds pour me baigner dans l'ambiance du Crabe Tambour[40].

— Lâche vingt mètres, crache le haut parleur sur le pont du baliseur. C'est la voix calme de Jean Louis. »

L'équipage s'exécute avec la plus grande sympathie. Leurs cœurs doivent battre presque aussi vite que le mien. Les marins sont toujours touchés par les naufrages des autres. Je n'y échappe plus, et à chaque fois qu'un chalutier coule avec des marins, je chiale comme si c'était mon naufrage. Parfois, il arrive qu'un chalutier sur lequel j'ai navigué<sup>1</sup> soit abordé par des salauds et coule. Alors c'est pire encore qu'un naufrage anonyme.

A trente mètres de là, le treuil lâche vingt mètres de câble au travers duquel la fibre optique amène les informations sur le fond. Le sonar est si précis que l'écran laisse voir les traces dans la vase dure labourée par les panneaux des chalutiers. La mer est sans cesse raclee, labourée. Notre navire mu par quatre hélices verticales moteurs est d'une précision diabolique. Ce fut un sacré coup de veine mais pas un hasard d'avoir trouvé ce bateau, de plus de quarante cinq mètres, en travaux sur la bouée d'atterrissage de Sète.

La bouée d'atterrissage de Sète, je l'avais eue devant les yeux pendant quelques heures avant le plongeon. Je l'avais vue dans le canot de survie, de loin, clignoter la détresse. Je la revoie chaque fois que sur l'eau et sur l'horizon je vois une bouée clignoter. Et je l'ai à présent là, posée sur le pont.

Ce coin de mer me brûle les parois du ventre, mais c'est un miracle d'être là avec un tel bateau. Jean Louis a rencontré les gens, il y eu deux coups de fil, et nous voilà partis. Il faut qu'on trouve aujourd'hui mon exosquelette. On a en effet droit à un seul jour de travail.

Frédéric Objoye, le patron aujourd'hui, est un grand type solide. Un marin. Et si tu cherches pourquoi des gens te tendent ainsi la main, tu trouves toujours une histoire pareille ou presque à la tienne. La sienne, je ne l'ai lue qu'après dans la presse. Il y avait eu ce naufrage de la goélette de quarante mètres de Titouan Lamazou, Tag Heuer. Et encore les rapaces qui avaient pris les amarres. C'est Frédéric qui commandait le navire ce jour là. Ceux qui en ont réchappé, ceux qui n'ont perdu personne dans l'aventure savent.

On l'a labourée, la mer, au sonar latéral tiré derrière notre canot,

---

1. [Actualités] Le Pépé Roro coulé en 2003 par un cargo au départ du Vendée Globe.

comme un fermier avec sa charrue de métal retourne l'argile épaisse de son champ sans cesse et sans cesse. Le bide noué, au bord des larmes, au bord de la joie aussi. La journée avance. A chaque fois qu'une image significative se forme, je me dis que c'est lui, que ça ne peut être que lui, que je vais savoir, que je vais comprendre enfin pourquoi tout ça.

Le baliseur est reparti après le démontage de tout le matériel. Je suis resté plusieurs heures posé sur la bite d'amarrage. Je sais quelque part que c'est fini. Qu'il faut lâcher prise. C'est pas mon genre de lâcher prise. Sauf que là, il est devenu dangereux pour mon intégrité mentale déjà bien érodée, de continuer.

Je suis allé boire un rosé sur le port désert. J'aurais voulu causer avec quelqu'un, avec le patron du troc. Lui dire juste qu'on s'est battu comme on a pu. Partout, dans toutes les conditions, on s'est battu au mieux. J'aurais voulu dire au patron de bistrot qu'on a fait du bon boulot, du joli bateau[10]. Le rosé a un goût amer. Je sais qu'avec un peu d'argent, un boulot fixe pour emprunter cinquante mille balles, on le sortait sans problème dans les mois qui suivaient. Avec un peu d'argent et un boulot, on aurait été assuré pour le million et demi de francs qu'il valait encore. Avec un boulot normal, j'aurais jamais été là, car les banquiers m'auraient étalé le reste du crédit pour le prix d'un loyer. En mettant dans son jugement à l'exclusion d'*Alain Xicluna et de Claudine Boige*. . . sur commande de DOLIAM et d'EQUINOXE, les collusés associés, il avait frappé juste mon juge Albert.

Les navires doivent-ils rester où ils sont ? Pour moi c'en est terminé. Je ne hanterai plus ces fonds là. Le fantôme de mon noyé est certainement venu s'emparer du treuil pour qu'on le laisse en paix. Il faudrait trouver les navires des vivants, s'en amouracher. Le faire sans le sou. À la Moitessier. Je remerciais dans un dernier verre, et dans une ligne de texte, les marins du baliseur qui faisaient route vers chez eux.

J'en ai fini d'une de mes tâches, sans deuil du cadavre de Sylvestre que je ne retrouverai jamais. Je vais, au delà de mes ressources déjà épuisées, lutter encore pour me venger, et arracher encore l'énergie nécessaire plus loin, plus profond, que le fond de moi même.

**A** FORCE DE PARLER aux uns et aux autres des histoires que je tire derrière moi comme une ancre flottante pour ne pas sanctionner\* dans la mer de l'exclusion, je me retrouve pas mal positionné, c'est à dire au nord, par rapport à la dépression<sup>1</sup> qui aurait pu me tomber dessus. L'information m'est délivrée en avant première par Christine Lazerges<sup>2</sup> ¶, mon professeur de droit pénal. Il va y avoir une commission d'enquête parlementaire sur les tribunaux de commerce. La quantité d'articles de presse et les scandaleux scandales imputés aux tribunaux de commerce avaient été le feu sous la cocotte minute de leurs petites tambouilles aussi discrètes qu'irrégulières. Une commission d'enquête parlementaire sur les tribunaux de commerce, je me dis sans y croire, comme un rêve que je n'aurais pas osé faire. Une commission d'enquête parlementaire sur les tribunaux de commerce[25], que j'avais vu brunir sous la vitre arrière de ma voiture maghrébine. C'est une occasion de ne plus passer pour un paranoïaque, un fou instable, un hystérique aigri. C'est la validation de ma résistance, la récompense de ces études de droit sans débouchés lucratifs.

Au delà de la réforme, l'enquête parlementaire allait mettre à jour bien plus que des dysfonctionnements. Les choses allaient changer, je le crois et je veux en être un acteur. Le capitalisme français s'est bâti devant les barres de ces tribunaux. Je suis au bon endroit, au bon moment, et j'ai forgé depuis des années les bons outils. Je remets à Christine Lazerges, le TANGO DES CROCODILES.


« Ce n'est qu'un document contenant les pièces de preuves d'un bal mal famé, lui dis-je. »

Je lui fait part de l'existence du site, où le petit crocodile dessiné par un enfant de cinq ans tourne en remuant la queue.

1. ¶ [Sophie] Le vent dans les dépressions notions de météo

2. ¶ [Portrait] Christine Lazerges, auteur de quelques "Que sais-je".

## LES TREIZE DE LOUÉ

Arnaud Montebourg<sup>3</sup>  avait décidé de recevoir quelques *justiciables*.

Le premier contact avec ce jeune député socialiste, qui allait devenir célèbre dans ses combats pour les causes à la mode[30] eut lieu dans son fief. Arnaud Montebourg, c'est un jeune homme, au sens étymologique. Beau gosse, le regard noir et intelligent, les boucles brunes, un sourire, un noeud de cravate provincial, les cols de chemise trop tombants, une façon d'arriver sur la scène politique comme un gosse dans la cour de récré des sixièmes. Mais le temps fera son affaire et la bête n'est pas sottie, cela se voit, et il ouvrira son col, poing tendu, rageur, pour tenter d'envoyer Jacques Chirac devant un tribunal correctionnel. Il connaît le droit des affaires, Montebourg, l'ex-avocat.

Les treize personnes présentes sont presque toutes blessées, brisées, au bout de leur révolte. Elles osent à peine revendiquer, hurlant sans voix à qui veut bien ne pas les entendre, ou faire semblant de les écouter. Une assemblée de cour des miracles pour laquelle, lui, l'incorruptible, le député, le pourfendeur de voyous en robes noires, le rapporteur de la commission d'enquête sur les tribunaux de commerce, constitue l'espoir ultime.

Non de leur retour à fortune (il y en a quelques uns, et la plupart d'ailleurs, qui vivent encore correctement) mais d'une nouvelle liquette sociale. Chacun a ressorti, pour cette rencontre, son vieil habit des bons jours anciens. Mais on ne voyait sur les visages que l'épuisement, fardé de l'espoir que ce type leur apportait.

Lorsque le téléphone du jeune Arnaud sonne.

« C'est la presse, hoche-t-il, agité, pour nous faire partager sa gloire naissante. Ils veulent interviewer quelqu'un, un justiciable, afin qu'il raconte son affaire à FR 3. »

Il m'est resté un copain dans la bande des faillis. Jean Pierre D. qui avait même réussi à se faire la peau de l'administrateur qui avait eu la sienne. Mais le type radié avait à présent un boulot dans un grand groupe, mieux payé que je ne le serais plus jamais.

« C'est quoi cette connerie ? je dis à Jean Pierre. Ce type ne ressemble à rien, son histoire de liquidation n'est pas claire, et ne présente aucun intérêt.

— Regarde, m'a dit Jean Pierre D. Regarde la fleur d'acacia accrochée à son veston. »

Je ne comprends rien à ce que me raconte Jean Pierre. Bon, et alors. Alors, le *justiciable*, celui là, pas un autre, passera à FR 3...

Approfondir le sujet me paraît entrer dans des bruits de loge de concierge. Je ferme les oreilles et l'intelligence aux ragots de tous ces types qui me semblent paumés, déstabilisés, cabossés.

3.  [Portrait] Arnaud Montebourg

J'ai raconté notre affaire au député, en peu de phrases, en omettant le vol et le pillage de mon navire.. Exclue d'un plan de cession par les associés qui récupèrent la moitié de la mise, cachés derrière leurs complices. J'ai passé les détails.

Il fut très intéressé, car chacun de nous était un groupie en puissance de son ego et de sa vanité qui jouaient les diabolotins et les filles du feu. Il était limpide que ce coup de fil était le fruit d'une mise en scène parfaitement orchestrée. Et je venais de découvrir, peu cultivé et assez innocent de ces choses, un des signes de la franc-maçonnerie. Je ne comptais pas en rester là,

■ *Paris , Bar de l'Assemblée Nationale* ■

Je fis remettre un mois plus tard à Arnaud Montebourg, par l'intermédiaire de ce journaliste de *Libération*, qui était fort au fait de ces sujets, un exemplaire du mémoire sur CDROM contenant les preuves, afin qu'il transmette au parquet de Paris. J'avais attendu Renaud à la sortie de l'Assemblée Nationale dans le bistrot d'en face.

« C'est fait, m'a dit Renaud, je lui ai remis votre CDROM. »

Quelques années plus tard, le jeune *cleaner* comme l'appellera le Canard, trouva un éditeur pour mettre sur les rayons *La machine à trahir*[30]. Il tombait bien son titre. Moi, je lui reprochais juste de ne pas avoir transmis au parquet de Paris notre affaire et je me sentais trahi. Encore un chèque sans provision sur mon énergie et mes espoirs.

J'ENVOIE CE PAPIER, me dit Boris ». J'ai reçu la photocopie du fax d'un certain A.Samuzeau, adressé au cabinet de mon ancien client et ami : *Cher Monsieur, vous trouverez ci-joint le mandat pour l'enlèvement du TOSHIBA 140 HG par Monsieur Crespeau.*

La société de ce brave homme était sise dans les locaux de son patron d'allégeance, Flesh. Les hommes et les navires ont des histoires, tout le monde le sait. Certains échographes ont des histoires juridiques que je renvoie à la toile<sup>1</sup> ►► mais en gros, voilà l'histoire, et le lecteur peut sauter ces italiques qui valent pourtant leur pesant de délits.

*Cette machine à roulettes de plus de cent kilos, et de près d'un million de francs était issue du crédit fournisseur<sup>2</sup>. Impayée elle figurait au passif de l'entreprise - une dette - mais le fournisseur avisé, comme cela se fait toujours, avait mentionné expressément LA RÉSERVE DE PROPRIÉTÉ. L'échographie d'un million de francs lui appartenait jusqu'au paiement complet. Et en cas de non paiement, il pouvait le reprendre, lui ayant toujours appartenu.*

*Le juge Albert s'était assis sur le droit le plus élémentaire dans ce type de métier, sur l'avocate du fournisseur, et avait refourguée la machine à ses amis. Le déni de ce juge aux ordres n'avait pas transféré la propriété de cette machine, à quiconque, et surtout pas à Crespeau. Elle appartient à la société Toshiba, encore aujourd'hui. Et user du bien d'un autre, se comporter momentanément en propriétaire en toute connaissance de cause, est une des définitions du vol, tandis que les autres, en toute connaissance aussi, tu parles, de la même cause, ne sont que des receleurs. En ce 20 janvier 1998, quatre ans après leur casse, l'engin devait bien se négocier d'occasion, un petit demi million de francs. Le prix qui restait à payer sur mon navire et avait justifié le pillage. Un petit demi million de francs à destination de ceux qui avaient généré cet impayé. C'est ça, l'équité et la justice économique.*

L'eau était peu profonde, même pas saumâtre, et les proies tellement serrées que chaque coup de mâchoire permettait un gavage instantané. Cent mille francs par ici, cinq cents mille par là.

Chez le crocodile, chaque animal attend patiemment son tour et s'alimente sans conflit avec ses congénères, dans une coopération so-

1. ►►[Pièce Majeure] Toshiba 270. Une machine d'un million de francs impayée, issue du crédit fournisseur, soustraite par le juge commissaire, récupérée par un des associés cinq ans après.

2. ☞ [Sophie] Le crédit fournisseur dans "Les causes".

ciale exceptionnelle chez les reptiles, qui démontre l'intelligence de ces animaux. Le fait qu'ils disloquent à plusieurs une proie prouve que les crocodiles ont une réelle organisation sociale.

L'avantage n'était pas pour celui EN PIERRE TAILLÉE, bien trop lourd pour aller lui même se nourrir. Le CLIC CLAC EN FER BLANC s'en donnait à mâchoires rompues, allait sur le terrain, et lui ramenait des restes gras. Les enfants du CONTENT EN CÉRAMIQUE avaient ainsi leur avenir assuré dans les affaires, grâce aux mouvements latéraux de godille que permet une queue légèrement aplatie. Le NAGEUR EN PLASTIQUE était à l'aise car le crocodile est essentiellement aquatique. Les membres palmés assurent la nage, tandis que les antérieurs, non palmés, maintenus contre le corps dans l'eau, ne servent qu'à terre. Ceux là, s'ils chassaient à terre ne se nourrissaient que dans l'eau.

Il devait y en avoir des cachés, car les retraits occultes sous conditions invisibles devaient avoir eu des compensations diverses.

Le festin ne laissait même pas de grandes rivières ensablées.

Je me suis dit que je les tenais. que j'allais leur faire leur fête, par commissaire interposé. Qu'un juge d'instruction enquêtant sur tout ça mettrait ces associés au trou. A moins que ces crocodiles là ne fussent, comme ceux du Nil, une espèce protégée.

J'ai dégluti la rage qui devant notre absence cruelle de fric est montée.

Les types empochent près d'un demi million de francs sur une machine volée, sur une seule machine. Tu cloues des couvertures aux poutres pour que la petite se réchauffe. Je ne suis pas aller déterrer tout de suite les calibres 1143 de mon père enfouis dans un petit bois, bien entourés de toile graissée pour qu'ils fonctionnent vingt ans plus tard.

Seulement parce que je ne saurais pas retrouver l'endroit exact dans la forêt.



**L**A LIQUIDATION EN COURS D'AUDIENCE de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE, devait être annulée. Et elle le fut cinq ans après. Raconter par quels chemins je suis passé prendrait trop de temps. Un voyage dans le voyage.

Me voici redevenu président directeur général de la SA FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE, probablement le seul président RMiste de France. Une société est une personne morale. Muni de cette arme redoutable, j'ai écrit au tribunal de commerce de Narbonne, non plus en tant qu'Alain Xicluna, mais en tant que Président, et représentant de cette personne morale, la SA FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE

Le greffier en chef du tribunal de commerce Bobigny, Marc Doucède, m'avait établi la liste des douze pièces réglementaires à exiger. J'avais compris avec les quelques affaires *des grands*, que la procédure était l'arme des juristes de haut niveau.

« Et vous êtes certain que s'il manque quelque chose de tout ça, la cession est nulle ?

— Oui, m'a-t-il dit, je suis greffier en chef du second tribunal de France. »

J'ai mis la liste manuscrite dans ma poche, la liste des pièces qu'il me demandait de réclamer au greffe au nom de la SA ressuscitée.

Parmi cette liste de douze pièces<sup>1</sup> figure l'état du passif.

Parce que l'humeur est guillerette, et que l'on a aussi parfois ri, même au pire du pire, je vais offrir au lecteur un petit résumé de ce que le bon sens suffit à appréhender. S'il boit, je lui conseille d'aller se servir un rosé frais, parce que voilà encore un de ces chapitres imbuables. S'il ne boit pas, qu'il s'y mette ou le saute. Mais ce serait dommage, car c'est une des cent petites clefs qui servent à ouvrir le coffre de la caverne d'Ali.

Il est obligatoire de réaliser dans une entreprise en redressement, parce que la loi est intitulée *Loi sur le redressement des entreprises en difficulté* et non *casse à pas cher où chacun peut faire de bonnes affaires s'il a des amis*, un bilan économique. C'est simple.

Au premier round, le ou les dirigeants disent et prouvent. D'où le nom, commun, de dépôt de bilan, mais aussi de compte d'exploitation, d'engagements hors bilans, et du reste, procès en cours compris, du matériel de pêche de l'entreprise.

1. <sup>☞</sup> [Sophie] Nullité d'une cession.

Cela devrait suffire si les comptabilités étaient bien tenues, aux erreurs ordinaires près, et les gens loyaux et honnêtes.

Ensuite, le représentant de l'intérêt des créanciers informe ceux auquel le dirigeant, dit le débiteur, que l'entreprise bénéficie d'un plan de redressement, et demande à ces derniers de confirmer ce que l'entreprise doit réellement. Si celui à qui l'on doit de l'argent omet de le faire, dans un délai donné, et bien cette dette disparaît du total des sommes dues. Les sommes dues seront étalées dans le temps pour permettre à l'entreprise de sortir de la panade.

Mais il y a une première sorte banale de petits malins qui omettent de déclarer des dettes afin de minimiser le passif par rapport à l'actif, les figues molles faces aux dattes sèches. Car si le passif de l'entreprise est supérieur à l'actif, comme le poids du lest plombé est plus élevé que le volume immergé soumis à la poussée du bon vieil Archimède, et bien le navire coule, l'entreprise est liquidée. Si tu dois cent mais vaut mille, et peux espérer mille autres dans l'avenir, on élabore un plan. Un plan ne peut s'élaborer, sans ce rapport économique et financier.

Devoir dix millions quand on est l'épicier du coin, qu'on dispose pour tout bien d'une camionnette pourrie et d'un stock de dix mille boîtes de conserves de haricots, et qu'on vend pour un million par an de produits est une chose. Devoir dix millions et même cent, qu'on ne peut payer en trésorerie quand on s'appelle Alstom, ou qu'on possède le Royal Monceau ou le Palace en est une autre.

Il y a une seconde sorte : des bien plus malins, qui vont *charger la mule*. Pourquoi ? Par exemple afin de réaliser une fusion acquisition à bon compte<sup>2</sup>.

Une entreprise qui va bien déclare de fausses dettes, demande à être cédée à un repreneur avec lequel l'affaire est convenue. Mais comme on passe par la procédure de *redressement*, les salariés sont licenciés par l'administrateur et payés par une caisse de solidarité<sup>3</sup>.

Il y a bien évidemment dix ou vingt variantes. C'est ainsi que j'ai découvert le pot aux roses pourries de Joliot, le représentant des créanciers soit-disant interrogé lors de l'enquête du procureur(ref). Dans les poursuites de couloirs après mon ex avocat, submergé par la rage, esquivant les trahisons, appuyé sur l'absence de présence de l'Administrateur et de sa clique, j'en avais oublié de demander la vérification du passif.

Je ne vais pas faire de détails, mais voici deux petits millions bidons.

Ô quelle fut ma joie de trouver les 550 000 F de cet ancien salarié voleur, Michel Lelièvre.

Ô mon étonnement d'y découvrir que le CCF des Champs Elysées Agence grands comptes des entreprises, avait déclaré notre *dette per-*

---

2. [Actualités] Affaire Zell ou une fausse cessation de paiements sert à la fusion.

3. ☞ [Sophie] Le GARP organisme qui paye les salariés licenciés.

*sonnelle* d'un million.

Peut-on penser de la part de ces Mozart de la finance, à une bévue ? Non. Ils ont chargé notre mule à l'insu de notre plein gré, comme disent les cyclistes. Ça faisait deux petits faux millions de francs, tout ça. Plus, les autres. Pourquoi ?

Ben, je l'ai dit. La turne recelait entre dix et douze millions de plus values, plus son fonds de commerce qui vivra plus tard sa vie propre comme je l'explique sur la toile. Il fallait pour faire sombrer cette poussée d'Archimède mettre du plomb, d'où qu'il vienne.

Et si le CCF avait fait, ça, c'est aussi le CCF qui nous avait recommandé l'avocate Bellaiche, bien peu agressive et bien peu poursuivieuse de l'affaire sur le plan pénal, bien peu soucieuse de la suite.

J'avais droit à tous les doutes sur les fils invisibles.

« Et vous avez un an pour payer le premier versement du plan. »

Je n'ai rien répondu.

Calme blanc.

Le navire ne roulait même plus.

« Vous pouvez répéter, je demande au liquidateur et ressuciteur de la FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE

— Et vous aviez un an pour payer le premier versement d'un plan de redressement.

— Un an ?

— Un an.

— Je n'ai lu ça nulle part. Vilanou connaissait le métier, les plus values... À moins d'un an, il rentrait tout seul près d'un million. »

On en resterait pas là, le greffe du tribunal, Joliot et moi.

J'écrivis, en lettre AR à trente francs, au greffe du tribunal de commerce de Narbonne afin qu'il me fasse parvenir ces pièces de greffe indispensables. Trente francs de trop. Je n'en obtiendrai jamais la moitié malgré des demandes répétées.

**P**HILIPPE PETEL ENSEIGNE ce droit abscon, qui aurait dû s'appliquer dans le tribunal de commerce. Petel écrit de vrais livres sur les procédures collectives. Il me reçoit dans son bureau avec, en apparence tout au moins, le plus grand intérêt. Petel est grand, le visage intelligent, les yeux vifs derrière des lunettes. Je lui parle de mon site sur les tribunaux de commerce, de la valse des offres, des pirouettes de *mon* avocat, de notre exclusion générée par les associés, de leur reprise en sous main, si peu voilée, si bien acceptée. Je lui confie le CD ainsi que le Tango. Ça m'évite de vider mon sac plus qu'il n'est nécessaire et d'y trouver au fond quelques écrous rouillés, quelques unes de ces pierres qui jadis lestaient les navires.

L'aubaine c'est que Petel<sup>1</sup> [7], professeur à l'université de Montpellier, signe des notes sur les arrêts de la Cour de Cassation. J'ai extirpé du code des procédures collectives, un commentaire sur « le retrait des offres »<sup>2</sup>.

En substance, on « ne peut pas » faire n'importe quoi. On ne peut pas retirer une offre après s'être engagé auprès des dirigeants, au delà de simples intentions. On « ne peut pas » ne veut pas dire, on ne fait pas. Il y a un tas de choses que les gens font ainsi, sans en avoir « le droit ». Comme dans tout jeu, la faute se commet. La faute se différencie de l'acte ordinaire par le fait qu'elle se paye.

Encore faut-il, en droit français, qu'il y ait de la casse. On appelle ça le dommage et il doit être direct.

Si Alazard n'avait pas retiré son offre, il n'y aurait pas eu d'exclusion d'Alain Xicluna et de Claudine Boige, inventée par DOLIAM himself. Simple employé, j'aurais pu finir de payer ma maison flottante. Il n'y aurait pas eu d'huissier, pas de noyé, pas de ventre à jamais percé par cet ulcère à vie. Mon navire aurait été assuré. On n'abat pas un type en un seul coup bas, s'il est de face comme on était. Il en faut au moins deux, des coups, et un combat truqué, et j'en avait reçu deux bien séparés, pour me retrouver nu de tout.

Ce principe d'un retrait possible sans sanction, l'administrateur judiciaire en cavale nous l'avait brandi lors du retrait de l'offre de NOVAMEDICAL. Ce principe d'un retrait possible sans sanction nous

1. [Portrait] Philippe Petel, faculté de Montpellier, spécialiste des procédures collectives, agrégé des facultés de droit, avocat.

2. [Le codes] Responsabilité du candidat repreneur - Note de Philippe Petel, enseignant à Montpellier.

fut confirmé par Bellaïche, notre avocate du moment, par le suivant aussi. Ils auraient dû faire des meilleures études de droit, tous, s'informer des décisions de l'année passée, et apprendre, que tout principe juridique possède une exception. Et on était entré dans l'exception.

Peu importait que, quelques mois plus tard, j'apprenne par mon informateur, qu'Alazard négociait, après son retrait, le rachat de nos clients à pas cher. Tu te doutes que le retrait, probablement organisé par le banquier, qui menait la danse, avait dû avoir une contrepartie occulte. Peu importait que j'ai obtenu les preuve de la négociations directe dans l'autre retrait. Sans importance également le jugement moral : Alazard , disposait aux dires de tous, de plus de cent millions de francs de patrimoine personnel, de sociétés cotées et de tout l'équipement qui va avec ; il faut être une sacrée racaille, disposant de tout ça, pour s'associer à des entrepreneurs que l'on est venu chercher, en plein combat, et puis se retirer du jeu. Mais le capitalisme français, luxe en tête, au plus haut, s'est bâti devant les barres des tribunaux de commerce, et s'est consolidé par les trahisons[1] dans les alliances.

Cerise sur gâteau rance, en signant, avec Alazard et NOVAMÉDICAL, cette filiale de Paribas, un contrat propre devant avocat, l'engagement devenait contractuel, et en mettait une seconde couche. On en prenait pour trente ans dans le jeu des prescriptions.

Petel me confirme la justesse de ma lecture de son commentaire, ainsi que le calque qui fait coïncider parfaitement sur les traits rudes des faits, le fusain de mon histoire. On ne peut pas mieux. Un cas d'école. Mais pour faire valoir ce droit, pour le tenter simplement, pour assigner Alazard, il me fallait un avocat. Et pour payer un avocat, de l'argent.

Et la Loi est là, assiste devant moi et je ne peux ni la caresser, ni la tenir au col. Elle est là, holographique, immatérielle, au plus près de son absolue définition. Je suis là, face à la connaissance la plus fine qui soit de la loi, et pourtant je n'ai pas accès à cette action civile. Je suis là, debout, devant le droit vivant. La haine et la souffrance générée par l'inhibition de l'action juridique, me corrodaient de l'intérieur d'autant plus que ma connaissance s'étoffait.

Comme la sciure que les marins asiatiques laissaient glisser sous l'eau le long de la coque qui faisait eau, et qui en s'infiltrant, aspirée par l'entrée d'eau, pénètre entre les lattes de bois du bordé, et en gonflant, en bouchait les fissures, je m'insinue dans la connaissance de mon interlocuteur, et je gonfle, pour tenter de boucher les fissures qui m'ont fait naufrager.

Je n'ai pas d'argent pour prendre avocat, pas encore l'aide juridictionnelle, et donc pas de catalyseur ni d'accélérateur pour faire prendre mes droits en masse. Je sais juste que la réaction chimique est possible.

Ça me rend nerveux parfois, agressif ou désespéré, potentiellement suicidaire ou meurtrier.

Nous sortons vers six heures, en mesurant le pas, juste pour que la fin de cette conversation devenue générale et politique, tombe sur la fin de la bande numérique, avec la précision d'un scénario préalablement bâti sur un ordinateur portable orné de la pomme. A contre courant, face à nous, comme des saumons remontant vers les amphithéâtres fermés pour y frayer, quelques filles bien mises, jupettes ou jeans de marque, papotent, suivies par quelques petits groupes de jeunes gens, visiblement sur les traces d'un avenir certain. Ils seront juges, avocats, commissaires, plus ou moins priseurs, prisés, toujours du côté du manche, ils seront liquidateurs ou greffiers. Nous voici devant la grille fraîchement peinte, et verte, de l'université de droit de la faculté de Montpellier,

« Le droit s'arrête à cette porte, me dit Petel, en stoppant le pas. »

J'imagine un enseignant en physique de haut vol, comme j'ai pu en avoir, Jean Marc Levy Leblond, face à la loi de la gravitation, constatant que la pomme de Newton qui se serait détachée de l'arbre, reste entre ciel et terre, comme un satellite de positionnement en orbite stationnaire, une lune à la face sans cesse cachée. Les seules vraies lois sont physiques car leur exécution est immédiate. Les autres sont contingentes, accessibles à une population infime, ce qui revient à nier qu'elles puissent exister.

Seul un juge d'instruction pouvait faire atterrir la pomme. J'avais déposée en bonne forme à Paris, une plainte ad hoc. L'attraction universelle me somme de me rendre au commissariat, place de la Comédie, à Montpellier.

« Je n'ai pas d'accès au droit civil, certes, mais j'ai entamé une action pénale, déposé une plainte avec constitution de partie civile au procureur de Montpellier. J'ai fait ça bien, j'ai dit, pour conclure, pour me rassurer, pour raidir l'échine, ne pas passer pour un crève la faim juridique. »

Lui m'a serré la main, et ma dernière parole s'est dissoute dans la nuit tombante avec les ombres des derniers étudiants passant la grille, et j'ai été m'envoyer un demi au *Roule ma poule*, à quelque dizaines de mètres de là. On m'y faisait crédit. Je paierai quand je me serais refait et ce sera demain la veille.

■ *Montpellier, 17 février 1999* ■

**V**OUS SAVEZ COMME C'EST, au cœur de Montpellier[20] : un endroit des plus agréables s'il n'était envahi de hordes d'hommes et de chiens. Des hommes au nez percé, en meutes, canette à la main, roulis au pieds, ivres de rage et de désespoir, suivis de chiens en meutes, nourris à coup de pieds. De quoi augmenter le sentiment d'insécurité du citoyen, contrairement à l'invisible présence de nos délinquants financiers et politiques, bien mis, aux bonnes manières sociales, nourrissant bien leurs hôtes, dont la violence invisible, aride, est plus dense que celle des banlieues. Le commissariat de quartier vers lequel je me dirige a pour fonction, entre autres, de dissuader et de réprimer cette délinquance trop apparente. Son objectif est de prévenir les petits délits de ville, de traiter l'urgence. C'est un rez de chaussée mal peint. J'entre, tends ma convocation à une agent féminine, et prends mon tour, assis, concentré sur une synthèse de plusieurs années de ma vie, qui soit compréhensible à un tiers.

Mon voisin de droite a les yeux bleu et marron, pas de leur couleur naturelle qui est presque noire, mais des coups récents qu'il vient de prendre, des résidus de ceux pris les mois, les années précédentes. Il est comme Sylvestre, plein de ces mauvaises cicatrices, greffées dans de mauvaises bagarres, nées de mauvais vins. La peau est fatiguée, la lèvre tendue, vibrante de tremblements incontrôlés. Ils doivent se voir aussi chez moi, les coups reçus, je me dis.

J'ai peur une seconde. Non, pas de panique, c'est moi la victime. Je n'aime pas ce terme de victime, parce que je n'aime pas être considéré comme un perdant. Être la victime, rien que pour faire valoir le pillage et ton droit, ça contribue à te détruire.

Un type moustachu, des bacchantes à la Brassens vient vers mon voisin blessé et s'assoit. Son accent permet de déduire qu'il est né de l'autre côté de ma mer préférée. C'est le commissaire y parait. Il s'adresse au type abîmé.

« T'as encore fait des conneries Paulo. »

Je crois me souvenir que l'autre s'appelait Paulo mais je n'en suis pas bien sûr. Qu'on ne tienne pas ce témoignage pour une pièce de preuve. Le type s'appelait Tom peut être. Qu'il se soit appelé Max, Fred, enfin, il s'appelait d'un nom court, un truc court, un nom de

voyou bas de gamme, pas comme ces prénoms de banquier, Marc de Saint Edouard, ou autre nom de diable.

« Tu vas pas replonger ? dit le flic

— Mais c'est pas d'ma faute, reprend Paulo. C'est à cause de l'histoire. . .

— Viens, dit le flic en lui prenant l'épaule, presque amicalement. »

L'autre a suivi. Je crois qu'il pleurait. Mon flic a un rôle social certain. Un rôle pas très gratifiant. Ni Raymond Barre ni LeFloch Pringent ne viennent comparaître chez lui. Il a dû rentrer comme tout le monde après cette guerre d'Algérie. Mon père aurait dû, comme lui, être un bon petit flic dans le sud de la France. Inspecteur de police disait le mandat d'arrêt. Mais voilà, il s'était inventé des histoires qu'il croyait être les siennes. Un peu comme moi, avec ce kyste désormais durci, bien enfoui, qu'il faudra extraire. Je suis là un peu pour cela.

« Le commandant va vous recevoir, dit la fliquesse, voyant que je n'ai pas, pas encore du moins, la gueule de leurs clients habituels. »

Dans le bureau d'à côté, bien séparé, un guichet pour le public, une mamie est en train de déposer une plainte pour le vol d'un sac à main à l'arraché.

J'aime bien dans *Libération* lire la chronique judiciaire de Dominique Simonnot. La comparution en correctionnelle des pauvres gens qui volent, avec le courage de voler qu'ont les petits. Ça donne la mesure de la cour de ces petits là, dont le coeur doit battre en entrant dans une béhème pour tirer un auto radio. Moi, je suis venu jouer dans la cour des moyens, cour dans laquelle les auxiliaires de justice font leurs coups afin de s'enrichir davantage sous l'oeil désintéressé des parquets de province. Et y a la cour des grands, des Sirven, Le Floch, Deviers Joncourt, mais ça, c'est Paris. C'est pas pour moi, je m'dis, ce sera jamais pour moi. Et puis, point besoin de tout ça pour une affaire somme toute banale. Car ça fait maintenant une heure que j'attends.

Trois mecs pas clairs, connaissent visiblement l'histoire de Paulo et discutent à voix basse. Chez les délinquants d'affaires, y a du marbre par terre, à ce que l'on dit. Pas ici en tout cas.

Le commandant Carnet, c'est son nom, se présente, ma convocation à la main, me tire de mes rêveries. Elles sont devenues bizarres, mes rêveries.

« Suivez moi, je vous prie. »

Nous entrons dans un bureau presque propre. Je m'assois face au flic.

« Je dois prendre votre déposition. Que s'est-il passé ? Racontez moi les faits.

— Alors voilà, je dirigeais une entreprise de location. . .

— Attendez, je vais prendre note, dit-il en se mettant devant son ordinateur. »



Il tape.

« La holding FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE au capital de... détenait des participations majoritaires dans sa filiale, au capital de... La filiale est le premier loueur français de matériel d'échographie, avec 250 machines en France et présent dans 14 pays à l'export. »

J'ai continué dans les détails, du genre nom, prénom du père, domicile, mère, grand mère et test HIV négatif. Pas de greffier dans ce petit commissariat du centre ville.

Il tape.

« Quelle est votre profession, me demande le commandant de police.

— Je n'en ai pas, enfin, plus, je réponds en pensant aux questions de mon gendarme Bergail, de toutes les filles que l'on croise.

— Mais vous avez bien une formation, il demande.

— Ingénieur. J'ai fait mes études ici. À l'École de Chimie de Montpellier. Mais là, en ce moment, je suis vendangeur. »

Il prend un temps, me regarde, avec l'air qu'avait mon gendarme. Je vais me retrouver en cabane pour blanchiment de coke, si ça continue, aussi je précise (comme toujours dans ces cas là, la rage au ventre, la douleur dans le regard, et puis un peu en vrac, parce que quand ça part, le flot s'emballe) :

« J'ai tout perdu en deux ans ; mon boulot, l'entreprise que je dirigeais, mon bateau de quinze mètres dans un naufrage douteux, après un vol avec violation de domicile, par des auxiliaires de justice. J'ai un demi million de francs de dettes personnelles sur cette entreprise, non... son holding. Enfin je porterai plainte pour le holding. Là, c'est pas pour le bateau, enfin, ma maison, c'est à titre personnel que je dépose cette plainte, pour les dommages directs... »

Arrêter de parler. Je vais le perdre.

« Vous êtes ruiné me dit le commandant.

— C'est ça, ruiné, je dis, mais je ne suis pas là pour l'argent.

— Bon, alors, les faits, continue-t-il dans sa prise de déposition. »

Et me voilà à tenter de raconter notre voyage dans la mer des affaires, les roulements du navire, de compter les crocodiles.

« Il vous faut mentionner tous les faits qui vous semblent liés à votre plainte.

— Je vais mentionner seulement les faits non prescrits, je dis, tandis qu'il frappe, les délits continus comme le recel<sup>1</sup> ou l'usage de faux, et des faux il y en a pléthore.

— C'est une audition préalable. Le juge d'instruction fera le reste. Vous en savez des choses en matière de droit, pour un ingénieur, continue le flic.

— J'ai bossé, je lui réponds. Je suis inscrit normalement en DEUG à

1. [Le codes] Le recel - Un exemple de ce que plus tard je représenterai sous forme d'infographie juridique, aussi précis qu'un diagramme quantique de Feynman. Un de ces schémas sur la toile.

la fac de droit, au DU, Diplôme Universitaire, à Montpellier, première université française à avoir mis en place un module de délinquance financière. Je traîne en auditeur au cours de DEA de droit pénal des affaires. C'est mon prof de droit civil qui le fait, alors... il me tolère, interrogatif sur ma démarche et mon âge.

— Il existe un PV de gendarmerie, et celui ci interrompt la prescription pénale<sup>2</sup>, je poursuis : d'autres délits, comme le recel ne sont pas prescrits. »

Je le regarde. Il suit. Je continue.

Enfin, mon boulot va payer, je me dis, et j'essaye de ne pas me laisser égarer par une satisfaction prématurée. Je lui parle de Vilanou, lui dit qu'il a été écroué et ce que je veux, c'est que l'on saisisse les pièces du dossier montrant qu'il était au courant de la totalité de l'affaire. Qu'il a réintégré dans l'entreprise les faux en toute connaissance de cause. De l'avocat Thory, de DOLIAM, du reste. La saisie de la totalité du dossier montrera que son absence de réponse à Kontron n'est pas le fruit du père hasard, comme on dit. Il y aurait peut être quelque surprise classée. On ne me blufferait plus.

« Il y a abus de confiance<sup>3</sup> qui obéit à d'autres règles de prescription que celle des trois ans. Vous savez, le point de départ de la prescription triennale doit être fixé au jour où le délit est apparu, où il a pu être constaté.

— Oui, je sais, il me dit.

— Mais l'abus de confiance, c'est précis. Il faut l'existence d'un contrat préalable, et ce contrat existe à cause du système de refinancement mis en place.

— Ça, je ne savais pas.

— Si, c'est important, sinon, les faits sont anciens, donc prescrits, car personne n'a voulu voir, instruire à l'époque, malgré ma plainte, et surtout pas le parquet de Narbonne.

— Bon, je vous écoute, il me dit en comprenant bien ma situation dans cette affaire. Il doit en voir, sa vie ne doit pas être si confortable. Y a un gros taux de suicide chez ces types.

— Le refinancement est trop complexe pour que je vous en parle. Une histoire d'options d'achat, de levée de ces options en fin de contrat qui sont la richesse. »

Je me trouve encore une fois dans une situation dans laquelle je n'aurais jamais dû être. Expliquer des délits financiers à un type dont ce n'est pas le métier. Il a décroché. Je ne peux pas lui dire *je ne devrais pas être là, vous ne comprenez pas*. Il se serait vexé. Mais je n'en ai pas eu besoin. Il a compris tout seul, que ces histoires le dépassaient.

« Je ne suis pas spécialiste en droit pénal des affaires, me répond-

---

2. [Le codes] Sont interruptifs de prescription les procès verbaux de gendarmerie tendant à la recherche et à la constatation de l'infraction dénoncée (Crim.15 mai 73).

3. [Le codes] L'abus de confiance - Article 314-1

il. Vous savez, ici, c'est autre chose que l'on traite. La sécurité quotidienne des habitants. »

C'est pas son truc la finance. Il sait que ça existe, mais ce n'est pas son monde, lui qui passe ses journées à gérer les combats de rue, une délinquance pas astucieuse pour un sou, faite par des paumés, des exclus du petit matin, des gus pour qui le casse est la dernière solution. Pas des gens bien. J'ai envie de m'adapter au lieu et de dire dans sa langue, sur le ton de Casino, les battes de base ball en moins :

*Au début tout baignait. On grossissait vite, notre plan était de première bourre. Les emmerdes ont commencé en 1991 quand les types pleins de blé, ceux de la bande Econocom, qui devaient nous racheter l'entreprise à un prix fixé d'avance, s'étaient torchés avec l'establishment bancaire parisien. On s'est retrouvés dans la rue mal famée des affaires avec une came de première - la première société de location d'échographes en France- mais rien pour la fourguer. On a récupéré notre came, mais la bande à Lequeux est arrivée en mars. Je la soupçonnais d'être sur le coup depuis pas mal de temps, à cause de Boubou, qui trempait dans des affaires avec Loca Cio. Je pense qu'ils ont déjà fait des casses pareils, dans le temps, que c'est comme ça qu'ils se sont enrichis. Y a l'ancien gros vrp de Méridian. Le boss, c'est le banquier, harceleur, celui qui pense. Enquête pour savoir comment il s'est fait virer du CGI en un quart d'heure. C'est resté dans les mémoires. Harceleur je dis. Lis les plans du casse, tu verras, ils sont dedans. On n'avait pour seul moyen de s'en tirer, que de trouver une nouvelle bande. Mais le parrain de la nouvelle bande, il s'est vite entendu avec la bande à Lequeux. J'sais pas comment. Mais y se sont reconnus, c'est sûr, dans leur monde. On a été obligés de signer leur combine. Et puis, j'ai craqué, j'ai plus voulu, ils m'ont buté. Claudine aussi, ils l'ont butée.*

Bien sûr, je ne dis pas ça. Cela aurait été trop clair et trop vrai. Je prends conscience trop tard, malgré ma connaissance de l'article 704 du code de procédure pénale<sup>4</sup> qui *oblige en matière financière complexe* - les sociétés commerciales, le redressement des entreprises, l'activité des établissements de crédit - à faire entendre l'usager du service public judiciaire, par une personne compétente, que je n'ai rien à faire dans un tel lieu. Ce lieu ne peut rien pour moi, et moi, rien pour lui. C'est d'un bon sens ébouriffant. C'est surtout le code, la loi, la règle.

Cela fait deux fois avec les procureurs bafouent l'article 704. celui qui oblige d'être entendu par un spécialiste. Je n'ai rien à faire là, mais on m'y a mis, j'y suis. Alors je fais avec. Tu me vois me lever et partir en disant : *je reviendrai lorsque le spécialiste obligé par le service public m'y conviera.*

Il note sur son ordinateur désuet où, un peu comme dans ma vie

4. [Le codes] Article 704 du Code de procédure pénale

maintenant, il n'existe pas de touche de retour arrière, où l'on doit tout effacer et recommencer si on se trompe. L'ordinateur ne nous aide pas. Ce sous équipement est un obstacle à ma déposition, casse le fil si fin, si difficile à tendre.

« C'est archaïque, j'ai cru bon de commenter, comme pour compatir.

— Je sais, il a répondu. On n'a que cela.

— Ce n'est pas bien grave, j'ai tout mis sur un CD, et dans un mémoire hypertexte, *Le Tango des crocodiles*. Et puis il y a un site internet, un double du CD en ligne, je dis, avec les preuves des faits, scannées. Vous savez, même moi je m'y perds.

— Vous êtes informaticien aussi ? il demande en souriant.

— Je le suis devenu pour faire ça, j'ai répondu presque humblement. Uniquement pour faire ça.

— Je n'ai pas de lecteur de CD, ici vous savez...

— Je peux prêter ce qu'il faut au magistrat instructeur. Un marchand d'informatique est prêt à jouer le jeu, je ferai parvenir deux CD et le matériel nécessaire, un portable Apple. Mais vous avouerez qu'en l'an 2000, un lecteur de CD coûte mille balles.

— On n'est pas très équipé, c'est vrai, sourit-il sous sa moustache.

— Le matériel sera prêté le temps nécessaire, je m'y engage, bien que la plate forme de la rue des Italiens, spécialisée en matière financière doit ouvrir bientôt, début mars 99 a dit Elisabeth Gigou. Cela va changer, ils seront suréquipés, enfin, équipés normalement, je rajoute. »

Et je conclus, parce que ça fait une heure, parce que la salle d'attente s'est remplie de types pleins de gnons et de mégères.

« Je souhaiterais pouvoir être entendu à Paris, conformément à l'article 704 du code de procédure pénale évoqué dans ma plainte, car j'ai fait le tour d'une situation régionale connue de tous, je dis au commandant qui frappe comme il peut son archaïque computer.

— Connue de tous. Quelle situation est connue de tous ?

— Ce n'est pas à moi de vous le dire, je réponds. *Le gendarme Philippet, de la brigade économique et financière, le capitaine du SRPJ Grzegorzulka, le gendarme Bergail, de Leucate dans l'Aude, pourront apporter au juge d'instruction des compléments d'information allant au delà de cette affaire. C'est d'ailleurs leur devoir, c'est l'application de l'article 40 du code de procédure pénale*<sup>5</sup> je lui dis. »

J'aimerais que les flics et militaires qui ont des fonctions de service public racontent un peu ce qu'ils savent à leurs employeurs, c'est à dire les contribuables qui les nourrissent, ou bien, que face à moi, ils se taisent et n'attisent pas ma rage.

Le flic me laissera tout mon temps pour relire, seul, tranquille, ma

---

5. [Le codes] Toute autorité constituée, tout officier public ou fonctionnaire qui acquiert la connaissance d'un crime ou d'un délit se doit de ...

déposition<sup>6</sup> ►►. Je ne vais pas le faire revenir sur quelques détails avec son engin préhistorique. Je signe et persiste, comme il est dit, et sors pas trop mécontent de moi.

Dehors, les gens sont assis aux terrasses des cafés et semblent goûter la quiétude de cette ville du sud, où en apparence, la paix, l'ordre et la sécurité règnent grâce au commandant Carnet.

■ Montpellier, ■

J'ai reçu du parquet de Paris, suite à ma déposition dans le commissariat de quartier, une ordonnance de refus d'informer, aux motifs que : *invité à préciser les faits, il renvoie à une oeuvre littéraire.*

Ça a été un coup rude. J'ai ouvert mon code de procédure pénale. Juste sous l'article 85, j'ai lu la note : *Le refus d'informer, une sanction exceptionnelle en procédure pénale. Rev.sc.crim.1982*<sup>7</sup>.

Une sanction exceptionnelle !

Voilà comment j'étais servi après une *exclusion par le peuple français*. Dans l'heure qui suit, à la fois rageur et désemparé, je me rends à la bibliothèque de ma faculté de droit, étudiant zélé, consultant l'intégralité de la sanction *Rev.sc.crim.1982* à la page p 311, fruit de la seule violation du code de procédure pénale par le procureur, m'obligeant à a voir recours au texte du Tango, suffisant à mon sens.

Mon combat a singulièrement changé. Je ne lutte plus que contre les voyous affairistes et leur réseau de relations douteuses. Je lutte contre la justice, contre les parquets qui refusent d'informer des affaires financières banales, de pillages de petites gens. On n'est plus sur le ring, gants aux poings, mais dans l'arène. Parce que là, c'est ta peau que tu joues, ton identité.

J'ai fait appel de ce refus d'informer, avant d'aller vomir à coté des hommes aux oreilles et au nez percé.

■ Montpellier, 28 septembre 1999 ■

J'achète Libération. Cet article de *Libération* sur notre affaire, intitulé *La plainte de la plainte sur CDROM* c'est ce peu d'air dans le vide qui m'entoure, air qui permet au son et à mes cris de se propager à la terrasse d'autres bistrots, à tous les types sont en train de lire ces lignes. Mes misères ne sont plus une île déserte pour une journée. Après, elles le redeviendront, lorsque le canard de demain rendra habitée une autre île pour une journée. Je lis en marchant.

6. ►►[Pièce Majeure] Déposition au commissariat - pièce que je ne dois normalement pas posséder mais qui éclairera le déni suivant.

7. [Le codes] Le refus d'informer, une sanction exceptionnelle en procédure pénale

« Peut-on porter plainte par CDROM interposé ? Ou à travers un site internet ? Ou plutôt, compte tenu de la complexité de certaines entourloupes, faut-il désormais porter plainte sur CDROM ? La chambre d'accusation de Paris doit répondre demain à cette série de questions. . . »

Il y a, une fois ôté la pub, une pleine page sur notre tour du monde<sup>8</sup>.

Je m'assois à une table au *Yam's*, ce bistrot où je suis arrivé la première fois à Montpellier pour des études d'ingénieur avec en tout pour tout, un tout pour trois années, mille deux cent francs en poche, et continue la lecture. . . *Alain Xicluna a failli embrasser la carrière de terroriste. Plus sagement, il choisit de s'inscrire à la faculté de droit de Montpellier. . .*

J'arrive au fond des choses, si l'on peut dire. *La juge d'instruction désignée, Xavière Siméoni, a rendu une ordonnance de refus d'informer, au motif qu'il s'agit d'une oeuvre littéraire.*

C'est pas mon genre, à moi, qui n'ai jamais écrit la moindre carte postale, jamais tenu des cahiers intimes autres que celui des dessins de carènes que je croisais ou imaginais, qui avait si peu lu de « vrais livres », pas khâgneux pour un sou, de faire une oeuvre littéraire destinée au pôle financier parisien.

L' hypertexte n'a pour but que de faire avaler la complexité d'une toile tendue sur des pièces de preuves. J'y ai ajouté après le naufrage quelques pages. Pour montrer le préjudice, comme on dit dans les facs. Le texte de l'époque s'arrête alors sur une plage, près d'un flingue rustique. Là, c'est sûr, j'y ai mis l'émotion que tout type sous les bombes dans une tranchée boueuse peut mettre dans une page.

Voici comment j'ai bâti le texte le plus simple du monde, l'oeuvre littéraire, pour que les gendarme qui sont *par nature si ballots*, et leurs supérieurs, puissent comprendre<sup>9</sup> [⌘].

Je voulais montrer un contexte autant que prouver. Drôle de littérature que la mienne. Drôle d'écrivain. J'écrivais pour un juge, pas pour un lecteur, et c'était une version bien plus compacte que celle que le lecteur tient entre les mains<sup>10</sup>.

Et quand bien même c'eût été une oeuvre littéraire, et qu'elle fit mille pages ! Ces pages décrivaient le fonctionnement financier indispensable, elles étaient lisibles en trois heures par un bachelier moyen, même quelques gendarmes l'avaient compris. Ils se devaient de la lire, « l'oeuvre », la parcourir au moins, enquiller la galette numérique dans le lecteur et cliquer sur les délits, bien jaunes. Et après sa lecture motiver la décision de ne pas instruire si ce devait être celle qu'ils avaient décidé de prendre.

Non seulement ils ne l'avaient pas lue, l'oeuvre littéraire, mais dans le meilleur des cas, ils n'avaient pas non plus lu la déposition

---

8. [Visualisation de pièce] *Libération* du 28 septembre 1999 - Renaud Lecadre

9. [Complément sur la toile] Comment j'ai écrit le Tango remis aux flics

10. [Visualisation de pièce] Version originale du site en ligne à cette époque.

faite au commandant Carnet.

Il suffisait de lire la déposition et de la comparer à cette ordonnance de refus d'informer, cette sanction exceptionnelle en procédure pénale, pour s'apercevoir que les juges ne voulaient tout simplement pas instruire cette affaire. Il n'allègue aucun préjudice, avaient-ils osé écrire... Et ce malgré un dépôt de plainte dans les règles. Les textes sont clairs<sup>11</sup>.

On n'a jamais le double des dépositions que l'on signe, vites lues, alors que l'on en est l'auteur, et donc qu'elles vous appartiennent du point de vue du droit de la propriété intellectuelle et artistique.

J'ai examiné sur des nappes en papier le pour et le contre de former un pourvoi en Cassation. L'aide juridictionnelle me dispense d'après la loi, et en théorie, des paiements faramineux que le pourvoi implique. Il faut des moyens à un pourvoi, c'est à dire que l'on doit poser un problème de droit. Le moyen<sup>12</sup> est simple : *Le support et la forme d'un mémoire de plainte a-t-il une influence sur une décision de sanction de non informer ?* Ce serait faire avancer le droit et la modernité, donc la mise en application dans les faits de la justice, que d'aller dans ce sens. Avec un boulot sympa et pas de rage ni d'emmerdes, j'aurais pris cette voie, continué mes études, débattu.

Cela fait six ans désormais que cela a commencé. Ma vie a la couleur d'une guerre de résistance. Je change chaque jour sans m'en apercevoir et de façon infinitésimale, mon regard sur les hommes, la vie, le travail, la société, la justice. Je change simplement, macroscopiquement, donc irréversiblement. Je dois à aller à l'efficace, à la vie, à la liberté, pour sauver mon âme, bien plus que de poser, pour d'autres, des problèmes de droit essentiels au futur de notre système judiciaire dans ses moyens et ses devoirs techniques. On leur donnera leur cher papier qu'ils ne lisent pas comme nourriture, et il faudra attendre deux ans<sup>13</sup>.

Je suis retourné montrer le jugement au commandant Carnet, dans ce petit commissariat de quartier dans lequel j'avais, bien mal habile, tenté de lancer mon oeuvre littéraire sur le marché des prix de la rentrée. À y bien réfléchir, si rien de tout ça n'était réellement arrivé, le récit de la simple toile tendue sur des pièces de preuves aurait pu être un médiocre roman noir.

« Ils ne vous ont pas loupé, a-t-il simplement dit. »

Monfreid raconte que *Kessel l'a lancé dans l'écriture*.

Xavière Siméoni m'a jeté dans l'écriture elle aussi. Comme on balance un type par la porte d'un train[17].

11. [Le codes] Il suffit que les circonstances permettent au juge d'instruction d'admettre comme possible l'existence du préjudice allégué et la relation de celui-ci avec une infraction à la loi pénale

12. **Les moyens d'un pourvoi** : en cassation c'est l'ensemble des arguments de droits que l'on invoque afin de montrer que la décision en appel n'est pas conforme au droit

13. [Actualités] Affaire du sentier plaidée sur CD Rom

■ Montpellier, 11 mars 1998 ■

**V**OUS ÊTES HONNÊTE, démerde et intelligent, m'avait-il dit.  
— Merci, je réponds, mais ça ne m'a pas mené bien loin.  
— J'ai entendu parler de votre affaire. J'ai besoin de vos compétences. »

Quinze mille francs par mois net c'est le prix auquel venait de m'engager REINET, l'association dirigée par mon ancien prof d'écologie.

J'ai quitté mon boulot de prof de photo payé deux cent francs nets de l'heure, parce qu'il ne me rémunérait pas pendant les vacances de toutes sortes, pour plonger dans cette affaire dont finalement j'ignorais tout.

A peine ce boulot déposé à mes pieds, j'ai voulu vivre normalement avec Claudine, retrouver les murs de plantes de l'appartement parisien. C'est avec un *diable* que l'on a déménagé du petit studio les quelques meubles pour un appartement aussi sympathique de notre HLM parisien.

Très vite, j'ai retrouvé des plaisirs, boire mon café le matin au bistrot d'en bas, sur la place de la Comédie, me salir à nouveau les doigts avec l'encre de *Libération*, ne plus compter les clopes restant dans mon paquet. Aller au cinéma, acheter un livre chez Sauramps. Très vite, je me suis remis à bosser comme un fou. Le coup avait été rude, certes, mais quoi, c'est pas ça qui allait me coller au mur. J'en avais vu d'autres pendant cette année passée dans le garage de l'enfance.

J'ai trouvé des bureaux chez IBM. On a inventé un métier et signé les premiers sites de mesure de pollution de l'air. Il y eu le premier portail de l'environnement, <http://www.reinet.asso.fr>, créé un an après Yahoo France sur le même modèle. L'internet me fascinait. Il y eu l'assemblée nationale, le ministère de l'environnement, les réunions avec les EcoMaires.

J'avais retrouvé un rythme de vie presque normal avec Claudine.

Ça a senti le roussi assez vite. Ecrire sur cette période, même si le marécage politico-financier que j'ai découvert et les millions détournés par les politiques étaient peuplés de crocodiles, ce n'étaient pas les miens. Et surtout, ce n'était plus le thème sur lequel je comptais établir les cartes de mon voyage. Je laissais ceux qui font, après un



bel échantillon du bestiaire, pour étudier ceux qui laissent faire. On était entré dans les Marais de la justice, et seuls les rivages de ces eaux m'intéressaient désormais.

Pour faire simple, cette association bidon avait utilisé les fonds du conseil régional pour financer la campagne aux élections européennes de son président, mais jamais respectée ce pour quoi les fonds furent attribués. Une fois l'homme élu, elle fut dissoute. Mon contrat de travail n'avait jamais été respecté et je me retrouvais au point de départ après deux ans de boulot réussi.

La délinquance financière, absente des statistiques et des médias, est une des plus néfaste et dévastatrice qui soit, mais ce n'était plus ma cible dans ce récit de voyages.

■ *Montpellier, 15 septembre 2000* ■

On n'a plus eu un rond, pas de contrat de travail et pas de cette sécurité que sont les ASSEDICS et autres, et on a quitté ce bel appartement et le milieu de vie et de travail dont j'avais à nouveau reniflé les couleurs et les parfums, et compris le rôle qu'ils jouent dans nos circuits mentaux, affectifs, dans nos représentations du monde.

Claudine a fait au mieux. Je ne sais où j'étais, mais l'assistante sociale, une fille très chouette, a proposé la seule solution possible. L'inscription au RMI et un studio dont la caution et les premiers mois de loyers seraient payés par la CAF. Je ne savais pas ce que c'était, que la CAF. Je croyais que c'était pour les mères de famille. Six années après l'exclusion d'Albert AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS me voici en train de percevoir les premiers euros du peuple français solidaire.

Dans la cage d'escalier, quelques beurs et quelques blacks aussi défoncés que l'ascenseur se balancent au rythme de leur ennui, de leur détresse et de leur rage. La mienne n'a pas bougé d'un poil. Les courants sont contraires. Je n'ai pas fait un mile contre le vent de l'infortune, pas gagné un degré de latitude dans l'apaisement. Les coups, on en ressent l'effet après, bien après. Je me dis en terminant ce [DOCUMENT] que je laisserai un jour les détails à la toile, un chapitre complet sur la toile et dans la soute à voiles<sup>1</sup> [⊗]. J'ai ravalé ma rage, car je n'avais aucune énergie à mettre dans un combat supplémentaire contre un député européen. Mon énergie et mes compétences juridiques naissantes, je les gardais pour du plus gros gibier.

1. ⊗[Complément sur la toile]Réseau International de écologistes de terrain.

**L**ES DIZAINES DE FANTASSINS, posés sur leurs socles de plomb, presque stables, font face à vingt ou trente cavaliers. La morne plaine de la moquette du cabinet d'avocat, au ras de mon regard va être leur champ de bataille. J'écoute avec cette façon apparemment distraite des enfants attentifs, qui n'oublieront rien de la scène. J'ai six ans.

Cette bataille, dont le sort est joué d'avance, pèsera lourd dans ma vie, lestera de ce plomb l'intégrité de mes choix futurs, bâtira mon rejet viscéral de la violence, de la trahison, de la lâcheté. Tixier Vignancourt, futur candidat de droite extrême à l'élection présidentielle, élabore la stratégie de défense de mon père adoptif pour une *atteinte à la sûreté de l'Etat*<sup>1</sup> ►►, contre sa participation au pusch de la guerre d'Algérie. Il s'était enfoncé jusqu'au cou dans cette affaire avec les oncles, Tonton Gaby, Tonton Albert, Tonton Paulo, ces tontons d'honneur et de violence, plus proches des *tontons flingueurs* que de mes oncles d'Amérique, dans cette affaire qu'ils croyaient tous être la leur. Il joue sa tête.

J'ai vécu cette enfance peu ordinaire, d'épreuves et d'expériences étrangères aux vies moyennes des adultes de mon époque, des histoires dont on ne se remet jamais vraiment, qui préparent dans les rides profondes en travers du front, l'amour des étendues d'eau bleu salée et du vent et de la liberté.

Chalbos, marin psychiatre à Saint Tropez comme on est marin pêcheur à Lorient, né dans cette guerre m'avait dit :

« Votre affaire c'est votre guerre d'Algérie à vous.

— Ma cause est juste, j'avais répondu simplement. »

On croit toujours que la cause est juste. Mon père fut grâcié, à l'amnistie, et après cinq années de prison politique à Fresnes il entra dans le monde de la vraie délinquance. Pas celle des affaires, privées ou politiques, plutôt des délits de non initié aux choses du monde. Elle détruisit ainsi très rapidement une fin de vie et il mourut à quarante ans, incapable de se réinsérer dans le monde social. Le jour même où j'essayais d'y entrer par effraction<sup>2</sup> \* .

Suivrai-je à présent le même chemin, un chemin sur lequel m'avaient remis le peuple français qui laissait sa signature d'exclusion, les vio-

1. ►►[Pièce Majeure] Atteinte à la sûreté de l'Etat dans la vie familiale de la jeunesse

2. [\*][Chapitre sur la toile] Les concours

leurs de domicile, alors que j'avais tout fait pour échapper à cela ? Y avait-il un autre chemin ?

C'est cette première vision, au ras de l'épaisse moquette en compagnie de soldats de plomb précieux que moi seul pouvait sortir de l'immense bibliothèque, qui dans mon imaginaire, rendit l'avocat symbole de la dignité et de l'honneur. Pour mes parents, après cela, il ne faisait aucun doute que je serai avocat.

Dans son serment<sup>3</sup>, l'avocat ne jure-t-il pas d'exercer sa profession *avec dignité, conscience, indépendance, probité et humanité*, car *la profession d'avocat n'est pas seulement un métier, c'est un état* [41] ?

L'eau aussi noire que cette nuit du 11 janvier m'a transformé en un rat de bibliothèque, un rat qui a quitté le navire qui sombre. Le silence de la bibliothèque universitaire de la faculté de droit de Montpellier laisse remonter à la surface ces moments marquants de l'enfance.

Peut être serai-je avocat, après tout.

Je pèle le règlement intérieur du barreau de Paris qui précise que *... la dignité, la conscience, l'indépendance, la probité et l'humanité, l'honneur, la loyauté, la délicatesse, la modération, la courtoisie, le désintéressement, la confraternité et le tact sont d'impérieux devoirs pour l'avocat et constituent ensemble les Principes Essentiels de la profession de l'avocat. La méconnaissance par l'avocat d'un seul de ces Principes Essentiels constitue, à elle seule, une faute déontologique. (Art 13).*

J'épluche en aussi fines lamelles le livre de Martin, *Déontologie de l'avocat* [27], pour changer, pour me détendre, le soir, au coin du feu qui me brûlait.

Je suis prêt pour une salade.

Si Angel Thory n'avait pas eu l'idée personnelle, imaginative, rapide, efficace de sa pirouette, de son changement de client en cours d'audience, rien de notre exclusion donc du reste, ne serait arrivé, suivant la théorie de la causalité. Sans Thory, pas d'exclusion. Sans ce jugement d'exclusion, pas du reste. Un avocat peut-il tout faire ? Peut-il en faire plus que les autres ? Quelles sont les sanctions ? Est-ce une utopie que de penser les faire appliquer ? C'étaient les questions que je me posais et dont je cherchais, bien naïvement, la réponse dans les livres de droit.

Il ressortait de mes lectures que *notre dévoué* était devenu l'avocat des sociétés Echosynthèse et FIM, et par conséquent *notre* avocat, par ses notes d'honoraires qu'il avait émises et la remise de pièces qu'il avait acceptée, l'assemblée générale qu'il avait clôturée, les informations sur l'entreprise qu'il détenait.

J'avais, dès l'exclusion et l'exécution, écrit au bâtonnier de Pontoise. Qu'allaient faire les instances disciplinaires et de préservation des valeurs sociales ? Je n'ai eu pour toute nouvelle de cette histoire qu'un double du courrier de Thory en réponse au bâtonnier, dans lequel

3. [Le codes] Serment de l'avocat Barreau de Paris

*notre dévoué*, sans preuve aucune, comme à son habitude, me traitait de voyou et me menaçait du pénal.

C'est un des « meilleurs avocats » que j'ai rencontré, Thory, un des plus efficaces et qui n'a peur de rien. Et on en resta là jusqu'au naufrage, car j'avais tenté d'aller vivre au delà de ces robes noires.

Lorsque j'avais exposé le nouveau problème à notre avocat civil et payant, Simon Ovadia, il était simple : depuis trois années, dans les audiences du JEX, du TGI, de la Cour d'Appel, par trois fois, *notre dévoué*, venait plaider violemment contre nous, et Ovadia laissait faire. Et Ovadia perdait dans toutes ces actions, sans rien dire de cette incestuosité. Comme un chat plus petit et soumis, il prenait des baffes du gros matou noir sans broncher.

« Il y a peut être un problème de déontologie, a-t-il dit. »

Je l'ai cru, son *peut être*, faute de connaître le code de déontologie de son propre métier. Le problème n'était pas dans le droit et la solution dans les livres.

On n'attaque surtout pas son confrère. La profession n'aime pas. Surtout dans un barreau voisin où tu risques de revenir. Comme pour attaquer un avocat, il faut un avocat, l'affaire s'arrête là. Peut-on faire saisir un huissier par un huissier ? Juger la faute d'un juge par un autre juge ? Si mon nouvel avocat ne s'était pas occupé, en son temps de son confrère et adversaire qui le pulvérisait d'effets de manches et de stupéfactions à chaque audience, je m'en occuperais moi-même.

Le 29 mai 1999, le rat agressé par les décharges électriques sans possibilité de fuite, ni d'agression, écrit au procureur général de Versailles en joignant les preuves de la forfaiture<sup>4</sup>. Une bonne semaine de travail, et là, au vu des textes de déontologie, j'en tenais un, c'était sûr.

D'ailleurs, le procureur de la République me répondit qu'il faisait effectuer une enquête<sup>5</sup> ►►. Ma traque du pirate français dans les eaux du Pacifique était bien engagée<sup>6</sup>.

Mais le procureur général, pour toute enquête se contenta de transmettre *la plainte* à la bâtonnière. Celle-ci me répondit des semaines après qu'elle ne COMPRENAIT PAS l'objet de ma *réclamation*<sup>7</sup> ►►.

La PLAINTÉ s'était transformée en RÉCLAMATION, l'enquête en vapeur d'alcools et Grezulka, le commandant du SRPJ financier de Montpellier mis à pied avait raison, et je serais bien passé directement au terrorisme rien qu'en lisant le courrier de celle qui maintenant l'ordre dans le barreau.

---

4. 📧 [Pièces] Dossier complet [13 Mo] sur cette action auprès du procureur et de la suite.

5. ►►[Pièce Majeure] Objet : Plainte à l'encontre de Maître Angel Thory, avocat au barreau du Val d'Oise. le 8 juillet 1999

6. 📧 [Sophie] Master and Commander - Réalisé par Peter Weir

7. ►►[Pièce Majeure] Réponse de la batonnière sur Monsieur Thory,

Il est bien deux heure du matin.

Je discute avec un avocat, qui avait lu mon Tango, et avec lequel je devins ami pour un temps.

« Et t'en penses quoi, toi de cette réponse, comment ne comprend-elle pas ? C'est le bouquin de déontologie qui est bidon ? C'est quoi votre métier ? je dis, en me resserrant un verre de gin.

— Je vais t'aider et écrire à cette dame, répond Jean Luc. »

Je ne l'ai pas cru tout de suite, malgré l'expression révoltée que l'histoire faisait naître sur son visage, à cause de l'alcool et de l'heure tardive, mais il écrivit, sur papier à en tête et signa de son nom que notre dévoué avait *violé le secret professionnel de façon évidente*<sup>8</sup> ►►.

Il fallait du courage pour écrire ça pour pas un sou. Celui là sur ce coup là tout au moins a un peu sauvé sa profession de toutes ses turpitudes. Moi, je me disais, en signant tous ces chèques sur ma rage et ma persévérance, qu'elle ne pouvait à présent plus faire autrement que de prendre en considération cette affaire. Après tout, c'était son rôle, et après tout, un confrère *diplômé et inscrit au barreau* prenait position.

La réponse de la bâtonnière à son confrère fut une pique dans mon échine. Elle classait et demandait qu'on ne l'importunât plus avec de telles babilles, de telles réclamations<sup>9</sup> ►►.

La bonne question à se poser est de se demander au nom de quel engagement, un bâtonnier peut prendre de tels risques. J'ai alors attendu la réponse en retour du procureur comme on attend le vent dans la chaleur étouffante des Horses Latitudes. Je l'attends toujours, son enquête, au veilleur à l'ordre public. Je cherche une nouvelle grille, la grille invisible de lecture à ces comportements. Je ne comprends tout simplement pas, et je m'use.

Serait-ce que l'ami avocat, le gendarme, le commandant du SRPJ, ont une famille, une clientèle, une vie ? Il n'y a que ceux qui ont renoncé à toute vie sociale, qui peuvent aller plus loin. Le petit avocat est économiquement, malgré la robe, un petit commerçant, un artisan sans outils, obligé de gérer sa clientèle, de ne pas se battre contre un moulin. Comme le pêcheur de morue à Terre Neuve, il ne fait son métier que pour nourrir ses petiots.

Y avait il des règles invisibles, jeux de manches ou poignées de main entre pseudos adversaires, un simulacre pour contenter le client et le faire payer, un ensemble de relations confraternelles ou plus avec les petits juges de province, les bâtonniers.

Contrairement à ce qu'espéraient mes parents, et malgré mes heures de bibliothèque, je ne serai pas avocat.

---

8. ►►[Pièce Majeure] Courrier du de Maître Barral à la batonnière : violation évidente du secret professionnel par Maître Thory

9. ►►[Pièce Majeure] Réponse de classement de la batonnière

86  
LA RÉCUSATION

■ Montpellier, 6 novembre 2000 ■

L'INACCEPTABLE n'est pas forcément spectaculaire. *Libération* sous le bras j'ai poussé la porte du studio, minuscule espace dans lequel je m'abrite de la houle et des foules, petit, propre. Pour beaucoup de sans logis, ce serait un paradis. Pour moi, c'est une prison, un abri sans âme. Il y fait pourtant trop chaud. Il n'y a rien à se plaindre j'vous dis. On vient d'échapper à la rue grâce au RMI, c'est pas mal. La haine monte, je la refoule.

Le titre de Libé est sur le parti communiste français, sur la sellette en raison des financements douteux, et d'une façon qui nous concerne directement. Il y a eu *récusation*<sup>1</sup> d'un juge parce qu'elle avait déjà, il y a bien longtemps, jugé la même affaire de fond comme simple assesseur, et qui cette fois ci officiait dans ce tribunal pour prendre les coquins la main dans le sac. Avec succès les brillants avocats des politiques jouaient du code de procédure comme Yéhudi Ménuhin du violon.

Merriaud avait jugé deux fois sur le fond notre affaire, avec les mêmes arguments subjectifs. Même cause, mêmes effets, je me dis en laissant les détails juridiques à la toile, pour tenter de décrire uniquement l'absurdité kafkaïenne<sup>2</sup> de la suite.

J'avais demandé l'aide juridictionnelle pour l'accès à la cour de cassation après plusieurs mois de travail avec mes universitaires. L'accès à la Cour de cassation, c'est du très cher. La Rolls de juridique, le petit ange sur le capot en moins. Il y a des avocats spécialisés pour cela, et il faut compter pas moins de cinquante à quatre vingt mille francs pour y avoir accès. L'aide juridictionnelle te donne accès cet avocat spécialisé, qui lui seul habilité, rédigera en pur droit les *moyens* du pourvoi, ces arguments de pur droit, non de faits, à exposer à la Cour de Cassation. Cette *récusation*, d'actualité, était un de nos deux *futurs* moyens que nous comptions exposer à l'avocat nommé, et elle venait de prendre possession de l'actualité judiciaire.

Dans la boîte au lettres, un courrier du bureau d'aide juridictionnelle tombe à point. Je l'ouvre et je lis six fois, sept peut être.

1. [Actualités] Récusation de juge Sophie Portier dans l'affaire du financement du Parti Communiste

2. [Le codes] Deux jugements sur le fond pour le juge Merriaud.

*La demande d'aide juridictionnelle est cependant rejetée au motif suivant : aucun MOYEN de cassation sérieux ne peut être relevé contre la décision attaquée au sens de l'article 7 de la loi du 10 juillet 1991.*

Le bureau d'aide juridictionnelle jugeait à la place de la Cour de Cassation, de la valeur de nos moyens de droits. De la valeurs de nos moyens qu'elle ne pouvait connaître, puisque c'est à l'avocat de la « Cour de Cass » qu'il appartient de les rédiger. Ce bureau d'aide juridictionnelle donnait son avis sur la valeur juridique des moyens d'un pourvoi que l'on n'avait pas encore formé. Dont la récusation qui faisait la une de la presse du jour.

J'sais pas si je suis clair ?

Ce courrier anéantira ma volonté pendant des jours. Mon énergie ne sert plus à penser, à étudier leurs règles, leurs équerres leurs compas faussées, mais étouffer ma violence...

« Vous avez toujours perdu vos actions judiciaires, diront les quelques connaissances.

— Même le bureau de l'aide juridictionnelle ne vous donne pas la possibilité de faire appel, tant votre cause est vaine. »

Alors, tu te fermes lentement aux autres et au monde social. Tu plongerais bien, à nouveau pour un temps ou pour toujours, mais sans nageoires, sans ouïes, tu te contentes de respirer leur air. T'aimerais être un poisson clown pour te faufiler entre les filaments blancs urticants sans te faire brûler par le poison.

J'ai lu, étudié, travaillé, dans un gros bouquin à cinq cent vingt quatre francs, le *Dalloz en Action*. Ils se foutaient de ma gueule en grand. Toute personne admise à l'aide juridictionnelle en conserve de plein droit le bénéfice pour se défendre en cas d'exercice d'une voie de recours<sup>3</sup> sauf d'avoir fait fortune entre temps. Et seul celui qui l'a accordée peut la supprimer. J'enfouis dans la soute en sautant dessus, pour bourrer la toile, la complexité juridique de cette traversée.

J'ai fait appel de ce courrier, ni signé, ni recommandé, et sur son absence totale de motivation<sup>4</sup> ►► pour obtenir, non pas l'annulation du jugement, mais seulement, juste *l'accès au droit* lorsque leur situation apparaît particulièrement digne d'intérêt au regard de l'objet du litige ou des charges prévisibles du procès.

Pendant ce temps la vie, ma vie, la vie des autres me passaient dans le dos.

■ *Montpellier, 11 janvier 2001* ■

Je passe, muni d'une bouteille de rosé à huit francs pour cet anni-

3. [Le codes] Conservation du bénéfice de l'AJ en cas d'exercice d'une voie de recours.

4. ►►[Pièce Majeure] Merriaud a levé le nantissement permettant la vente de la société EQUINOXE pour 17 MF.

versaire, devant ma boîte aux lettres taguée pleine à craquer. Je tiens plus trop bien sur mes pattes. Chaque heure est difficile, et je surmonte chaque heure comme on creuse dans la terre froide de l'hiver. Des pubs pour l'essentiel. Plus personne ne m'écrit à part quelques huissiers obstinés. Je vois immédiatement un vrai courrier : la réponse à la demande d'aide juridictionnelle de la Cour de Cassation. Ils ont bien choisi leur jour. Il y a cinq ans, jour pour jour, j'étais sur le fil rouge. Je passe tout le bordel des visas et plonge, au bas de la page. Je suis certain de la réponse favorable, évidente, formalité légale, et je lis :

*Attendu qu'il n'apparaît pas de l'examen des pièces de procédures, qu'un moyen de cassation soit possible d'être utilement soulevé ; qu'il y a donc lieu de rejeter le recours* <sup>5</sup> ►►.

J'ai quitté ce studio carré et blanc sans rien récupérer, même pas le canapé rouge ma foi bien joli, un canapé genre 1930, acheté chez Emmaüs pour cinq cents balles. J'ai laissé aussi les deux couvertures que j'aimais tant, ces couvertures arabes en laine, offertes par un client kabyle. Il venait souvent acheter des échographes à Claudine pour sa ville, Tlemsen et sans doute pour d'autres.

Les paiements se faisaient à crédit ou cash dans de petits bistrot de la Goutte d'Or, que l'on aurait pu croire mal famés, mais dont la fiabilité économique et morale était bien plus grande que celle de mes banques actionnaires.

Les émigrés de la petite ville de Tlemsen venaient y déposer une partie leurs revenus, tandis que notre interlocuteur, médecin, livrait les machines à ses confrères. Ceux-ci, percevant les honoraires des patients en monnaie locale, reversait dans la même devise, aux familles de ceux partis du village, pour nourrir ainsi leurs familles. C'était la seule façon que ces gens, démunis d'une devise convertible, avaient d'équiper leur pays et leurs cabinets.

Les encaissements se faisaient dans ce bar, à la nuit tombée, et avaient tout d'une scène de film noir. Claudine disparaissait dans la cuisine avec le patron, pour en ressortir quelques dizaines de minutes plus tard pendant lesquelles j'imaginai que tout, dans la fumée et les regards rasants. Dans la salle du bar, des vieux à la dentition ajourée jouaient aux dés, aux dominos devant un thé à la menthe. Quelques uns qui tenaient une petite pipe éteinte sous la table. Tous étaient des spectateurs discrets de ces transactions. Puis Claudine et Shirmor se mettaient à l'arrière de la BX dont je prenais le volant, pour quelques tours de ruelles, afin de compter les billets, qui n'avaient rien de ces grosses coupures trop propres qui sortent des craches tunes incrustés dans les murs. Une fois le compte fait, on déposait notre homme devant son bar et on rentrait chez nous.

La seconde transaction n'avait pas été réalisée avec ce contrôle, et il y avait deux mille francs de trop dans le sac plastique six fois

---

5. ►►[Pièce Majeure] Tentative de cassation



replié sur lui même. Nous sommes allés les rendre deux jours après. J'ai toujours pensé que cette somme mise en plus était un test sur notre honnêteté, cet argent étant le fruit de la sueur, du travail, peut être de petits trafics, était trop précieux pour être dilapidé. Il en était ainsi pour le modèle économique de toutes les communautés, maghrébines ou des pays de l'Est. Une cardiologue roumaine avait ainsi économisé plus de dix ans pour ramener trente mille francs, pour sa précieuse machine.

Nos Algériens et Kabyles de la Goutte d'Or avaient convié tout le personnel de l'entreprise à un grand banquet<sup>6</sup> [∞]. Un restaurant fut clos au public pour abriter nos agapes, les rideaux fermés, agneau, merguez parfaites à profusion, graine roulée par les femmes au cou desquelles pendaient les mains de fatma en or que je connaissais si bien, retour à quatre heures du matin en cortège dans des ruelles obscures ; on croisa, devant un autre bar, une Mercedes dernier cri, noire comme il s'entend, et quelques gardes du corps main dans le veston, et notre hôte, menant la file, nous recommandant de marcher tout droit sans faire mine de rien, et les deux cortèges se croisèrent, vecteurs d'une économie, n'ayant ni CAC 40, ni devises convertibles, qui faisait comme elle pouvait pour subsister. On avait acquis la confiance dans les milieux les plus fermés de l'export, domaine inséparable de notre activité locative, et de la remise sur le marché de nos deux cent cinquante machines dans les dix ans à venir.

Et puis, dans les années terribles des attentats en Algérie, on n'eut plus de nouvelles. Zegna est sans doute mort dans les assassinats du FIS qui visaient les intellectuels. Le café de Sirmor, devant lequel je suis repassé il y a quelques années après, avait fermé son rideau.

Ça avait tout de la débâcle, pour eux comme pour moi, encore une fois, celle dans laquelle on laisse derrière soi ce qu'on ne peut porter.

---

6. ∞[Complément sur la toile] La Goutte d'Or et le grand banquet



■ Paris, 22 février 2001 ■

**V**OUS ÊTES RUINÉ, je sais, mais ce n'est pas une raison, dit-elle. » Je suis ruiné certes. Pourtant j'ai acheté la veille un pantalon ailleurs que chez Emmaüs, une ceinture neuve, des chaussures neuves et pas très chères et qui me font déjà mal aux pieds. Bref, je me suis mis au mieux pour ce parterre de marbre et de dorures, au 5 et 7 rue des Italiens. Un palais. L'ancien siège du journal *Le Monde*, abrite à présent le nouveau pôle financier parisien. Celui qui entend Jean Christophe Mitterrand pour trafic d'armes, le patron de la Société Générale, Daniel Bouton pour blanchiment aggravé, Roland Dumas et tant d'autres, ceux d'Elf, des grands de la grande délinquance financière mondiale. Un palais de technologie avait promis la Ministre et Garde des Sceaux, truffé d'ordinateurs, pour donner la chasse aux délinquants financiers. Un palais à qui il ne restait qu'à être de justice.

J'ai beaucoup travaillé pour préparer cet entretien. Depuis la plainte sur CDROM et le site internet, j'ai appris une informatique qui n'est pas des plus simples pour mettre en ligne les faits, les acteurs, les lois, et surtout les relations entre tout cela. J'avais appelé cela IAI, Instruction Assistée par Internet. Ce n'était qu'une piste, bien sûr<sup>1</sup>.

J'y suis convoqué si j'en crois le papier qui m'a été remis en AR, par Evelyne Picard, (juge au pôle, rien de plus naturel) substitut de Madame Edith Boizette, doyen des juges d'instruction. Fini, le tout petit, les auditions dans un commissariat de quartier m'obligeant à faire référence à une soi disant *oeuvre littéraire*, seul motif du rejet précédent.

1. ☞ [Pièces] Tentative d'une Instruction assistée par ordinateur [IAI].

Je ne dois pas louper la partie. Maître Duval, commis d'office, n'a pu se rendre disponible, bien que la date de cette audience fut fixée plusieurs mois à l'avance. Il eut l'obligeance de m'envoyer une de ses jeunes consœurs qui m'avait attendu à la sortie du luxueux ascenseur auquel il ne manquait qu'un groom. Elle est jeune, grande, distinguée. Est-ce étrange cette absence de Duval... Qu'avais-je à exiger ? Rien en considérant ce que gagne un avocat commis d'office dans une telle affaire, jeune père de famille, bouches à nourrir, alors que le boulanger exige le prix de sa baguette. Tout, si l'on considère que le droit est un absolu, et que je dois d'être « défendu » de la même façon, avec ou sans aide juridictionnelle. Mais je ne me défends pas, j'attaque.

Connaissait-elle l'affaire, l'avocate intérimaire, une affaire complexe dans la mise en oeuvre, une affaire classique dans ce milieu.

« Il faut que vous fassiez instruire, me dit cette nouvelle avocate entrante dans mon loft juridique.

— Oui, je réponds. Je ne vois pas où est le problème. »

Le sens de cette remarque aurait dû m'intriguer davantage. Mais le code de procédure civile est clair : *Les juridictions d'instruction ont le devoir d'instruire*<sup>2</sup>.

La mission du juge que nous allons voir est de trier, de mener l'affaire vers un juge d'instruction.

On entre dans le bureau.

L'avocate se présente aux deux autres personnes dans la salle. Une femme est assise derrière une machine à écrire. Une autre plus proche, devant un bureau plein de dossiers.

« Maître Cararok, se présente l'avocate, je représente maître Duval qui n'a pu être présent.

— Vous êtes parente avec le magistrat ? demande la juge à l'avocate sans même me regarder.

— Oui, c'est mon père, répond l'avocate. »

Les magistrats ne se présentent jamais. Peut-être oublient-ils, qu'ils ne sont que les employés d'un service public juridique et ont le devoir de l'assumer au mieux pour le client, comme le médecin hospitalier, le postier, le contrôleur de la SNCF, l'inspecteur des impôts, l'instituteur.

Elles n'ont aucun égard pour mes chaussures neuves et les efforts que j'ai consenti pour être là.

« Je ne félicite pas Maître Duval, dit la juge exaspérée. »

Je ne sais pas de quoi l'on parle, mais une onde me traverse le corps. Un de ces ondes qui t'alertent aussi bien que les dauphins, que le cap est mis sur des parages dangereux. J'aiguise ma vigilance.

2. [Le codes] Doit être cassé l'arrêt d'une chambre d'accusation qui confirme une ordonnance de refus d'informer, par le motif que les faits sont insuffisamment établis ou que la partie civile se trouverait dans l'impossibilité d'en administrer la preuve, alors qu'il n'a été procédé à aucun acte d'information.

« Vous remplacez Maître Duval, continue la doyenne, en regardant l'avocate. C'est dommage qu'il ne soit pas là pour s'expliquer. Je n'ai rien compris à cette plainte<sup>3</sup>. »

Excédée par on ne sait quoi, elle pourrit pendant trois bonnes minutes la plainte de mon commis d'office absent.

« Je n'ai rien compris à cette plainte, elle répète à nouveau, en agitant, d'un agacement non contenu, les vingt trois feuilles des sept plaintes de Jean Duval au bout de ses bracelets d'or. Maître Duval a des progrès à faire. Je n'ai jamais vu une plainte comme celle ci, reprend-elle. »

Duval avocat, avait déjà été pas mal secoué par la juge. Pas moins de quatre fax, et un visa<sup>4</sup>. Duval a joué le jeu, enfin jusqu'à cette absence étrange. Elle continue sur Duval, et fini très vite par m'agacer, à force de lever les papiers au ciel.

« Maître Duval a le mérite d'exister, d'accepter l'aide juridictionnelle, je dis, en venant spontanément sur ce terrain d'un début d'affrontement qu'elle recherche et que je veux pourtant éviter à tout prix. »

J'ai senti le danger, le piège. Pas la raison de cet accueil anormal pour un type qui vient non se faire embastiller, comme beaucoup ici, mais pour faire prospérer une plainte. Faire arrêter un trouble à l'ordre public. Montrer les dégâts de mon statut de victime.

Alors je baisse les oreilles, comme un jeune chien. Je baisse les oreilles, afin de montrer que je suis soumis, pas vindicatif, collaborateur, collaborant, respectueux du service public, pas un hargneux. Je baisse les oreilles comme si je n'avais pas passé six ans de ma vie dans la haine et la volonté de vengeance, l'apprentissage du droit sur des bancs de faculté à quarante ans, la poursuite des flics en tous genre, les investigations sur les réseaux locaux. Je baisse les oreilles humblement pour qu'elle veuille bien accomplir sa tâche : faire instruire ce dossier, car les juridictions d'instruction ont le devoir d'instruire.

Par ailleurs, « *il suffit pour que la partie civile soit recevable lors de l'instruction préalable, que les circonstances sur lesquelles elle s'appuie, permettent au juge d'admettre comme possible l'existence d'un préjudice allégué, et la relation de celui ci avec une infraction par la loi pénale*<sup>5</sup> » et de ce point de vue, nous sommes gâtés.

Assis sur une chaise perpendiculairement à la juge d'instruction, je tente de dire, et commence à raconter. Non pas notre histoire, trop longue et complexe, mais de faire la différence entre deux état, comme en thermodynamique. Je veux rester dans le général, simple, clair.

---

3. [Pièces] Intégralité de la plainte de Maître Jean Duval, avocat de l'aide juridictionnelle commis d'office.

4. [Le codes] Article XXX du code de procédure civile - Le visa consiste, lorsqu'un avocat met en cause un magistrat ou un confrère à se faire entendre sur les motifs.

5. [Le codes] Recevabilité d'une plainte avec constitution de partie civile.

Des voyous se sont illégalement emparés d'un butin de plus de dix millions. Il s'agit des associés, qui nous ont jeté à la rue de notre entreprise par juge interposé, et ont tout récupéré, cachés très vulgairement derrière les cessionnaires. C'est simple et prouvé. Je ne parlerai pas des quatre millions de passif généré par ces associés, de l'avocat de l'entreprise, des fausses factures pour le banquier, des détournements de courriers. L'instruction les mettra en lumière.

Je décris l'état initial quelques mois avant l'arrivée des pillards : une boîte riche d'actifs industriels, entre dix et vingt millions, selon le marché futur, une boîte pauvre en trésorerie, qui a fait des pertes pour accumuler, avant de les toucher, ses plus values, une boîte qui payait ses pertes grâce à ses fonds propres, une boîte qui a subi les aléas de son actionnaire de référence, qui est retombée sur ses pieds, dont le banquier actionnaire possède 30 pour cent, et organise le premier pillage.

Je décris l'état final, là où est le délit, là où est la source de la ruine de l'homme autant que de ses biens matériels. Le jugement nous exclus du plan de cession, car ce sont les nouveaux actionnaires qui le dirigent en sous main. J'omets le juge Albert, complice, plus par peur de la froisser que par respect pour la profession.

Cela me paraît être une synthèse suffisante pour ouvrir une instruction. Une seule infraction suffit à l'instruction, selon le code de procédure pénale. Mais pas pour ma juge.

C'est là qu'on est passé dans d'autres eaux. Un interrogatoire dans lequel je me sens, dans lequel je suis accusé, d'avoir faibli, d'avoir trébuché. Seule la façon dont on se relève compte, et je m'étais relevé dignement, à temps, avec force. L'avocate n'a pas dit un mot.

« A quelle date a été créée l'entreprise, quel est son nom ?

— Echosynthèse, créée en 1987 avec 50 000 F, puis le capital passe à .... La substitut de la doyenne des juges d'instruction du pôle financier parisien me coupe.

— Il y a qui comme actionnaires ?

— Je réponds, le holding FINANCIÈRE D'IMAGERIE MÉDICALE créé lors du rachat ... Je passe sur cette heure passée à ne répondre à rien.

— Il y a une base de données dans laquelle...

— Ne répondez que lorsque je vous interroge, coupe-t-elle exaspérée. Ne répondez qu'à mes questions. »

Je pose sur la table devant moi les quelques pièces de preuves, les piquets sur lesquels j'ai tendu la toile de ma plainte sur CDROM.

Mais la table est petite, et me voilà vite face à des problèmes techniques. Pas de bugs dans les bases de données que j'ai mis en ligne, pas de rupture dans le serveur. Mais là des papiers mélangées qui tombent, de gauche, de droite, et la juge d'instruction de me demander des dates précises pour chacune de mes assertions, avant de dicter à la greffière, dans ce système archaïque et inefficace. Comment

connaîtrais-je toutes les dates par coeur ? Je pense à mon CDROM pesant quelques grammes dans lequel tout figure, à ma base de données disponible sur le Net, là, maintenant, tout de suite, à la soi-disant *oeuvre littéraire*, document, mémoire, qu'il suffit de consulter pour comprendre le niveau de corruption et de réseaux affairistes de tout cela.

« Il y a une base de données disponible sur le Net, je dis. Vous possédez un CD Rom de la première plainte, tout y est.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, dit-elle en secouant son poignet aurifié.

— Vous pouvez y accéder, depuis ici. Y trouver les faits, les dates exactes, les pièces de preuves, tout ce que vous me demandez.

— Je ne comprends rien, répondez à mes questions c'est tout ce que je vous demande. »

Elle se tourne vers la greffière et dicte.

« La société... »

Il a failli y avoir une nouvelle accroche lors des deux questions suivantes.

Je suis alors parti non du droit, mais des faits, parti des pièces de preuves sur les repreneurs des cent vingt millions de parc, et des plus values liées à leur revente.

« Voici DOLIAM, qui s'est retiré au tribunal, mais cela n'a trompé personne, si vous enquêtez vous verrez qu'ils se sont partagé le butin. J'ai une pièce, dis-je en tendant le mandat <sup>6</sup> ►►.

— Ce n'est pas une preuve, dit-elle. Le juge a cédé l'entreprise comme il l'entendait.

— Un juge du commerce n'est pas exempt de tout soupçon, j'ai dit. L'enquête parlementaire l'a montré. »

EQUINOXE ensuite. J'ai expliqué le pacte de corruption mis en place par le banquier.

« Et pourquoi avez-vous accepté ce pacte ? »

Me voici accusé, mais on entre dans le vif du sujet de la relation corrupteur corrompu.

« Parce que nos meilleurs amis étaient cautions, que l'ingérence de l'associé banquier, via Ross, ne nous offrait plus aucune autre possibilité, parce que nous étions épuisés et *qu'un mafieux...* »

Le chiot a relevé les oreilles. Je m'interromps.

« Que feriez-vous si, pour ne pas instruire une affaire, un mafieux menaçait vos enfants ?

Il y a un blanc. Je monte au filet, sur le pont, à l'assaut, en tête de mât.

— Voici la preuve de la collaboration <sup>7</sup> ►► entre EQUINOXE et nous, et la caution de Messieurs Jauffret et Noël, comprise dans le deal. C'était notre souci. »

---

6. ►►[Pièce Majeure] Mandat d' EQUINOXE à Crespeau.

7. ►►[Pièce Majeure] Protocole de corruption entre EQUINOXE et l'auteur.

« C'est pour avoir dénoncé cela et tenté pendant neuf mois un redressement, un redressement réussi, que le juge Albert nous a exclus nommément du plan de cession à la dite EQUINOXE, dis-je en tendant la copie de la pièce. »

Je la tends mais elle ne la prend pas immédiatement. Je reste le bras en l'air. Cela suffisait pour instruire, car c'était un délit d'origine et la suite pouvait être qualifiée de recel.

« Ce n'est pas une preuve dit-elle après une rapide lecture de quelques dizaines de secondes.

— C'est quoi une preuve alors ? »

Je comprends à ce moment là seulement que j'aurais du mal. J'ai attendu que la survie se gonfle pour éviter la noyade. Il n'y eut pas de survie.

« Et pourquoi avez-vous dénoncé la corruption ? »

Tiens, elle prononce le mot, ça me requinque. J'ai envie de dire.

« Greffier, notez que Madame la juge a employé le mot corruption. »

« Le président du tribunal nous a dit que nous étions sous la protection de la justice, parce que nous avons toujours été contre, parce que ... Mais on est vite passé à l'oral du concours.

— Qualifiez les faits, dit-elle, c'est quoi pour vous, ce protocole ?

— Ce n'est pas à moi de qualifier les faits, je réponds. »

Il y a en droit français, il y avait plus de mille cinq cent qualifications pénales[12] on ne sait pas exactement combien à la Chancellerie. Et quand bien même me serais-je trompé dans la qualification pénale, le code de procédure était tout à fait clair sur ce point, il n'importe que la partie civile ait mal qualifié l'infraction<sup>8</sup>.

J'ai entrepris uniquement pour cette affaire des études juridiques et suivi un diplôme universitaire de délinquance financière. Alors sur le train qu'elle exige, je dis :

« Un acte préparatoire, sans commencement d'exécution puisqu'on a dénoncé ...

— Et les sept autres infractions pénales ? »

Je commençais un oral de fac et elle m'a coupé la parole tout net.

« Qualifiez les faits, reprend-elle, dominante, de cette politesse arrogante, sûre de son pouvoir. »

Je lui réponds que c'est son job, pas le mien, parce que je ne suis pas assez compétent. Je fait le chiot soumis, au lieu de me laisser aller aux hurlements de loup qui me montent du ventre. Je fait le chiot soumis pour qu'elle se mette simplement à sa tâche d'aiguillage et de doyenne, sans conflits entre nous.

« Qualifiez les faits, reprend-elle. »

L'avocate n'a pas dit un mot. Je me lance, j'ose, je sais où je vais après toutes ces heures de fac, complétées par mes lectures.

8. [Le codes] La qualification des faits n'a pas à être envisagée par la victime.

« Il y a blanchiment de cession d'entreprise pour le tribunal de commerce dans son ensemble avec tous ses acteurs, recel d'options d'achat contenant 10 MF de plus values pour le banquier actionnaire.

— Vous mentionnez sept infractions pénales, quelles sont les autres ?

— Une seule suffit pour instruire, je réponds.

— Quelles sont les autres d'après vous ? elle persiste. »

Newton, pour ne pas être brûlé par l'église, devait atteindre le sept symbolique dans sa découverte des couleurs composant la lumière blanche. Il a rajouté le cyan aux six couleurs, qui, dans le cercle sur lequel il les avait placés en quartiers égaux, donnaient le blanc lorsqu'on le mettait en rotation.

« Les gendarmes, le gendarme Philippet en particulier, de la brigade financière, a annoncé en vrac sept infractions, il y en a bien plus, ou moins avec les prescriptions. Une seule suffit pour instruire, je reprends. »

L'avocate se tait toujours. D'habitude, on n'entend qu'eux.

« Quelles sont les six autres d'après vous, répondez à mes questions, lance-t-elle froidement, agacée. »

« Les gendarmes sont à l'origine du chiffre sept. Voulez-vous le téléphone du gendarme Philippet ? »

Je me penche vers mon sac à dos.

C'est là que ça m'a explosé au nez je ne saurais dire pourquoi. J'ai juste failli dire Sylvestre. On n'était pas là pour cela. J'ai failli dire Sylvestre, mais le ventre se mit à se tordre, la marée à monter dans le coeur, plus vite, plus haute que tous les chevaux du monde au galop, pesant de toutes ces lames. Je n'ai à dire nul mot sur mon navire, le vol, la violation de domicile, les affaires du sud. Les larmes me sont montées au yeux.

C'est mon second naufrage

Je baisse les oreilles, aspire les larmes comme un enfant renifle sa morve, et reprends l'air à la fois combatif et humble qui s'impose. L'avocate a vu la marée me monter aux yeux, Comment saurait-elle que j'ai Sylvestre dans l'iris. La juge fait semblant de l'ignorer tandis que la greffière greffe. Je reprends. Mais le combat est devenu plus qu'inégal. Déséquilibré. Elle a atteint peut être l'objectif qu'elle s'était fixé. Elle se croit le droit de m'agresser et moi je ne peux pas répondre. Elle confond délinquant et victime.

« Le gendarme Philippet et le colonel de gendarmerie Fasseau ... »

Et de raconter le PV qu'ils ont établi, d'une importance capitale, puisqu'il interrompt la prescription pénale en matière économique et financière<sup>9</sup>.

« La juge dicte à la greffière : un gendarme... »

— J'interromps : j'ai le nom du gendarme, son téléphone, si vous voulez l'appeler tout de suite.

---

9. [Le codes] Interruption de la prescription pénale par un PV de gendarmerie



— La juge excédée : le gendarme Philippet. »

La greffière greffe, comme le thermomètre mesure la température, sous abri à treize heures. L'avocate reste dans son silence. Juste un regard pour m'inciter au calme. Quel calme ? Je me sens coupable. *Pour la première fois, j'ai compris que j'étais coupable*[6].

Je dis aussi, enfin que les banques actionnaires, LOCA CIO et la FINANCIÈRE VOLTAIRE étaient complices. Il fallait passer à l'offensive, car je voyais dès à présent sa volonté de ne pas qualifier des faits évidents. Quant à l'avocate, son soutien se manifestait uniquement par une présence silencieuse. Je sors de mon sac à dos le livre de droit pénal spécial, dans lequel j'ai appris par coeur les articles et la jurisprudence pour ce grand oral et je lis la définition du blanchiment<sup>10</sup>.

Et le tribunal et ses auxiliaires ont facilité la justification.

« J'ai le même livre [43], mais nous n'avons pas la même lecture. »

La juge d'instruction ne me laisse plus parler, plus déposer ce que j'ai à dire aux motifs qu'elle ne comprend rien. Elle ne veut pas comprendre un coup classique. Elle ne veut pas entendre. Ce n'est plus l'audition d'un individu constituant la partie civile, mais l'interrogatoire d'un accusé d'abus de bien social ou autre. Elle me pose des questions sans aucun intérêt, tandis que je tente de continuer ma *déposition*. Je regarde si la greffière greffe mes paroles. Mais non, la greffière ne greffe que ce que lui dicte sa patronne et tout le vice du jeu est là. Elle n'était pas là pour débusquer quelque éventuel moyen de buter des délinquants financiers.

Je n'ai choisi que celles liées au recel. Je sais par coeur la jurisprudence sur le recel qui permet de passer outre la prescription pénale de trois ans.

« Tout cela date de 94, tout ça est prescrit, dit la juge.

— C'est prescrit parce que votre prédécesseur n'a pas instruit. Quand les gendarmes sont venus constater sept infractions pénales, on était dans les délais.

— C'est prescrit quand même, relance-t-elle.

— Pas le recel par profit ou bénéfices qui n'implique pas la détention matérielle de l'objet. Il n'est prescrit que trois ans après qu'il soit découvert.

— Vous n'allez pas m'apprendre le droit pénal, dit-elle. »

J'ai failli lui lire sur le livre de Droit posé devant moi l'article sur le recel, sur *tous ceux qui, en connaissance de cause, ont, par un moyen quelconque, bénéficié du produit d'un crime ou d'un délit*.<sup>11</sup> mais ce n'était pas le moment, je me la serais mise à dos.

Moi, je voulais juste qu'elle nomme un juge d'instruction comme

10. [Le codes] Titre juridique : 324-1 du code pénal - Le blanchiment.

11. [Le codes] Le recel - Article 321-1 et suivants du code pénal. Un des plus redoutables, conçu en termes très généraux, tant sur la mise en oeuvre que sur la prescription.

elle en avait le devoir compte tenu des faits non prescrits que j'exposais, pour juste satisfaire le service public qui la salariait, pour la protection des citoyens..

J'ai tenté d'ouvrir le débat vers d'autres délits à instruire.

« Il y a des machines qui ont disparu. Certains clients radiologues<sup>12</sup> sont poursuivis par les banques... »

« Le bruit court dans Paris que nous sommes partis, mon associée Claudine Boige et moi, avec trois millions de francs... »

Elle fait un geste vague du bras, du genre, tout ça, tous ces trucs, c'est quoi. Je réussis à ne pas bondir, je contrôle la pression, soulage dans cette lame, ne crache pas mon *si vous ne faites rien je m'en occuperai moi-même*, qui doit se lire dans mes yeux pour qui me connaît et qui est un coup à repartir avec des menottes pour menaces sur la personne. Elle ne me fixe jamais dans les yeux plus de dix secondes.

« Je ne vous laisse pas beaucoup d'espoir. Cela m'étonnerait que votre plainte ait une suite, conclut-elle.

— Merci de votre patience, je conclus en baissant les oreilles, manière à percer la baudruche de l'hostilité qui ne peut que se voir sur mon visage gonflé par le trop de rosé. Petite sortie à reculons devant le pouvoir du prince. J'en pense pas moins. »

J'ai fait l'erreur de croire que la connaissance de leur art suffisait. C'est une erreur colossale. Rien n'a changé depuis Beccaria. Cela s'exprime autrement, c'est tout.

Puis on a été boire un verre avec cette jeune avocate, qui avait su, si ce n'est intervenir par des arguments juridiques, gérer ma retenue. J'étais trop désappointé pour lui en vouloir. Je n'avais pas encore compris son existence, ni son silence.

« J'ai juste tendu une toile sur les pièces, avec mon récit, j'ai dit à l'avocate.

— Vous vous en sortirez. J'ai lu votre récit, vous savez écrire, alors écrivez. »

En mars 2001, je me dirigeais, errant et titubant, vers les dépressions de l'hiver et donc le printemps qui s'avancait. Jusqu'à ce jour, j'avais dégusté les printemps. Désormais, je le laissais plutôt faire, je le laissais se coller sur ma peau, comme la peau d'une fille dont on a pas encore effleuré le grain. Il s'étire naturellement, le printemps, comme une huile parfumée. Mais face à ce printemps 2001, je ne suis plus un consommateur admissible, et je ne vaud plus grand chose, sur le papier autant que dans la réalité. Et encore pire que de le penser, je le ressens.

Combien de temps me faudrait-il pour comprendre que les seules vengeances qui aboutissent sans totalement vous ruiner l'âme et le corps, sont celle des romans de Dumas, rendues possibles grâce à la fortune, et que les combats des autres, les luttes des pauvres, sont sans fin.

---

12. <sup>✉</sup> [Sophie] Le Docteur Catherine Sciot, radiologue à Paris.

Combien de temps me faudrait-il pour comprendre qu'il suffit de totalement appauvrir quelqu'un pour le ranger dans une catégorie d'impuissants. Ce n'est pas que le droit n'existe pas. Mais sa mise en oeuvre, sans une belle valise de liasses neuves est une utopie, un rêve de société idéale.

C'est en regardant la télévision que Nathalie D. a pu mettre un nom sur le visage de son agresseur. Sur Guy Georges, le tueur de l'Est parisien, soupçonné de sept assassinats de jeunes femmes<sup>13</sup>.

C'est en regardant la télévision dans un bar perdu de Leucate, en hiver, où les alcooliques paumés de ce bout du monde tiennent le comptoir en attendant le soleil et leur RMI, que j'ai reconnu la juge. C'était Madame Edith Boizette elle-même, doyenne des juges du pôle financier que je reconnais être celle de l'audition[39]. *Vous savez, nous bénéficions de moyens matériels fantastiques*[26].

J'ai commandé quelques pastis.

Du coup, j'appelai mon commis d'office. Il me fallait ce dernier jugement. L'avocat ne me l'avait pas envoyé depuis une bonne année.

Il me fallait surtout le truc après lequel je courrais : le procès verbal de la section financière de la gendarmerie. Parce que c'était la base de travail qui m'avait fait rentrer dans le jeu. Les gendarmes sont des militaires, pas des gens du monde. Il me fallait ce PV, et j'avais demandé à l'avocat qu'il me l'obtienne auprès du procureur. J'avais obtenu l'adresse.

J'ai passé des années à faire monter ce dossier d'une petite ville de province corrompue à la plus haute et la plus récente des institutions de délinquance financière française. Pour cela, j'ai passé trois ans sur les bancs de la faculté de droit avec succès, sans le sou, afin d'apprendre le langage de cette population singulière. Et Madame Edith Boizette m'a planté dans le garrot la première pique, le plus simplement du monde. L'échine, on s'en arrange toujours. Mais le garrot laisse le sang gicler. Il me faudra faire appel de cette décision, et cogner encore.

---

13. [Actualités] Lors de l'arrestation de Guy Georges - soupçonné de sept assassinats - Nathalie David, sa première victime, gagna son procès en responsabilité de l'état pour le classement sans suite de sa plainte. Le contribuable a payé. L'instruction aurait elle évitée six meurtres ?

LE JUGEMENT

La juge d'instruction m'a envoyé un courrier, non signé et non motivé. Sans un mot de justification il n'y avait, d'après elle, et contrairement à l'avis de mes gendarmes spécialisés et de mes universitaires, aucune infraction pénale<sup>14</sup> ►►. Elle me demandait si je désirais poursuivre.

J'ai dit oui.

Je reçus une ordonnance de consignation. On me demandait dix mille francs. Encore une fois, le droit pénal était payant, et elle savait très bien que je ne les avais pas.

Je fis appel, bénéficiant dans ce dossier, et depuis le début, de l'aide juridictionnelle totale. J'étais donc dispensé de consignation. D'où la plainte pour sept infractions pénales de mon commis d'office Maître Duval.

Je fis appel de cette décision.

La chambre jugea<sup>15</sup> ►► que je ne bénéficiais pas de l'aide juridictionnelle et *Qu'en l'espèce, le document fourni [...] à l'appui de son appel, et qui consiste en une décision du bureau d'aide juridictionnelle, est daté du 6 mai 1999, soit plus d'un an avant le dépôt de la plainte dont s'agit, de telle sorte qu'il n'apparaît pas que cette décision favorable ait pu être rendue dans le cadre de l'affaire dont la cour est saisie*<sup>16</sup> ►►.

Il fallait vingt jours pour trouver l'argent. Je l'aurais trouvé, mais je refusais ce double déni de justice. Et je savais surtout qu'elle n'aurait rien fait.

Je pouvais aller en Cassation. J'avais déjà tenté cette voie au civil, lors des premières actions. On m'aurait sûrement demandé une consignation.

---

14. ►►[Pièce Majeure] Courrier notifiant l'absence d'infractions pénales.

15. ►►[Pièce Majeure] Jugement en appel de la chambre d'accusation daté du 24

16. ►►[Pièce Majeure] Motivation du rejet de la plainte par la doyenne des juges d'instruction du pôle financier. Un monument d'intelligence et de raisonnement.

UNE HEURE ENCORE, me dit la fille sans même poser ses yeux sur moi. » Les gouttes bleues glissent le long du fil. Du bien être après tant de douleurs, de coups donnés et reçus, de luttes gagnées et perdues, d'épuisements et regains de rage. Fallait bien que ça s'arrête.

La fille secoue la bouteille, défait la petite vanne pour accélérer le débit, et l'eau bleue s'écoule librement vers une très minuscule aiguille tenue par un petit bout de sparadrap moderne, blanc, et hypo-allergénique. Dans cette clinique haut de gamme et psychiatrique de Badens qui m'avait exclu quelques jours après le naufrage, on change l'aiguille de bras tous les jours depuis une semaine, à cause des violets bleus qu'elle crée. Je me contente de me laisser glisser comme on se laisse descendre dans l'eau avec un masque depuis le pont. Me voici en chantier, sur le sable, échoué et enfin stable.

On me carène l'âme au goutte à goutte, avec un antifouling gavé de vitamines et d'antidépresseur, un produit afin d'éviter que les anatifes ne collent à nouveau sous ma carène et ralentissent ma marche, que des tarets creusent leurs galeries un peu partout dans le corps. Ensuite seulement on pourra me repeindre l'âme.

Pour reprendre un peu de confiance, il fallait que je teste les résidus de mon charme naturel. A vingt ans et des plumes, cette cliente de la maison est grande, vraiment très belle, belle et blonde. Cheveux courts dans le cou comme je les aime. Ça marchait. J'ai ensuite testé mes réflexes et gagné LE tournoi de ping-pong de ce club très fermé. Le tout est de se trouver dans un endroit où tout le monde est à égalité, car ce n'est pas ici que l'on va me reprocher de ne pas être au mieux de ma forme, de me voûter, de tanguer.

Le parc est joli. Claudine m'envoie des collages et des lettres. Jean Louis fidèle dans ses amitiés m'appelle souvent et je passe des heures au téléphone, allongé dans les aiguilles de pin qui me piquent les fesses, à renifler l'humus.

Ce séjour fut finalement agréable. On trouve toujours sa place partout au bout de soi, parce que la vie est soumise à la poussée d'Archimède. Il a fallu me retrouver libre. Mais un passage si rapide au chantier est une connerie médicale majeure. Au lieu de continuer les travaux, on vient de me lâcher en eaux libres depuis un sas immergé par trois cents mètres de fond. Mes tympanes ont éclaté, comme lors de cette plongée en apnée dans un mouillage de Minorque. *Chaque*

*battement de palme est plus qu'une douleur. Je geins, je suinte, couine en avalant de lourdes gorgées d'eau de mer, palme sur le dos, le soleil sur le ventre, anormalement brûlant. L'accroche poisson vide traîne le long de la cuisse. Tenter de monter à bord. Chacun de mes mouvements est amplifié d'un facteur cent. Je cogne le bordé du front, recule, cogne à nouveau, de face, sur le côté, incapable de mettre un pied sur l'échelle de coupée. Je suis revenu à moi allongé sur le banc de teck.*

L'éclatement des tympanes est la seule expérience physique à laquelle je compare la douleur de LA maladie.

Claudine ne m'a pas lâché, affectivement, moralement, intellectuellement, économiquement.

Sans elle je serais mort, ou allongé quelque part, comme ces types sans plus rien qu'une bouteille de rosé pas toujours frais. Je quittais parfois son canapé vert, trop court pour que je m'y étende de tout mon long, et abandonnais le chien de fusil, pour tenter de monter en haut du village. A mi-côte, je devais renoncer tant la pente me paraissait infranchissable. D'en haut, on aurait vu la mer.

Je prenais à présent la chimie des gouttes bleues sous une forme aussi solide que l'impression que me faisait le temps. *Le fil du temps* ne signifiait plus rien. J'entame chaque heure à coup de ciseau à bois mal affûté dans la masse du temps, à contre fil du bois. Cela a duré plus de six mois, d'après ce que l'on m'en a rapporté. Six mois de tympanes éclatés.

La nuit le combat devient inégal. L'insomnie, tout le monde l'a racontée. Que dire de plus que Fitzgerald[14] ?

J'ai pourtant entrepris, à peine remis, de dresser une carte maladroite et tremblée des contours de ces rivages.

Je connaissais trop bien la tempête et le naufrage pour en faire une métaphore usée que je pouvais lire chez les meilleurs auteurs qui traitaient de la dépression. *Le coup d'orage dans un ciel serein* me ramenait uniquement l'odeur des bonheurs des étés corses. Clément Rosset a décrit magnifiquement un monde qui n'était pas *exactement* le mien. Mon ciel n'était pas serein avant le coup de tonnerre. Aucune divinité mystérieuse pour déclencheur. J'avais trouvé dans *Un homme qui dort* de Perec[34] quelques descriptions de l'immobilité. Sur le lit avec Francis Scott Fitzgerald, les restes à partager à table, après minuit[14] dans un plat fêlé. J'avais un avis sur le dédoublement de la personnalité si bien décrit par Rosset[38] qui était davantage pour moi une superposition d'états quantiques qu'un dédoublement. Je n'avais trouvé que des banalités dans les derniers livres d'actualité sur ce sujet à la mode, qui faisaient recette dans les hypermarchés. Je lisais encore plus lentement que d'habitude. Quelques pages par jour au mieux. Je ne sais pas lire, je ne lis qu'à haute voix. Je me retrouvais impuissant à utiliser les briques de la littérature classique. Ce n'est qu'après la crise que j'ai pu et voulu rendre compte sur mes cartes de ce nouvel état de la matière physique et psychique.

J'ai pris la chose au mot.

Le mot *dépression* utilisé pour interpeller LA maladie ne me semblait pas convenir.

*Dépression* est pour moi, d'abord un mot de mer. Un appel au BMS, le bulletin météo spécial qui fait crépiter la radio du bord. La dépression située dans le golfe de Gènes, et son complice l'anticyclone des Açores sont les inventeurs géniaux du mistral, de la rugueuse tramontane, qui m'ont porté et arrosé dans des miles de plaisirs, des nuits de vent portant, mille froids d'hiver. La dépression donne naissance à ce vent décapant qui fait lever la tête face à l'embrun de la corruption. Remplacé la fortune d'argent par la fortune de mer. Je jetais le sens maritime à la corbeille.

*Dépression* est pour moi un mot de la physique.

En mer, un voilier luttant contre le vent ne progresse pas poussé comme on peut le penser. L'air s'engouffre sous la voile d'avant, crée une dépression sous celle ci, qui aspire alors le navire vers son cap, vers son île, vers un mouillage heureux et lui permet de trouver la puissance pour passer une mer hostile.

A terre, dans la petite maison, la dépression sur le trajet du vent par la cheminée et le toit tire sur la fumée autant que moi sur mes clopes artisanales. Les huîtres grillent, les lentilles dans le pot de terre en profitent. La dépression nous évite l'asphyxie.

Jadis ingénieur alchimiste, trafiquant de la matière, je m'efforçais de faire bouillir de l'eau à moins de cent degrés. J'usais de pompes à mercure pour générer une forte dépression mesurée par une longue colonne de mercure. L'évaporation de l'eau à soixante degrés assurait la protection de quelques liaisons invisible et moléculaires.

Ayant tout usé de ce côté là, j'orientais ma recherche à l'opposé de ce mot *dépression*. J'ai mis le cap vers les très hautes pressions, vers les pressions cosmiques. Elles créent des densités de matière incroyables loin de tout dans les étoiles.

Le langage populaire associe un homme à sa *bonne étoile*. Comme il y a plus d'étoiles que d'hommes chanceux, il reste un stock d'étoiles. L'une d'elle fit se gonfler, dans une nuit même pas froide, une baudruche orange, à la seule fin de me ramener rendre compte.

Les bonnes étoiles et les autres naissent, vivent et meurent comme les hommes et les fleurs. Comme les hommes, elles approchent de leur mort quand leur feu intérieur, faute d'atomes capables de fusionner, finit par s'éteindre. Durant son agonie, l'étoile se recroqueville, perd de la chaleur, tremble comme l'homme sur le canapé vert. L'étoile, à ce stade, a pas mal de possibilités. Elle peut devenir naine blanche. Comme pour l'homme, cela dépend de sa masse initiale. Avant son agonie, elle tourne sur elle même, de plus en plus vite, patineuse resserrant ses bras, la voilà devenue un pulsar qui tente de crier dans le spectre des rayons X, d'avertir les astronomes avant de s'effondrer.

Lorsque l'étoile ne tourne plus assez vite, la force qui entraîne vers l'extérieur ses morceaux ne compense plus les forces gravitationnelles qui les aspirent vers le centre de l'astre. Alors ses atomes, ses neutrons, ses quarks, comme ceux de l'homme malade, se blotissent l'un contre l'autre, sous l'effet unique des forces gravitationnelles, C'est la fin des contractions. C'est l'effondrement gravitationnel.

L'étoile mourante vient de former un trou noir dans l'espace.

J'étais passé par toutes ces phases de la vie de l'astre. L'enfance m'avait laissé une masse supérieure à la masse critique, et j'ai suivi, par fidélité ou par habitude ma bonne étoile vers des pressions et densités incroyables. J'ai vécu avec elle l'effondrement, la surpression, la baisse de température, les rotations et les pulsations émises dans le X de la justice. Nous voilà, bras dessus, bras dessous devenus un trou noir, cet espace de quelques kilomètres à peine dans l'univers.

Ce trou noir va déformer nos univers communs.

Les équations de la physique décrivent depuis Einstein l'univers comme une immense toile élastique tendue, qu'une masse posée sur sa surface va courber, comme une boule de pétanque creuse un trampoline ultra fin. Un objet, lancé cette toile, passant aux abords du creux, dévie sa course et pénètre dans le vallon. Sa trajectoire se courbe. C'est pour cela que la terre tourne autour du soleil, la lune autour de la Terre. Sur ce tissu élastique de l'univers, le mouvement n'est pas dicté par des *forces*, mais par la *forme* de l'espace, par la courbure de celui-ci<sup>1</sup>.

L'étoile effondrée, devenue trou noir, dense - une cuillère à café de cette matière effondrée pèse cent mille millions de tonnes à peu près - et mesure quelques kilomètres de diamètre. Elle creuse la toile élastique au delà de toute attente. La toile de l'univers ne peut céder. Alors elle enveloppe dans son entier l'étoile effondrée, au point qu'elle se replie sur elle même, comme pour ensevelir les restes de l'étoile d'un linceul mathématique, calculé, prévisible. Ce n'est pas une mort triste, car même effondrée, elle guidera encore mille ans les navigateurs<sup>2</sup>.

La courbure de mon espace est une poche greffée sur la grande toile, un repli de celle ci. L'enroulement de cette peau immense et élastique sur la petite étoile recroquevillée sur le canapé crée *deux univers distincts*.

Un grand univers à peine froissé par les creux que forment tous les astres brillants, tandis que, singulière, infiniment proche, totalement étrangère, un petit univers, une minuscule forme se blottit contre lui. Cet espace nouveau, enfanté par notre propre univers, n'aura plus qu'un point de contact, et jamais de communication avec

---

1. ☞ [Sophie] Les trous noirs.

2. ☞ [Sophie] La vitesse de la lumière.



son géniteur. C'est un autre espace-temps. Et c'est dans cet espace temps que je vis à présent.

Ici, dans ce repli, il se passe d'étranges choses à cause des équations de la chimie et de la physique. L'espace et le temps ont échangé leurs rôles. Ici l'espace a pris la nature irréversible du temps. Ici le temps a acquis les propriétés des allées et venues que l'on peut s'offrir dans l'espace.

L'espace, ici, a pris la nature irréversible du temps.

Il ne permettait donc aucun retour en arrière, contrairement à tous les espaces que nous traversons ordinairement, une rue, une mer, un jardin.

Avant la formation du trou noir, dont je ne peux fixer encore avec précision ni la date, ni le lieu ou la cause, le voyageur que j'étais avait la possibilité de faire demi tour dans le grand espace. J'avais d'ailleurs tenté maintes fois la manoeuvre. Après le viol économique, la dénonciation, même après ma nuit sur le fil rouge, un retour était encore possible. Les équations sont formelles, depuis un point précis, à déterminer, il ne me serait plus jamais possible de faire demi tour. L'espace est devenu irréversible comme le temps, qui nous emmène de la naissance à la mort.

Aller tout droit dans la même direction, dans un univers si petit, courbe, replié et fini, implique de repasser un nombre de fois infini au même endroit. Le chemin parcouru avant que le paysage ne se répète est la moitié de la distance dans l'autre univers.

Les équations de la relativité générale prennent toute leur dimension dans le cerveau de l'homme malade qui voit dérouler sans fin, dans son âme comprimée, et dans les yeux des autres, le même espace. L'homme dans l'univers créé par le trou noir est prisonnier d'un mouvement cyclique, ou périodiquement, à chaque *tour*, à chaque cycle, il va vivre les mêmes événements. Si en théorie, le nombre de cycle est infini, la faible résilience du matériau provoquera la rupture.

C'est cette excessive courbure de l'espace que les psychiatres du grand univers appellent les *tendances obsessionnelles compulsives*.

J'en serais responsable. Voire coupable de ce comportement obsessionnel et compulsif. Alors que les mille rêves de naufrages tous différents, de renflouements sans cesse déclinés, ne sont que les effets naturels de l'espace dans lequel j'étais entré sans possibilité de retour ; qu'une des caractéristiques de ce repliement dû à l'effondrement, créé par un ou des événement que je cherche à identifier.

Le temps, ici, a acquis les propriétés de l'espace.

On peut s'y offrir, des allées et venues, le pas léger, errant sur les quais, les pontons et les ponts. Il s'écoule aussi dans l'autre sens, le temps d'ici et subit des transformations bien étranges. Pour celui qui contemplerait de la plage du grand univers un vaisseau qui fait naufrage dans une mer de mon espace, le navire mettrait un temps infini à atteindre le fond. Tandis que pour celui qui est à bord, c'est le

contraire qui est ressenti et le temps passe infiniment vite. Un an me paraissait aussi insignifiant qu'une journée de l'autre monde.

Contrairement à tous les autres corps de l'univers, les trous noirs peuvent être complètement décrits à l'aide de trois ou quatre paramètres<sup>3</sup> au lieu des milliers qui décrivent l'état de la moindre goutte de rosée salée. Toute l'information dont je disposais avait ainsi disparue<sup>4</sup> et pour satisfaire les équations, parce qu'il existe bien une théorie universelle, à laquelle ma biochimie est soumise, mon système devait assassiner chaque jour, chaque heure, à chaque réveil, aux flux de marées montantes, autant qu'aux rares étales de basse mer, toutes les choses auxquelles je n'avais plus accès. La seule chose que je ne réussis pas à détruire fut la nécessité de vengeance. Je mis ainsi en évidence sa nature bien spéciale : une sorte de principe de conservation et d'invariance de jauge dans cette transformation de l'univers.

Une autre caractéristique d'un trou noir est qu'à l'intérieur d'un rayon, appelé rayon de Swartchfield, la lumière n'est plus capable de s'échapper. La communication avec l'autre univers devient impossible. Mes anciens souvenirs ne me sont donc plus accessibles. Impossible de me nourrir des souvenirs heureux, de penser aux douces nuits de mer, au cuir de la barre, à mes virées en haut du mât. Je croyais que je les avais inconsciemment et consciemment rejetés alors qu'ils ne m'étaient tout simplement plus accessibles à cause des équations.

J'entrepris le calcul de la taille du trou noir et de mon rayon de Swartchfield qui dans certains trous noirs, peut être très petit. Le mien se calculait simplement d'après la distance géographique maximale que je pouvais parcourir pour communiquer.

Le quatre ou le cinq du mois, la caisse d'allocation familiales me versait mon RMI. Trois cent soixante quatre euros. Je payais mes dettes de tabac de contrebande, les ardoises de rosé frais, celles de quelques revues maritimes. Il était hors de question, financièrement, de pouvoir acheter tous les livres dont la radio parlait, alors que j'aurais fait des orgies de lecture. Parfois, on allait au cinéma. J'avais pris pour habitude d'inviter Claudine au restaurant, face à la mer. Nous regardions les cargos, en file, devant Port la Nouvelle, à quarante cinq degrés du vent, immobiles, à la cape, sous la tramontane, ce vent d'orgueil et d'honnêteté qui nous avait conduit à la ruine, qui soufflait à plus de cinquante nœuds. Je fixais *la minuscule silhouette d'un pétrolier qui faisait route vers l'ouest en serrant les brisants, afin de ne pas gaspiller de combustible à contre-courant*[18]. Le dix du mois, il ne

---

3. ☞ [Sophie] Un trou noir simple est caractérisé par trois données seulement : sa masse, son moment angulaire et sa charge électrique.

4. ☞ [Sophie] Un système, physique ou psychique, possède d'autres informations, en particulier l'entropie, qui mesure son désordre, le nombre de configurations microscopiques qui laissent inchangé son état macroscopique.

restait qu'un billet au fond de ma poche, que je tentais de faire durer le plus longtemps possible en le triturant de temps en temps pour me rassurer.

Il était donc hors de question de financer des ouvertures sur d'autres mondes où j'aurais trouvé des contacts. Ou bien, chaque fois que cela arrivait, je m'étais trop habitué à la solitude et à l'isolement pour ne pas ressentir les autres comme des étrangers. Aller à Montpellier travailler sur le serveur internet me menait à la frontière de ce cercle, à cette extrémité, où l'on pouvait voir, disaient encore les équations, le futur de notre univers. Je n'y voyais rien.

J'en déduis que le rayon de Swartchfield de mon univers était compris entre trente et cent vingt kilomètres.

J'avais tenté de l'augmenter, de trouver un boulot, simple, humble. Mais ni la station service Dyneff - mon diplôme d'ingénieur chimiste me conférait pourtant un savoir faire à la pompe - ni le poste de gardien d'autoroute - Djian y avait travaillé et je pensais que mon statut d'écrivain dont certains commençaient à dire du bien, pouvait jouer son rôle - ne me permirent cet élargissement. Lorsque je tentais d'entrer dans un autre univers, avec un vrai boulot qui m'aurait apaisé, ce fut un douloureux fiasco qui me ramena dans les hôpitaux de Narbonne, vers les types qui m'avaient recueilli après ma nuit sur le fil rouge.

Quel orgueil ferait croire à l'homme que son psychisme relève de sa volonté, d'une médication, d'une chimie simple des pressions atmosphériques, de quelques entretiens psychothérapeutiques, alors que je tenais mon modèle du monde des impensables compressions. Tu me vois dire au toubib :

- « Je fais une compression
- Une dépression, vous voulez dire.
- Non, une compression relativiste. »

A quel moment ai-je poinçonné d'un trou noir ce billet sans retour pour cet espace qui me fait autant que je l'occupe ? Pourquoi surtout ne m'étais-je pas transformé en naine blanche, au lieu de m'effondrer en créant cette courbure infinie ?

Rien ne m'avait jamais effondré depuis l'enfance. Ni la guerre vue de l'intérieur, ni ses suites plus terribles encore, ni l'exil, ni les caïnes, la pauvreté, l'ignorance initiale, la violence et la folie des autres n'avaient eu raison de ma structure atomique.

Aucune des turpitudes, les alliances douteuses et les trahisons, les tribunaux, les violeurs de navires, la mer ne m'avait effondré. Cela avait réussi seulement à amener ma température à la dizaine de millions de kelvins. Parfois, à ces températures, une formidable explosion se produit à la surface d'une étoile. Les couches d'hydrogène sont expulsées avec une violence inouïe. La luminosité est multipliée en quelques jours par un million. Mais la situation redevient normale, après une période comprise entre un siècle et plusieurs di-

zaines de milliers d'années. Je suivais sagement, à mon échelle de temps, ce comportement dans mes éruptions de rage, la nécessité de justice, qui cessaient parfois pour reprendre jusqu'à une nouvelle explosion.

Je cherchais la nature de ce *quelque chose* qui aurait pu causer cette transformation de ma matière. Je cherche à cocher les cases des événements venus me planter là. Ce n'étaient ni les amours perdues, ni la vengeance physique inhibée.

C'étaient un tailleur chic, des bracelets d'or du pôle financier parisien. Un déni au plus haut niveau, venu envelopper, comme la toile de l'univers, le rejet d'un petit juge amateur aux ordres, acheté et provincial.

Les psychiatres contemporains distinguent deux formes de défaillance dans la reconnaissance, aux implications toutes différentes : *le rejet*, ou manque de confirmation, et *le déni*, manque de reconnaissance. Le rejet est un désaccord sur le contenu du jugement. Le déni, un refus de considérer qu'il faille un jugement. L'offense infligée au sujet est bien plus grave.

Les psychiatres vous le diront.

Les philosophes l'ont écrit<sup>5</sup>.

Les écrivains l'on décrit<sup>6</sup>.

Nul ne résiste au déni.

Nul homme social qui ne soit un fou, un dieu ou un autiste.

La bagarre, l'insulte, les traitements diffamatoires et menteurs d'un avocat *de la famille*, l'exclusion, même par un juge bienveillant connu du SRPJ, la pauvreté, même si elle vous ramène à l'enfance et appelle la violence et la vengeance, ne sont pas du même ordre que le déni.

Le déni est *absolu*. Un équipage peut vous déposer sur le quai, ne pas vous embarquer. Cela reste relatif à l'humain, et n'est qu'un rejet. Une amoureuse vous dira la *confusion de ses sentiments* pour vous rejeter à la mer. Elle ne vous dénie pas.

Un adversaire ne peut vous dénier. Il ne peut que vous nuire, tenter de vous détruire directement ou pas. Ne pouvant vous dénier, et seulement vous détruire, il ne peut vous vaincre[19]. Il peut prendre votre maison et la détruire, prendre votre navire, le violer et le saccager, prendre vos livres et les brûler, vous exclure de toute vie sociale. Vous serez sans argent, sans avenir apparent, sans projets réalisables. Cela reste relatif. On peut se battre, se venger, tuer.

Pour lutter efficacement contre le *rejet* et l'*exclusion* prononcée par le petit juge Albert, j'ai pris le temps, la peine, l'intelligence de l'apprentissage des lois, et acquis la compréhension des mécanismes oc-

---

5. ☞ [Sophie] Charles Taylor est un philosophe québécois qui affirme que le déni de reconnaissance peut être une forme d'oppression

6. ☞ [Sophie] Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski : Notes d'un souterrain - Le crocodile : un événement extraordinaire ou ce qui s'est passé dans le passage.

cultes.

Seuls le Prêtre pour ceux qui y croient le Juge, la Loi, l'État, pour tous, peuvent vous dénier.

Parmi tous les dénis, celui dit de justice, est un acte de terrorisme, aveugle, tueur. Un acte de terrorisme AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS. Une peine de mort morale. Le déni porte au moi une atteinte mortelle[32]. Une peine de mort du MOI qui n'est pas encore abolie. Le déni de justice est le plus redoutable de tous, parce qu'il est absolu du fait même des prérogatives de son auteur. C'est une arme de destruction à la fois massive et individuelle.

Lutter contre le déni<sup>7</sup> m'est devenu aussi indispensable que d'avaler mes deux gorgées d'eau salée par jour.

Ma métaphore de l'effondrement d'une étoile n'est qu'une tentative d'encadrer avec ma culture, comme les anciens Grecs<sup>8</sup> l'avaient fait pour les nombres irrationnels, une chose insaisissable. Mon exploration des propriétés collait exactement au modèle que j'avais choisi par instinct, et par le peu que j'avais gardé de l'apprentissage de la nature des lois physiques que Catherine Carin avait tenté de m'apporter. J'ai pu ainsi dresser cette carte, avec les mêmes moyens que ceux dont disposait Archimède, de vagues cercles sur du sable, tracés avec un bâton tordu. Mettre en évidence sur les cartes la nature de l'effet et l'origine de la cause.

Par chance, rien n'est totalement noir. Les trous noirs devraient luire faiblement, avec un *rayonnement de Hawking*, composé d'une pincée de photons, neutrinos et de particules plus massives, et un tas d'autres machins étranges. Un trou noir pouvait laisser échapper de l'information, et seuls les trous noirs minuscules vont rayonner de façon significative. J'avais donc une chance, minuscule elle aussi, de sortir du trou noir du déni de justice et de transmettre quelque information.

---

7. ☞ [Sophie] Hegel considère que la lutte pour la reconnaissance, "lutte à mort de pur prestige", est à l'origine du progrès dans la moralité. Il y a d'après lui trois modèles, la reconnaissance juridique, la reconnaissance dans l'amour, la reconnaissance dans l'État.

8. ☞ [Sophie] Archimède Ptolémée et l'encadrement

■ *Tanger, avril 2002* ■

CLAUDINE pour mon anniversaire m'a invité à Tanger. Je n'y étais jamais revenu depuis ma naissance, depuis la fuite sous les balles. J'avais un an.

Nous avons pris le bus devant la gare de Perpignan, dernier centre du monde connu. Le bus, plein à craquer, passait en boucle sur des écrans au plafond, des émissions de variétés et quelques films humoristiques en arabe. Nous nous arrêtons toutes les trois heures environ. Alors, surgit de nulle part, un chauffeur qui dormait dans le coffre à bagages, prenait la place de son prédécesseur.

Je me souviens de ce séjour qui aurait dû être un feu de joie, comme d'une convalescence. De n'avoir même pu oser une caresse envers Claudine, la seule vraiment attentive à ce que j'allais devenir ou faire. Cela devait être épuisant pour elle, de trainer dans les étroites ruelles montantes de la casbah un homme aussi lourd que l'espadaon, posé sur l'avant de la mobylette que l'homme poussait, et en travers, le rostre dépassant d'un bon mètre, dans une pétarade et un flot de fumée grasse et puante, ce poisson qui la nuit précédente sautait hors de l'eau dans des éclats de bleu violet et de métal.

Le restaurant du marché, dit *Populaire et des Travailleurs*, nous servait pour trois dirams des poissons plats trop grillés, une soupe, aussi quelques beignets de l'enfance, ceux que l'on tenait par un morceau de journal passé dans le trou central. Le soir, nous soupions d'un bol de harrira, qui mijotait à même la rue. On laissait nos frites aux bandes d'enfants pauvres qui mendiaient à la porte de ces troquets face à la mer, et le patron, de mêche, leur mettait les frites molles dans un sac plastique en faisant semblant de les chasser et de ne pas les connaître.

Durant ces cinq jours sous Tanger qui nous regardait de haut, la pluie n'a jamais cessé. Elle donnait à la ville cette image que l'on voit sur les écrans cathodiques mal réglés, striés de fines lamelles électromagnétiques. Je me souviens très bien des draps rêches, de la liste des courses du dîner d'anniversaire, de la harira à deux dirhams, servie dans de grands chaudrons qui cuisaient le long des ruelles, et des sons dissonnants aux oreilles occidentales dont j'avais intégré les phonèmes les premiers mois de l'enfance.

Nous avons fini par rentrer.

Dans le même bus. Plus de trente heures. Les douaniers avaient entièrement démonté les roues de cet autobus, parce que de petits délinquants y avaient caché quelques kilos de hakik. Je leur aurais bien dit que ce n'est pas ainsi qu'il faut se faire délinquant, que d'autres façons étaient plus lucratives et moins risquées. Si ce séjour ne m'avait pas remis sur pied, je savais que je retournerai dans ma ville natale écrire les premières pages d'un autre livre, bien plus tumultueux que les agitations cupides de quelques crocodiles assassins.

■ *Treilles, mai* ■

L'escargot m'a laissé entrevoir le lien hiérarchique qui existait entre le déni et le rejet. Il devait pleuvoir ce matin là, parce que sinon, il n'y aurait eu aucune raison que je croise un escargot entre la petite pièce creusée dans le roc sous la maison de Claudine, et la minuscule pièce principale qui avait abrité le premier cri de notre projet. J'ai dû faire un pas vers lui, et lorsqu'il a rentré ses cornes une par une, puis s'est retiré dans sa coque fragile, j'ai eu une douleur infinie. C'est ainsi que je vivais le moindre rejet que les dénis de justice répétés m'avaient inoculés. Le déni, c'est l'abonnement à vie au forfait illimité de la paranoïa, la perte de toute référence à une structure sociale, l'abandon des hommes civilisés. Pendant des mois, je n'ai pu caresser ma chatte noire. Dès que je tendais la main, pour qu'elle me fasse ses yeux verts, elle se sauvait. J'émettais les substances et les ondes du rejet en même temps que je subissais le sien. Je ne parle pas des hommes, d'une femme qui me fit ses yeux verts. J'en reste aux animaux noirs, à mes chats. Tout est rejet pour l'homme dénié. J'évitais à présent les escargots par jour de pluie et, chance pour moi, l'Aude possède un climat semi aride, qui roussit l'herbe drue de la garrigue et donne son nom à cette région sauvage. Il n'y avait que les trois araignées de mon bureau souterrain et quelques scorpions pour ne pas s'effrayer de ma présence et me tendre la patte<sup>1</sup> [⊗<]. Alors j'en prenais grand soin.

Cela a duré des mois, d'après ce que l'on m'en a dit.

■ *Treilles, décembre 2002* ■

C'est Noël ou presque. A deux mètres du canapé sur lequel je suis échoué, je mesure l'étendue des dégâts. Trois assiettes sales, deux tasses à café en métal, un grand plat ancien, aux bords irréguliers, des verres. Quelques restes. Et soudain, cette attirance, comme vers une femme que l'on renifle. Il y a un moment que je n'avais plus rien

1. ⊗[Complément sur la toile]Le scorpion blanc.

fait de bien, plus rien fait du tout d'ailleurs. Il me faut cette vaisselle, je me dis.

Profitant de ma solitude, j'ai préparé la manoeuvre.

Avec le vent de travers et le courant, j'ai toutes les chances de dériver sur les deux mètres qui me séparent de la table. Débarrasser jusqu'à l'évier. Encore deux bons mètres. Boucher, avec la petite bonde noire en caoutchouc, ce bac. Trouver le produit à vaisselle bleu. Ne pas se tromper de détergent, faire couler l'eau chaude sans se brûler. Il faudra mettre la lessive avant l'eau, pour que ça mousse, mais pas trop. Cela dépend de la pression que l'on assigne au robinet. On se débarrasse difficilement de trop de mousse, c'est comme dans tout. L'éponge aussi, qu'il faudra trouver. J'avais quelques chances de réussite dans cette entreprise pour peu qu'elle ait été bien préparée dans la tête. Après plusieurs mois de traitement médicamenteux, ce serait la marque des progrès accomplis.

J'ai lancé la manoeuvre avant que quelqu'un n'arrive.

Un échec de plus, j'en faisais mon affaire, mais avec des spectateurs, il serait fatal. Ne pas trouver le produit bleu aux antibactériens, ouvrir l'eau froide au lieu de l'eau chaude, m'ébouillanter, casser un plat. Les bons souvenirs de vaisselle me revinrent quand mes mains passèrent l'éponge douce au fond du plat vénitien. C'est un vrai métier, la vaisselle sur un bateau, et on reconnaît un marin à sa façon de faire la vaisselle. Deux litres doivent suffire pour huit personnes. Bien sûr, pas de robinet ouvert. T'écoutes la pompe électrique, elle te donne le rythme. Tu rinces à l'eau de mer si tu as une seconde pompe à pied mécanique. Il en faut toujours une, c'est comme cela qu'on reconnaît les bateaux de marin. Mais de nos jours, avec leurs dessalinisateurs, les hommes ont perdu tout le savoir de la vaisselle maritime et du sextant.

On oubliait toujours, à bord, une tasse quelque part, un verre, un plat à poisson sale, le bac d'essorage de la salade. Tchoua disait alors, à bord de Christeval, la grande goélette rouge, en me tendant un verre ou une tasse :

« La vaisselle, c'est comme les cheveux d'Éléonore, quand y en a plus, y en a encore. »

Tout et un rien suffisaient à nous faire rire, et cette simple pensée suffit à me faire sourire.

C'étaient de belles vaisselles.

Mon esprit étant resté vif, je réussis à donner les os qui restaient aux chats. Les pensées que je laisse couler dans l'évier s'écoulent en tournant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Tourneraient elles, ces pensées de dépression, dans le sens horaire dans l'hémisphère sud ? A coup d'éponge double face, efficacement et sobrement, pour la première fois depuis des mois, j'opère avec la face rugueuse de mon outil. Agir et penser en même temps décuple mon plaisir. Je ne croyais pas en être à ce niveau là. J'ai rondement mené



l'affaire, à cause de la préparation mentale de plusieurs mois que je m'étais préalablement imposée. J'ai gardé le précieux plat pour finir.

Et je me suis aperçu que le plat, qu'on accrocherait plus tard au mur au vu de son exceptionnelle beauté, était fêlé. On n'y mettrait même pas les restes de ma fêlure<sup>2</sup>[14].

■ *Lézignan, un après midi de base* ■

« Je peux juste vous tendre la main, m'avait-elle dit. »

Le docteur Salti savait de quoi elle parlait. Elle ne faisait pas partie de ces psy techniques.

« Arrêtons. Vous ne me donnez rien, avait-elle ajouté après plusieurs semaines. »

J'ai mis des mois à lui donner un gramme du matériau radioactif nécessaire à sa tâche.

Il a fallu que Claudine la rencontre pour que je lui *parle* enfin et que je prenne la main tendue. La main que tu ne peux mordre, embrasse la, dit le proverbe arabe. J'avais ni embrassé ni mordu celle des corrupteurs, qui fouillaient dans mes poches, mais je mordais celles qui m'étaient tendues. Sans la CMU, je ne me serais pas soigné par manque d'argent, et les banquiers et leurs amis l'auraient eu belle. Je rêvais d'une CMU juridique, qui aurait donné des moyens à des avocats hospitaliers.

« Je vais guérir quand ? j'ai demandé au docteur Salti.

— On n'en guérit pas. On devient juste plus lucide, m'avait-elle répondu très doucement, sans menace. »

Elle a quitté Lézignan pour ailleurs, et je suis arrivé à terre seul, sur une côte que l'on croyait à dix miles, et que l'on met une semaine à atteindre.

---

2. ☞ [Sophie] Référence à Francis Scott Key Fitzgerald - La fêlure

**A** QUEL MOMENT ce lieu d'exil m'est apparu être un paradis ? Il y avait ce village, la côte que, finalement, je montais malgré le regard des escargots.

Il y avait cette maison, dans laquelle je connus ces amours magiques, pleines de souvenirs de ma belle à la fenêtre. La maison ressemblait à un bateau d'il y a cent ans. Je me régalaï de sa petite taille, de ses membrures usées\*, de ses courbes tout en douceur, des bois rongés par les vers, de la chaux simple dont Claudine avait maillé quelques murs faute d'argent, des ferrures anciennes décalées. C'était une maison que les maîtres laissaient aux vendangeurs. Les maîtres nouveaux déguisés en juges, lui avaient laissé. Un oubli sans doute. Cette maison avec sa coque pas trop étanche m'a sauvé.

On faisait eau, lors des violents orages. C'étaient des paradis gignons : la maison dans le village, le village dans la garrigue, la garrigue sur la mer, la mer sur laquelle flottait, se moquant d'Archimède, le Canigou blanc. Pour aller chercher le moindre cubi de rosé acide, un paquet de tabac, de moins en moins accessible au fur et à mesure que les taxes augmentaient, il fallait prendre la voiture qui, à grand bruit de pot crevé, accomplissait son rôle. Jusqu'à la sortie du village, cela allait encore, mais une fois dépassée l'ancienne mairie, une fois en haut de la côte, je LA voyais. Jamais pareille à elle même, elle m'exploitait à la conscience. Parfois, lorsque la tramontane se formait, sous l'effet de la dépression sur Gènes, et faute de ne pouvoir passer les Pyrénées, virant de bord sous l'effet de Coriolis<sup>1</sup>, et, dans le sens inverse des aiguilles de nos montres, elle rabotait les épines rousses, arrachant les vagues à l'âme, et on voyait alors, et en même temps, Sète et le Cap Creus, sur plus de cent quatre vingt degrés d'horizon, dans la sauvagerie bleue, la beauté extrême de l'Aude.

Ce coin de planète est poncé par le vent. Le vent qui m'a fait me redresser et dénoncer. Le vent qui ne m'a même pas fait sombrer. Ce vent qui rend ce pays sauvage heureusement invivable et merveilleux.

Je peindrai les nuages sur la toile. Toute la collection des catalogues d'hiver était là en même temps ; en même temps, cinq étages de ces nuages. Puis, en une heure, tout avait changé. Je ne suis pas mort cette année là, mais je n'étais non plus capable de rien entreprendre.

---

1. ☞ [Sophie] Force de Coriolis

Je continuerai à tisser mes impressions de ce village, sur la ligne que j'ai mis à la traîne de ce DOCUMENT, sur l'internet, créant peut être un nouveau genre littéraire. Celui d'un document dont la fin ne peut être écrite sur le papier, alors que l'impression doit prendre son envol. Un document dont la fin improbablement victorieuse se trouverait sur le site du récit. Aucune condition de forme ne restreint la description du dommage.

« Vous voyez, son document à l'appui de sa plainte, le seul élément de sa plainte est une *oeuvre littéraire*. D'ailleurs, écoutez, il passe à la radio. On ne publie pas une plainte, Monsieur le Procureur. Regardez, regardez le, d'ailleurs, c'est un outrage à magistrat que vous devez requérir contre ce Xicluna. »

Ils sont capable de ça, ils me l'ont montré. L'ensemble sera un document aussi précis qu'un constat d'accident de la route, un document qui n'est que la description du dommage, qui sera mot pour mot produit jusqu'en Cassation. On m'objectera à nouveau la forme d'oeuvre littéraire, un CDRom, un site Web, Je continuerai sur la toile de coton de l'internet<sup>2</sup> ☒ pour dire que ce village, ces collines, ces montagnes, l'étang m'ont sauvé.

■ *Ibiza, mai 2003* ■

Un autre printemps est arrivé. Jean Louis, nous a intégrés dans l'équipage qui pour une fois ne cherchait pas d'épaves, et devait simplement mener son petit bateau de treize mètres bien joli, d'Ibiza en Croatie. J'avais peur que cette navigation ne soit celle des fantômes. Mais on a bien ri, dans cette bande composé de Didier alias *le Celte*, un breton moustachu, plongeur professionnel, et Jean Louis, alias *docteur Jones*.

J'ai redécouvert mes richesses. Griller, entre deux rochers<sup>3</sup> ☒, un mérou pêché de la nuit, l'orage brûlant, un couple de dauphins au petit matin venu dire bonjour tandis que je gobais un café tiède à l'étrave, le bonheur de voir apparaître à nouveau quelques mouvements, impossibles au bureau, en maison, à terre. En même temps que la tête s'incline, les yeux se froncent, les oreilles se dilatent pour renifler l'air, sa force, sa température, les narines s'ouvrent pour entendre l'odeur. Et la tête qui avait traîné des mois, posée sur le canapé usé et troué se redressait doucement, et le dos voûté a regagné cinq degrés en verticalité. Il serait droit lorsque les autres, ceux qui firent et ceux qui ont laissé faire, paieraient, d'une façon ou d'une autre.

L'extraordinaire retour avec Claudine, sans un sou, en bus, à pied, en ferry, allongés comme deux adolescents sur les banquettes de la boîte de nuit du bateau, fraudant en gare de Milan, puis en train

2. ☒ [Galerie photo] Treilles - 11510 - Aude

3. ☒ [Galerie photo] Le mérou grillé

jusqu'à la petite gare de La Franqui, amie de toujours. La vieille et fidèle Rover nous y attendait patiemment depuis plus d'un mois. Elle démarra au quart de tour et je pris cela pour un signe favorable des dieux. J'avais retrouvé le goût de l'eau mais pas celui de la conquête.

Le troisième printemps est arrivé. Je m'obstinais à tenter de sécher, comme un poisson salé sur le pont, à n'avoir plus aucun désir, seulement très peu de besoins. Sauf ce coup d'amour fou que j'eus pour Jade et sa peau d'acajou qui s'étirait sur quarante huit pieds.

■ *Treilles, janvier 2004* ■

**I**L N'Y A QU'UN PROBLÈME, pour le quotidien des hommes et pour les physiciens, celui du temps. La nature du temps et de sa flèche est une des questions les plus aiguës de la physique moderne. La relativité lui a ôté le rôle de scène sur laquelle se déroulent la pièce qui nous est jouée et dans laquelle, sous les masques, nous sommes aussi acteurs.

Lorsque l'enfant a croisé mon regard, j'ai pu à ce moment là seulement, mesurer le temps.

Hier, je la tenais dans mes bras<sup>1</sup> ☒, peur de la briser et biberon dans mes doigts encore tremblants d'avoir serré le fil rouge à jamais tatoué sur mon bras courbé, gauchement. J'ai ressenti les dix ans passés en voyant l'enfant me sourire. Elle avait filé du temps comme une princesse sur son métier, tissé, glissé et grandi. Au ciseau à bois, je l'avais dégauchi à même ses nœuds, contre le fil, comme je l'aurais fait d'un chêne.

Dix ans pendant lesquels je n'ai pas vécu ce que je pensais vivre, ce pour quoi j'avais étudié, travaillé, pleuré, osé entreprendre, empruntant des millions. C'était un anniversaire, somme toute.

Dix ans, c'est un grand cap et on ne passe pas comme ça un grand cap[29]. Les courants contraires des *Aiguilles* m'avaient poussé sur les rivages de la cinquantaine, bien en dessous de celui du cap de mes *Bonne Espérance*. J'ai au vent les éclats blancs du phare cap du déni [1s], au nord les occultations jaunes de [0,5s] des gestes de bracelets d'or de ma juge, qui montraient l'absence de veilleurs et de gardiens dans ce phare. Un phare à occultations alors que j'attendais un phare à éclats.

*Dix ans d'enfer pour dix secondes d'honnêteté*[21] était un juste diagnostic sur la cotation du temps sur le marché de l'exclusion. Je ne suis pas sûr qu'il se soit agit, de notre part *d'honnêteté*. Une résistance naturelle, de l'orgueil trop bien ajusté, et surtout une incapacité à mesurer la portée de la sanction d'un tribunal chargé du redressement, à évaluer la réponse sociale d'exclusion, à connaître la loi effective de l'économiquement plus fort, l'escroquerie des textes de lois protectrices votées et imprimées, et jamais mises en oeuvre.

---

1. ☒ [Galerie photo] Héloïse

Dix ans sans horizons maritimes, c'est dix mille criques perdues, ôtées à tout jamais, cent mille rires noyés, une tranche de vie coupée, bien épaisse, juste au dessus de l'os prise dans la viande d'entre trente huit et quarante huit ans, le meilleur disent-ils, la force de l'âge, celle de la rage, et le fantôme qui flottait toujours sans savoir.

Dix ans juridiques, c'est aussi, la fin de la prescription pénale pour les crimes, la fin de la prescription civile délictuelle<sup>2</sup>. Les cadavres peuvent être déterrés, après dix ans, avec ou sans costard. En français, et de façon opérationnelle, ce que je n'aurais pas juridiquement fait d'ici demain, je ne pourrais plus le faire. Je déteste l'odeur fétide de la marée des regrets, qui dans ses flux et ses reflux, t'embourbe dans l'estran\*, et laisse à l'âme boueuse pas encore séchée et à ses algues aux soirs d'automne, l'odeur de déni.

Dix ans m'avaient rendu étranger aux autres, au monde social civilisé.

La réaction ne m'a vraiment pris que le dernier jour, au réveil.

Je suis descendu dans la salle des machine, ce bureau, et j'ai remis en route, aveuglé, par la pupille droite qui n'avait pas encore accommodé le soleil là haut, qui brillait sur le pont, et sur les gens, et sur leur vie, et sur leurs petits ou grands projets de leur vie, et leurs discussions, et sur tout.

Je peux estimer les risques que je prends. Il faudra me passer d'alcool, jaillir dans les insomnies, aux heures où le lourd boulanger pétrit la pâte des réveils, alors que le village dort sagement. Ouvrir le premier oeil sur tout ça, et fermer les deux yeux sur tout ça.

La route sera contre le vent, la mer, les courants dominants. Mes plus proches amis (sont-ils proches ou ne reste-t-il d'eux qu'un rayonnement résiduel du big bang initial ?) refuseront d'entendre. D'ailleurs, j'ai cessé d'expliquer, de justifier les calculs de ma position, ma route et mes choix météo, la remise en route elle-même.

Claudine trouvera mon obstination proche de la névrose et de la folie et n'osera pas le dire.

Le raisonnable serait d'abandonner, mais j'ai dépassé le grand cap du raisonnable, il est dans mon dos à présent, comme presque tout. La décision d'appareiller s'est imposée, sans me laisser discuter, avec la certitude que je ne peux que perdre dans la défaite et que je ne gagnerai rien dans la victoire[20].

J'ai repris les textes et les codes enfouis dans quelques cartons, relu les trois gros ouvrages souples, achetés trois fois cinq cents francs. Le bleu foncé *Droit de la responsabilité*[23], le rose *Droit et pratique de la procédure civile*[8], le troisième bordeaux *Droit et pratique des voies d'exécution*[33], et commandé celui qui venaient de paraître[11], *Responsabilité de l'État*.

Les deux mille pages en papier bible, restées sous la fenêtre de bois qui n'est plus étanche, présentent le profil d'une houle qui se

---

2. [Le codes] Prescriptions en matière civile

lève. Certaines d'entre elles, lorsque je les sépare, émettent un petit crisement de joie de me retrouver après cette longue pause.

Hier j'ai déposé, non sans mal, sept demandes d'aide juridictionnelle, au tribunal de Narbonne. pour des action civiles contre chacun des acteurs.

Après l'étude de quelques ouvrages sérieux qui venaient de paraître[11], j'ai engagé aussi une action contre l'État français et le Ministère du budget et j'ai créé le site responsabilité de l'État.

J'AI BONDI , mes accords d'aide juridictionnelle<sup>1</sup> sous le bras, rasé de près, finement, savon de Marseille pour seule mousse, pour ce rendez-vous avec l'avocate commise d'office. Cela faisait quatre mois que je courais après ces clefs d'accès à la porte d'un tribunal civil, et je n'étais pas loin de penser que je ne les obtiendrais jamais à Narbonne.

Le soleil sur l'antique canal de la Robine éclaire les plantes colorées sur les quais. Le cabinet d'avocats est face au canal. On blague devant la porte du Maître, nouveau commis d'office dans ma vie. L'avocat est une femme pour la seconde fois. On espère le talent.

« Elle doit être jeune, me dit Claudine

— Comme tous les commis, je reprends. »

Les avocats commis d'office sont inscrits de leur plein gré sur la liste des tribunaux. Ils sont toujours jeunes, trop jeunes, comme les profs des cités, les flics des quartiers chauds. Peut on donner une « grosse » affaire à un commis en ayant quelque chance d'aboutir ? Y a t-il des statistiques à ce sujet ? Ce serait assez facile à établir au niveau national en obligeant l'information sur le jugement gagné ou perdu à remonter au bureau d'AJ.

Lorsque que la fille est arrivée, j'ai marqué un temps d'arrêt. La secrétaire de ce cabinet avait tout des actrices des films noir et blanc que je vénérerais. J'aurais voulu ressembler, en plus de la clope que je venais d'éteindre sous la semelle de mes fausses *docksides*, à Bogard, dans Casablanca. J'espérais aussi, surtout, que sa patronne ne tarderait plus trop.

« Maître X, lâche la fille en noir et blanc en me tendant la main, veuillez excuser mon retard, »

On s'est vite retrouvés derrière le bureau, et là, je ne pouvais plus passer pour un héros.

Annoncer l'affaire à l'avocate avait un préalable.

Il faut remonter à 1998 pour l'expliquer, lorsque Renaud Lecadre me fit parvenir *Les Frères Invisibles*[24]. Je vis à sa lecture la fulgurante lumière qui traversa le cerveau du prisonnier Dantès lorsque l'abbé Faria lui fit comprendre la machinerie qui le priva de liberté et qui l'obligea à la vengeance[13]. J'avais, avec ce livre de mon ami, une nouvelle grille de lecture [15] des alliance improbables, des juges accoucheurs d'exclusion, une grille pour les hasards et les étrangetés

1. [Pièces] Sept accords d'AJ de Narbonne au civil.



cumulées, les preuves rejetées et ignorées, des coups de pieds occultes, les serrages de louches sans mise au trou.

Je me suis abstenu jusqu'à cette page d'aborder le sujet des francs maçons affairistes, et des affairistes devenus francs-maçons pour le gain. Il y a deux raisons à cela.

La première c'est qu'il m'importait peu de savoir POURQUOI les barrières de sécurité étaient ôtées, et les faits seuls me suffisaient.

La seconde, la principale raison est que je ne pouvais rien prouver, et la preuve et son lien hypertexte sont les vertèbres de ce récit.

Le serment de maçon, en soi très noble, même son intersection avec les règles mafieuses est non nulle, est de façon évidente incompatible avec celui des professions de justice ou de police<sup>2</sup>. Narbonne est à ce titre une ville pleine de monuments, un des premiers comptoirs grecs, une antique citée. J'avais fait un rapide calcul de ma probabilité de tirer, parmi les robes narbonnaises, un jeton noir qui ait fait les deux serments contradictoires. Narbonne est une ville de province - en soi toute ville de province est un monde à elle seule - dans laquelle le nombre de « frangins », - appellation courante des francs maçons dans le milieu - est cinq fois plus élevé que dans le reste de la France[2]. D'autre part, les avocats, et tous les professionnels de « justice », constituent une population dans laquelle les frangins pullulent. J'atteignais presque l'unité, la certitude en terme de probabilité de présence d'une onde maçonnique qui m'aurait empêché d'atteindre mes cibles.

« Êtes vous franc-maçon, j'ai simplement balancé sèchement et maladroitement à ma future avocate.

— Non, je ne suis pas de ce club, me répondit-elle, ni d'un autre.

— J'ai votre parole ?

— Vous avez ma parole dit-elle, simplement belle. »

La parole donnée est une valeur - aussi un peu mafieuse - qu'on m'a enseigné enfant et adolescent. Je racontais alors à l'avocate comment depuis dix ans, je traînais dans les ruelles étroites et peu sûres, hors des avenues sociales, qu'on disait protégées par la loi et l'ordre public qui ne saurait être troublé. J'ai farci avec de l'humour amer et doux de ces plats exotiques portant des numéros pour ne pas jouer les martyrs, j'ai « zappé » le naufrage comme on saute une piste sur un baladeur MP3. J'ai perdu ainsi une heure de ma vie et avant que je n'en perde une plus grande parcelle, elle coupa.

« Je ne peux pas prendre votre dossier, mais cela doit rester confidentiel »

Je m'attendais à ce qu'elle me lâche une de ces informations torrides sur les coutumes invisibles du lieu, comme l'avaient fait quelques gendarmes ou commandant du SRPJ.

« Je quitte le métier me dit-elle, mais personne ne le sait. »

---

2. [Le codes] Les serments incompatibles, ceux d'avocat, de magistrat et de franc-maçon ou autre club et réseau.

Fallait que ça tombe sur moi.

« Voici le nom d'une de mes consœurs, lâcha-t-elle. On était à la faculté ensemble à Rennes. »

Je vais épargner au lecteur les fractales, autant que je le peux. L'autre avocate, une bretonne, costaud et sympathique - enfin, une bretonne - prit quelques semaines de mon temps et mille kilowatts de mon énergie mais pas le dossier. Elle venait, me dit-elle, de se faire virer du cabinet qui l'employait. La loi des séries, je me dis.

Le troisième avocat des aides juridictionnelles, contre le symbole de cette affaire, Maître Angel Thory, était à Paris - le code de procédure civile, veut que lorsque l'on assigne un avocat, il faut que ce soit dans un département limitrophe - pour simplifier les choses et me les rendre financièrement accessibles.

J'appelais Milbradt, l'avocat désigné par le bureau d'AJ.

« Votre affaire m'intéresse, dit le Maître commis parisien.

— Il y a une condition à ce que vous la preniez. Avez-vous prêté votre serment d'avocat, je demande.

— Oui, bien sûr.

— Il serait souhaitable que vous n'ayez pas d'autres serments contradictoires avec mes intérêts dans le cas où les intérêts d'autres groupes de personnes passeraient par ce serment avant les miens. »

J'avais trouvé la formule juste et élégante pour demander une appartenance de loge. Le type est malin, c'est sûr. Frangin, sûr aussi, je sais maintenant détecter cette émission bêta.

« Faites-moi parvenir le dossier, a-t-il simplement poursuivi. »

J'ai posté un CD Rom, celui de *Libération*, le lendemain matin, l'adresse Web des pièces contre Thory qui étaient en ligne depuis des années<sup>3</sup> ►►.

Mon lecteur aura deviné la fin. Le Maître prétextait qu'il n'avait pas reçu à temps les [Documents], que son planning ne lui permettait pas de prendre l'affaire. Il était honnête je me dis, respectueux de ses serments contradictoires. Sur trois avocats, inscrits au barreau sur les listes des commis d'office, pas un ne prendra la barre pour sept demandes d'aide. Mes avocats, pour l'heure, étaient tous des commis voyageurs.

Milbradt m'a donné, bien sûr, les coordonnées d'un de ses confrères. Je crois me souvenir que c'est Wilfried Scheaffer qui m'a appelé le premier. On a laissé la bouée cardinale des convenances sur bâbord.

« Milbradt m'a parlé de votre affaire, dit-il franchement. Elle est intéressante. Je souhaiterais la prendre.

— La partie qui vous incombe concerne seulement un de vos confrères, j'ai répondu. »

On a échangé tous les mots qu'il faut dans ces cas là. Il était enthousiaste, trop enthousiaste.

« On mettra le temps qu'il faudra, a-t-il ajouté.

---

3. ►►[Pièce Majeure] Dossier complet sur Thory, avocat.

— Quand voulez vous que l'on se rencontre ? je demande.

— Pouvez-vous loger à Paris ?

— Je m'en arrangerai, j'ai dit, laconique, mais une première rencontre s'impose.

— Vous pourrez prendre mon appartement vide. On y passera autant de week-end qu'il le faut, a-t-il répété. »

C'était trop ai-je déjà dit. Je refusais l'appartement et prenais le commis, acceptais le contrat et un mois après je m'installais à Paris.

J'ai bossé comme un diable dans sa boîte fermée. J'ai bossé dans des squattes parfois luxueux. Une bonne semaine rue des Vinaigriers, près le canal, une bonne quinzaine à Melun, une bonne quinzaine dans l'immense appart de mon ami Thierry parti en vadrouille travailler dans toute l'Europe. J'ai traîné, durant un mois et demi, et dans Paname et sa banlieue, une valise kafkaïenne pleine de dix gros classeurs de pièces. Sept pour mes sept cibles, plus trois pleins de jugements et de pièces de procédures. Car le diable vit là, dans le manquement à la procédure, civile ou pénale. J'ai traîné la valise à roulettes dans les marches des métros, car il était hors de question que je laisse ces pièces où que ce soit, et surtout pas chez l'avocat. J'ai bossé plus et mieux que jamais, sur le fond, comme sur la forme innovante de mon infographie juridique.

Au fur et à mesure des années qui ne s'inscrivaient plus que sur les rires des enfants, la conscience du ridicule, de l'absurdité et de ma névrose aiguë, m'apparaissait de plus en plus nettement.

Malgré les méandres de chaque journée, l'argent emprunté à Thierry et injecté dans ce dernier round, les détours de plus d'une longue année, rien ne venait de la part de Scheaffer.

Je vais accorder à mon lecteur un peu d'air, laisser les détails de la vie de ce frère à la toile<sup>4</sup> [∞<].

D'ailleurs, il aura deviné la suite.

---

4. ∞[Complément sur la toile]Relation Web avec Scheaffer

J'AI ÔTÉ DES PLATEAUX DE LA BALANCE les navets et quelques choux romano. La balance de la justice supporte désormais sur le plateau de gauche, en cuivre oxydé un flingue noir ou gris, graissé contre la corrosion, sur l'autre des codes bleus marine ou rouge, c'est selon l'éditeur, et sur leurs coins cornés, les empreintes de doigts de tous les magistrats. Si le moment des forces du droit est insuffisant, le plateau de droite descend à porté de ma main, c'est le moment du droit à la force qui l'emporte.

Les flics, les voyous et les juges, m'ont oublié. Les flics, les juges, quelques gendarme, je le comprends. Ils se croient au dessus de tout et ils le sont, l'irresponsabilité pénale et civile étant la règle.

En ce qui concerne les pilliers, leur oubli m'est plus difficile à ressentir ou à comprendre, voire à admettre. Si j'avais mis à mal la vie des gens, un par un autant que deux par deux, la vie et la survie économique d'un couple dont je connais la niaque, *l'obstination farouche*, la rage aux dents, j'aurais peur chaque jour, de voir devant mon nez le canon lisse. J'aurais peur de démarrer ma voiture de luxe, peur de la nuit et du matin. Je tremblerai à la sortie d'un cinéma, dans un parking. Mais ceux là aussi sont sûrs d'eux et croient à l'impunité de leurs braquages d'influences, de leur casse légaux, servis par l'inaction de l'Etat protecteur.

Ils on tort.

Hier, en pleine crise de rage dedans, j'ai commandé les cartouches du calibre 27,5 mm qui ne quittera plus mon sac à dos pendant quelques mois. De gros tubes d'aluminium des cartouches, capables de résister aux hautes pressions de l'explosion, sont presque deux fois plus gros celles en plastique utilisés par les chasseurs locaux, les chasseurs de sangliers que l'on appelle ici *le cochon*. J'en ai acquis des vides avec juste le percuteur, à moi de les bourrer d'un mélange issu de mon savoir faire de chimiste. De quoi griller un dindon à dix mètres. Un genre de fin de CALME BLANC. Le HK noir, qui a pour fonction de les tirer, est à côté du mode d'emploi de la HP 48 noire<sup>1</sup> ✓. Mais je suis incapable de dire vers quel dévers de l'attraction étrange les choses vont s'enrouler.

Au bout de quelques mois, de presque une année, enfin, après longtemps je ne sais vraiment dire, la fièvre est redescendue, et j'ai égaré le flingue, renoncé, provisoirement, inconsciemment ou trop

---

1. [Crocodile] : HK 48 et Calme Blanc. Extrait de vidéo.

consciemment à cette solution suicidaire qui m'aurait privé de ma liberté.

■ *Etat de jour* ■

**L**ES YEUX À RAS DE L'EAU, tendus vers l'horizon, les épaules immergées, il y a un angle précis de réflexion, à quelques degrés près, sous lequel se forme l'hologramme d'un petit navire norvégien de dix mètres, tonturé, nez rond retroussé, fesses symétriques à l'étrave, identiques à Legh II de Vito Dumas, avec un petit air assez chic de Winibelle du peintre Marin Marie, rustique et simple.

Je m'émerveille, comme au premier jour du monde, de ce bain de sel attendu tout l'hiver. Tous mes efforts ne sont que pour filtrer le bon, le doux, le plancton de la vie ordinaire, méduse à la dérive langoureuse, dans la pétrole\* de la solitude sociale et économique. J'ai tenté dans le sel d'acquérir des parades à presque tout. Je me suis préparé à vivre cet été comme nul autre, parce qu'après, j'imagine que ce pourrait être différent, pas forcément à mon avantage.

Au retour de cette mer, le long de la petite route, sur l'étang, les feuilles des oliviers s'enfuient en bancs de poissons apeurés, sous les rafales de tramontane, sous le soleil qui n'est pas encore trop haut..

Il y a des moments de paix même les épaules hors d'eau. Dans la rue montante du village, au matin tangent les premières lueurs, puis elles elles déversent silencieusement leurs cargaisons roses sur le clocher de l'église, et la lumière coule ensuite sur toute la longueur de cette pente abrupte, entre les murs de pierre ocre.

Les cartes que je dresse à présent dès l'aube, dans le minuscule bureau, ne sont plus celles des cotes des turpitudes affairistes, ni de la bathymétrie\* et des lignes de sondes\* de l'inaction des arbitres, mais celles de la beauté du monde, en inventant des rivages sous le cutter et la colle blanche.

La tête penchée sur la carte marine numéro SSH 47526, du golfe de Saint-Tropez, point de route à tracer. Juste assembler, puis coller sur cette carte du SHOM\* des découpes de carton issues d'un calendrier des filles d'Aubade, que l'on m'a offert au début de cette année. J'arrondis l'avant bras de celle-ci à l'aide d'une petite lime en carton, prends soin de ses bosses, des creux aigus de la hanche laissés par un précédent coup de cutter tremblé de trop de rosé frais. Je fais un

biais dans l'épaisseur du carton, pour des assemblages les plus parfaits possible. Une jambe le long de la côte de Sainte Maxime, un sein sous la dentelle dans les cailloux acérés signalés par *La sèche à l'huile*, je mêle fille à fille, creux du dos dans bosses des fesses, jambe en sous main, dentelle des sous vêtements de luxe découpée au mieux, et leur confie en garde la bouée cardinale de *La Moutte*. Je mêle fille et mer, et laisse sous leurs fesses des hauteurs d'eau suffisantes pour leur éviter de toucher le fond. Je découvre à chaque coup de lame, à quel point le petit monde qu'a généré l'exclusion est précieux, à la condition de se mettre à l'aimer, et pour cela, de balayer toutes les représentations du modèle standard et toutes les vanités.

Quatre chatons noirs sous leur mère suffisent à combler un instant de vie. Je suis parfois utile aux autres. A un scarabée vert, sur le dos, gigotant qui, remis sur ses pattes, reprends sa route vers je ne sais où et lui non plus. Tout ça suffit à me faire aimer une vie qui se suffit à elle même. Je m'oblige à ne considérer que ces émotions là, puis à les encarter bien soigneusement, bien consciemment, en sentiments dans les synapses de mon cerveau[3] afin de tenter de reconfigurer le dossier sans effacer le disque dur.

Je lâche doucement l'étreinte des obsessions des souvenirs qui génèrent une rage sans vaccin. J'oublie cet avenir économiquement sombre, tel ces *mammas* qui pendent sous le ventre gris des cumulus, ces soirs d'orage, sur les contreforts des Albes. Cela me va. D'ailleurs je n'ai pas le choix.

Ce sont quelques uns des paramètres fondamentaux de mon état quantique de jour. Comme tous les état quantiques, cet état de jour pouvait se superposer à n'importe quel autre état quantique. En particulier à celui généré par la nuit.



#### *Etat de nuit*



J'attendais en les redoutant les incontournables rêves fractaux.

Il suffit de lever les yeux vers les nuages et les montagnes, de mettre les mains dans le brocoli ou les flocons de neige, de contempler un chou romanesco pour découvrir ces structures fractales dans lesquelles les détails sont similaires, à des échelles arbitrairement petites ou grandes, quelle que soit la zone observée<sup>1</sup>.

Mes rêves avaient cette structure fractale du chou romanesco.

Le premier motif de base générateur de ces rêves, est le renflouement de mon navire. Dans le sommeil, j'ai retrouvé ma maison, ma cabine arrière, le pont de teck. Je cherche à me souvenir comment, refais le chemin des recherches, du renflouement. J'en déduis, après

1. ☞ [Sophie] Les fractales : Dans un objet fractal les détails sont similaires à des échelles arbitrairement petites ou grandes.

maintes boucles itératives, que ça ne colle pas, et me réveille. Ce cauchemar acceptable est un rêve « d'ordre un » car mon chou romanesco n'est alors défini que par un contour simple pyramidal, sans autre excroissance.

La variante « d'ordre deux » des pointes pyramidales plus petites, et identiques à la forme du légume lui même avaient tapissées, de façon homogène, la surface du chou romanesco. Réveillé, je me disais que le naufrage et Sylvestre et le reste et ma vie d'aujourd'hui n'étaient que mauvais rêves. Il me fallait alors plusieurs minutes pour me cogner le front contre mon erreur grossière d'appréciation, et la matinée suivante me voyait titubant. Sur mon cortex et sa structure électro-chimique, les excroissances poussaient à une vitesse folle.

A l'ordre « n », les pointes pyramidales nouvelles allaient elles mêmes se couvrir de leur semblable, et ceci sans fin. Dans le carré, je savoure mon navire enfin retrouvé. Je sers à boire à des voisins inconnus comme cela se fait au port ou au mouillage. Discussion facile farcie de rires légers. Je tiens compte des cent rêves déjà parcourus depuis des années. On ne me dupe pas. Il me faut une preuve que je ne me sois pas fait bernier.

Je frappe du poing un grand coup sur la table elliptique du carré à m'en faire mal, à m'en réveiller, dans mon navire cette fois. Cela ne suffit, pas, il faut le vérifier à nouveau.

Une maladresse qui m'avait fait entamer, à la ponceuse, le précieux teck de la descente. Je m'en étais voulu. Si je rêvais, je ne retrouverai pas ces détails. Dans le cas contraire, ce serait la réalité car je connais par coeur cette cicatrice. Je passe la main en aveugle sur la cicatrice de quelques centimètres de long, avant d'en l'examiner les détails. C'est elle. Ma maladresse passée devient source d'un long fil de bonheur qui me coule dans le sang. Ouf, c'est bien la vie qui recommence.

Oui, il ne reste plus qu'à naviguer. Je partirai demain. Il me reste peu de temps pour visiter l'immensité des mouillages perdus, les criques aussi fractales que les choux, et les villes mythiques. Pour rencontrer les hommes et les femmes auxquels je ne devrai rien et qui ne me devront rien.

Il fallait encore vérifier, une dernière fois, que ce ne soit pas un de ces rêves que je commençais à connaître. Je suis sorti sur le pont et j'ai cogné sur le mât d'aluminium avec une manivelle de winch. Si jamais je dormais, le bruit me réveillerait sûrement. Le bruit est monté en haut du mât et a traversé le port. Je suis allé me rendormir dans ma cabine.

Je suis parti dès le lendemain.

Je navigue sur le navire renfloué, tout dessus, incliné, dans une mer qui ne peut être ainsi plate par ce vent que dans un rêve. Un autre bateau est venu. C'est le même que le mien. Encore une fractale, ou est-ce un simple hasard ? Il passe sous mon vent à une vitesse



folle. Soudain, il s'incline anormalement. Je me suis réveillé lorsqu'il a perdu sa quille, s'est retourné sur son côté tribord, et a disparu sous la mer bleu violet.

Il y eut cent variantes plus ou moins tenaces de ces subtiles déclinaisons et jamais je n'ai pu séparer ces expériences de celles de la réalité.

Il y avait un second motif des fractales qui donnaient lieu aux mêmes structures autosimilaires. Celui de ce combat entre la justice en cavale et la violence qui devait forcément, d'une façon ou d'une autre, aujourd'hui ou demain, directement accomplie ou secrètement sous traitée, s'y substituer, parfois à la hauteur de celle de Casino[35] et de ses battes de base ball. J'en épargnerai la violence, au lecteur. On se ferait peur à deux. Je m'effrayais au réveil d'héberger de telles séquences, d'une précision plus grande, d'une intensité plus élevée, d'une charge émotionnelle plus localisée, que celle des journées éveillées dans lesquelles il ne se passait somme toute, pas grand chose.

■ *La superposition des états* ■

Ces états vécus le jour et la nuit, totalement contradictoires sont superposés en permanence. Il ne s'agit pourtant pas de schizophrénie, mais d'un des caractères étrange de la mécanique quantique : la superposition des deux états, à priori incompatibles dans le monde classique.

Pour une particule, être là et être ailleurs en même temps, ou en position haute et en position basse. Pour l'homme quantique, être riche et pauvre, malade et en bonne santé, grand et petit en même temps. Être à la recherche à la fois du droit et de la violence. Être en guerre permanente et en paix continue. J'invite mon lecteur à découvrir ces réalités surprenantes du monde microscopique.

Je partageais avec les petits groupes d'atomes, les condensats, cette réalité. Je *ressentais vraiment* cette superposition d'états propre au monde quantique. Et il n'y avait aucune raison que je RESSENTE ce qui était réservé à l'infiniment petit Il ne s'agissait que de superpositions d'états psychiques et neuronaux certes assez microscopiques pour obéir aux lois quantiques. Il n'y avait aucune raison de ne pas voir exploser tout de suite le baril de poudre - Einstein, bien plus compatissant envers les animaux avait choisi l'exemple baroque d'un baril de poudre en lieu et place du chat - Ni de pouvoir le contempler intact.

Une des explications possibles de la présence de deux états opposés et superposés tenait aux effets de l'isolement que l'exil m'avait fait accepter, à l'absence d'interactions avec le milieu.

L'état superposé s'exprime dans la réalité. Le carré de l'état superposé, au sens des mathématiques, donnait une probabilité de réalisation d'un des deux états. J'avais pu le vérifier par l'expérience dans mes études de chimie quantique : la question est de savoir à quel état conduirait le phénomène de décohérence, c'est à dire, la disparition de la superposition, due aux interactions avec l'environnement. L'ouverture de la boîte qui emprisonne le chat de Schrödinger le révélera-t-il mort, ou bien vivant ?

La manifestation de l'état de jour me conduirait à cet aspect ondulatoire, à une ballade dans la mer salée. J'aurais retrouvé un navire, les voyages maritimes et amoureux, plein de sel fin. A nouveau de la vie, la vraie, celle qui me convient, si longtemps - douze ans déjà - confinée.

La manifestation de l'état de nuit vers l'aspect corpusculaire, une balle ou une fusées du HK 48. A un rackets légitime sur les pillards exécutés par moi même, ou par un Sparafucile qui aurait croisé ma route chez les gitans de Narbonne ou je suis désormais domicilié officiellement. Il y a le risque de la prison. J'y ferais valoir les dénis, vendrais le Tango à des milliers d'exemplaires. Je me tiendrais bien et n'effectuerais que la moitié de la peine.

Dans tous les cas, n'importe qui, n'importe quoi, pouvait ouvrir la boîte et provoquer l'effondrement du paquet d'ondes. La maladie qui commençait à se faire sentir au passage de la cinquantaine, et immobilisait parfois totalement mes épaules, mes mains, cette douleur invalidante de mes pieds les jours d'humidité, la précarité excessive qui me laissait parfois avec cinq euros en poche le vingt du mois, une émission de France Inter, un article de journal, un discours présidentiel sur l'ordre et la justice, sur les valeurs de l'entreprise. Un simple jet de dés avec deux six.

Je rends ma copie dans le climat de la rentrée politique de l'automne 2007. Celui de la stigmatisation des petits délinquants, de l'apologie de l'esprit d'entreprise et de la prise de risque, du respect de la loi comme fondement de la vie en société. Celui des ententes entre les opérateurs téléphoniques, au plus haut niveau, des délits d'initiés, des avalanches de stock options des dirigeants corrompus. De la dépénalisation des délits d'affaire. « Nanar » venait de gagner après treize ans son procès contre quelque banquier qualifié de peu loyal, quarante millions d'euros de préjudice moral. Quatre cent autres pour la route. Quatre millions de lecteurs se passionnaient pour « Millénium ». Denis Robert venait de baisser les gants et de jeter l'éponge sur le ring de *Clearstream*.

Hier, j'ai arrêté de frapper à la porte du droit. Je dessine dans les rêves et dans la réalité, les esquisses de mon futur navire, un coque abandonnée, qui me fera probablement un nouveau naufrage, à travers des mers qui ne seront plus d'affaires. tant ses membrures de chêne sont brisées<sup>2</sup> ☒ . Les flots ne s'ouvriraient pas. Il n'y aurait pas d'accès à l'autre rive sans se mouiller.

---

2. ☒ [Galerie photo] Membrures de « Noaho » brisées et noaho.

## BIBLIOGRAPHIE

- [1]
- [2] L'express.
- [3] *Si Spiniza avait raison.*
- [4] Balzac. *Cesar Birotteau.* Folio, 2000.
- [5] Pierre Batini. *Capital risque, les règles du jeu.*
- [6] Albert Camus. *L'étranger.* Gallimard.
- [7] Code. *Code des procédures collectives.* Dalloz, 1998.
- [8] Collectif. *Droit et Pratique de la Procédure civile.* Dalloz, 1998.
- [9] Créteineau-Joly.
- [10] Olivier de Kersauzon. *Mémoires salées.*
- [11] Deguergue. *Responsabilité de l'Etat.* PUF, 2000.
- [12] Le Guhenec Desportes. *Le nouveau droit pénal.* Economica, 1997.
- [13] Alexandre Dumas. *Le comte de Monte-Cristo.* La Pleiade, 1879.
- [14] Fitzgerald. *La fêlure.* Folio, 1926.
- [15] Fitzgerald. *La fêlure.* Folio, 1926.
- [16] Antoine Gaudino. *La mafia des tribunaux de commerce.* Albin Michel, 1998.
- [17] André Gide. *Les caves du Vatican.* 1972.
- [18] Ernest Hemingway. *En avoir ou pas.*
- [19] Ernest Hemingway. *Le vieil homme et la mer.* Folio, 1926.
- [20] Ernest Hemingway. *Nouvelles complètes.* Gallimard, 1999.
- [21] Eva Joly. *Notre affaire à tous.* Les Arenes, 2000.
- [22] Michel Fleuriet Philippe Kienast. *Comment et à quel prix vendre son entreprise.* L'Usine Nouvelle, 1987.
- [23] Philippe le Tourneau Loic Cadiet. *Droit de la Responsabilité.* Dalloz, 1998.
- [24] Ghislaine Ottenheimer Renaud Lecadre. *Les frères invisibles.* Albin Michel, 2001.
- [25] Renaud Lecadre. *L'ère de soupçon sur les tribunaux de commerce a commencé.* *Liberation*, 1994.
- [26] Hervé Lehman. *Justice : une lenteur coupable.* Presses Universitaires de France, 2002.

- [27] Raymond Martin. *Déontologie de l'avocat*. Litec, 1999.
- [28] Hermann Melville. *Moby Dick*.
- [29] Bernard Moitessier. *La longue route*. Arthaud.
- [30] Arnaud Montebourg. *La machine à trahir*. Gallimard, 1998.
- [31] François Colcombert Arnaud Montebourg. *Les tribunaux de commerce : une justice en faillite*. Assemblée Nationale, 1998.
- [32] Moritz. *Titre de Moritz*. Folio, 1926.
- [33] Serge Guinchard Tony Moussa. *Droit et pratique des voies d'exécution*. Dalloz, 1998.
- [34] Georges Perec. *Un homme qui dort*. Gallimard edition, 24 Jui.
- [35] Nicholas Pileggi. *Casino*. 1998.
- [36] Jean Pradel. *Histoire des doctrines pénales*. Presses Universitaires de France, 1989.
- [37] Denis Robert. *La justice ou le chaos*. Stock, 1996.
- [38] Rosset. *Route de nuit*. Gallimard edition.
- [39] Laurent Greilsamer Daniel Schneidermann. *Où vont les juges*. Fayard, 2002.
- [40] Pierre Schoendorfer. *Le Crabe Tambour*. Inconnu, 1970.
- [41] Jean Jacques Taisne. *La déontologie de l'avocat*. Dalloz, 1997.
- [42] Jules Verne. *Carnets de bord*. Inconnu, 2005.
- [43] Michel Veron. *Droit pénal spécial*. Armand Colin, 1998.
- [44] Peter Lamborn Wilson. *Utopies pirates*. Dagorno.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>1 Hier</b>	<b>4</b>
<b>I La Mer Méditerranée</b>	<b>7</b>
<b>2 L'appareillage</b>	<b>9</b>
<b>3 Le milliard d'Econocom</b>	<b>13</b>
<b>4 Le vert en plastique mou</b>	<b>17</b>
<b>5 Pour des clopes</b>	<b>23</b>
<b>6 Danielle nous jette à l'eau</b>	<b>27</b>
<b>7 La rue d'Anjou</b>	<b>28</b>
<b>8 Le deal Econocom</b>	<b>33</b>
<b>9 Les armateurs</b>	<b>36</b>
<b>10 Le boubou</b>	<b>39</b>
<b>II L'Océan Atlantique</b>	<b>41</b>
<b>11 L'armement</b>	<b>43</b>
<b>12 Itinéraire d'un enfant gâté</b>	<b>50</b>
<b>13 Econocom mord la poussière</b>	<b>52</b>
<b>14 La Financière d'Imagerie Médicale</b>	<b>55</b>
<b>15 Le Lacoste</b>	<b>60</b>
<b>16 L'art des nœuds</b>	<b>64</b>
<b>III L'Océan Indien</b>	<b>67</b>
<b>17 Le vrai naturalisé</b>	<b>68</b>

18 Le content en céramique et le nageur en plastique	72
19 Le Méridien	75
20 Les eaux	77
21 Le clic clac en fer peint	79
22 En pierre taillée	81
23 A fils tendus	85
24 La barre	87
25 Le bloc de papier à lettres	90
26 Rupture	92
27 Guet Apens	95
28 La guerre	98
29 Le CCF	100
30 Les frites	101
31 La tramontane	106
32 Pleins de petits sortent de l'oeuf	108
33 Le casse noix en cuivre	114
34 Le petit céramique	115
35 Rhum agricole	117
36 La lettre	120
37 La boîte à bijoux	122
38 Une boite pour ranger les crayons	126
39 L'audience des Frères	128
40 L'ultimatum	132
41 Une multinationale oubliée	136
42 Le fax de collusion	137
43 Agent commercial NOVAMÉDICAL	139

44 L'offre	140
45 Virement de bord vent debout	142
46 L'air de la calomnie NOVAMÉDICAL	148
47 La collusion	150
48 L'abandon	151
49 La coupe de l'Amérique	153
50 Crocodile Boffy	156
51 Le jugement d'exclusion	158
52 L'exécution	161
53 Les premières mers	164
<b>IV La Mer de l'Exclusion</b>	<b>169</b>
54 Les exclus du petit matin	170
55 Le charter	173
56 La saisie conservatoire	179
57 Un simple gendarme	193
58 Des cendriers de terre cuite	198
59 Le triangle des Bermudes	201
60 La Saint Sylvestre	203
61 Le tueur	205
62 Retour à la maison	207
63 Le fil rouge	213
<b>V Les Marais de la Justice</b>	<b>217</b>
64 L'ami Rémi	219
65 Le lit de fer	220
66 Renflouer	227



67 La plainte	229
68 Tentatives de retour	231
69 Un parrain dans la ville	233
70 Huis clos	239
71 Campagne de recherches	244
72 Le droit pénal	249
73 Le nantissement et la vente	253
74 En bois sculpté	259
75 A la recherche d'une vie perdue	262
76 Le droit civil	265
77 Cour d'Appel d'Orléans	270
78 Pour les cendres	272
79 La machine à trahir	276
80 Le festin des crocodiles	279
81 Résurrection	281
82 La responsabilité	284
83 Un commissariat de quartier	287
84 Grenouiller	296
85 La déontologie de l'avocat	298
86 La récusation	302
87 Perles et bijoux	306
88 Le trou noir	317
89 Bleu sauvage	326
90 L'Aude	330
91 Dix ans et mille criques	333
92 Les commis voyageurs	336
	353

<b>93 HK 48</b>	<b>340</b>
<b>94 La boîte</b>	<b>342</b>
Références . . . . .	348

